

@

D^r J.-J. MATIGNON

LA CHINE HERMÉTIQUE

Superstitions, Crime et Misère

La Chine hermétique
Superstitions, crime et misère

à partir de :

LA CHINE HERMÉTIQUE,
Superstitions, crime et misère

par J.-J. MATIGNON

Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1936, 400 pages.
Première édition, sous le titre 'Superstitions, crime et misère', 1898.

mise en mode texte par
Pierre Palpant
p.palpant@gmail.com

La Chine hermétique
Superstitions, crime et misère

TABLE DES MATIÈRES

[Introduction.](#)

[De quelques superstitions.](#)

[Diagnostic intra-utérin du sexe du fœtus.](#)

[Le suicide](#) [Causes : Vengeance, rancune — Jalousie, colère, dépit — Situation pénible, ridicule, tristesse et chagrin — Point d'honneur et « perte de face » — Questions d'argent — Piété filiale — Fidélité conjugale — Maladies et misère — Folie et religiosité — Pour éviter une punition. — Moyens]

[Comment savaient mourir les vrais disciples de Confucius.](#)

[L'auto-crémation des prêtres bouddhistes.](#)

[Les eunuques du Palais Impérial de Pékin.](#)

[A propos d'un pied de Chinoise.](#)

[Infanticide et avortement](#) : I. [Infanticide.](#) — II. [Avortement.](#)

[Deux mots sur la pédérastie.](#)

[Le mendiant de Pékin.](#)

[Les morts qui gouvernent.](#)

[Les idées religieuses des Chinois.](#)

[Hystérie et « Boxeurs ».](#)

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

INTRODUCTION

@

Il en est des livres, comme des hommes : la chance, le hasard font, souvent, plus pour eux que leur valeur propre.

Ainsi en fut-il pour *Superstitions, Crime et Misère en Chine* à qui les convulsions successives de l'Extrême-Orient valurent quatre éditions, en trois ans.

L'ouvrage venait de paraître, quand la Jacquerie des Boxeurs commença à inquiéter l'Europe. Les journalistes, en quête de documentation, trouvèrent, dans ce nouveau-né, une source de renseignements inédits et, sans me consulter, car j'étais assiégé dans Pékin, mon éditeur donna, en 1900, une seconde édition presque aussitôt suivie d'une troisième qui vit le jour, peu de mois après ma rentrée en France. Une quatrième édition parut, au moment où l'attention de l'Europe se reportait sur l'Extrême-Orient. C'était la genèse du conflit entre la Russie et le Japon, qui devait se juger dans la plaine de Moukden.

Et, pendant vingt-cinq ans, l'ouvrage somnola, oublié. La gravité de la situation de la Chine, en proie à l'anarchie bolchevisante, attire, de nouveau, les regards des plus indifférents sur l'Extrême-Orient. On veut plus que des récits de voyage. On cherche à se documenter sur ce singulier peuple, le plus vieux, comme civilisation, et le plus enfant, comme mentalité. Et c'est ainsi qu'à la demande d'un sympathique éditeur j'ai été amené à revoir mes éditions précédentes, à établir des comparaisons entre ce que j'avais écrit autrefois et ce que pouvaient m'apprendre, sur la Chine de l'heure présente, des observateurs sagaces, réfléchis, dignes de foi ; j'ai constaté que ce que j'avais noté, jadis, se voit encore aujourd'hui et que, malgré leur quart de siècle, *Superstitions, Crime et Misère* sont encore d'actualité...

Multa renascentur... !

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La Chine s'est offerte une grande Révolution. Le vieil Empire vermoulu a fait place à une jeune République, aux assises encore branlantes. Pour le politicien ignorant, pour le voyageur à courte vue, un qualificatif nouveau du mode de Gouvernement, un changement de couleur du drapeau sont des indices certains d'une transformation profonde de la Terre Fleurie.

Transformation plus apparente que réelle : la façade est modifiée, certes, mais l'intérieur de l'édifice est resté le même. Ainsi en est-il de mon livre. Je lui ai donné un titre nouveau, la *Chine hermétique*, espérant, par ces deux mots, concrétiser l'immobilisme de la Terre Fleurie, son culte fétichiste du passé, l'imperméabilité prodigieuse de son cerveau à l'expérience.

Mais j'ai conservé, en sous-titre, *Superstitions, Crime et Misère*, pour bien montrer que les faits que j'ai réunis, les idées que j'ai développées, il y a déjà longtemps, quand j'ai essayé de pénétrer un peu l'âme chinoise, sont restées vraies, malgré le temps et les révolutions successives dont pâtit ce pauvre pays, et que cette Chine que, jeune médecin, j'ai étudiée avec tant d'intérêt offre, à mes observations d'homme mûr, un champ toujours le même, par sa richesse et son immutabilité.

Ce n'est ni un livre d'histoire, ni un récit de voyages, ni des collections d'anecdotes que j'apporte, mais une documentation sur la biologie sociale des Chinois. Dans mon Hôpital de Pékin, en même temps que je prenais des « observations » de médecine pure, je recueillis des « observations » multiples sur la mentalité des Célestes : leur psychologie m'intéressait, autant que leur pathologie. J'ai, de plus, beaucoup voyagé en Chine ; je me suis renseigné de mon mieux, demandant aux vieux résidents, aux sinologues expérimentés de compléter mes remarques, de me documenter de leurs impressions personnelles. Après des années de cette méthode d'investigation clinique, appliquée à la psychologie d'un peuple, j'ai cru pouvoir publier des articles parus, pour la plupart, dans les *Archives d'Anthropologie criminelle* et qui, plus tard, réunis en volume, figurèrent sous le nom de *Superstitions, Crime et Misère en Chine*, dans la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Bibliothèque de Criminologie du plus remarquable de nos médecins légistes, mon regretté maître et ami, Lacassagne.

Le milieu pour lequel ce livre fut publié justifiait la variété et la nature des sujets traités. Certains étaient risqués. Je ne voudrais pas que, comme pour les éditions antérieures, des âmes, trop bien pensantes, se croient obligées de répéter que *la Chine hermétique* est un livre inconvenant, « que les parents feront bien de ne pas laisser traîner à portée de la main de leurs filles ».

Je n'écris pas pour les gamines

A qui l'on beurre des tartines !

Mais les travers d'un peuple sont intéressants à connaître pour le philosophe, pour l'historien, le criminaliste et même pour nombre de « Français moyens ». Et c'est à ceux-là, surtout, que ce livre s'adresse.

Eynesse (Gironde), 15 octobre 1927.

@

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

DE QUELQUES SUPERSTITIONS

Si par religion on entend autre chose qu'un éthique, je refuse aux Chinois toute espèce de religion. Ils ont sans doute un culte ou plutôt un millier de cultes, mais pas de foi. Ils ont des quantités d'enfantines idolâtries dont ils sont prêts à rire et dont pourtant ils n'osent pas s'affranchir.

Sir Th. WADE.

@

Paradis de la routine, la Chine est aussi celui de la superstition. Celle-ci est un puissant facteur qui a, largement, contribué à figer, pour ainsi dire, dans son évolution, une civilisation remarquable, sans doute, il y a de nombreux siècles, mais restée inerte, immobile, dans l'état où elle se trouvait, à l'époque où nous, peuples d'Europe, en étions encore aux premiers vagissements d'une barbarie naissante.

Nous croyons que, d'une façon générale, les idées professées en Occident, sur la Chine et les Chinois, ne sont pas absolument exactes. A nos yeux, les Célestes sont toujours les inventeurs de la poudre, et, partant, nous avons une certaine tendance à penser que la Terre Fleurie a, sous le rapport de la civilisation et du développement intellectuel, atteint un degré tout à fait supérieur. Les Chinois sont par trop surfaits. Nous jugeons encore la Chine d'après les opinions des premiers voyageurs et missionnaires qui abordèrent dans ces contrées. Leurs appréciations, vraies peut-être, quand elles furent émises, ont cessé, aujourd'hui, de l'être d'une façon absolue. Sans doute, par de très nombreux côtés, aux XVI^e et XVII^e siècles, la Chine était à cent coudées au-dessus de l'Europe. Mais, tandis que nous avons marché, elle, non contente de rester inerte, a plutôt reculé, s'obstinant dans son admiration et son imitation, louables je le veux bien, mais ridicules, d'un passé glorieux. Elle est restée fermée aux idées modernes ; la Chine hermétique !

La superstition a fleuri, chez tous les peuples jeunes. Malgré sa prodigieuse antiquité, la Chine est restée jeune, c'est-à-dire un peuple

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

d'enfants. La crédulité du Céleste, sa suggestibilité sont extrêmes. Son intelligence n'arrive pas à établir une ligne de démarcation bien nette, entre la réalité et la fiction. Son esprit accepte facilement les choses les plus absurdes et, même si la preuve de l'absurdité lui en est faite, il lui est très difficile de renoncer à sa croyance. A nul autre, mieux qu'au Chinois, ne s'applique cette pensée de Goethe, dans *Werther* : « L'homme est fait de manière qu'il croit l'incroyable. Il se le grave dans la tête, mais malheur à qui voudrait le détruire ou l'effacer. » Puis, le cerveau chinois est ainsi organisé, que les idées l'impressionneront d'autant plus énergiquement qu'elles seront entourées des nuages du mystère et revêtiront de vagues tournures scientifiques, particulièrement obscures.

Le Chinois a la mentalité d'un enfant. « Ce qui domine toute la mentalité chinoise, dit Rodes ¹, c'est un extraordinaire mélange de puérilité et de malice aiguë, de matérialisme étroit et de crédulité qui fait du Céleste une sorte de vieillard enfant. Le nom de Lao-tze ² qui veut dire « vieil enfant » et qui fut donné au fameux philosophe de l'antique Chine, parce que la légende voulait qu'il ait séjourné dans le ventre de sa mère longtemps et qu'il en soit sorti avec les cheveux blancs, conviendrait à merveille à l'ensemble des sujets de la Chine. Il semble, en effet, que le Céleste si rusé et si expert pour tout ce qui touche à ses intérêts matériel immédiats, n'ait pas pu, en matières plus élevées, atteindre à la plénitude de la raison virile.

« Cette inaptitude à la haute intellectualité, associée à cet enfantillage et à une ignorance à peu près complète des lois de la nature, aboutit, dans le domaine religieux, à de bien curieux

¹ J. RODES, *les Chinois*, Alcan édit., Paris, 1923.

² On place la légende du fondateur du taoïsme Lao-tze, vers 600 avant notre ère. Écoutons la poétique manière dont il fit son apparition dans le monde : Une jeune et belle vierge, ayant avalé une bulle composée de l'essence du soleil, conçut et resta enceinte pendant quatre-vingt-un ans (une grossesse un peu longue en vérité). Au bout de ce temps, la vierge mit au monde, par le côté gauche, un enfant qui avait les cheveux blancs. Ils étaient alors sous un arbre appelé Li. Le vieux nouveau-né s'écria aussitôt, en montrant l'arbre de la main : « Voilà mon nom de famille ! ». Cette naissance de Lao-tze est un exemple de grossesse extra-utérine, dit-on, et en même temps de précocité d'enfant, puisque Lao-tze parla en naissant.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

résultats. En le maintenant dans une atmosphère de merveilleux, elle limite le Chinois aux croyances du paganisme le plus ancien et le soumet au monde redoutable et charmant d'une théogonie primitive qui a son recrutement dans la déification des forces naturelles et des grands hommes ¹.

En somme, le Chinois est un être superficiel, se contentant de la profondeur apparente, plutôt que réelle de l'idée : l'illusion lui suffit. Il admire d'autant plus une pensée qu'il la comprend moins. Et s'il ne comprend plus du tout, il est alors parfaitement convaincu de sa haute portée philosophique. La plupart des lettrés se bourrent, machinalement, la tête avec les livres classiques. Très souvent, ils n'en soupçonnent pas le sens, mais peuvent débiter, des pages durant, non seulement le texte, mais aussi les commentaires vraiment arcaniques qui prétendent expliquer les idées, parfois impénétrables, des auteurs.

Le Chinois est crédule et méfiant, naïf d'apparence, mais foncièrement menteur, dépourvu de tout sens de la précision. Il est intelligent et son esprit est volontiers confus.

Ce manque de précision, nous en avons la preuve dans cette incapacité où se trouve le Chinois d'être exact à un rendez-vous. Et cependant, il a souvent deux montres, mais qui marquent chacune une heure différente ! Demandez à plusieurs Chinois, interrogés à quelques secondes d'intervalle, la distance qui sépare tel village que vous quittez de celui vers lequel vous vous dirigez. Non seulement la réponse ne sera pas sensiblement la même, mais vous pouvez, même pour une courte distance, avoir des appréciations variant du triple au quadruple.

La variété des monnaies usuelles, la diversité de leur valeur de province à province est encore un signe de cette imprécision de l'esprit. Indépendamment de la monnaie courante, le dollar d'argent importé de l'étranger, il y a, encore, la monnaie du pays, le taël, c'est-à-dire l'once d'argent, dont le poids et, partant, la valeur varient de province à province,

¹ E. VINCENT, *la Médecine en Chine au XX^e siècle*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

sans parler du taël de la douane, de celui du Gouvernement, etc., qui obligent les banques à des comptabilités des plus compliquées. Il en est de même pour la monnaie de billon — la sapèque — qui se compte par « ligatures ».

Mais la ligature est de 100, là de 80, ailleurs de 50 sapèques pour une même valeur.

Cette absence du besoin de précision, j'en vois encore la marque dans la multiplicité de noms du Céleste : il a un nom comme enfant, un autre comme adulte — l'adulte peut même en avoir deux et il se sert de l'un ou de l'autre, selon les circonstances — et enfin, un dernier, quand il est mort.

Mais le triomphe de l'imprécision a été réalisé par la République, en matière de chemins de fer. Jadis, tant que les chemins de fer étaient sous le contrôle des étrangers, ils partaient et arrivaient avec ponctualité. Ces temps sont passés, hélas ! Les trains partent, quand ils le peuvent, au gré des militaires qui les contrôlent le plus souvent, selon la fantaisie des chefs de gare. Les retards d'une demi-journée ne sont pas rares et les Célestes patientent.

C'est ce manque de précision qui fait qu'un Chinois n'aborde jamais une question de face. Il vient vous voir pour une affaire. Il parle de la pluie et du beau temps, « tourne autour du pot » et ce n'est que, comme par hasard, en prenant congé de vous, qu'il vous glisse un mot de la question qui l'intéresse. Aller droit au fait, comme nous le faisons — et, plus encore que nous, les Anglo-Saxons — lui est impossible et lui paraît incorrect.

Sa crédulité est extrême, sa méfiance n'est pas moindre. Très méfiant à l'égard des étrangers, il l'est aussi pour ses compatriotes. La Chine est le pays de la suspicion :

« Quand tu traverse un verger, dit un proverbe, garde-toi, s'il y a des pommes, de porter la main à ta calotte et, s'il y a des melons, de toucher à tes chaussures !

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ces simples gestes pourraient faire accuser le passant de vol de fruits. Un Chinois est en conversation avec un de ses compatriotes, dans la maison de ce dernier : si celui-ci quitte momentanément la pièce, aussitôt son interlocuteur de sortir, lui aussi, par crainte d'être soupçonné de vol si, par hasard, on venait à constater, un de ces jours, qu'un objet a disparu de l'appartement.

Le Chinois ment, sans effort, comme il pense ou comme il parle. D'une part, il n'a pas, comme nous, ce besoin quasi morbide de la précision qui nous fait prendre le mensonge en aversion. Mais il ment, aussi, par intérêt. « Dans la Terre Fleurie, le mensonge n'est pas considéré comme une faute. Tout au plus lui donne-t-on le caractère d'une plaisanterie. Traiter un Chinois de menteur n'est pas l'insulter. Lui-même en sourira le plus souvent et ne pourra se sentir froissé ou humilié que si, en le traitant de menteur, vous lui faites « perdre la face ». La perte de face lui sera sensible ; le qualificatif de menteur le trouvera indifférent.

Trop souvent, les étrangers se laissent prendre à cet air bonasse et finaud du Chinois qui leur ment effrontément : ils ne veulent pas même soupçonner sa fourberie ¹. Le Céleste a toujours une excuse pour « sauver

¹ La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, et de préférence à l'homme politique. Les Chinois sont d'habiles diplomates et ils n'ont pas manqué de mentir, effrontément, aux Européens qui tombaient, avec une incroyable obstination, toujours dans le même panneau et se laissaient prendre aux mensonges les plus grossiers, débités d'une façon pateline. Un de ces plus sinistres mensonges fut celui des membres du Gouvernement chinois au Corps diplomatique de Pékin, le 18 juin 1900, la veille même du jour où ils devaient faire remettre aux Ministres étrangers leur passeport, avec l'injonction de quitter la Capitale dans les vingt-quatre heures, afin de pouvoir, tout à leur aise, les faire massacrer avec leur suite, à l'heure et au lieu choisi par eux. Ce chapitre d'histoire contemporaine pourrait avoir comme titre : « Le cynisme, dans le mensonge, du Gouvernement chinois et l'invraisemblable naïveté des Diplomates étrangers ». Depuis déjà une semaine, le quartier des légations à Pékin était étroitement cerné par les Boxeurs qui y avaient fait plusieurs incursions. La voie ferrée Pékin-Tien-Tsin était coupée par eux. Le fil télégraphique l'avait été, après le passage d'un dernier télégramme du Consul de France à Tien-Tsin, nous annonçant que l'amiral anglais, Sir Ed. Seymour, montait sur Pékin pour nous y protéger avec un détachement de 1.500 hommes. Nous nous rendîmes, le même jour, à la gare pour y recevoir nos « sauveurs ». Ils n'y étaient point et pour cause : ils étaient déjà attaqués par les troupes chinoises, à 40 kilomètres de la Capitale. Nous y revînmes le lendemain. L'attente fut aussi vaine. Mais nous fûmes surpris du déploiement énorme — qui

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

la face », s'il est pris en train de mentir : « Je n'avais pas dû très bien comprendre votre question » ou « j'ai cru que vous me demandiez ceci ».

Une très grande crédulité, l'absence du besoin de la précision dans les idées, le goût du mystère et du merveilleux sont autant de facteurs qui préparent le terrain pour le développement des superstitions de tout genre.

« Celui qui désire étudier l'influence de la superstition sur l'esprit humain trouvera, en Chine, un champ d'observation comme ne lui en offrira, sans doute, aucun autre pays. L'âme de la nation paraît intimement saturée d'idées superstitieuses. Celles-ci jouent un rôle important dans la vie quotidienne de chaque Chinois, lui dictent sa ligne de conduite, soit pour ses affaires, soit pour ses plaisirs, secondent ou contrecarrent ses plans, influent sur la valeur de ses propriétés, l'influencent pour le choix d'une femme ou le jour du mariage, interviennent dans ses rapports avec ses enfants, quelquefois raccourcissent son existence et toujours règlent la date, le lieu et le cérémonial de ses obsèques ¹ ».

nous parut anormal — de Réguliers chinois aux abords de la station. Ces Réguliers, l'après-midi de ce même jour, massacraient, à la gare, le Chancelier de la légation du Japon, ce qui valut aussitôt une protestation indignée du Corps diplomatique au Gouvernement chinois. Ce dernier, comme par hasard, avait, le matin même, été modifié par l'Impératrice, qui en avait renvoyé tous les éléments modérés. pour les remplacer par ce que la Chine compte de plus xénophobe.

Dans l'après-midi, les membres de ce nouveau Gouvernement venaient faire leur visite d'intronisation au Corps diplomatique. Ils s'excusaient, profondément, pour l'assassinat de ce malheureux Japonais, par des soldats félons qu'on allait aussitôt châtier. Ils présentaient aux Diplomates les amitiés de l'Impératrice, pour leurs femmes. Enfin, ils annonçaient que l'amiral Seymour était aux portes de la ville et que, pour lui rendre les honneurs, les meilleures troupes musulmanes étaient, l'arme au pied, aux abords de la station. Pas un Diplomate ne douta de la véracité de la déclaration des Chinois. « Je le savais bien, me disait, quelques instants après, l'un d'eux. Nos remontrances les ont fait réfléchir. Ils prennent des mesures pour rétablir l'ordre. Demain, l'Amiral sera là et nous parlerons en maîtres ! »

Or, au moment où les Chinois faisaient leurs déclarations, ils savaient que, depuis vingt quatre heures, les forts de Takou avaient été pris par les Alliés et que l'amiral Seymour attaqué par les troupes impériales, opérait sur Tien-Tsin une retraite des plus pénibles.

¹ HOLCOMBE, *the Real Chinaman*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

A peine débarqué en Chine, l'Européen se sent au milieu d'une véritable trame d'erreurs, amusantes presque toujours, n'ayant, en général, aucune prise sur lui, mais enserrant l'intelligence chinoise dans un cercle d'acier qu'elle ne peut ou ne veut briser. Nul ne peut se soustraire à cette puissante influence, pas plus le Fils du Ciel que le dernier des coolies de son Empire. Les affaires de l'État, comme celles des particuliers, s'en ressentent. Tout le monde en souffre ; personne ne s'en plaint, pas même le bon sens qui, lui, pourtant, reçoit de fameux accrocs.

@

La superstition, telle que je vais essayer de la décrire, n'a rien à faire avec la religion, ou plutôt les religions. Si les hautes idées du confucianisme avaient prévalu, elles auraient largement contribué à affranchir la Terre Fleurie de ce fouillis de superstitions qui l'arrête dans son développement. Mais l'éthique de Confucius¹ ne pouvait s'adapter qu'aux intelligences élevées. L'idéalisme facile du bouddhisme, le matérialisme de Lao-tze (taoïsme) vinrent, tour à tour, le battre en brèche, lui enlever des adeptes. Peu à peu les trois religions — si toutefois on peut donner ce qualificatif au confucianisme — se mélangèrent dans l'esprit des Chinois, au point de ne plus former que ce singulier amalgame que les Chinois nomment : *Trois en Un*, c'est-à-dire, trois religions réunies en une seule.

Fait extraordinaire : à mesure que la Chine vieillit, nous voyons le nombre des superstitions augmenter. Elles étaient beaucoup plus rares, au temps de Confucius que maintenant, et il ne faut peut-être pas en chercher la raison ailleurs que dans l'influence du bouddhisme et plus particulièrement du taoïsme.

Beaucoup de superstitions ont revêtu, sans doute, à leur origine, un caractère religieux. Mais, aujourd'hui, ce caractère spécial a tout à fait

¹ Cette éthique de Confucius est bien définie par Tcheng-Ki-Tong, dans son livre *les Chinois peints par eux-mêmes* : « Sa doctrine est celle d'un chef d'école, qui a laissé des maximes morales, mais qui ne s'est pas livré à des spéculations philosophiques sur les destinées de l'homme et la nature de la divinité.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

disparu. « Elles sont à la religion ce que le brouillard est à l'eau. » Elles existent par elles-mêmes. Les Chinois n'ont pas besoin de la religion. L'action de celle-ci est nulle sur les Célestes, tandis que la superstition y est toute-puissante.

Les superstitions chinoises sont des fantaisies, brodées sur des croyances primitives. Ce sont des morceaux isolés, des bribes de foi, mais bien plus fortes que cette foi elle-même qui, depuis de nombreux siècles, n'est même plus soupçonnée. Un Chinois n'hésitera pas à dépouiller un temple de ses idoles bouddhiques mais n'enterrera pas son père sans avoir consulté, à ce sujet, un savant géomancien. Il rira volontiers des figures et des crânes énormes des divinités taoïstes, mais tremblera de peur, si son voisin élève un mur un peu haut qui risque de contrarier le *Fong-Choué* de sa maison.

Ce mot de *fong-choué* demande une explication. A peine arrivé en Chine, l'Européen doit faire son oreille et son intelligence à un certain nombre de termes et d'expressions qui, au premier abord, manquent pour elles, totalement, de sens. Peu à peu, par une accoutumance rapidement acquise et sans subir, en quoi que ce soit, l'influence si absorbante de la Chine, ces mots, ces expressions deviennent familiers. Nous les employons, d'une façon courante, dans notre conservation d'Extrême-Orient.

Le mot de *fong-choué*¹ est un de ceux qui reviennent le plus souvent.

Le *fong-choué* est difficile à définir, non seulement à cause de son caractère protéiforme, mais surtout parce que notre intelligence d'Occidentaux n'a jamais conçu rien d'identique, pouvant servir de base de comparaison. Littéralement, *fong-choué* veut dire *vent et eau* ; mais qu'il y a loin du mot à mot à l'idée ou plutôt aux idées qu'il représente. On pourrait, d'une façon générale, le considérer comme une sorte de *superstition topographique*. Pour les Chinois, un point quelconque de la Terre Fleurie est un centre de forces, d'influences spirituelles sur la nature

¹ La *perte de face* dont je parlerai à propos du « Suicide » et le *fong-choué* sont les deux « chinoisismes » les plus courants.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

desquelles ils n'ont que des idées vagues, mal définies, peu ou pas comprises, d'autant plus craintes et respectées. La moindre perturbation apportée aux choses environnantes, soit par des travaux, soit par des constructions, l'intention seule de faire faire des changements suffisent à modifier en bien ou en mal — en mal le plus souvent — ces influences spirituelles. C'est, en somme, une sorte de géomancie spéciale à chaque parcelle du sol chinois, variable d'un point à un autre.

Le mot *Fong* (vent), représente l'invisible ; le mot *Choué* (eau) ce qui peut être saisi. L'association des deux forme un agrégat de forces toutes-puissantes, intangibles, occultes, mal définies, mais pourtant capitales, par leur influence, sur la destinée humaine.

Pourquoi a-t-on donné ce nom de *Fong-Choué* ? Peut-être parce que le vent et l'eau sont, aux yeux des Chinois, les deux véhicules les plus fréquents de la bonne et de la mauvaise chance, que ce sont eux qui peuvent nuire le plus souvent à la prospérité commerciale, c'est-à-dire à la fortune, la chose importante, par excellence, pour les Célestes.

Le *fong-choué* nous paraît donc quelque chose de vague, de mystérieux, d'obscur, d'une interprétation difficile, pour ne pas dire impossible. Et cependant, pour les Chinois, cette fantaisie devient la science. La théorie est tenue pour aussi sûre que le fait. Des livres, des traités spéciaux sur cette intéressante matière, riches en explications et en observations, ont été écrits et quelques initiés — ou regardés comme tels — ont, seuls, l'inestimable privilège de pouvoir en pénétrer les arcanes. Ce sont les docteurs en *fong-choué* — *fong-choué sien-chan* — spécialité comme une autre souvent lucrative, toujours influente, car, même lorsqu'on doute de la capacité du « docteur en *fong-choué* », on a recours à ses conseils, dans les circonstances graves de la vie. Quelle est la valeur non pas scientifique, mais au moins morale de ces singuliers augures ? Une bonne majorité est constituée par d'aimables charlatans qui trouvent, dans leur profession, un moyen honoré d'exploiter les naïfs et de vivre de la bêtise humaine. D'autres sont sérieux, c'est-à-dire sont aussi superstitieux que leurs clients.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ils ont une foi absolue dans leur prétendue science et hésiteront à faire plier le rigorisme de la théorie du *fong-choué* aux tentations les plus séductrices de l'argent. Le fait est rare. Car, en général, moyennant finances, il est avec le *fong-choué* des accommodements.

Le *fong-choué* est capricieux comme une jolie femme. Il favorise celui-ci et contrarie celui-là, sans motifs apparents, plausibles. Vous bâtissez une maison dans tel endroit. Vous contrariez le *fong-choué*, d'où ruine, calamités, malheurs, que sais-je ! qui vont fondre sur vous. Mais si c'est moi qui bâtis, à votre place, j'aurai peut-être le *fong-choué* favorable, d'où prospérité et fortune, pour moi et ma descendance. Il est aussi fantaisiste pour les hommes que pour les choses. Il verra d'un bon œil s'élever un parc à cochons, mais n'aurait pas été satisfait de l'érection, au même endroit, d'un monument funéraire.

C'est surtout en matière d'enterrements et de constructions que le *fong-choué* joue un rôle capital.

Un Chinois qui vient de perdre son père est beaucoup moins obsédé par le chagrin que par la préoccupation de savoir si les restes du défunt auront ou non un bon *fong-choué*. Non qu'au fond l'intérêt qu'il porte au mort soit grand ; il n'est grand qu'en raison de son propre intérêt de fils. Les sentiments de piété filiale, en effet, ne sortent pas des limites d'un étroit égoïsme. Le culte rendu aux morts par les Chinois procède d'un tout autre esprit que celui qui, en pareille matière, nous anime, en Occident. Ce culte a comme point de départ une idée superstitieuse : la peur, si on n'honore pas bien l'esprit du défunt, de le mécontenter, partant, d'indisposer son *fong-choué* et par là d'attirer toute espèce de malheurs sur soi et les siens. La crainte du *fong-choué*, plus que les sentiments filiaux de respect et d'affection pour les morts, entre en jeu dans le culte des ancêtres dont parlent, avec beaucoup d'enthousiasme, ceux qui ne le connaissent pas et qu'on compare, à tort selon nous, à nos fêtes des morts. Convenances, habitude ou sentiments sincères, peu importe la cause qui nous fait, à certaines dates, accomplir des pèlerinages dans les cimetières : elle est

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

toujours désintéressée, et c'est ce qui lui donne son caractère élevé. Chez le Céleste, nous trouvons deux mobiles bien différents : la crainte et le calcul ; il faut tâcher de bien disposer, en sa faveur, les esprits des morts, et ainsi honneurs et fortune pourront librement se répandre sur les descendants.

Aussi peut-on prévoir toutes les hésitations, tergiversations, trases et émotions, par lesquelles passera une famille, avant d'avoir choisi un bon endroit, bien propice, pour y enterrer un des siens.

L'inhumation se fait toujours attendre. Le temps écoulé entre la mise en bière et l'enterrement est proportionné à la fortune et à la position sociale de la famille.

Les gens du peuple, les paysans doivent, pour accomplir la cérémonie funèbre, avoir recueilli les sommes d'argent nécessaires. Souvent ils fixent, pour l'inhumation, une époque où, les travaux des champs étant finis, ils pourront se donner, tout entiers, au plaisir de cette fête ; car c'est une fête qu'un bel enterrement ! Aussi n'est-il pas rare de voir des cercueils attendre, pendant des semaines et des mois, sous un hangar, sous une paillote bâtie à cet effet, ou même à travers champs, simplement recouverts d'une natte, que l'heure de la mise en terre soit venue.

Le nombre de ces cercueils abandonnés que j'ai vus autour des murailles de Moukden était considérable. Sous l'influence des intempéries, de la pluie, du soleil, des gelées, les planches du cercueil s'effritent, les cadavres deviennent la proie des vers — s'ils n'ont d'abord été celle des chiens — et un beau jour, la dernière planche s'étant disloquée, crâne, tibias, bassin, fémurs, côtes et vertèbres, blancs et propres, comme s'ils sortaient d'un musée d'anatomie, apparaîtront sur le sol.

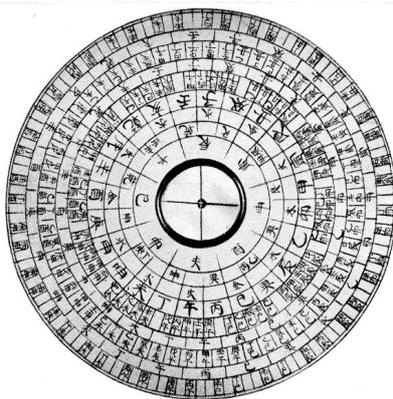
Mais cette longue attente a presque toujours une autre cause, celle-là plus puissante que les précédentes. Il faut que l'astrologue ait fixé un jour heureux pour les funérailles, et que surtout, par de longues et sagaces recherches, il ait pénétré à fond la question palpitante du *fong-choué*. La solution est, parfois, lente à venir pour l'individu de condition moyenne. Elle

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'est, toujours, pour le riche, car toutes les expertises du *docteur ès fong-choué* sont loin d'être gratuites. Je citerai, à ce sujet, un fait bien connu, car il est historique. Il a trait à l'enterrement de l'Empereur TOUNG-TCHE, mort en 1875. Le Fils du Ciel attendit, neuf mois, le moment de rejoindre sa dernière demeure. Pour ménager, équilibrer, à son avantage, les influences du *fong-choué*, la Dynastie Mandchoue avait choisi deux cimetières, situés à égale distance, l'un à l'est, l'autre à l'ouest de Pékin. A tour de rôle, les Empereurs étaient ensevelis dans l'un ou dans l'autre. SIEN-FONG, père de Toung-Tche, avait été enterré dans le cimetière de l'est. Normalement, son fils aurait dû être placé dans celui de l'ouest. Mais en Chine, la chose la plus minime prend des proportions phénoménales quand il s'agit du Souverain et surtout de ses obsèques. Les astrologues interviennent ; les ministères sont saisis de cette grave affaire. Tout s'arrête. La question du *fong-choué* impérial passionne les masses. Le peuple, attend anxieux, avide de nouvelles, le résultat définitif de la minutieuse enquête à laquelle se livre, d'une façon quotidienne, tout ce que la Chine renferme d'illustrations dans le corps des *fong-choué sien-chan*. Enfin, après neuf mois de ces longues et palpitantes hésitations, on apprend que, contrairement aux règles, il a été décidé que le salut de l'Empire et le bonheur de la famille régnante exigeaient que Toung-Tche reposât à côté de son père. La Chine accepta, sans rien dire, cette laborieuse détermination. Pourtant, cette singulière fantaisie du *fong-choué* parut extraordinaire à quelques hauts personnages. Aussi quand, deux à trois ans après l'enterrement, des famines, des inondations eurent ravagé certaines régions de l'Empire du Milieu, ils ne manquèrent pas de faire remarquer, dans leurs rapports au Trône, que tous ces malheurs ne pouvaient résulter que de la perturbation du *fong-choué* de l'Empereur, enterré dans un cimetière qui ne lui était pas propice.

Les Chinois possèdent, en général, un cimetière de famille, dans lequel ils désirent être ensevelis. Jamais l'inhumation ne se fait sans consulter l'astrologue. Qui sait si le terrain, favorable au père et au grand-père, ne serait pas funeste au fils ? Le docteur en *fong-choué* intervient,

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère



Boussole du docteur es *fong-choué*

alors, muni de livres spéciaux, d'un compas et d'un petit miroir pour voir passer les effluves du *fong-choué*. Nos petites glaces à main d'Europe sont, paraît-il, en l'espèce, de véritables instruments de précision. Il faut savoir si, au-dessus de l'emplacement de la tombe, il n'y aura pas une étoile, au-dessous un dragon, si le vent n'y touchera pas trop, si dans le voisinage il n'y a pas un ravin, une dépression de terre permettant au vent d'arriver par en bas, dans la tombe, et de déplacer, de fond en comble, les os en moins de vingt ans. Il faut tenir compte aussi de l'aspect, du terrain environnant, de la configuration des collines et des montagnes qui peuvent se trouver à quelque distance, de l'ombre qu'elles projettent. Il faut, encore, regarder, soigneusement, l'angle que forment les ruisseaux et les rivières du voisinage, avec le compas du géomancien, le point où leurs affluents se joignent à eux. Enfin, il ne faut pas oublier, toujours d'après les traités du *fong-choué*, que deux courants, connus sous les noms de Tigre et de Dragon, traversent la terre et que toute tombe bien placée doit avoir l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

« Un docteur en *fong-choué* peut, dit Williams ¹, les trouver et les définir à l'aide d'un compas, de la direction des ruisseaux, des aspects de la terre, mâle ou femelle, de la proportion de l'une ou de l'autre, de la couleur du sol. Le peuple ne comprend rien à ce charlatanisme, mais paie d'autant mieux qu'il a plus de foi. »

¹ WILLIAMS, *the Middle Kingdom*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Les tombes d'une même famille sont, en général, protégées du côté du nord par un petit mur de terre de 1 m. 80 à 2 mètres de hauteur, disposé en demi-cercle, pour rappeler la forme d'un dossier de chaise. En même temps qu'il protège le défunt contre les mauvaises influences, il permet aux parents de supposer que leur mort est aussi bien, dans sa tombe, qu'assis dans un bon fauteuil.

Il est rare que l'astrologue trouve le terrain absolument propice pour l'inhumation. Mais quand il a, à plusieurs reprises, examiné l'endroit, pesé toutes les choses connues, et quelques autres aussi, relatives à la valeur de l'emplacement, il décide que, pour assurer un bon *fong-choué*, il suffira de gratter un peu le sol, de mettre une pelletée de terre ici, de planter ou de déplacer un arbre là, de restaurer un peu le mur de protection, d'enlever quelques cailloux. Alors le mort pourra être enseveli avec toutes les garanties possibles de bonheur et fortune pour les siens.

*

Un Chinois ne peut pas, sans s'exposer à de gros ennuis, à des procès dispendieux, élever, là où il lui plaît, le genre de construction qui lui agrée. Sait-il si ce bâtiment ne contrariera pas le bon *fong-choué* de la maison voisine ? En matière de code, le *fong-choué* est considéré comme une personnalité civile ¹. Les lois le reconnaissent et admettent son ingérence dans les procès. Les traités européens relatifs aux missionnaires disent : « Les autorités locales ne feront aucune opposition à la construction des maisons, à moins qu'il n'y ait objection faite par les habitants, relativement à l'emplacement », c'est-à-dire au *fong-choué* du lieu.

¹ Au cours des premiers traités entre la Chine et l'Angleterre (1842), entre la Chine et la France (1844), on discuta gravement la question de savoir à quelle hauteur maxima s'arrêterait le faite des immeubles destinés aux Étrangers. Il ne s'agissait pas d'une mesure d'ordre esthétique, comme c'est le cas à Paris, mais il fallait éviter de déranger les esprits qui, ainsi que chacun sait, se promènent — ou « plafonnent », comme on dit aujourd'hui — à une hauteur exacte de 100 pieds. Aussi les Étrangers prirent-ils l'engagement de ne pas élever des flèches d'églises au delà de 99 pieds. (D'AUXION DE RUFFÉ, *Chine et Chinois d'aujourd'hui*, Berger-Levrault édit., 1926.)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Si une cheminée domine trop une maison, si une fenêtre s'ouvre directement sur la porte de l'habitation d'en face, le *fong-choué* du voisin pourra en subir, très désavantageusement, l'influence. Celle-ci deviendra une source féconde de procès. Le juge pèsera le pour et le contre de cette intéressante question et peut-être se prononcera selon sa conscience. Je dis peut-être, car bien souvent l'opinion du magistrat ou de l'arbitre, en matière de *fong-choué*, est moins basée sur sa croyance personnelle que sur l'importance du pot-de-vin, destiné à faire pencher, de tel ou tel côté, la balance. L'argent est, en l'espèce, *l'ultima ratio*. Un de mes confrères anglais, vieux résident de Pékin, voulait, un jour, vendre une maison qui lui appartenait, située dans le voisinage d'une église catholique. Le marché était à peu près conclu, quand l'acheteur, avant de signer le contrat, manifesta le désir de consulter un astrologue. Celui-ci fit, tout d'abord, remarquer que la hauteur du clocher était tout ce qu'il y avait de plus préjudiciable et que, sûrement, le *fong-choué* de la maison devait être des plus mauvais. Le marché allait peut-être se rompre, quand mon confrère, qui parle fort bien le chinois, promit au devin un bon pourboire, s'il démontrait qu'il y avait moyen de contrebalancer l'influence néfaste de l'église : la chose se fit très facilement.

En Chine, les maisons sont basses. Aussi la construction d'une chapelle, d'une église amène-t-elle souvent de grandes agitations locales. Non seulement les voisins immédiats de l'édifice, mais ceux qui se trouvent dans un certain rayon, se hâtent de venir faire des démarches auprès des missionnaires pour obtenir d'eux qu'ils apportent certaines modifications. Il est généralement facile de leur donner satisfaction. Quand Mgr Favier bâtit la cathédrale du Pé-tang, le trouble fut grand aux alentours, mais l'intelligent évêque sut tranquilliser les plus craintifs, par une parole pleine d'à-propos, faite d'un dicton chinois :

- A quelle hauteur, demanda-t-il, passent les bons esprits ?
- A cent pieds.
- J'arrêterai ma flèche à quatre-vingt-dix-neuf.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Et cela suffit pour calmer tout le monde.

Mais il n'en est pas toujours ainsi. Il y a quelque vingt ans, les missionnaires américains avaient élevé, sur des collines qui dominent Fou-Tcheou, une chapelle, des écoles. Les habitants finirent par se persuader que ces constructions pouvaient contrarier le bon génie de la ville. Ce sentiment, habilement exploité par certains meneurs, fut rapidement suivi d'effets : la foule se rua sur les établissements et les détruisit.

L'ouverture de routes, la création de canaux, l'établissement des lignes de chemins de fer ¹ ou de télégraphes ne sont pas choses faciles, tant le nombre de *fong-choué* perturbés est considérable. La ligne télégraphique entre Tien-Tsin et Pékin fut, au début de son installation, sans cesse interrompue. Les indigènes renversaient les poteaux qui projetaient, sur les tombes, des ombres ou ne peut plus préjudiciables. Il fallut des décrets impériaux et un certain nombre de décapitations pour rendre plus tolérants les adeptes du *fong-choué*.

Celui-ci peut être contrarié, non seulement par le fait de bâtir, mais par l'intention seule d'élever une construction. En 1876, Fou-Tcheou eut beaucoup à souffrir d'inondations et d'incendies. Ces malheurs furent attribués par les habitants à l'intention qu'avaient manifestée les missionnaires de faire construire des maisons sur les hauteurs qui commandent la ville.

Le Chinois qui fait bâtir n'a pas seulement à tenir compte du *fong-choué* de ses voisins. Il doit aussi se préoccuper de celui de sa maison. Celle-ci ne devra pas être installée n'importe où. Une meule, un puits, un coin de mur, l'intersection de deux rues ne devront pas se trouver devant la porte principale. Il aura avantage à ce que sa maison se trouve au-devant ou à la

¹ « Nos peuples, dit Tcheng-Ki-Tong, ne sont pas encore décidés à se laisser envahir par le cheval de feu et vraiment on ne peut trop leur en vouloir, quand on se rappelle que l'Institut de France lui-même se refusa à admettre le projet de Fulton relatif à l'application de la vapeur à la locomotion des navires. Ils méritent bien autant d'indulgence que les savants de l'Académie, et même on les verrait mettre en pièces les ballons, par ignorance de la force ascensionnelle, refuser de s'éclairer au gaz, qu'ils seraient quelque peu parents avec les occidentaux. »

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

gauche d'un temple. Ce n'est pas tout. Si l'emplacement convient au *fong-choué*, la destination de l'immeuble lui agréera-t-elle ? X... bâtit une maison avec l'intention d'en faire une boutique de riz. Le capricieux *fong-choué* aurait préféré qu'on y vendit du thé. Pas de doute. Les affaires de X... ne pourront que périliter. Aussi se hâte-t-il de la céder à Y... Le *fong-choué* de celui-ci s'accommode du commerce du riz et l'argent coule à flot, avec le bonheur.

Le *fong-choué* fut, au début de l'installation des chemins de fer, un facteur important dont on dut savoir tenir grand compte. Il fallut, souvent, pas mal de diplomatie aux ingénieurs pour composer avec lui... moyennant finances. La voie ferrée devait, forcément, toucher aux tombes, sacrilège qui exposait les parents des morts et les profanateurs aux pires catastrophes.

Le développement progressif des voies ferrées a rendu les Chinois moins craintifs et le *fong-choué* plus complaisant. On a remarqué que, si on sait y mettre le prix, le *fong-choué* des tombes s'accommode assez bien des déplacements de cimetières, des ouvertures de tombeaux. Et aujourd'hui, sous prétexte d'études, de tracés de lignes ferrées ou de routes, des marchands de bibelots ont commencé à fouiller dans des tombeaux, depuis des siècles abandonnés, mais respectés, d'où ils retirent des bijoux, des statuettes en terre cuite, représentant les offrandes faites au mort et qui devaient assurer son bien-être dans l'autre monde : serviteurs, chevaux, maisons, etc., qui sont payés des prix invraisemblables par les collectionneurs d'Europe et d'Amérique ¹.

Cette croyance aveugle, irréfléchie au *fong-choué* doit largement contribuer à entretenir cet état de suspicion dans lequel l'Européen est tenu par le Chinois. Les Célestes, bien que très suffisants et se considérant comme infiniment supérieurs au reste de l'humanité, sur laquelle ils condescendent à jeter un regard plein de mépris, croient cependant que

¹ Et fabriqués en grand, par d'habiles copistes, pour les touristes amateurs de « Curios ».

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

« les diables des mers d'Occident » sont capables de faire, le plus facilement du monde des choses impossibles : voir dans l'intérieur de la terre, traverser les murs du regard, que sais-je ! Si, par hasard, je me promène dans un endroit où on n'est pas habitué à voir d'Européen, et, qui j'aie l'air de regarder un peu attentivement, on en conclut que j'examine le *fong-choué* de la place. Il paraît, également, que le Chinois, dans certaines villes, n'aime guère à voir l'Européen se promener sur la muraille d'enceinte : le « diable étranger » porte ombrage au bon génie de la cité et l'indispose à l'égard des habitants.

Cette superstition du *fong-choué* est extrêmement tenace. C'est la dernière qui résiste au christianisme. Et encore, quels sont les Chinois, considérés comme bons chrétiens, qui ont totalement renoncé à leur croyance ?

@

Certains animaux, la *tortue*, le *renard*, la *licorne*, le *phénix* et surtout le *dragon*, jouent un rôle important dans les superstitions.

Celui de la *tortue* est principalement de l'ordre divinatoire, soit qu'on tire des horoscopes des analogies entre certains caractères et les dessins que font, sur son dos, les divers lacs d'écaille, soit que, par l'ébullition ou l'incinération de la carapace on essaie de prévoir l'avenir.

La *licorne* est le roi des animaux. Elle a le corps du cerf, le pied du cheval, la queue du bœuf et une corne. Elle ne mange aucun animal vivant et « ne foule pas le plus petit brin d'herbe qui a vie ». Elle se montre aux époques où la Chine est administrée par des Empereurs sages et vertueux.

On offre aux jeunes époux le dessin d'une licorne portant sur son dos un enfant ; c'est d'un heureux présage pour la naissance d'un garçon.

Le *renard* joue un rôle considérable dans la superstition. Il peut pénétrer dans le corps d'un individu et lui dicter ses actes, ses paroles, faisant de lui un être irresponsable, mais conscient de ses actions. Le possédé entend le renard parler en lui, comprend ses pensées. Le traitement est l'expulsion —

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

l'exorcisme — du renard par un prêtre, le plus souvent : opération longue, laborieuse et toujours dispendieuse. Le renard peut, aussi, revêtir la forme humaine pour se mêler aux hommes, apparaître ou disparaître tout d'un coup. Il peut revêtir l'apparence d'un fantôme qui terrifie des villages. La vieille impératrice Tseu-Si était convaincue de cette surnaturelle puissance du renard :

« Sa Majesté, dit la princesse Der-Ling, dans ses intéressants *Mémoires sur la Cité interdite*, croyait sincèrement à toutes les idées superstitieuses qui se rattachaient au Palais de la Mer et, au cours d'une de nos conversations, elle me dit que je ne devrais pas être étonnée des choses surprenantes dont je pourrais être le témoin. Par exemple, qu'il était très fréquent de voir une personne, marchant à côté de vous, disparaître subitement : cette personne n'est qu'un renard ayant pris une forme humaine, vivant depuis des milliers d'années dans le Palais de la Mer et qui avait le pouvoir de changer ainsi de forme. Elle ajouta que certainement les eunuques m'expliqueraient qu'il ne s'agissait là que d'esprit, de revenant, mais qu'elle savait bien, elle, qu'il s'agissait de renard sacré tout à fait inoffensif ¹.

Le *phénix* apparaît aux temps de prospérité. Il se tient caché dans les temps troublés. Il a la tête de la poule, l'œil de l'homme, le cou du serpent, les viscères de la sauterelle, le front de l'hirondelle et le dos de la tortue. Sa queue, semblable à celle du poisson, est formée de douze plumes — ou de treize, les années de lune intercalaire. — Son chant harmonieux est composé de cinq notes ; et son plumage est de cinq couleurs.

L'Impératrice est souvent représentée sous les traits du phénix et l'Empereur sous ceux du dragon.

Il est un nom qui, lorsqu'on parle de superstitions chinoises revient aussi souvent que celui du *fong-choué* : c'est celui du *dragon*. Ce sont là

¹ Princess DER-LING, *Two Years in the Forbidden City*, Dodd, Mead and C^o, New-York, 1924.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

deux expressions différentes, qui signifient à peu près la même chose. Faire la part de ce qui revient à l'un et de ce qu'il faut attribuer à l'autre est difficile, tant les liens qui les unissent sont étroits. Le *fong-choué* est plus spécialement une superstition topographique, dont le rôle capital se montre en matière d'enterrement et de construction. Mais encore, ici, voyons-nous le dragon intervenir.

Le *dragon* est un produit des plus purs de la fantaisie chinoise. Tel que nous le voyons sur les gravures, c'est un animal fabuleux tenant du crocodile et du boa constrictor. Il a des pattes munie de cinq griffes. Il est privé d'ailes, ce qui ne l'empêche pas de s'élever dans les airs où il peut se



Le Dragon.

métamorphoser à l'infini. Il ne paraît jamais entier aux yeux des mortels, assez heureux pour l'apercevoir : sa tête, sa queue ou une partie de son corps sont toujours cachées dans les nuages. Tous les Chinois sont sincèrement convaincus de son existence, et, il y a peu de jours, un membre du Tsoung-li-Yamen ¹, plus éclairé pourtant que ses collègues, ayant visité l'Europe et l'Amérique, expliquait à l'un de mes amis comment il avait vu, très clairement, la semaine précédente, un dragon volant dans le ciel.

Le *dragon* est un animal, mais aussi un esprit.

Il augmente de volume à sa guise, est à son gré visible ou invisible. A l'équinoxe de printemps, il monte au ciel. A l'équinoxe d'automne, il s'enfonce dans la mer.

¹ C'était le nom de l'ancien Conseil des Affaires Extérieures.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

« Il a les cornes du cerf, la tête du chameau, les yeux du diable, le cou du serpent, les entrailles de la tortue, les serres du vautour, la plante du pied du tigre, les oreilles du bœuf. Il entend par ses cornes et non par ses oreilles ¹.

Le *dragon*, tel que le conçoit l'intelligence chinoise, personnifie tout ce que les mots : « haut », « s'élever » peuvent représenter de sens et d'idées : ainsi les montagnes, les grands arbres, l'Empereur Fils du Ciel. Il signifie aussi « puissance ». Il est essentiellement polymorphe.

« Politiquement, il symbolise l'omnipotence sur terre. Avant que la République ne fût proclamée, il était le signe de la puissance impériale : l'intelligence de l'Empereur qui guidait la nation était la sagesse du *dragon* ; la main de l'Empereur, symbole de son autorité, c'était la griffe du *dragon* ; l'œil de l'Empereur qui veillait sur son peuple, c'était l'œil du *dragon* ; son trône, celui du *dragon* ; ses enfants, la semence du *dragon*, et, à sa mort, l'Empereur enfourchait le *dragon*. Quand la Chine, restée longtemps sans drapeau, ouvrit les yeux sur la ménagerie patriotique, où se trouvaient le lion britannique, le coq gaulois, l'aigle américain, l'oiseau à deux têtes allemand, elle prit le dragon comme emblème, le dragon à cinq griffes, pour le distinguer des autres dragons qui n'en ont que quatre ².

Il y a de bons et mauvais dragons, ceux qui sont les gardiens tutélaires et ceux qui causent les malheurs. On peut les gagner à sa cause. Mais rien n'est plus facile que de les irriter.

Le rôle du *dragon* est capital dans la superstition, en rapport avec les phénomènes cosmiques : tremblements de terre, éclipses, inondations. Il explique tout, bien qu'il n'explique rien à une intelligence saine ; mais cela suffit pourtant aux Chinois.

¹ Le Père H. Doré, *les Superstitions des Chinois. Variétés sinologiques*, Imprimerie de Zi-Ka-Wei.

² Thomas STEEP, *Chinese Fantastics*, the Century C^o, New-York et London.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

« Dans le monde occidental primitif, l'homme tua le dragon et se débarrassa de lui ; dans l'Orient lointain, le dragon tua l'homme et le domine encore ¹.

Les tremblements de terre résultent de mouvements intempestifs du *dragon*, manifestant son mécontentement. Dans les éclipses de lune ou de soleil, l'astre est avalé par un *dragon* monstrueux : ces phénomènes sont extrêmement redoutés par les Célestes. L'année 1898 commença par une éclipse de soleil. Les 8 /10^{es} du globe lumineux étaient couverts. C'était là un fait du plus fâcheux augure. Aussi l'Empereur ne reçut-il pas, ce jour-là, comme c'en est l'habitude. Les pétards et pièces d'artifice qui fêtent, pendant la nuit, la venue de la nouvelle année, se firent très peu entendre et ce calme était l'indice d'une grande émotion. L'éclipse était attendue avec une sorte de terreur. Les Chinois en suivaient avec intérêt les diverses phases, et, aussitôt que l'ombre commença à se projeter sur le soleil, les gongs, les pétards, les instruments propres à faire du bruit furent mis en jeu pour effrayer le *dragon* et lui faire lâcher ou vomir sa proie ².

¹ Th. STEEP, *loc. cit.*

² Un décret paru, le 29 août 1897, dans la *Gazette de Pékin* annonçait l'éclipse de soleil qui devait avoir lieu le 1^{er} janvier chinois. Le voici d'après les *Choix de documents* du Père Couvreur :

Les auteurs du *Tchouenn-Tsiou* ont cru qu'il fallait inscrire les éclipses du soleil. On doit les noter, surtout lorsqu'elles arrivent au commencement de l'année, quand tout se renouvelle ; de tout temps, elles ont été considérées comme des avertissements du Ciel. Sous notre dynastie, durant les règnes de Kan-Si et de Kien-long, deux éclipses de soleil ont été vues le premier jour de l'année.

Les directeurs de l'Observatoire astronomique m'ont informé qu'il y aurait éclipse de soleil le premier jour de la vingt-quatrième année de mon règne (22 janvier 1898). J'éprouve un profond sentiment de crainte respectueuse ; certainement, il faudra examiner en conseil comment les lois administratives sont observées.

Le premier jour de l'année prochaine, je recevrai les souhaits de bonne année dans le « Palais de la Pureté Céleste ». Mais je n'irai pas recevoir d'hommages dans le « Palais de la Grande Harmonie ». Le festin des Princes de ma famille n'aura pas lieu cette fois.

Un jour avant l'éclipse, je prendrai mes vêtements ordinaires. Retiré dans mes appartements, devant une table où brûleront des parfums, je renouvellerai avec respect mes prières et mes supplications pour me

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Les débordements des rivières sont imputés à un mauvais *dragon* — Kiao — le démon des inondations. Dans un des plus vieux livres chinois, le *Calendrier des Hia*, on recommande aux autorités, lorsque des inondations sont à craindre, de sortir avec leurs administrés, de battre soigneusement le pays pour tâcher de découvrir le *dragon*. Ces perquisitions sont toujours fructueuses, en ce sens que les chercheurs ne rentrent jamais les mains vides. On trouve constamment quelque chose qui personnifie, qui incarne le Kiao. Un jour, la foule de Ning-Pô étant partie en chasse trouva sur les bords de la rivière, derrière une pierre, un malheureux petit caniche noir qui fut, aussitôt, impitoyablement mis à mort, les gens compétents ayant déclaré qu'il était une forme larvée du *dragon* ¹.

On n'a pas, toujours, recours à la violence contre le *dragon*. Souvent, c'est la prière qu'on emploie pour prévenir les calamités. Prière et violence ont toujours eu le même succès : la méthode n'en est pas moins employée, depuis des siècles. Il y a quelques années le Pé-hô ayant rompu ses digues et submergé toute la plaine, on trouva, aux environs de Tien-Tsin, un petit serpent, lequel fut porté à Li-houng-tchang. Celui-ci y vit — ou voulut bien y voir — le dragon du fleuve débordé et, pour obtenir qu'il fît rentrer le Pé-hô dans son lit, il se prosterna devant lui, frappant le front contre la terre, exécutant le *kôtô*, indice de la plus profonde soumission et révérence.

La pluie, elle aussi, est régie par un *dragon*. Quand la saison sèche dure trop longtemps, les habitants de la région privée d'eau partent à la recherche du dragon : ils le trouvent toujours. L'histoire suivante est relatée, dans *A Cycle of Cathay*. Le D^r Martin vit un jour, à Ning-Pô, passer

conformer aux désirs de l'auguste Ciel qui nous envoie des avertissements.

Pour ce qui est des vœux et des hommages que je dois présenter à ma mère, dans le « Palais de la Tranquillité Bienfaisante », c'est un haut témoignage de respect et de sollicitude filiale, un acte qui attirera naturellement sur tout l'Empire les faveurs célestes. Cette cérémonie aura lieu comme de coutume. Que tous les Tribunaux qui doivent y prendre part s'y préparent avec soin et respect. — Respect à cet ordre !

¹ MARTIN, *A Cycle of Cathay*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

un imposant cortège de musique et de gongs, précédant une chaise à porteurs, qui se dirigeait vers la maison du préfet. S'étant approché du palanquin, il y vit un vase de terre qui contenait une sorte de petit lézard. C'était là le dragon trouvé dans un marais voisin. L'animal, porté chez les autorités, fut solennellement déposé, avec son récipient, sur des coussins. Un tapis fut tendu au-devant, sur lequel les magistrats vinrent faire le *kôtô*. Puis, toujours avec le même cérémonial, le bienheureux lézard fut reporté dans son marais.

Pour toucher le *dragon* de la pluie, les mandarins prescrivent une abstinence rigoureuse ou interdisent seulement la viande. On colle, au-dessus des portes, des feuilles de papier jaune, sur lesquelles sont inscrites quelques formules invocatrices et l'image du dragon de la pluie.

« Si le ciel est sourd à ce genre de supplications, dit le Père Huc ¹, on fait des collectes et on dresse des tréteaux pour jouer des comédies superstitieuses. Enfin, pour dernier et suprême moyen, on organise des processions burlesques et extravagantes, où l'on promène, au bruit d'une musique infernale, un immense dragon, en papier ou en bois. Il arrive quelquefois que le dragon s'entête et ne veut pas accorder la pluie. Alors, les prières se changent en malédictions et celui qui, naguère, était environné d'hommages est insulté, bafoué et mis en pièces, par ses adorateurs révoltés.

On raconte que, sous Kia-King, une longue sécheresse désola plusieurs provinces du Nord. Comme, malgré de nombreuses processions, le dragon s'obstinait à ne plus envoyer de pluie, l'Empereur, indigné, lança contre lui un édit foudroyant et le condamna à un exil perpétuel, sur les bords du fleuve Ili, dans la province de Torgot. On se mit en devoir d'exécuter la sentence, et déjà le criminel s'en allait, avec une touchante résignation, à travers les déserts de la Tartarie, subir sa peine, sur les frontières

¹ HUC, *L'Empire chinois*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

du Turkestan, lorsque les Cours suprêmes de Pékin, émues de compassion, allèrent en corps se jeter à genoux aux pieds de l'Empereur et lui demander grâce pour ce pauvre diable. L'Empereur daigna révoquer sa sentence et un courrier partit, ventre à terre, pour en porter la nouvelle aux exécuteurs de la justice impériale. Le dragon fut réintégré dans ses fonctions, à la condition qu'à l'avenir il s'en acquitterait un peu mieux.

Il y a, à Pékin, un temple où est vénéré le dragon de la pluie. Dans les grandes sécheresses, l'Empereur peut aller, jusqu'à trois fois, y faire des prières et des sacrifices. Si malgré cela, l'eau bienfaisante ne se décide pas à venir, le souverain délègue un prince du sang pour aller chercher, dans un temple, situé à plusieurs centaines de kilomètres, au sud-ouest de Pékin, un morceau de fer trouvé il y a de nombreux siècles ¹, dans un puits, où il était, paraît-il, tombé du ciel. Les prosternations que l'Empereur fera à ce fragment de météorite ne pourront pas manquer de vaincre la résistance du dragon. En octobre 1899, à la suite de grandes sécheresses dans le Nord, l'Empereur envoya le général Jong-Lou, commandant en chef des troupes de Pékin, chercher ce fameux météorite, pour le ramener à la Capitale. La récolte était, d'heure en heure, compromise par le manque de pluies ; il fallait gagner du temps. La ligne du chemin de fer franco-belge venait d'ouvrir un tronçon qui passait dans le voisinage du temple, où était conservé le talisman de la pluie. L'ingénieur en chef fut invité à mettre,

¹ Voici, d'après la *Gazette de Pékin* du 9 juillet 1876, un décret impérial, dans lequel le *dragon de la pluie* est remercié de sa bienveillance :

« Les prières pour la pluie, faites dans la pagode du Dragon de Han-Tan-Hien, dans le Tchéli, sont suivies d'un effet prodigieux. Déjà, précédemment, pour honorer cet esprit, un édit lui a décerné le titre de *Dragon du puits sacré où les prières sont merveilleusement exaucées*. Cette année, la pluie manquant à la capitale, nous avons fait venir de Han-Tan à Pékin une plaque de fer retirée du puits sacré. Nous l'avons placée et honorée dans le Ta-Kouang-Ming-Tien. Hier, une pluie abondante a humecté la campagne et doit nous inspirer une profonde reconnaissance. J'ordonne que, par un nouvel honneur, le puits de Han-Tan s'appelle : *Puits sacré où le dragon exauce merveilleusement les prières et manifeste son secours*. De plus, un *Han-Lin* (académicien) de l'École des Inscriptions écrira une inscription sur un tableau, qui sera donné à Li-Houng-Tchang et suspendu respectueusement par lui, pour remercier le dieu de sa protection. — Respect à cet ordre ! » (D'après COUVREUR, *Choix de documents*.)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

d'urgence, sous pression un train spécial qui transporterait, en quelques heures, au point voulu le Généralissime et son escorte, qui auraient mis, par les moyens ordinaires, trois à quatre jours pour effectuer le même trajet. Pareille application du « Dragon de feu » — la locomotive — aurait dû convaincre les vieux Chinois de l'utilité des inventions des Barbares d'Occident.

Peu de mois après, la *Gazette de Pékin* publiait un rapport d'un Censeur du Palais, fulminant contre les chemins de fer qui troublaient la quiétude du dragon et contrariaient de nombreux fong-choué. Et le même Censeur concluait :

« Au lieu de dépenser des sommes considérables à acheter ces engins inventés par les Barbares, ne vaudrait-il pas mieux employer cet argent en recherches pour découvrir les procédés anciens, mentionnés dans les Classiques, des chars aériens traînés par les phénix ?

Non contents d'avoir inventé la poudre et la brouette, les Célestes sembleraient avoir résolu, bien des millénaires avant nous, la question du « plus lourd que l'air ».

Mais s'il n'est pas toujours aisé de s'attirer les faveurs du dragon de la pluie, rien ne serait plus facile que de l'irriter. Dans le temple où l'Empereur va faire les prières et sacrifices dont nous venons de parler, se trouve, nous dit Doolittle ¹, un puits fermé par une pierre plate, sur la face inférieure de laquelle un dragon est sculpté. Déplacer cette pierre, c'est contrarier le dragon et exposer le peuple aux pires calamités. Un jour, en effet, ce même Kia-King, qui avait banni le dragon, ayant prié pour la pluie, pendant plusieurs jours, furieux et las de ne voir rien venir, osa toucher à cette pierre. Aussitôt les bondes du ciel de s'ouvrir. Après trois jours d'averses, l'Empereur se rend au temple remercier le dragon et le prier d'arrêter la pluie ; peine perdue. Après six jours, nouvelles supplications, également

¹ J. DOOLITTLE, *Social Life of the Chinese*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

inutiles. Enfin, au bout de neuf jours, le Fils du Ciel confesse humblement sa faute ; se repent de l'audace qu'il a eue de faire toucher à la pierre du puits et, devant ce *mea culpa*, le dragon fait cesser la pluie, comme par enchantement.

Comme les inondations et les éclipses, la foudre elle-même trouve son explication dans le *dragon*. C'est par l'éclair que, souvent, la bête fabuleuse témoigne aux mortels son mécontentement. Il y a quelques années, un typhon et la foudre firent des ravages à Canton. La population expliqua le phénomène en disant que les Européens avaient tiré des coups de canon sur le dragon, au moment où il planait au-dessus de la concession franco-anglaise, et des gravures furent vendues qui reproduisaient cet acte d'insolente témérité des « diables étrangers ».

Les marins chinois pensent que les typhons, qui ravagent les côtes du Céleste Empire, sont dus à des esprits malveillants, cachés dans les eaux et attendant les jonques pour en faire leur proie quand elles s'aventurent dans les parages difficiles. Aussi, quand la tempête atteint son paroxysme et que le danger est imminent, les marins lancent-ils à l'eau une jonque en papier ayant, en petit, les formes et proportions exactes de celles qu'ils montent : ils espèrent ainsi tromper les esprits irrités et, mieux que par le filage de l'huile, calmer la tempête.

Ce dragon de la foudre est aussi un grand justicier. Quand un individu est tué pendant un orage, il n'y a plus de doute possible aux yeux du Chinois. Eût-il, jusque-là, été tenu pour le plus honnête homme de l'Empire du Milieu, il doit être considéré comme un criminel que le dragon, seul, aura su reconnaître : ou bien, il pratiquait mal la piété filiale, ou bien, il ne respectait pas suffisamment le riz et le blé, ou bien, il était irrévérent pour des caractères écrits.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

« On peut même, quelquefois, en se servant d'un miroir, voir sur le dos du mort les caractères indiquant le crime pour lequel il a été frappé ¹.

Enfin, ce dragon est même une providence. Le tonnerre tue un certain nombre d'insectes et de reptiles qui, peu à peu, deviendraient de malins esprits, capables de revêtir des formes humaines.

Le *dragon* est partout : dans la terre, dans les airs, dans l'eau, son élément de prédilection. Il se tient, de préférence, au confluent des rivières. Il se trouve aussi dans les maisons, où il joue le rôle de génie protecteur. Et c'est pour que son corps, qui a horreur de la ligne droite, soit confortablement installé, que les toitures présentent ces formes relevées et gracieuses, surtout dans le Sud.

Ce sont les sinuosités du corps du dragon qui produisent les ondulations de terrain, dans les plaines, les dentelures des montagnes. Certaines cartes géographiques indiquent, même, les points où se trouvent des dragons et signalent ainsi les endroits où il ne faut pas creuser la terre, si on ne veut déchaîner toute sorte de calamités.

Ce *dragon*, lorsqu'il s'associe au *Phénix*, peut devenir un danger. L'accouplement de ces deux animaux fabuleux est suivi de la ponte d'un œuf, dont l'éclosion sera une source de calamités pour la région où il aura été déposé.

Dès qu'il leur a été signalé, les autorités ont l'ordre de le rechercher et de le détruire. D'ailleurs, nous disent les instructions, l'emplacement est facile à reconnaître : la neige fond à cet endroit. Mais si l'on ne dispose que de ce moyen de découverte, comment fera-t-on, dans le Sud, où il ne neige pas et, dans le Nord, pendant la belle saison ?

Cette croyance — qui est surtout une crainte — au dragon est un obstacle sérieux à l'exploitation de la richesse minière de la Chine. Il est bien probable que les autorités usent et abusent de ce sentiment, surtout

¹ J. DOOLITTLE, *loc. cit.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

développé dans les masses, pour refuser des concessions aux ingénieurs européens et essayer ainsi de maintenir, quand même, la Chine fermée au progrès. Mais cette terreur de contrarier le dragon en creusant une mine est encore bien puissante, non seulement parmi le peuple, mais aussi dans les classes levées.

Il n'y a pas bien longtemps, une pétition fut adressée au Trône, par un certain nombre de Chinois du plus haut mandarinat, pour obtenir du Fils du Ciel qu'il s'opposât à l'exploitation de mines de charbon voisines des tombes impériales. L'argument principal de la requête était le suivant : le dragon ne pourrait manquer d'être contrarié et peut-être manifesterait-il sa colère en bouleversant les restes de l'Impératrice, enterrée depuis peu.

Dans un rapport qu'il fit à l'Empereur, un vice-roi du Fo-Kien pria instamment le souverain de ne pas autoriser les étrangers à élever des résidences d'été, dans certains points des collines qui entourent Fou-Tcheou. Les fondations de la ville, disait-il, reposent sur le dragon bienveillant. Or, justement où les Européens ont l'intention de bâtir, les veines et artères du monstre protecteur se trouvent tout à fait à la surface du sol. Le poids des constructions provoquerait une certaine gêne dans la circulation de l'animal qui, pour faire cesser la compression et aussi pour témoigner sa colère d'être aussi mal traité, exécuterait un certain nombre de mouvements dont la capitale et la province de Fo-Kien, elle-même, auraient beaucoup à souffrir.

Une telle argumentation peut paraître extraordinaire, sous le pinceau d'un haut fonctionnaire. Mais ce vice-roi était nourri, sans doute, de la plus pure moelle des Classiques et rien de prodigieusement invraisemblable ne lui était étranger. Fait singulier, des idées aussi fausses et absurdes trouvent parfaitement place dans les cerveaux des Chinois qui connaissent l'Europe. Déjeunant un jour avec un jeune mandarin, qui avait habité Paris et Pétersbourg et parlait couramment notre langue, la conversation roula sur les difficultés qu'on pourrait avoir pour jeter, sur le Pé-Hô, le pont du chemin de fer de Tien-Tsin à Pékin. Les difficultés pour ce Chinois ne

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

faisaient pas de doute. Il me dit, très calmement, qu'il savait d'une façon certaine que le dragon du fleuve avait été mécontenté par l'installation d'une pile du pont et qu'il ne tarderait pas à la renverser ¹.

*

La disette, la famine, la sécheresse, les épidémies donnent libre carrière aux pratiques superstitieuses les plus étranges dont beaucoup revêtent le caractère de la prière. Elles sont le résultat de croyances populaires à des démons, à des génies qui aident les hommes, mais surtout les contrecarrent dans leurs desseins, et les suppliques tendent moins à demander des bienfaits qu'à conjurer le mauvais sort.

Pendant les périodes de grande sécheresse, les habitants de Pékin vont, par milliers, faire leurs dévotions à un terrier de renard qui se trouve en dehors de la ville, sur les anciennes fortifications de la vieille capitale mongole. Là, on récite des prières, on brûle de l'encens, espérant, par ce moyen, faire venir la pluie tant désirée.

Les épidémies sont souvent expliquées par des causes que seule l'imagination fertile des Chinois pouvait inventer, mais qui, grâce à la grande crédulité et à la facile suggestibilité des Célestes, prennent très vite le caractère de la réalité. Pendant l'été de 1897, je me trouvais dans une région de la Mongolie, occupée à peu près uniquement par les Chinois et que la peste visite tous les ans. En 1896, l'épidémie avait été très grave ². Des gens sérieux racontaient que le fléau avait été apporté par un taureau noir qui, tous les soirs, quelque temps avant l'apparition des premiers cas, entre 9 heures et 10 heures, mugissant d'une façon terrible, lançant du feu par les yeux et le nez, descendait au galop du plateau de Mongolie, dans la vallée de So-leu-Kô. Beaucoup d'indigènes étaient convaincus d'avoir, non

¹ Ch. Gould soutient, dans son livre, *Mythical Monsters*, que l'idée du Dragon chinois doit tirer son origine d'un animal qui aurait existé, sous forme d'un énorme lézard, recouvert d'une épaisse carapace d'écailles pointues, vivant sur les hauts plateaux de l'Asie centrale et dont l'espèce aurait disparu, vers l'époque du déluge biblique.

² MATIGNON, la Peste bubonique en Mongolie (*Revue d'Hygiène*, février 1898).

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

seulement entendu, mais vu l'animal, le décrivaient, et cette conviction avait même été partagée par un excellent prêtre chinois qui, tout en pratiquant la religion chrétienne, n'avait pas totalement dépouillé le Céleste superstitieux.

De même, quand l'épidémie de peste commença à décroître, puis eut disparu, les mêmes individus qui avaient vu et entendu le taureau racontèrent qu'ils avaient parfaitement aperçu, deux soirs durant, deux lamas mongols, vêtus de tuniques rouges, portant sur la tête une sorte de braséro qui répandait au loin une flamme resplendissante, suivre, pendant un à deux kilomètres, les bords du torrent qui traverse la vallée, puis remonter dans la montagne. Tous étaient sûrs d'avoir vu taureau et lamas. Le fait est d'autant plus intéressant à signaler que tous les indigènes, dès l'entrée de la nuit, sont enfermés dans leur maison d'où ils n'aiment guère sortir, le Chinois étant très peureux dans l'obscurité.

@

Les démons, les génies, qui sont à la base de la grande majorité de ces superstitions, ne représentent à l'esprit chinois rien de caractérisé. Ils sont bons ou mauvais, voilà tout. Les Célestes n'ont pas essayé d'en faire des individualités vivantes, en quelque sorte, bien typiques, comme celles de la mythologie grecque, par exemple. Le vague, l'approximatif donnent une satisfaction suffisante à l'intelligence chinoise et surtout lui inspirent, sinon le respect, au moins la crainte.

Il y a des superstitions en rapport avec tous les actes de la vie : la naissance, le mariage, la mort, le manger, le boire, le sommeil. Il y a des jours de bon et de mauvais augure. Ils sont, d'ailleurs, mentionnés sur le calendrier impérial ; les jours jaunes sont heureux ; les noirs malheureux. Chaque famille en est munie : on consulte le calendrier pour la date d'ouverture d'un magasin, pour se faire raser, pour entreprendre un voyage.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La fameuse Si-taé-Kou, l'impératrice Tseu-Si, très superstitieuse, regardait, pour donner des rendez-vous, pour prendre une décision, son calendrier des jours fastes et néfastes.

C'est ainsi que, lorsqu'elle eut accordé le principe de l'autorisation de faire son portrait à Miss Carl, une artiste américaine, elle dut consulter son almanach pour voir le jour propice : celui-ci tombait le vingtième jour de la seconde cinquième lune (car cette année-là ayant treize lunes, la cinquième se répéta deux fois !). Le jour choisi, nouvelle consultation pour l'heure : celle-ci était un peu tardive, pour un peintre : 19 heures, et il fut très laborieux de la faire revenir sur sa décision, pour une heure plus appropriée qu'elle fixa à 10 heures du matin ¹.

*

La stérilité est considérée comme une sorte de châtiment céleste. Elle est même, aux termes de la loi chinoise, une cause de répudiation, au même titre que la jalousie, la colère ou le commérage. La femme stérile, ou celle qui n'a que des filles, a une situation des plus misérables dans la famille. Son mari, sa belle-mère surtout, lui font rudement sentir son infériorité, et ce rôle de bru est un des plus pénibles qui se puisse rêver.

Pour le mari, la femme n'est guère — il y a des exceptions, certes — qu'une machine à plaisirs et à enfants. Sa stérilité ou son impuissance à avoir des garçons justifie parfaitement la présence d'une ou plusieurs concubines — « petites femmes », pour employer le terme qui sert à les désigner — sous le toit familial. La concubine est acceptée, tolérée et parfois appréciée par l'épouse, à qui elle peut rendre de signalés services, que notre mentalité peut difficilement saisir.

Le jour de son entrée dans la maison, la concubine doit, en signe de soumission, de vassalité pourrais-je dire, passer, à quatre pattes, entre les jambes de la première femme. De fait, la concubine prend très souvent un rôle prépondérant. La défunte Impératrice en fut une preuve patente. Si

¹ Princess DER-LING, *loc. cit.*

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

elle a un garçon, celui-ci devient le fils légitime de l'épouse stérile que l'enfant appellera *Mama*, tandis qu'il n'aura plus pour sa mère vraie que le qualificatif de *Kou Nai Nai*, c'est-à-dire tante. Cette maternité *in partibus* donne à la femme légitime tous les avantages de la maternité effective. L'enfant continue la lignée, il pratiquera le Culte des ancêtres ; le père peut maintenant être tranquille sur son propre avenir. Après sa mort, son fils pourra s'occuper de son âme.

Aussi, la maternité d'un fils est, toujours, vivement désirée par une jeune femme, à cause de la situation prépondérante qui en résulte pour elle, dans la famille. Sa position est toujours précaire, tant qu'elle n'a pas donné le jour à un garçon, et, eût-elle six filles, elle est toujours appelée par le vocable de « Mademoiselle ». Alors, en vue de cette maternité d'un mâle, ce sont les promenades à la pagode, les offrandes à la Déesse Koan-Yng. On brûle en son honneur des « Tchema » vendus par les bonzes Tao-che. Un des ex-voto les plus couramment utilisés est un soulier d'enfant. Il arrive aussi, très fréquemment, que les jeunes femmes cassent la verge de petites statuettes d'enfant, que la Déesse tient sur ses genoux et dans ses bras, la réduisent en poudre et l'avalent.



« Tchema » de la divinité Koan-Yng,
brûlé en son honneur pour avoir des enfants.

Son alimentation est pour la femme enceinte un grave sujet de préoccupation : la viande de tourterelle ou celle du canard peut rendre l'enfant muet ; celle du mouton a la propriété de développer l'épilepsie ;

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

celle du lapin, le bec de lièvre. Ce sont des superstitions de même nature que celles qui font attribuer, chez nous, les nævi et taches de vin diverses, à des « envies » de femmes enceintes.

Pendant sa grossesse, la femme ne doit pas entrer dans un local où on élève des vers à soie, parce que, étant du principe femelle, Yin, elle nuirait au développement du ver. Celui-ci serait étouffé dans son cocon et il serait à craindre que pareil accident n'arrivât à l'enfant, dans le ventre de sa mère !

Lorsque approche l'heure de la délivrance, la belle-mère brûle des bâtonnets devant les divinités de la maison — Koan-Yng ou Bouddha — et devant les tablettes des ancêtres.

La naissance est annoncée par un morceau de gingembre, accroché au-dessus de la porte d'entrée de la maison.

Le nouveau-né est enveloppé dans de vieux habits, appartenant au membre le plus âgé de la famille. Il les conservera un mois, jusqu'au jour du rasage de la tête. Cette pratique est destinée à assurer à l'enfant toutes les qualités de ses parents et aussi une longue vie, surtout si les habits appartiennent à une personne très âgée.

Un devin est mandé pour tirer son horoscope et aussi le prémunir contre les nombreux dangers qui le menacent.

Le berceau doit être construit, avec trois bois symboliques : le pêcher, qui assure la longévité ; le jujubier, qui veut dire dignité ; le sapin, qui, restant toujours vert, est un gage de longue vie.

Pour prévenir la mort, facile dans la première semaine, l'augure fait allumer, autour du lit de l'enfant, pendant sept jours et sept nuits, les sept lampes des sept étoiles.

A ce moment, de mauvais esprits rôdent autour de la maison, sous les traits d'un chien ; un bon moyen de les mettre en fuite est de lancer, dans la direction des quatre points cardinaux, des flèches en bois de pêcher, cet arbre étant bien connu pour ses vertus démonifuges.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La mère et l'enfant ne peuvent sortir avant un mois, sans préjudice pour eux et pour leurs voisins.

Pour protéger l'enfant contre les mauvais esprits, pour lui assurer fortune et honneurs futurs, on place autour de ses poignets des bracelets, faits de corde rouge, supportant de vieilles sapèques ou certains bibelots d'argent. Un peu plus tard, les deux poignets sont attachés ensemble, pour empêcher le nouveau-né d'être méchant et ennuyeux, quand il aura grandi. Il y a une expression populaire relative aux enfants colère, désagréables : « Sa mère lui a-t-elle lié les poignets ? » En même temps, un paquet, contenant certaines graines, deux bâtonnets pour manger, deux oignons, deux morceaux de charbon, quelques poils de chien et de chat, est enveloppé dans du papier et suspendu, par une corde rouge, au montant de la porte de la chambre de la mère. On joint au paquet un pantalon du père, auquel on épingle l'inscription suivante : « Que les mauvais esprits entrent dans ces culottes au lieu d'attaquer le bébé. »

Quand l'enfant atteint un mois, on lui rase la tête, avec un certain cérémonial, si les parents sont riches ; on ne laisse qu'une mèche sur le sommet. Les cheveux enlevés ne sont point jetés à la rue, mais soigneusement conservés : mêlés à des poils de chien, ils sont placés dans un sachet qui sera cousu à l'intérieur du vêtement du bébé. Puis a lieu l'acte *de passer la porte*. Au milieu d'une pièce, on dresse un cadre de porte. L'enfant, porté par son père et précédé de cymbales, de gongs, d'individus armés de sabres qu'ils agitent, fiévreusement, contre des ennemis imaginaires, est passé au travers du cadre. Les méchants esprits ont été chassés par le bruit et les menaces. En même temps, on prépare pour les esprits malveillants et affamés, qui pourraient encore se trouver dans la maison, un repas avec accessoires en papier.

Lorsqu'il a un mois, l'enfant, tenu dans les bras de sa mère, est placé au-dessus de l'ouverture d'un puits, comme pour lui en faire voir le fond : moyen excellent pour développer, chez lui, les qualités de sang-froid et de bon sens.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

L'enfant ne doit pas avoir un mois révolu, quand auront lieu, au jour choisi par l'astrologue, les deux cérémonies du nom de lait et du lavage. Le Chinois, sa vie durant, reçoit des noms différents. Il aura un nom de lait ; il aura son nom d'écolier ; il aura son nom de bachelier et, même mort, il recevra un nouveau nom.

Les enfants sont très souvent appelés : « petit chat », « petit chien ». Pareil surnom n'est qu'une ruse pour tromper les esprits malfaisants, qui rôdent autour de la maison, désireux de s'emparer de l'âme du bébé, mais qu'ils laisseront bien tranquille, en s'apercevant qu'ils ont affaire non point à un enfant, mais à un animal. De ces esprits rôdeurs et voleurs d'âmes, les plus redoutés sont ceux des filles, mortes avant le mariage, qui errent en quête d'un corps où se loger. Celui des enfants, dont ils peuvent voler l'âme, est un abri tout indiqué. De là, la nécessité de les tenir à distance, pendant la période critique des cent jours qui suit la naissance. Quotidiennement, on brûle, autour du lit, de vieilles savates : la mauvaise odeur écarte les esprits. On tend, autour du lit, des filets de pêcheurs, enduits de sang de porc. La vue du sang, d'une part, la surveillance active, d'autre part, qu'exercent ces milliers d'yeux, qui sont les mailles du filet, ne manqueront pas de tenir tous ces Koei en respect.

L'enfant, à sa naissance, a été mis dans des habits de personne âgée. Pour la cérémonie du nom de lait, on lui donne son premier costume, le plus souvent de couleur rouge. Parfois, c'est un vrai manteau d'arlequin qu'il reçoit, *l'habit des cent familles*.

Ce vêtement est fait avec des morceaux d'étoffe de différentes couleurs, donnés par des parents et voisins. Pareil costume montre l'intérêt que portent à l'enfant un si grand nombre de personnes. Dans ces conditions, comment les esprits, eux-mêmes, ne lui seraient-ils pas favorables ?

C'est à ce moment qu'on enchaîne l'enfant à la vie : on suspend à son cou un cadenas en argent doré, au moyen d'un cordonnet rouge. Ce cadenas peut être remplacé par quelques sapèques des anciennes dynasties, enfilées sur un cordonnet rouge, ou par un collier de chien,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

lequel implique que cet enfant sera aussi facile à élever et à nourrir que le chien lui-même. On lui fixe aussi aux oreilles des boucles, qu'il conservera jusqu'à l'âge de seize ans : grâce à ces subterfuges, les diables le prendront pour une fille et ne l'attaqueront pas !

A un an, l'enfant est assis dans un grand plateau. Tout autour de lui, on dispose un certain nombre d'objets : petite balance, abaque à compter, pinceau et encrier, livres, armes, etc... L'objet, qui attirera son attention et sur lequel il portera la main, permettra de prédire son avenir : il sera général, magistrat, lettré, suivant que le pinceau, la balance ou un sabre l'auront particulièrement intéressé.

Quand il commence à marcher, alors, on *coupe la corde des pieds*. Le père, armé d'un grand couteau, le passe entre les jambes de l'enfant et fait, à plusieurs reprises, le geste de couper un lien de haut en bas : ce procédé est tenu pour excellent, contre les faux pas et les chutes du jeune débutant.

*

Pour le *mariage*, le champ est largement ouvert à la superstition et à ses fantaisies.

Les mariages mettent, toujours, en action des intermédiaires, des femmes en général, qui se chargent de trouver un gendre ou une bru pour la famille qui leur confie ce soin. Quand l'entremetteuse a jeté son dévolu sur une jeune fille, son premier soin est de demander aux parents de celle-ci de lui remettre ses *Pa-t'zeul*, c'est-à-dire les huit caractères indiquant l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance pour qu'ils soient soumis à l'examen de l'astrologue, en même temps que ceux du futur. Les *Pa-t'zeul* sont d'abord considérés dans leurs rapports avec les cinq éléments : métal, bois, eau, feu, terre, et on arrive ainsi, en se servant de traités spéciaux, à reconnaître la nature des destinées du jeune homme et de la jeune fille : destin de métal, de bois, d'eau, de feu, de terre, et partant s'il est bon ou mauvais. De ces cinq éléments, en effet, les uns sont, par rapport aux autres, générateurs ou destructeurs : le métal engendre l'eau, l'eau le bois,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

le bois le feu, le feu la terre, la terre le métal. Celui-ci détruit le bois, le bois la terre, la terre l'eau, l'eau le feu, le feu le métal. Une première condition est que les deux futurs soient « d'éléments harmoniques ».

Les années chinoises sont groupées par cycles de douze, et chacune d'elles est désignée par le nom d'un animal : coq, lièvre, tigre, singe, porc, serpent, dragon, chien, bœuf, mouton, rat, cheval. Certains de ces animaux ont de l'affinité l'un pour l'autre et il est indispensable que les années de naissance des futurs conjoints correspondent à des « animaux harmoniques ».

Ces examens des *Pa-t'zeul* sont, en somme, les pourparlers du mariage et quand, après de longues supputations, l'astrologue conclut à la possibilité de l'union, les parents se considèrent comme engagés. Les intéressés sont fiancés, sans se connaître, souvent sans qu'ils s'en doutent, et, hors les cas d'infirmité ou de lèpre, rien ne peut s'opposer à ce que le mariage s'accomplisse. Mais la superstition doit permettre de sauver certaines situations pénibles ou ridicules. Si par hasard, dans les trois jours qui ont suivi les accordailles, un bol à riz se casse ou un objet de valeur se perd, le fait peut être regardé comme d'assez mauvais augure pour qu'on tienne comme non avenues toutes les choses signées et acceptées. Il y a lieu de supposer que, souvent, ce ne sera pas le hasard seul qui aura fait tomber et se briser un bol à riz, dans une famille ayant eu de mauvais renseignements sur leur futur gendre ou belle-fille.

Le mariage étant conclu, l'astrologue fixe encore, toujours par l'examen des *Pa-t'zeul*, la date précise où se feront certains actes préalables : le jour où on devra tailler les habits des fiancés, le moment où les rideaux du lit devront être terminés, où la fiancée devra broder les « oreillers de la longévité » (qui serviront après le mariage et qui portent le caractère « longévité »), l'heure du dernier arrangement à faire au lit nuptial, dans la maison des parents du futur.

Il y a, en outre, des règles pour fixer le mois de mariage, d'après l'animal correspondant à l'année de naissance de la jeune fille : coq et

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

lièvre : première et septième lunes (mois) ; tigre et singe : deuxième et huitième lunes ; porc et serpent : troisième et neuvième lunes ; dragon et chien : quatrième et dixième lunes ; bœuf et mouton : cinquième et onzième lunes ; rat et cheval : sixième et douzième lunes.

Toutes ces indications sont rédigées sous forme d'ordonnance, et écrites, par l'astrologue, sur papier rouge. En voici un spécimen ¹ :

« Sachant, par la tradition, que le mariage ne peut être heureux, accompagné de richesses et de longévité, que s'il a été conclu d'après les règles de la divination, nous avons mis le soin le plus extrême à examiner le *Yn* et le *Yang* ², les jours heureux et malheureux, les lois de l'orientation. D'après nos calculs, ce mariage doit être conclu, le neuf de la sixième lune. La fiancée devra être transportée au logis de son mari, entre cinq et sept ou neuf et onze heures du matin. Parmi les femmes du cortège, il ne devra y en avoir aucune ³ du serpent, du coq ou du bœuf. Pour lui épiler le visage ⁴, il faudra choisir des matrones dont le destin soit de métal. Pour monter en palanquin, pour en descendre, pour vénérer le ciel et la terre, pour le rite de boire ensemble ⁵, la mariée devra toujours être tournée vers le Nord-Ouest, afin de recevoir, avec révérence, l'influence du génie de la félicité. Le

¹ D'après L. WIEGER, *Rudiments de Parler chinois* (Morale et usages populaires), t. IV.

² Le *Yn* et le *Yang*, le principe femelle et le principe mâle, bases de la cosmogonie chinoise, qui par leur combinaison ont créé le monde.

³ Une sorte de proverbe règle les incompatibilités des animaux correspondant aux années de naissance de la fiancée et des femmes de son cortège : « toujours le cheval blanc a haï le bœuf noir ; le mouton ne peut vivre un jour avec le rat ; le coq blanc et le chien ne frayent pas ensemble ; le cruel tigre, à la vue du serpent, le met en pièces comme avec un sabre ; le dragon et le lièvre ne peuvent se voir ; le porc craint, pendant toute sa vie, le singe. »

⁴ Les femmes mariées sont toujours épilées au niveau des tempes, de façon à ce que les cheveux y dessinent très nettement un angle droit.

⁵ Quand les mariés ont fait leurs génuflexions au ciel et à la terre, aux tablettes des ancêtres, aux parents, ils se font face, puis se saluent. Ensuite, debout et silencieux, ils reçoivent deux gobelets, réunis par un fil rouge. Aussitôt qu'ils y ont porté leurs lèvres, ils les échangent, le mari buvant dans celui de sa femme, celle-ci dans celui de son mari (d'après WIEGER).

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

lendemain, son lever, sa toilette, la présentation à la famille se feront, entre une et trois heures du matin. Elle devra, pendant sa toilette, faire face à l'Ouest, afin de recevoir, avec respect, les effluves du génie des honneurs. Que si le cortège rencontre, en chemin, un puits ancien, une ruine, une pagode, il faudra en cacher la vue à la mariée, au moyen d'un feutre rouge. Aucune veuve, aucune femme enceinte, aucune personne en deuil, aucun enfant à la mamelle ne devra approcher la mariée, ce jour-là. Si toutes ces précautions sont exactement prises, elle vivra heureuse, durant une vie longue et paisible ¹.

Ce que nous venons de dire, au sujet des préliminaires du mariage, nous permet de conclure que la Chine doit ignorer totalement le mariage dit à l'américaine, dans lequel, un beau jour, se trouvent unis un homme et une femme qui ne se connaissent pas deux semaines auparavant. Malgré la lenteur des négociations, le couple chinois se connaît moins encore : le mari voyant, ordinairement, sa femme, le jour de la noce, pour la première fois. Mais pour les habitants de la Terre Fleurie, les décisions de l'astrologue sont, en matière matrimoniale, autrement plus importantes que les sentiments réciproques des futurs conjoints.

@

Après la naissance et le mariage, voyons la *mort* dans ses rapports avec la superstition. Il est rare qu'on laisse un malade tranquillement mourir dans son lit, surtout s'il est entouré de l'affection des siens. Quand la fin est proche, l'agonisant est placé sur une planche hors de la chambre. Les Chinois croient, en effet, que l'âme de celui qui meurt sur son lit, au lieu de suivre le corps, s'attache au lit, aux murs de la chambre qui devient

¹ Tout est prévu pour que le bonheur de la future épouse soit aussi grand que possible. C'est ainsi qu'on s'assure que toutes les personnes qui pourront être employées le jour du mariage sont d'un « animal en harmonie » avec celui de la jeune femme. L'homme qui fait partir les pétards, destinés à chasser les mauvais esprits, au moment où la mariée pénètre chez ses beaux parents, a été particulièrement étudié, au point de vue de la compatibilité de l'animal sous lequel il est né avec celui de la mariée. Il doit également ne pas être en deuil.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

inhabitable pour quelqu'un autre, et que le défunt, dans l'autre monde, sera condamné à, toujours, porter, sur ses épaules, un bâti en briques de la même forme que le lit de camp chinois. Si une personne meurt, dans une chambre, avant qu'on ait eu le temps de l'en sortir, le lit est détruit et l'appartement transformé de fond en comble, — l'hygiène n'y est pour rien — afin qu'il puisse, sans danger, être occupé par quelque membre de la famille. Ces idées superstitieuses sont assez fréquemment la cause d'infanticides non intentionnels, beaucoup d'enfants malades mourant faute de soins.

Si l'on fait mourir le malade hors de la chambre, on prend, en revanche, la précaution de l'habiller de ses plus beaux habits, ceux-ci devant servir d'enveloppe à son âme, dans l'autre monde. Cependant, on ne met pas des vêtements quelconques : les fourrures, le drap, la flanelle, la plume du chapeau sont proscrits, la semelle des souliers est enlevée ¹, sous peine de voir le défunt renaître sous la forme d'un animal. Dès que la vie a cessé, on glisse, sous la tête du défunt, un coussin sur lequel est rapportée une pièce d'étoffe blanche, représentant un *coq*. C'est là un fétiche qui doit lui assurer le bonheur, dans l'autre monde. Pourquoi le coq agit-il comme porte-veine ? Les deux mots *coq* et *bonheur* se prononcent, en chinois, de la même façon. Les Célestes jouent sur les mots et un mauvais calembour leur donne non seulement satisfaction, mais pleine confiance pour le bonheur futur du défunt.

On peut voir, quelquefois, sur un cercueil circulant à dos d'hommes, à travers la campagne, ou stationnant sur les quais de Tien-Tsin, attendant le départ d'une jonque qui le portera vers le Sud, un coq blanc, attaché par les pattes. Le coq est destiné à assurer le bonheur du mort, pendant tout le voyage qu'il devra effectuer, pour gagner le cimetière de famille.

La famille se rend, ensuite, à la pagode la plus proche, pour chercher l'âme du décédé. On essaye de fixer contre le mur, par simple application, une sapèque ou un petit morceau de papier. L'adhérence peut se produire

¹ Voir plus loin, le suicide du Censeur Ou-Kou-tou.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

parfois, grâce à quelques toiles d'araignée, un peu de crasse qui se trouvent sur la muraille : elle indique le siège de l'âme du défunt. Si l'adhérence ne se fait pas, on conclut que l'âme n'est pas encore venue à la pagode.

J'ai parlé, à propos du *fong-choué*, du rôle des astrologues, en matière d'enterrement. Ces mêmes astrologues, au moyen des huit caractères (*pa-t'zeul*) du mort, de ceux de son fils aîné, de son petit-fils, quelquefois, de ceux de son deuxième, de son troisième fils, déterminent le moment de la mise en bière, celui où le cercueil sera cloué, où on commencera à creuser la tombe, l'heure du départ pour le cimetière et celle de l'inhumation. Ce sont ces mêmes charlatans qui fixent, encore, le jour du premier sacrifice, celui des cultes et offrandes à faire sur la tombe.

Les Chinois croient que les esprits des morts, enterrés sans cercueils, deviennent des esprits malfaisants, capables de venir contrecarrer le succès de leurs entreprises. Peut-être les *Sociétés du Cercueil*, instituées dans beaucoup d'endroits, pour assurer un dernier costume aux indigents décédés, procèdent-elles moins d'un sentiment généreux que d'une idée superstitieuse. Cette bienveillante attention ne peut manquer de bien disposer l'esprit du défunt en faveur de ceux qui ont contribué à offrir un cercueil à son corps.

*

La vie quotidienne du Chinois est tissée de superstitions. Un coq chante sur votre toit : c'est, là, chose d'un bien fâcheux augure. Votre maison, sûrement, prendra feu, dans le courant de l'année ; mais vous pouvez conjurer le mauvais sort en tuant, d'un coup de fusil, le volatile.

Si un chien à queue blanche entre dans une habitation, il est à craindre que quelqu'un de ses habitants ne meure dans l'année.

Le croassement du corbeau est faste ou néfaste suivant l'heure, la distance d'où on l'entend et la position de l'oiseau, au Sud, au Nord, à l'Est, à l'Ouest.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Une femme ne peut s'approcher d'un puits qu'on commence à creuser. Pourquoi ? On n'en sait rien. Dans tous les cas, dès que le premier coup de pioche est donné, un drapeau rouge est fixé au bout d'un bâton, qui signifie, pour le sexe faible : « Passez au large ! »

Les puits sont à fleur de terre et l'orifice en est généralement fermé par une pierre ronde. Certains d'entre eux sont considérés comme funestes aux personnes qui tenteraient de les ouvrir. Dans la cour du Ministère des finances, à Pékin, se trouve un puits de ce genre. « Celui qui découvre ce puits meurt dans l'année », dit-on de lui. Il y a deux ans, le feu prit au Ministère. Il eût été naturel de se servir de l'eau qu'on avait sous la main, au lieu de faire une chaîne de sept à huit cents mètres. Mais pas un pompier n'eut assez de cœur au ventre pour oser toucher à la fermeture du puits.

Les Chinois mangent tous les mets dans la même assiette. La cause en réside dans cette boutade, devenue acte de foi : « Changez les assiettes et la maîtresse de la maison mourra. »

Il est très difficile, même avec un parapluie, de faire sortir les Célestes, par temps d'averse. A leurs yeux, l'ondée représente l'accouplement entre le *Yang* et le *Yn*, le principe mâle et le principe femelle, la copulation du Ciel et de la Terre, et ils considèrent comme inconvenant d'être les témoins de cet acte.

Dans les cas de contestation de possession de terrain sur lequel se trouvent des tombes, le droit des héritiers est tranché par l'épreuve du sang. Quelques fragments d'os sont recueillis, nettoyés, grattés. Chacun des plaignants se pique le doigt et laisse tomber une goutte de sang sur un morceau d'os. Ce dernier absorbe ou non le liquide. L'absorption est un signe incontestable de parenté, laquelle crée le droit à la possession. Il va de soi que, dans ces conditions, le truquage de l'os joue un rôle et que, selon la façon dont l'un ou l'autre des plaideurs aura graissé la patte au juge, ce dernier aura plus ou moins soigneusement décapé la surface

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

osseuse pour en déboucher les pores et faire réussir l'expérience, au gré de celui qui aura payé le plus cher le verdict.

Les Chinois ne montrent jamais un arc-en-ciel du doigt. Une telle audace doit être punie, dans l'année, par la gangrène du doigt. L'arc-en-ciel représente, à leurs yeux, la verge du principe mâle, le Ciel, dans son accouplement avec le principe femelle, la Terre.

L'horreur que les Chinois ont — et avaient surtout — pour la photographie procédait d'idées tout à fait superstitieuses, sur lesquelles je n'ai pu être fixé exactement. Mais la grande majorité croyait que les produits, dont nous nous servons, sont faits avec des viscères humains, les yeux plus particulièrement. Cette croyance des masses peut, parfois, être habilement exploitée par la classe dirigeante, au détriment des étrangers. Les religieuses qui furent massacrées à Tien-Tsin, en 1870, avaient été accusées d'arracher les yeux des enfants qu'elles recueillaient, pour en faire des drogues et, plus spécialement, des produits photographiques.

Cette croyance à l'utilisation des yeux des Chinois par les étrangers, pour en faire des philtres, est très tenace. En arrivant, un matin de printemps de 1898, à mon hôpital du Nan-Tang de Pékin, pour ma visite habituelle, je fus frappé du grand concours de Célestes qui se pressaient, aux abords de notre modeste établissement et il me sembla que j'étais l'objet d'une attention assez malveillante de cette foule. En entrant dans l'hôpital, je ne trouvai que faces consternées : le personnel indigène, les religieuses semblaient profondément agités. J'en demandai la cause et la Supérieure de l'hôpital me dit :

— Depuis ce matin, la foule stationne devant notre maison, proférant des menaces, lançant des pierres, parce que le bruit s'est répandu que vous deviez enlever l'œil d'une vieille femme.

Je décidai, aussitôt, de ne pas faire mon opération, estimant que le soulagement que je pouvais apporter à la malade ne valait pas tous les désagréments auxquels je risquais d'exposer les religieuses. Les employés de l'hôpital se hâtèrent de porter dehors la bonne nouvelle ; la foule se

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

dissipa, non sans nous insulter, sans lancer encore des pierres et sans donner quelques bourrades à mon domestique, laissé devant la porte, à la garde de mes chevaux.

Le temps, le soi-disant modernisme, dont on parle fort, la République elle-même, semblent rester sans action sur cette croyance. Elle est solidement chevillée, dans l'âme des Célestes. Les agitateurs xénophobes savent admirablement l'exploiter. Des émeutes très graves eurent lieu à Canton, en juin 1925. La Concession franco-anglaise de Shameen faillit être envahie par la populace et surtout par la troupe, conduite par des officiers russes, instructeurs à l'École militaire de Wham-poa. Il y eut des morts et des blessés. Or, dans les proclamations, répandues à profusion par les étudiants, pour soulever la population contre les étrangers, on accusait ces derniers d'enlever les jeunes enfants, pour leur arracher les yeux et en faire des produits chimiques.

Et comme l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement, nous voyons ces accusations, identiques à celles qui furent portées contre les Blancs, cinquante-cinq ans plus tôt, dans le nord de la Chine, avoir le même succès pour l'excitation des passions populaires. Le fait paraît d'autant plus surprenant que, aujourd'hui, le nombre de Chinois exerçant la profession de photographe est considérable ; que les Célestes, jadis si réfractaires à la photographie, posent très volontiers, maintenant, devant l'objectif. Si le bon sens le plus rudimentaire n'était obnubilé par une étrange xénophobie, ils devraient rire de pareilles accusations, surtout en les voyant porter, contre nous, par des étudiants, frottés d'occidentalisme.

Les Chinois satisfont leurs besoins, grand et petit, dans la rue, aux yeux de tous les passants et la vue de l'homme dans la position dite « à la turque » ne choque personne, pas même les femmes. Mais jamais ces dernières ne sont aperçues en pareille attitude. Est-ce la pudeur qui s'oppose à ce que, comme les hommes, elles accomplissent, en public, ces actes naturels ? Peut-être. Mais il y a aussi la superstition dont il faut tenir compte : les Célestes disent que ceux qui voient une femme en train

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

d'uriner ou de déféquer sont exposés à quelque malheur ; aussi les Chinoises se cachent-elles. Les Européens et Européennes, à Pékin, doivent regretter que pareille superstition ne s'applique pas à l'homme car ils pourraient alors, librement, circuler par les rues de la Capitale sans être exposés à voir leur regard tomber, à tout moment, sur ces peu intéressants groupes de Chinois accroupis !

Notre banale affiche *Défense d'uriner et de déposer des ordures contre ce mur* est, rarement, suffisante pour détourner le client d'un coin qui lui paraît hospitalier, pour la satisfaction d'un besoin pressant.

La crainte des Dieux, commencement de la sagesse, était considérée, à Rome, comme plus puissante pour l'hygiène de la voirie que tous les arrêtés municipaux. « Voulait-on interdire, raconte Helme, dans ses *Notes Médicales sur l'Italie antique*, les ordures dans la rue ou sur les places, on dessinait, sur les murs, deux serpents, animaux sacrés, qui, dans les maisons romaines, infestées de souris, faisaient l'office de nos chats. *Pinge duos angues : Pueri, sacer est locus, extra mejite*. Peignez deux serpents, cela voudra dire : « Esclaves, ce lieu est sacré ; allez faire pipi ailleurs. » Et ce n'était pas plus difficile que ça ! »

De même en Chine, c'est par un dessin qu'on écarte les importuns. Les Célestes ont une singulière liberté d'allure. Ils s'arrêtent où bon leur semble, dans la rue, pour se satisfaire et nul n'en est choqué. La décence, pas plus que l'hygiène, ne paraissent s'émouvoir. Les particuliers en souffrent, quelquefois, et pour se défendre contre les dépôts d'immondices, ils dessinent, à la chaux ou au charbon, sur les murs de leur cour ou de leur maison, une



La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La tortue portant l'inscription *Fils de tortue*, qui remplace notre : *Défense de déposer des ordures*.

énorme tortue, vue de dos, une tortue schématique, faite par un simple ovale, d'où émergent six appendices, les quatre pattes, la tête et la queue. Sur la carapace, sont tracés les trois caractères *Ouan-Pa-Tan*, c'est-à-dire, *Fils de Tortue*. Être traité de Fils de Tortue est à la fois une insulte et une humiliation en Chine. L'expression est, en sa simplicité, une des apostrophes les plus ignominieuses de la Terre Fleurie, pourtant si riche dans ce genre de vocables. Cette tortue, dessinée sur le mur, a, en outre, mauvais œil et le Céleste le craint autant que le Napolitain. Aussi pour ne pas s'exposer et à l'insulte et à la jettature, le Chinois, quelque impérieux que soit son besoin, poursuit sa route et va chercher un lieu plus sûr.

Les candidats aux examens des lettrés dorment souvent la tête sur leurs livres, convaincus que l'essence de ces classiques pénétrera dans leur cerveau.

Un fait très curieux, qui montre le très haut respect dans lequel Confucius est tenu par la classe lettrée, est *la superstition relative aux écritures*. Tout papier portant des inscriptions, écrites à la main ou imprimées, revêt une sorte de caractère sacré. De petits paniers en osier sont suspendus, dans les endroits les plus fréquentés, placés dans les boutiques, avec cette mention : « Respect aux caractères », et on y jette le papier. Il y a même des individus payés spécialement pour ramasser par les rues le papier écrit ou imprimé, dont on fait des ballots, brûlés de temps en temps, au temple de Confucius ou dans des établissements *ad hoc*. L'un d'eux se trouve au voisinage de l'hôpital du Nan-Tang. Il ressemble à une maison de thé ordinaire, et je suis passé, pendant près de trois ans, tous les jours, devant la porte, sans que mon attention fût particulièrement attirée : cependant la destination de cet immeuble est écrite sur le mur, en gros caractères, qui signifient, ceux de gauche : « Respectez et ayez pitié des papiers avec des caractères ! » Ceux de droite expliquent que cet établissement distribue, aussi, gratuitement des cercueils aux pauvres.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère



Maison où l'on incinère les papiers peints.

L'usage, souvent inférieur, que les Européens font du papier, manuscrit ou imprimé, révolte les Chinois lettrés qui ne se servent, pour la même fin, que de papier vierge de tout trait de pinceau ou d'encre de composteur et ne peuvent comprendre que nous soyons assez irrévérencieux pour profaner, à ce point, les manifestations de la pensée.

Voici, au sujet de ce respect du papier, ce qu'il est dit dans les *Trois Préceptes*¹ :

« Ne pas détruire une seule lettre est le chemin de la considération. N'importe où vous voyez un morceau de papier recouvert d'écriture, il faut le ramasser, le brûler aussitôt ou le recueillir dans un panier. Quiconque a ramassé un millier de caractères a allongé sa vie d'un an. Après avoir amassé, en quantité notable, du papier couvert d'écriture et l'avoir réduit en cendres, il faut porter celles-ci à la rivière ou bien creuser une fosse et les y enterrer. Si on aperçoit quelque écrit, dans la fosse d'aisance, il ne faut pas, parce qu'il est souillé, omettre de le ramasser. Mais il faut le laver proprement, puis le sécher et le brûler. Il ne faut pas non plus permettre aux femmes de placer, dans un livre, leur patron de couture : c'est là chose qui porte malheur. Continuellement, on voit des accouchements laborieux. Cela vient d'avoir abusé des livres pour y serrer des patrons. Remplacez vite le livre par un autre objet et la femme sera sauvée. Chacun a des filles et des brus, il faut leur apprendre

¹ D'après WIEGER, *loc. cit.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

cela. Il ne faut pas se servir d'écrits pour faire une couverture de livre ; il ne faut pas éparpiller les bouts de papier portant des caractères ; il ne faut pas couper, avec un couteau ou des ciseaux le papier portant des caractères : si on le fait, on renaîtra muet. »

*

La grande crédulité des Chinois était un champ riche en exploitation pour *devins*, plus ou moins extra-lucides, capables de lire dans le passé et dans l'avenir. La quatrième page des journaux du Céleste Empire ne donne point, encore, l'adresse de ces merveilleuses pythonisses, comme cela se fait en France : « Mme x..., somnambule de naissance. Avenir par les cartes et les lignes de la main. Fait retrouver les objets perdus. Moyens infailibles de se faire aimer. Guérison certaine des maladies. Célérité. Discrétion. » Mais les Chinois savent parfaitement trouver le domicile de ces intermédiaires. Ce sont surtout des femmes qui jouent ce rôle de devineresses et on s'adresse à elles soit pour avoir des nouvelles d'un mort, soit dans les cas de maladie. Il y a deux modes opératoires. Dans le premier, le médium se sert d'un petit morceau de bois de saule qui doit rester exposé, pendant quarante-neuf nuits, à la rosée pour acquérir la faculté de parler. C'est lui qui, suspendu à l'oreille de la femme ou plutôt déposé sur le creux épigastrique, est censé faire les réponses aux questions posées au médium. Il y a là, bien évidemment, une supercherie de ventriloque.

Dans la deuxième méthode, l'esprit du mort, dont on veut avoir des nouvelles, doit pénétrer dans le corps du devin et parlera par sa bouche. Le médium s'assied, devant une table, sur laquelle brûlent deux chandelles et trois bâtonnets odoriférants pour les sacrifices, frappe la table, trois fois, de son front, puis reste, la tête penchée, dans une immobilité parfaite, un temps suffisant pour permettre à l'esprit évoqué d'entrer en lui. Quand l'esprit est arrivé, le médium relève la tête et la conversation s'engage. L'entretien fini, le silence se fait. La tête s'incline de nouveau vers la table.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le médium vomit ou fait des efforts : l'esprit du défunt sort de son corps. Puis il boit quelques tasses de thé et alors redevient lui-même.

S'il s'agit d'une consultation, le procédé est le même, mais l'esprit évoqué est celui d'une divinité médicale qui, par la bouche du médium, indiquera la thérapeutique à suivre.

@

Ce nombre prodigieux de superstitions, dont je n'ai fait qu'indiquer les plus intéressantes, a comme résultat, non seulement de paralyser les affaires de l'État, mais de mettre des entraves à l'initiative individuelle. Il plonge la Chine dans un singulier mélange de fanatisme, de fatalisme et de lâcheté et s'oppose, grandement, à tout perfectionnement de l'organisation sociale. Il faut avoir le flegme d'un Chinois pour ne pas devenir fou, au milieu d'un pareil amas d'idées superstitieuses.

Le Chinois vit, dans une véritable gangue de superstitions, toutes plus ridicules, plus terrifiantes les unes que les autres. Presque toujours, il y croit fermement et les redoute. Mais il croit toujours, aussi énergiquement, aux nombreux moyens préconisés pour se protéger contre les funestes influences, conjurer le mauvais sort. Et ces moyens, bien qu'ils puissent paraître invraisemblables, non pas seulement à nous, Occidentaux, mais aux Chinois eux-mêmes, n'en sont pas moins considérés comme de précieux talismans.

Nous allons en passer quelques-uns en revue.

On voit souvent, dans les campagnes, se dresser des pagodes élancées, élégantes. Beaucoup sont des tombeaux ou appartiennent à des temples. Quelques-unes n'ont d'autre but que de protéger la contrée contre certaines mauvaises influences. Ces sortes de paratonnerres pour

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère



Pagode pour conjurer les mauvaises influences.

« *fong-choué* » sont toujours bâtis, dans un endroit indiqué par l'astrologue. Le nombre de leurs toitures est impair, les nombres pairs étant de mauvais augure. Ces édifices sont élevés par les souverains, les gouverneurs de province ou par souscription publique.

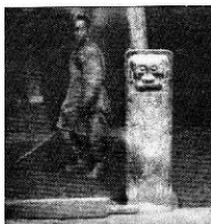
Les pagodes para-fong-choué sont très répandues et leur destination des plus variées. Celle-ci empêchera les digues du fleuve de se rompre et l'inondation de ravager des milliers de kilomètres carrés. Celle-là s'oppose au glissement d'une colline. Cette autre prévient les incendies, etc.

Les particuliers ont à leur disposition des moyens plus simples et plus économiques pour corriger un « fong-choué » préjudiciable à leur maison. Ils placent sur le toit une petite niche, rapidement occupée par les moineaux et dans laquelle ils déposent une divinité de terre ou de porcelaine.

Les Chinois supposent que toute sorte de mauvaises influences, qu'ils ne se donnent la peine ni de définir, ni de classer, même d'une façon sommaire, peuvent pénétrer dans leur maison, surtout si une petite rue débouche directement sur la porte principale ou si celle-ci se trouve dans l'axe d'un pont. Aussi, place-t-on à l'entrée de celle-ci une petite colonne de pierre, surmontée d'un lion et portant certains caractères à sens fatidique. Ou bien on élève une petite pagode. Mais l'on a surtout grande confiance dans une pierre apportée, à prix exorbitant, de la célèbre montagne de Taé-Chan. On la plante, devant la maison,

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère



bien en face de la ruelle et on y grave cette inscription, au-dessous de la tête d'un animal fabuleux : « Cette pierre, venue de la montagne Taé-Chan, ose résister ! » (aux mauvaises influences). La figure ci-jointe représente une de ces pierres, photographiée près de la Légation de France, devant une boutique de charbonnier. Le sens des caractères qu'elle porte est : « Cette pierre du mont Taé a le pouvoir de résister ! »

Les moyens sont nombreux pour protéger la maison contre ces fâcheuses influences. Au-dessus de la porte, on fixe un morceau de bois ou de carton, octogonal, portant en son milieu les deux principes mâle et femelle, le *Yang* et le *Yn*, entourés de *Pa-Koua* ¹. On peut les remplacer par un miroir ou par un dessin représentant un tigre muni d'ailes.

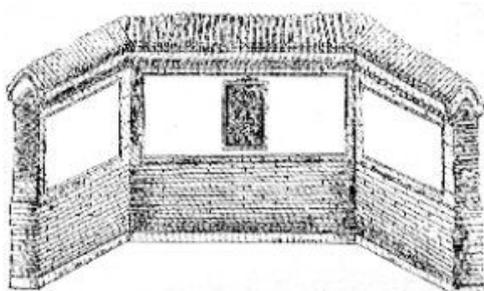
Sur la toiture, on place un chat en terre cuite, ou bien trois flèches fixées dans un tube de terre, ou bien un petit lion de terre cuite, assis sur son derrière, regardant dans le sens de la direction des rangées de tuiles du toit. Ces objets n'ont d'autre but que d'écarter certaines influences voisines, mauvaises, délétères, qui pourraient rendre la maison aussi peu hygiénique que peu profitable aux affaires.

A quelques mètres en avant de la porte d'entrée de beaucoup de maisons, on voit se dresser un mur, de 2 m. 50 à 3 mètres, tantôt simple,

¹ Les *Pa-Koua* sont une combinaison de lignes droites et de lignes brisées tirées de *Yi-King* (Livre des changements). La ligne droite représente le principe mâle *Yang*, et la ligne brisée, le principe femelle *Yn*. En les combinant entre elles trois par trois, ces lignes donnent huit groupes représentant : le ciel, la vapeur, le feu, le tonnerre, le vent, l'eau, la montagne, la terre. On arrange généralement ces huit figures sous une forme octogone à laquelle on donne le nom de Sien-Tien. L'invention de ces trigrammes est attribuée à Fou-Si, trois mille ans avant Jésus-Christ environ. Le *Yi-King* est sans doute le livre le plus ancien de l'humanité. Il a précédé *l'Avesta* des Perses et le *Mahabharata* des Hindous. Il doit avoir cinquante siècles.

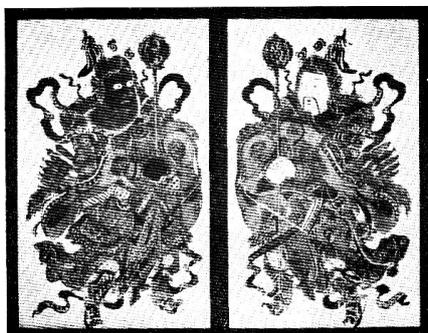
La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

tantôt à trois faces, portant ou non des gravures d'animaux, comme tigre, dragon : c'est le *Yng-péï*, le bouclier protecteur contre le



Sha-Tchi, les « dangereuses vapeurs » qui cherchent à pénétrer dans les habitations.

Contre ces « dangereuses vapeurs » et le mauvais sort, en général, un héros célèbre de la dynastie de Tcheou, Kiang-Taé-Koung, joue un rôle capital et économique. Sur une feuille de papier rouge, collée sur la porte, on écrit : « Kiang-Taé-Koung est ici, vous n'avez rien à craindre ! » Et cela suffit à calmer les transes des plus superstitieux.



Les gardiens des portes.

Tous les ans, on fixe, sur les portes de devant et de derrière des maisons chinoises, les images des génies de la porte, les *meunchèn*, désignés dans le langage populaire sous le nom de *Kia-Kouan*, c'est-à-dire, fonctionnaires du logis. Sur la porte d'entrée, on place, à droite, l'image de Tsin-Kion ; à gauche, celle de King-te. Sur la porte de derrière, à droite, Chen-ton ; à gauche, Yu-léi. Ces génies sont quatre généraux fameux de la dynastie des Tang, que l'Empereur Taé-tsoung consacra esprits tutélaires

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

des portes, parce qu'ils les protègent contre les influences funestes, les démons.

On trouve l'origine de cette habitude superstitieuse dans une légende rapportée par l'histoire de la dynastie des Tang ¹ :

« Siao-pa-long, prince dragon des mers de l'Est, ayant fait pleuvoir, contrairement aux ordres de Yu-Hoang, celui-ci résolut de le tuer.

Wei-tcheng, alors ministre du Taé-tsoung, était également investi des fonctions de bourreau du Ciel, et à ce titre devait exécuter les ordres de Yu-Hoang.

Siao-pa-long intéressa, en rêve, Taé-tsoung à sa cause et comme Wei-tcheng devait le lendemain monter au Ciel, pour tuer Siao-pa-long, Taé-tsoung résolut d'user d'un subterfuge pour retenir Wei-tcheng à la cour.

Il lui proposa une partie d'échecs. Wei-tcheng, mandé par ordre céleste, n'osait refuser à son souverain et il joua fort tard dans la nuit, quand soudain son âme se sépara de son corps et alla au Ciel.

Sur l'ordre de Yu-Hoang, il tua Siao-pa-long et une pluie de sang tomba sur la terre.

Depuis, l'âme de Siao-pa-long vint hanter le palais et reprocher à Taé-tsoung de ne pas l'avoir protégé.

Obsédé, Taé-tsoung fit coller sur les portes les images des quatre guerriers précités, et le calme, dès ce moment, régna au palais.

¹ La dynastie des Tang, 620 à 907 après Jésus-Christ. Je dois cette traduction à M. BLANCHET, interprète à la légation de France, que je tiens à remercier, particulièrement, pour le bienveillant concours qu'il m'a toujours prêté dans mes recherches et les précieux renseignements qu'a pu me procurer sa parfaite connaissance de la langue et surtout des mœurs des Chinois.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

A la fin de l'année, on place, bien en évidence, collée sur un mur, un arbre, un poteau, l'inscription suivante, écrite sur papier rouge, pour qu'elle puisse frapper le regard, dès qu'on sort de chez soi : « En sortant vous voyez le bonheur », et le Chinois se persuade qu'il ne peut pas en être autrement.

出門見喜

En sortant vous voyez le bonheur.

Les capitaines qui naviguent dans les mers de Chine sont constamment dans les transes, à cause des jonques chinoises qu'ils risquent, sans cesse, de couler. J'ai été, souvent, frappé de ce fait de voir, avec quel malin plaisir, les patrons de ces bateaux coupent la route aux paquebots, frôlant en quelque sorte l'étrave, au risque de se faire couler : ce que faisant, ils se mettent à l'abri des malins esprits qui les poursuivent et qui, allant droit devant eux, viendront butter dans le bateau des Diables étrangers. C'est un raisonnement identique qui engage les traîneurs de pousse-pousse à Chang-Haï à croiser, presque en les frôlant, les tramways, pour la plus grande terreur des Européens qui ne s'expliquent pas semblables imprudences.

Ces mauvais esprits, qui ne connaissent que la ligne droite, ont eu une influence très nette sur l'architecture et l'esthétique des ponts. Ceux-ci sont, d'habitude, très élégants dans leurs lignes. Ils sont, rarement, horizontaux, mais le plus souvent très en « dos d'âne », les « ponts bossus », comme on les appelle et dont le type le plus accompli se trouve dans un coin du lac du Palais d'Été. Les

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère



Le « pont bossu » du Palais d'été, dont la courbe élégante arrête la marche horizontale des mauvais esprits.

mauvais esprits, qui suivent les promeneurs, viennent butter, horizontalement, contre la base du pont, et ces derniers, en en gravissant les courbes harmonieuses, savent que les funestes influences ne seront plus à leurs trousses, quand ils seront sur l'autre rive.

C'est également pour empêcher leur entrée dans la maison, qu'on dresse, dans la cour, en arrière de la porte qui donne sur la rue, un écran de bois. Celui-ci, outre qu'il arrête les regards, toujours indiscrets des passants, est aussi une sérieuse barrière contre les maléfices.

Sur les bords des rivières qui débordent facilement, les pagodes abondent, élégantes ou simples, bâties en briques ou en terre, dédiées au dragon de l'eau, à qui on brûle des bâtonnets odoriférants pour conquérir ses bonnes grâces.

Les Chinois supposent que beaucoup d'esprits vivent dans l'autre monde, pauvres et dénués de tout. Mais leur misère ne les empêche pourtant pas d'exercer une grande influence sur les destinées humaines. Aussi, les Célestes ont-ils pensé à s'attirer leurs bons offices, en parant à leur dénûment dans la terre des ombres, et certaines cérémonies sont faites pour envoyer d'ici-bas, en même temps que des remerciements, quelque nourriture à ces pauvres esprits.

Il me reste à parler, maintenant, des *fétiches*, des *charmes*. Ils sont très nombreux. On pourrait supposer que leur insuffisance, depuis longtemps démontrée par les résultats négatifs qu'ils donnent, aurait dû engager les

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

Chinois à chercher ailleurs. Il n'en est rien. Le Céleste semble avoir un cerveau impénétrable à l'expérience.

La couleur rouge garantit contre les mauvais esprits. Les habits rouges sont d'excellents préservateurs. Les parents placent, souvent dans la doublure des blouses de leurs enfants, des morceaux d'étoffe de cette teinte, pour qu'ils ne soient pas mutilés par les démons.

Un excellent porte-bonheur est une chaîne d'argent portée au cou et achetée au moyen de sapèques provenant d'au moins cent familles différentes. C'est un des fétiches auxquels renoncent le plus difficilement les néophytes chrétiens.



On voit, aussi, dans beaucoup de maisons des pièces de monnaie de différentes dynasties, montées ensemble au moyen d'un fil rouge et représentant la forme d'un sabre : avec pareil talisman, le bonheur coule à flots.

Heureux celui qui peut suspendre, à la porte de sa chambre un couteau ayant servi à assassiner : pas un mauvais esprit n'osera l'approcher.

Des feuilles d'iris et d'armoise, placées au-dessus du lit, une branche de pêcher en fleurs, fixée au linteau de la porte, suffisent pour écarter le malheur.

Sur eux, les Chinois portent, accrochés à un bouton de leur blouse, une petite courge, un morceau de jade ou d'ivoire sur lequel sont gravées certaines inscriptions heureuses : « Puissiez-vous avoir une calme longévité ». — « Puissiez-vous connaître les trois bonheurs (longévité, paternité, mandarinat). » Des dessins représentant la chauve-souris, une pêche, un cerf, une grue sont autant d'indices de félicité et de longue vie ; de petits couteaux en argent, spéciaux contre les maléfices, sont suspendus par une chaîne au cou des enfants. Il en est de même des clous ayant servi à clouer un cercueil. On les place dans la natte, et surtout on

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

les fait monter, dans des bracelets, qui sont portés par les enfants mâles, jusqu'à seize ans, c'est-à-dire à l'époque où « ils sortent de l'enfance ».

Beaucoup de charmes sont écrits, sur des morceaux de papier, cousus dans la doublure des habits. Plus souvent, on les fait brûler et les cendres sont avalées dans du thé.

Dans les maisons, se voient un très grand nombre de papiers de couleur rouge, le plus souvent découpés et portant des inscriptions. Ce sont autant de talismans protecteurs contre les influences les plus diverses. Un des plus répandus a cinq caractères : Ciel, Terre, Empereur, Parents, Maître, d'où son nom de Ou-tzé-pai (les cinq caractères). On se prosterne, devant le fétiche, on lui brûle des bâtonnets odoriférants. Les Ou-tzé-pai synthétisent, en effet, tous les devoirs que l'homme doit rendre au Ciel, à la Terre, à l'Empereur, aux Parents et au Maître.

Certains de ces charmes, portant des inscriptions spéciales et ornés d'une tête de chien, sont très en faveur, chez les demi-mondaines désireuses de s'attirer, sinon l'affection, au moins la clientèle de quelque riche protecteur. Le papier est réduit en cendres et la courtisane tâche de faire avaler celles-ci au Chinois convoité, convaincue que celui-ci, avec la fidélité du toutou dont l'image a été brûlée, ne pourra pas manquer de venir lui offrir son cœur et sa bourse.

Dans chaque maison, il y a un petit autel familial, le Kia Tang, dans lequel se trouvent des tablettes, portant des inscriptions de ce genre : « Divinité honorée par la famille X... », ou bien : « Ciel, Terre, Empereur, Parents, Maître. » On y voit, quelquefois, une statuette de la Déesse Koan-Yng ou bien quelque Poussah ventru. Et sans cesse, on y vient brûler l'encens.

Le dieu du foyer, à la fin de l'année, quitte la maison — en même temps que le dieu du village — pour aller rendre compte à « l'Empereur de Jade » des faits et gestes de la famille qu'il a sous son autorité. Aussi est-on plein d'attentions, pour lui, dans les derniers jours du mois ; on lui fait de multiples offrandes, pour qu'il parte bien disposé. Cette absence du dieu du

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

foyer est une période critique pour la maison : les esprits malfaisants sont là qui guettent la famille. Aussi faut-il, pour conjurer le mauvais sort, avoir recours aux talismans variés, vendus par les Tao-Che.

L'année doit débuter sous de bons auspices. Le 31 décembre on fait provision d'eau, pour trois jours. Toutes les jarres de la maison sont garnies. On allume des bâtonnets, sur la margelle du puits, dont on ferme l'orifice avec un tamis, pour laisser libre passage à l'esprit du puits.

Les appartements sont nettoyés à fond et on ne balayera plus pendant trois jours, de peur qu'une parcelle de bonheur, tombé par terre, ne soit chassée dehors, avec la poussière.

Des bandes de papier rouge sont disposées en X, sur les battants de la porte, qui ne sera plus ouverte avant les premières heures de la prochaine année : le bonheur ne manquerait pas de s'échapper par la porte, même si elle n'était qu'entrebâillée.

Indépendamment des esprits malfaisants, venant du dehors, il y a aussi des maléfices qui naissent à l'intérieur et que les exorcismes et manœuvres des bonzes n'arrivent toujours pas à détruire. On essaye de toutes les manœuvres, de tous les moyens de purification, comme le vinaigre projeté sur des casseroles portées au rouge : malgré cela, les habitants entendent les portes craquer, la nuit, ressentent des courants d'air anormaux, par temps calme, etc. Ce sont les maisons hantées de chez nous. Et puis, un beau jour, un bonze découvre que la cause de ces maléfices est imputable à un tas d'immondices, accumulées dans une pièce abandonnée, à la présence d'un rat, crevé sous une poutre. Que sais-je ? L'enlèvement des immondices ou du cadavre du rat suffit pour ramener la vie normale dans la maison. Mais, quelquefois, celle-ci doit être abandonnée pour un certain temps : les esprits, n'ayant plus personne sur qui exercer leurs maléfices, vont chercher victimes ailleurs et quand la famille réintègre son domicile, elle jouit du calme parfait.

Les Chinois attribuent assez volontiers des propriétés magiques à des arbres, à des sources, à des pierres. A Ling-Si-Sien (ville de la pierre

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

spirituelle), non loin de la capitale du Chan-Si, se trouve une pierre de quatre à cinq pieds de diamètre, gardée, dans un temple spécial, par une nuée de prêtres. C'est très probablement un météorite. On lui accorde toute sorte de vertus mirifiques, elle est la source de tous les bonheurs et garantit ceux qui la touchent contre toutes les infortunes ¹.

@

Pour terminer, je parlerai des superstitions médicales ². Les traités de médecine sont farcies d'idées superstitieuses : on y parle d'influences occultes, mal définies, jouant pourtant un rôle bien déterminé, dans la genèse de beaucoup de maladies. Mais la superstition est surtout intéressante à étudier dans ses rapports avec la thérapeutique.

Beaucoup de maladies sont attribuées à l'influence néfaste d'esprits malins. On peut, avantageusement, lutter contre eux, grâce à de petits morceaux de papier de couleur jaune, à de petites pièces d'étoffe de teinte rouge, portant certaines inscriptions cabalistiques. Ces charmes sont fixés dans la doublure des habits ou, ce qui vaut mieux, brûlés : les cendres sont, ensuite, avalées dans du thé.

La crédulité extrême du Chinois est un admirable terrain d'exploitation pour le charlatanisme.

Quand, dans notre vieille Europe, l'un des nôtres est gravement malade, nous avons recours, habituellement, sinon au médecin, au moins à l'avis du pharmacien, considéré comme ayant une certaine teinture médicale. En Chine, la confiance qu'inspirent nos confrères est assez mince, car les Célestes, à leur savoir, préfèrent les jongleries et les incantations d'une escouade de bonzes.

Faire monter un prêtre le long d'une *échelle de sabres* est un remède infaillible et toujours positif comme résultats, au moins pour l'opérateur. Une centaine de sabres, le tranchant regardant en haut, sont solidement

¹ HOLCOMBE, *loc. cit.*

² Communication faite à la *Société d'Anthropologie de Paris*, 1898.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

fixés, en guise d'échelons, à deux montants de trente pieds de hauteur, enfoncés en terre.

Deux ou trois jours avant cette performance de gymnastique médicale, les voisins en sont informés et, en même temps, on les invite à venir assister à la fête.

A l'heure dite, un jeune bonze, superbement et un tantinet excentriquement paré, s'approche de l'échelle, fait devant elle quelques incantations, prononce des paroles cabalistiques, en brandissant un sabre. Puis, il gravit rapidement les échelons : comme il est pieds nus, il se blesse toujours, mais légèrement, car il a eu la prudence de ne pas trop aiguïser les armes.

Arrivé au sommet, il s'assied sur un sabre, lance en bas une corde, à laquelle on attache un paquet des habits du malade que le bonze attire à lui. Le paquet défait, les vêtements sont secoués dans la direction des quatre points cardinaux, avec incantation de paroles magiques et incinération de bâtonnets odoriférants. Puis les habits sont jetés sur le sol, débarrassés des esprits malfaisants. Le malade doit les endosser aussitôt et, sans doute... attendre que la guérison veuille bien venir.

La partie médicale de l'intervention est finie ; le côté financier commence. Le bonze tire de sa culotte une pièce de drap rouge qu'il agite, fébrilement, au-dessus de sa tête. Pendant ce temps, il trépigne, sur les barreaux de son échelle. Il met, sous ses pieds, des simili-monnaies de papier qui se hachent, sur le tranchant des sabres et dont les fragments voltigent au hasard. Il montre ainsi aux spectateurs étonnés que sa position est pénible, qu'il fait un beau travail, qu'il ne ménage ni son temps ni sa peine et que, partant, la générosité de l'assistance ne manquera pas de le récompenser.

Et, la cérémonie terminée, notre acrobate descend de son échelle, la main tendue pour ses honoraires.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

On peut encore effrayer les malins esprits et leur faire quitter le corps du patient, en battant les matelas et les couvertures du malade, avec une branche de pêcher ou de saule pleureur, ou bien avec un fouet dont la corde revêt la forme d'un serpent.

La superstition triomphe en matière d'accouchement et de pédiatrie.

Un accouchement laborieux ne peut être attribué qu'aux esprits mal intentionnés, s'opposant à la sortie de l'enfant. Un prêtre taoïste est, dans ce cas, requis pour pratiquer certaines cérémonies, destinées à faire fuir les démons. Sur une table, on dispose des chandelles, des bâtonnets odoriférants, de la simili-monnaie en papier d'argent, trois coupes de vin, une assiette contenant trois sortes de grains. Le prêtre commence à réciter, entre ses dents, quelques prières accompagnées de coups rythmés, frappés sur la table. Puis, après une demi-heure de ce petit exercice, le bonze remet au mari trois morceaux de papier de deux à trois pouces de large sur un pied de long. L'un est collé au-dessus de la porte d'entrée de la chambre de la femme, l'autre sur son front et le troisième, réduit en cendres, est avalé, dans du thé, par la parturiente. Puis, on attend que les charmes fassent leur effet.

On attend, souvent, fort longtemps, et, la vie de la malade paraissant en danger, on recourt à un moyen suprême, auquel pas un accouchement ne saurait résister : une séance de marionnettes, dans laquelle figure la déesse de la maternité. La chose se passe, en général, dans une pièce contiguë à celle de la malade. Mais, dans certains cas, lorsqu'il faut produire le maximum d'effet, dans le minimum de temps, la déesse de la maternité est enlevée de son théâtre et promenée sur le ventre de la femme. Ce procédé est considéré comme infaillible et, quand il est suivi d'insuccès, les Chinois, au lieu de douter de son efficacité, préfèrent croire que le résultat négatif est dû, uniquement, à une mauvaise application de cette excellente méthode.

Pour guérir les femmes enceintes de leur nervosité et aussi pour les garantir contre toutes sortes de mauvais esprits qui pourraient gêner

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'accouchement, on place, devant la porte de leur maison, un vieux morceau de filet. Les démons ne peuvent manquer de prendre la fuite, car ils savent que c'est avec de tels instruments qu'ils sont pincés par les prêtres taoïstes.

Dès leur naissance, les enfants doivent être soustraits aux influences fâcheuses pouvant contrarier leur bonheur : nous avons parlé des fétiches faits de chaînes d'argent, pièces de monnaie, clous de cercueil.

Contre les coliques, l'enfant porte une ceinture faite de corde rouge de préférence, ayant comme boucles deux vieilles sapèques de la dynastie des Han (coulées vingt-cinq ans environ après J.-C.). Dans le même but thérapeutique, on se sert d'une pièce d'étoffe rouge, sur laquelle sont fixés des morceaux de soie noire représentant un tigre, un serpent, un lézard, un centipède et un cinquième animal fabuleux de nature indéterminée, pourvu de trois pattes seulement. Ce talisman est porté par l'enfant, pendant les cinq premiers jours de la cinquième lune.

Leur traitement du zona, par le « procédé de l'oiseau », ne manque ni d'originalité, ni de perspicacité, à défaut de valeur thérapeutique. Les médecins chinois savent que le zona est rebelle au traitement, que ses douleurs sont difficiles à calmer. Aussi, lorsqu'un praticien a épuisé son arsenal thérapeutique, en vain, sur un client, il a recours au procédé suprême, qui est tout au moins l'indice d'un certain esprit d'observation. Il va arrêter le zona dans sa marche envahissante, et son intervention est toujours suivie de succès, la poussée zostérienne s'établissant et se limitant très vite. Ce n'est point par des médicaments, lotions, poudres ou pommades qu'il s'opposera à l'invasion de la peau par les vésicules. Il prend un pinceau, de l'encre — de Chine évidemment — et, d'une main preste, dessine, sur les téguments de son client, une corneille, le cou tendu, en arrêt, prête à happer la vésicule d'herpès assez audacieuse pour se risquer à portée de son bec.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

A défaut de guérison et même de soulagement, cette méthode donne satisfaction au malade, en lui permettant de croire que son mal sera arrêté dans sa marche.

La variole, qui fait de si grands ravages en Chine, devait donner le jour à des pratiques superstitieuses, destinées à protéger le jeune âge contre les épidémies. On implore, contre elle, les bons offices de Tchang-Yen-choï — esprit protecteur des enfants contre la variole — dont on trouve la statue dans nombre de temples. Peut-être, les Chinois ont-ils autant de confiance dans le procédé suivant que dans la méthode jennérienne. Tout comme la vaccine, et mieux sans doute, une petite courge à deux renflements peut donner l'immunité. Celle-ci, sèche et vidée de ses graines, est, la dernière nuit de l'année chinoise, suspendue près de l'endroit où dort l'enfant qui n'a pas encore eu la petite vérole. Le dieu de la variole versera le mal dans la courge, et non dans le corps de l'enfant. Dans tous les cas, si la maladie se déclare plus tard, elle ne pourra être que très bénigne. La courge peut être remplacée par une petite lanterne, présentant aussi deux renflements et suspendue au cou de l'enfant.

Ce dieu de la variole se fait un malin plaisir, paraît-il, de défigurer, par des cicatrices, les enfants, surtout quand ils sont jolis. Aussi, les Chinois ont-ils essayé de le tromper. Certains enfants ont, pendant la dernière nuit de l'année, la figure recouverte de masques horribles. Le dieu passe et voyant des enfants aussi laids, il trouve inutile ou difficile de leur laisser une maladie qui puisse les enlaidir davantage.

Les Chinois pratiquent la vaccination et surtout la variolisation. Bien souvent, quand, dans une maison, un enfant a été inoculé, on colle sur la porte une affiche ainsi conçue : « Gare à la variole ! » Ne croyez pas qu'elle ait, comme but, de prévenir les gens, qui pourraient entrer, de la possibilité pour eux de contracter la maladie. Cela veut simplement dire : « Il y a ici un enfant vacciné. N'entrez pas, car votre œil exercerait peut-être une fâcheuse influence sur l'évolution des pustules ! »

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La Chine est un pays d'élection pour la lèpre. Dans la seule région de Canton, on compte plus de 20.000 lépreux. Ce sont les émigrants chinois du Sud qui ont contaminé l'Amérique, la Malaisie, l'Indochine, l'Australie, les îles Hawaï. Alors que le monde civilisé lutte contre ce terrible fléau, la Chine reste, à son égard, confinée dans l'ignorance et le mépris le plus absolu de l'hygiène. Elle ignore tout de son étiologie : elle la croit héréditaire, transmissible seulement par le coït et incapable de se développer, en dehors des régions chaudes et humides, où poussent les banians. La maladie demanderait cent jours pour se développer. Aussi le dépistage de la maladie supposée, puis sa thérapeutique, donnent-ils cours à certaines pratiques superstitieuses.

Pour la déceler, chez un suspect, on lui fait boire, pendant trois jours, de la tisane de racine de banians. Puis on attend, dix jours, que se montrent, sur la figure, les taches caractéristiques de l'affection. Si la tisane de banians ne donne pas de résultats, on utilise une méthode plus active.

« Le sujet suspect est placé, devant un feu de charbon, qu'il doit attiser de son souffle, jusqu'à la fonte d'une pièce d'argent placée au-dessus de ce feu. Tout autour, les témoins et les membres de la famille. Si, au moment de la fusion du métal, des taches apparaissent sur le visage du suspect, l'expérience est positive. Cette épreuve est considérée, par tous, comme parfaitement valable.

Mais, c'est surtout au point de vue thérapeutique qu'il convient de signaler deux singulières pratiques qui méritent de retenir notre curiosité.

La première, la plus répandue, s'appelle la « vente de la lèpre ». Un lépreux ou une lépreuse peut, par plusieurs coïts avec des personnes saines différentes, se purifier le sang et se libérer ainsi de la maladie. Neuf coïts sains amènent le blanchiment, dix la guérison totale. Partant de ce principe, jeunes filles ou jeunes

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

femmes lépreuses, dont les lésions sont peu apparentes, se livrent au commerce de leur corps et en même temps de leur lèpre : ce sont les « vendeuses de lèpre ». Quant aux hommes, pour être plus sûrs de posséder des corps absolument sains, ils ont trouvé plus simple de pratiquer le viol des petites filles.

Dans une certaine mesure, viol et prostitution, si communs en Chine, ne seraient que le résultat de pratiques thérapeutiques anti-lépreuses. Cette croyance est extrêmement répandue, la pratique en est quotidienne. Il n'est pas besoin d'insister sur le résultat particulièrement désastreux à tous points de vue.

La seconde pratique, malheureusement très répandue aussi malgré son ignominie, consiste pour un lépreux à déterrer des enfants récemment ensevelis, à découper leurs membres inférieurs pour s'en préparer un repas et les manger. *On* considère ce moyen thérapeutique comme absolument infaillible.

Ces deux exemples, cueillis dans la vie moderne chinoise de Canton, montrent l'étendue de la tâche qui incombe aux éducateurs. Il y a tout un passé de superstitions à détruire, en y opposant des mesures plus conformes à la civilisation et à la science. Jusqu'ici, pour le Chinois moyen, « intérêt général, défense sociale, prophylaxie » ne sont que des mots, auxquels il ne peut ou ne veut rien comprendre et qu'il accueille avec un sourire sceptique. Le Chinois est un égoïste, et l'intérêt général est un concept qui lui échappe totalement. Aussi, quoique connaissant le caractère contagieux de la lèpre, quoique terrorisé par cette maladie souvent répugnante, le Chinois ne sait pas se défendre contre elle. De la notion de contagion, il n'a tiré aucune méthode générale ; chaque famille, chaque clan, chaque village se protège à sa manière, comme il peut ¹.

¹ Médecin-Major TOULLEC, la Lèpre à Canton (*Archives de Médecine coloniale*, juillet 1927).

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

On pourrait écrire un *Traité de la Prophylaxie et de la Thérapeutique, en Chine, par les talismans*. Les bonzes Tao-Che se sont fait une spécialité de ces méthodes et pratiquent ce fructueux commerce en exploitant la crédulité publique. Ces talismans sont des papiers, ordinairement imprimés sur papier jaune, revêtus de cachets rouges, griffonnés de hiéroglyphes, rappelant vaguement des caractères chinois, que les sceptiques comparent à des paquets de vers ou à des dessins, faits par les pattes de canards se promenant sur du sable humide. Il y a des talismans pour tous les cas : épidémies, maladies des yeux, grossesse laborieuse, épilepsie, indigestion...



Talisman préservateur des épidémies



Talisman contre les maux de cœur et de tête

Ces talismans portent un cachet au vermillon, fait avec un sceau en bois de pêcher, lequel donne authenticité et valeur. C'est le sceau de quelque divinité, avec laquelle les Tao-Che, seuls, entretiennent commerce. Et les bonzes, pour convaincre les esprits simplistes ou raffermir les fois chancelantes, tiennent le raisonnement suivant :

— Voyez comme le peuple respecte les édits qui portent le cachet au vermillon du mandarin local, émanation de la puissance du Souverain. Comment voulez-vous que la maladie, à l'exemple du peuple, ne s'incline pas devant l'ordre d'une divinité qui lui enjoint de quitter votre corps ?

Ces talismans agissent surtout par ingestion. On les applique parfois sur la région malade, mais leur effet est surtout actif quand, réduits en cendres, ils sont avalés.

Que de fois j'ai eu l'occasion de voir, dans mon petit hôpital du Nan-Tang de Pékin, mes ordonnances, traitées comme les talismans des bonzes

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Tao-Che. J'écrivais une prescription, pour un malade, sur un bout de papier. Il passait à la pharmacie, où la sœur lui préparait un médicament. Mais si, assez heureux, il pouvait garder ma prescription, il la mettait en boule et l'avalait, avant de sortir de l'hôpital !

Quelques-uns de ces talismans ne sont que des points de passage, des véhicules thérapeutiques dans lesquels, par une sorte d'exorcisme, le bonze fait pénétrer le mal.

Ces papiers portent des dessins grossiers, représentant des hommes ou des animaux. Du corps du patient, le prêtre fait passer le mal dans le corps de l'homme ou de l'animal, figuré dans la gravure ; le transfert exécuté, le papier est brûlé et le malade théoriquement guéri ¹.

Ils attribuent assez volontiers des propriétés curatives à certains arbres, à certaines sources qui revêtent, de ce fait, un caractère quasi sacré. Ainsi au devant de l'un des tombeaux des Empereurs Ming — excursion obligatoire de tous les globe-trotters qui viennent à Pékin— se trouve un autel bouddhique en pierre. Dans l'un des angles, on voit un orifice donnant accès à une petite source. Celle-ci ferait merveille contre les affections oculaires. De nombreux Célestes viennent là, retirent de l'orifice une petite baguette terminée par un chiffon et plongeant à demeure dans l'eau. Le chiffon est passé sur tous les yeux malades. Je ne sais s'il en a guéri. Mais je crois pouvoir affirmer qu'il a dû contribuer à propager la conjonctivite granuleuse, assez fréquente dans ces parages.

Non seulement les Chinois croient à l'efficacité de certains charmes, pour se guérir eux et les leurs, mais ils pensent que certains charmes spéciaux peuvent nuire, si l'on peut les faire absorber aux personnes que l'on hait, et qu'ils ont même le pouvoir de les rendre malades et de les faire mourir. Le procédé n'est pas à la portée de toutes les bourses, car il est

¹ Le R. P. H. Doré a publié, dans ses études sur les superstitions chinoises, un très grand nombre de ces talismans, et ceux qui sont reproduits, ici, m'avaient été très aimablement envoyés par lui, en 1914, pour un article que j'avais publié dans *Æsculape*, sous le titre : *la Thérapeutique des Talismans en Chine*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

généralement dispendieux. On peut, en effet, moyennant finances, se procurer, dans certains temples, des feuilles de papier jaune, sur lesquelles sont imprimées soit une tête de buffle, soit une tête de chien, soit les deux à la fois. Le papier est réduit en cendres et on tâche de faire avaler celles-ci à son ennemi, sans qu'il s'en doute.

C'est une forme de l'envoûtement. Mais les Chinois pratiquent aussi la méthode employée, jadis, chez nous. Une figurine de terre ou de pierre représente plus ou moins bien les traits de l'individu dont on veut se venger. On se livre, sur cette image, à toutes sortes d'outrages, puis on l'enterre avec force incantations.

Cette croyance aux talismans a son corollaire. Il arrive que des malades se persuadent qu'ils sont victimes d'un de ces charmes. Aussi, dès que cette conviction est établie, on ne perd pas une minute pour annihiler les funestes influences. Deux, trois prêtres taoïstes — le nombre est fonction de la fortune du patient — sont appelés, qui par des passes mystérieuses, des prières doivent, si le malade est à l'agonie, retenir son âme dans son corps. Ils se servent, en même temps, d'un miroir, monté au bout d'une tige de bambou, qu'ils promènent au-dessus du patient, font un vacarme infernal avec des gongs et des tambours et brûlent des papiers portant des têtes de buffle et de chien identiques à ceux dont les cendres sont présumées nocives.

Les épidémies ouvrent carrière à toute sorte de fantaisies superstitieuses. Pendant l'été de 1895, le choléra fit rage à Pékin et plus de 50.000 personnes moururent. Les Chinois furent très affolés. On fit des processions, des feux de joie ; on brûla plus de poudre en pétards et en fusées, qu'on n'en avait consommé dans la guerre contre les Japonais. Des listes de souscription circulaient. Chacun s'inscrivait pour concourir aux dépenses des feux et des pièces d'artifice. Les généreux souscripteurs avaient le droit de faire placer, au-dessus de leur porte, une petite inscription, sur papier, dont voici le sens : « Ce monsieur a versé pour honorer le dieu de l'épidémie ». Et forts de l'immunité, conférée à si bon

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

compte, les Célestes continuaient à se bourrer de melons, à boire de l'eau souillée et... à contracter le choléra.

Lors de l'épidémie de peste de Canton ¹, en 1893 et 1894, les Chinois effrayés, voyant tous les moyens insuffisants, pensèrent à célébrer la « Fête du Nouvel An » par anticipation. Cette coutume est assez répandue, lorsqu'une grande épidémie, comme le choléra, se montre, à la 6^e ou 7^e lune. On fête alors le nouvel an ; on espère par ce procédé tromper le dieu de l'épidémie qui s'apercevra, avec étonnement, qu'il a fait une erreur dans le choix de l'époque d'apparition du fléau de l'épidémie et repartira, entraînant celle-ci avec lui.

La superstition rend le Chinois ingénieux et lui fait trouver toute espèce de moyens de « carotter » les esprits et les dieux. Ainsi quand le Chinois veut bien disposer en sa faveur un dieu, il fait disposer des assiettes contenant des offrandes, sur une table, au milieu de laquelle se trouve un trou. Il se glisse, sous la table, passe la tête au travers du trou et le dieu, pensant que le bonhomme est offert à titre de sacrifice, ne manque pas d'exaucer sa prière.

On ruse avec les dieux, en matière de navigation et même de défense nationale.

Les jonques chinoises de mer portent toutes à l'avant, à tribord et à bâbord, un énorme œil, en relief le plus souvent. Nombre de Chinois ne monteraient pas sur un bateau sans yeux. Le dieu de la mer, en voyant l'œil de la jonque, en conclut qu'elle peut se guider et éviter les écueils.

Les bastions d'angle de la muraille d'enceinte, les tours monumentales qui commandent les portes de Pékin sont percés de trois étages d'embrasures, fermées par des planches peintes en rouge, sur lesquelles un cercle blanc, avec un point central noir, est censé représenter la gueule d'un canon. Cette puissante défense, bien que fictive, satisfait le dieu de la guerre, qui ne voit pas la supercherie, et protégera la ville.

¹ *The Plague at Canton*. Imperial Maritime Customs (*Medical Reports*, 1895).

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

La pharmacie, elle-même, a, parfois, maille à partir avec la superstition. C'est ainsi qu'on place un couteau, sur le couvercle d'une marmite où mijotent des préparations thérapeutiques, pour empêcher celui-ci d'être soulevé par les malins esprits, désireux d'ajouter des principes nocifs à la drogue bienfaisante qui se prépare.

@

Bien avant nous, les Chinois ont appliqué l'adage célèbre : *Similia similibus curantur*. La logique de leurs conclusions les a conduits à une thérapeutique dite de la *Signature des Plantes* : Si « la partie supérieure du corps » est malade, le remède se trouve dans les fleurs et les fruits. Si « la partie moyenne » souffre, on utilise les feuilles et les tiges. Enfin, s'il faut soulager la « partie inférieure », les racines mettront, à notre service, leurs richesses curatives. C'est en partant de ce même principe des similitudes, que le haricot est conseillé, dans les affections du rein, que les affections des yeux sont traitées avec des collyres, obtenus par des macérations de lucioles, et que la viande de canard est préconisée comme aliment léger, le canard flottant sur l'eau ¹. »

Une Constitution, un Parlement permettent à la Chine de faire, pour le passant, figure de modernisme. Mais l'esprit européen a-t-il pénétré aussi profondément que d'aucuns l'affirment ?

Nous trouvons, encore des vestiges de cannibalisme. Le point de départ de ce dernier semble d'ordre opothérapique — opothérapie morale, d'ailleurs.

Chacun sait que, en médecine, les Chinois ont été des devanciers : non seulement ils pratiquaient la variolisation, mais, avant Finsen, ils avaient connu les vertus de la photothérapie et remarqué les bons effets des rayons rouges, dans la marche de la suppuration des pustules varioliques. Ils utilisaient, bien avant nous, le mercure, dans l'avarie et l'écorce de racine de grenadier, contre le ténia. Ils sont les créateurs de cette méthode

¹ E. VINCENT, *la Médecine en Chine au XX^e siècle*, Steinhel, édit., Paris, 1913.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

moderne de thérapeutique, l'opothérapie, qui consiste à suppléer un fonctionnement insuffisant d'un organe, en faisant avaler des fragments ou des extraits de ce même organe, pris sur un animal aussi voisin que possible de l'espèce humaine — le porc le plus souvent. ! Chez les Célestes, l'opothérapie hépatique a une application tout à fait inconnue chez nous, car elle n'est point faite pour suppléer à une insuffisance de sécrétion glandulaire. Elle crée de toutes pièces ce qui manque : le courage. L'opothérapie hépatique a un but psychique. C'est à elle que nous devons aujourd'hui attribuer les vestiges du cannibalisme en Chine.

Le foie humain, surtout celui d'un ennemi, est considéré comme le spécifique du courage, par les paisibles Chinois. Son ingestion « met du cœur au ventre » des plus pusillanimes et notre expression vulgaire, « se manger les foies », qui n'est qu'une image, devient, de temps à autre, en Chine, une terrible réalité.

Fait assez particulier, c'est le même caractère TAN qui, en langue écrite, désigne le foie et le courage.

En 1895, je fus, à Pékin, le témoin d'un de ces cas de cannibalisme, pour opothérapie morale. Un criminel fameux fut exécuté. Le bourreau lui enleva la vésicule biliaire et la vendit, à poids d'or, à un pharmacien de la ville chinoise qui fit savoir, par affiches, qu'il débiterait de la bile de criminel, et les clients s'écrasèrent chez lui, pour se procurer un peu du précieux spécifique du courage.

Au cours d'un voyage au Yunnan en 1911, j'ai pu recueillir trois cas de même genre.

En 1908, des réformistes révoltés furent exécutés à Hokéou, ville frontière du Tonkin. Le bourreau enleva le foie de ses victimes et le vendit au détail. Les morceaux de foie étaient mangés tout crus ou étaient, simplement mastiqués, puis crachés, ensuite.

En 1910, des Réguliers chinois envahirent notre territoire, du côté de Lao Kai. Un de nos officiers de la Légion étrangère, qui avait été envoyé

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

pour arrêter cette bande, fut tué. Son corps fut retrouvé, le ventre ouvert et le foie arraché. On sut, plus tard, qu'un officier chinois d'un poste frontière s'était vanté, chez le sous-préfet de l'endroit, d'avoir, avec ses hommes, mangé le foie de notre compatriote.

A peu près à la même époque, un de nos nationaux, entrepreneur au chemin de fer du Yunnan, fut assassiné, par ses domestiques, dans la vallée du Nam Ty. Les soldats de son escorte se saisirent des criminels, les fusillèrent et se partagèrent les foies pour les dévorer.

Des faits identiques ont été observés depuis que le pays est en République : « La Révolution ayant déclenché les passions les plus basses, le retour à l'animalité primitive eut l'occasion de se manifester souvent ¹. Des actes de cannibalisme en suivirent. Tout près de Han Kéou, une brigade de l'armée impériale se saisit d'espions révolutionnaires. L'un d'eux était un officier. Après avoir été fusillé, il fut dépecé et mangé par les soldats, le général ayant promis 10 dollars à tout homme qui mangerait de la chair de l'ennemi ².

En novembre 1912, un missionnaire du Yunnan écrivait, à *l'Écho de Chine*, qu'à la suite d'un combat entre des soldats réguliers et des brigands, ceux-ci ayant été battus, deux cent vingt d'entre eux, faits prisonniers, furent décapités ou écorchés vifs. Le chef de la bande fut de ces derniers. Les soldats se partagèrent ensuite son cœur, son foie et sa cervelle, pour les dévorer. Une vieille femme, ajoutait le missionnaire, a mangé un bras.

Un autre correspondant écrivait au même journal, en mars 1913, au moment où Thibétains et Chinois se battaient aux frontières de la province

¹ Des atrocités sans nombre sont commises par les troupes, durant cette guerre des généraux, qui depuis des années désole la malheureuse Chine. En voici un spécimen récent (*Télégramme Reuter*):

Le traitement des prisonniers. — Pékin, 15 avril. Les Russes faits prisonniers au cours des combats sur le front sud-est sont tenus en laisse comme des chameaux, avec une ficelle qui leur traverse le nez, d'après les ordres du commandant militaire chinois.

² Jean RODES, *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine*, Alcan, édit., Paris, 1917.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

du Setchoan, que les premiers, s'étant emparés du sous-préfet de Batang, l'avaient « habillé » avec sa propre peau, puis « dépouillé » et « vidé ». « En guise de représailles, disait-il, les soldats chinois ont mis à mort leurs prisonniers, après leur avoir infligé mille tourments, et leur ont octroyé, comme sépulture, le hideux tombeau de leurs anthropophages estomacs ».

On voit, fréquemment, à la suite d'exécutions, la foule se jeter sur les cadavres et les mutiler pour prendre le foie. Soyons indulgents pour ce déchaînement des passions populaires, chez les Célestes. Et n'oublions pas que, dans nos contrées, si la police ne faisait bonne garde, on verrait des déséquilibrés se précipiter pour tremper leur mouchoir dans le sang, au pied de la guillotine.

Ces actes, cette forme du cannibalisme semblent plus enracinés dans les provinces du Sud. Ils ont comme base une idée superstitieuse, en relation elle-même avec une conception thérapeutique très spéciale. Mais sa persistance suppose, chez les Chinois, un fond solide de haine et de cruauté.

*

L'expérience des siècles aurait dû démontrer aux Chinois tout ce que ces superstitions avaient de faux, de ridicule et souvent de funeste. On se demande avec étonnement comment des hommes, que l'Europe considère encore comme intelligents, peuvent s'obstiner dans de pareilles erreurs.

En présence d'une semblable ténacité en matière d'absurde, la première chose à faire est de douter de cette fameuse intelligence des gens qui ont inventé la poudre. Et les Européens qui ont vécu quelque temps au milieu des Célestes et ont su résister à « l'enchinoisement » sont tous convaincus de cette vérité : que les Chinois sont surfaits et jugés, par l'Europe, trop au-dessus de leur valeur intellectuelle et morale.

Peut-on espérer affranchir la Chine de ce tissu de superstition, qui étouffe son intelligence, s'oppose à tout progrès ? L'erreur, l'absurde, le mystérieux ont un tel attrait pour le Chinois, qu'il renoncera difficilement,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

je le crains, à ses croyances. Je ne veux pour terminer, en citer qu'un exemple. En cas de fracture d'un membre, on prend un coq vivant. On le fend en deux et on l'applique sur le membre ; la force vitale du coq doit passer dans celui-ci et en amener la consolidation immédiate. Les médecins chinois ont bien entendu, vu leurs efforts, toujours, couronnés d'insuccès. Ils n'en continuent pas moins, et, si on leur fait observer que la méthode est sans doute mauvaise, ils vous répondent d'un ton convaincu qu'elle est infaillible et que, si elle ne réussit pas, c'est uniquement parce que le corps du coq n'est pas assez rapidement appliqué : faut-il les plaindre ou se moquer d'eux ?

La Chine, républicaine et moderniste, semble, donc, aussi imperméable à l'expérience que la Chine impériale. La transformation de sa mentalité est nulle ou à peu près. La Terre Fleurie s'obstine et se complaît dans son immobilisme. Et en parlant de la *Chine Hermétique*, j'ai voulu dire une Chine encore *vraiment fermée* à l'idée de progrès.

@

DIAGNOSTIC INTRA-UTÉRIN DU SEXE DU FŒTUS

@

La médecine chinoise contient, souvent, des choses singulièrement drôles qui, parfois, ont l'air de revêtir un cachet hautement scientifique : on verra, tout à l'heure, comment, par les mathématiques, les Célestes prétendent arriver à reconnaître le sexe de l'enfant, avant sa naissance.

Certains caractères extérieurs, tirés de la forme du ventre, de la teinte de la peau, de la coloration du bout du sein, permettent aux commères et sages-femmes, « ouan-pou », — qui, soit dit en passant, ont, dans l'Empire du Milieu, une habileté toute spéciale pour provoquer les avortements précoces — d'affirmer que l'enfant sera mâle ou femelle.

La mère, de son côté, dès l'instant que les mouvements du fœtus sont perçus par elle, conclut, d'après le genre des mouvements, d'après les points où le fœtus s'agite, que le produit de la conception sera de tel ou tel sexe.

Nous avons aussi, en France, encore un certain nombre de préjugés de cette nature et on va voir que quelques-uns sont communs aux paysans de nos campagnes et aux habitants du Céleste-Empire.

Prenons, d'abord, les indications données par les signes extérieurs :

Un ventre gros, très bombé, globuleux, très lourd, « difficile à porter », nécessitant une cambrure exagérée, fait, à bon droit, supposer une fille.

Au contraire, s'il s'agit d'un mâle, le ventre de la mère est beaucoup moins bombé ; il est plus allongé, dans le sens de la hauteur. La marche et les occupations courantes sont peu gênées ; la femme vaque à ses travaux, « car le corps d'un garçon est bien moins lourd à porter que celui d'une fille ».

La peau de la figure reste fraîche, les traits sont peu tirés, le bout du sein se fonce très légèrement, s'il s'agit d'une fille. Mais si l'aréole devient

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

très noire, si les éphélides de la face se montrent de bonne heure et abondent, spécialement sous les yeux, si la figure est tirée, la peau ridée, sèche, presque parcheminée, il y a beaucoup de chances pour que l'enfant soit du sexe masculin.

Quant aux signes tirés des mouvements du fœtus par la mère, voici en quoi ils consistent :

Si l'enfant donne des coups de pied et de poing, il s'agit d'une fille : le sexe faible a, même en Chine, la réputation d'avoir très mauvais caractère, dès la plus tendre enfance.

Un garçon remue, s'agite, saute même dans le ventre de sa mère, mais ne donne jamais de coups de poing et de pied.

Si, après le septième mois, la main droite — je ne sais, par exemple, par quel artifice la mère peut arriver à reconnaître l'une de l'autre les mains du fœtus et de plus à les distinguer des pieds ! — remue, dans le côté gauche du sein maternel, nous avons affaire à un garçon.

Si, après le huitième mois, c'est la main gauche qui s'agite dans le flanc droit de la mère, ce sera une fille.

Voici, maintenant, un des nombreux calculs auxquels se livrent les parents pour savoir quel sera le sexe de leur rejeton. Il m'a été enseigné, par un Chinois chrétien, qui le considère comme excellent. Il prétend être, en ce qui concerne sa femme, tombé juste, trois fois sur quatre, et encore, pour la quatrième fois, n'avait-il pu exactement préciser le début de la grossesse, sans quoi, dit-il, il n'aurait pas fait d'erreur. Trois facteurs entrent en jeu : l'âge de la femme, le moment de la conception et la lune. En Chine, on ne compte pas par mois, mais par lunes.

Il faut que le dernier chiffre de l'âge de la femme et celui de la lune où doit être rapporté le moment probable de la conception soient tous deux ou pairs ou impairs, pour que l'enfant soit mâle ; si l'un est pair et l'autre impair, on aura une fille. Une femme de vingt-deux ans aura été mise enceinte à la quatrième lune, elle aura un garçon ; elle aura également un

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

garçon si, âgée de vingt-trois ans, le début de sa grossesse remonte à la troisième ou à la cinquième lune. Mais si, âgée de vingt-deux ans, par exemple, sa grossesse commence à la septième lune, le dernier chiffre de son âge, 2, et celui de la lune, 7, étant l'un pair, l'autre impair, elle ne peut avoir qu'une fille.

S'il s'agit d'une femme primipare, on compte par les lunes écoulées depuis son mariage et non par les lunes de l'année ; et il faut, comme dans le cas précédent, qu'il y ait harmonie entre le dernier chiffre de son âge et celui de la lune, qu'ils soient tous deux, ou pairs ou impairs, pour qu'elle ait un garçon.

*

Les savants chinois, eux-mêmes, n'ont pas dédaigné de s'occuper de cette intéressante question du diagnostic intra-utérin du sexe du fœtus. Voici un problème, tiré d'un vieux traité général de mathématique, le *Jouan-fa-t'ong-tsong*, publié par Fchoueng-Fa'ouei, en 1593. J'en dois la traduction à M. Vissière, premier interprète de la Légation de France et sinologue éminent.

PROCÉDÉ POUR CALCULER LE SEXE DE L'ENFANT D'APRÈS LA CONCEPTION (Règle en vers à chanter).

Au nombre 49 ajoutez le mois ¹ de la conception.
Retranchez ensuite sans vous tromper l'âge (de la femme).
Puis, successivement, déduisez de 1 à 9 et vous aurez un reste.
Si celui-ci est pair, vous aurez une fille ; s'il est impair, un garçon.

Problème :

*Une femme enceinte a 28 ans ². Elle a conçu pendant la 8^e lune.
On demande si son enfant sera garçon ou fille ?*

¹ La lune.

² 27 suivant la manière de compter européenne.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Réponse : elle donnera naissance à un garçon.

Solution : Posez 49. Ajoutez-y le mois de la conception qui est 8. Total 57. Retranchez l'âge 28. Reste : 29. Diminuez des déductions :

- 1 pour le ciel ;
- 2 pour la terre ;
- 3 pour l'homme ;
- 4 pour les saisons ;
- 5 pour les éléments ;
- 6 pour les accords musicaux ;
- 7 pour les planètes.

Et si le nombre n'est pas épuisé, un reste impair indiquera un garçon et un reste pair une fille. Dans le cas où le chiffre serait plus élevé, on diminuerait de 8 pour les *huit rums de vent*.

Dans l'exemple précédent, on voit que, après avoir fait toutes les déductions pour le ciel, la terre, l'homme, les saisons, les éléments, les accords musicaux, les planètes, il reste 1 : l'enfant ne pouvait donc être que mâle !

Je connais, à Pékin, un Européen très digne de foi qui, à deux reprises, a fait le fameux calcul de Fchoueng-Fa'ouei. Il a chaque fois obtenu un nombre impair... et chaque fois aussi il a eu une fille. Il est vrai qu'il ne faut pas oublier que, en Europe, tout se passe, à peu près, au contraire de la Chine, et que par conséquent, ce qui est vrai pour un Céleste peut ne pas l'être pour un habitant des pays de l'Occident.

Voici une méthode de calcul assez analogue, mais plus simple, indiquée par le R. P. Van Belle, dans le *Bulletin de la Société belge d'Études coloniales* (décembre 1911) : c'est un calcul qui se fait sur l'abaque, appareil à compter qui se compose de 49 boules. On demande à la femme en quel mois elle a conçu, question que tout le monde juge fort convenable et à laquelle l'intéressée répond avec un complaisant sourire. Au chiffre du mois, on ajoute 19. Si le total est pair — c'est-à-dire un nombre « imparfait » — l'enfant sera une fille ; s'il est impair — nombre « parfait » — ce sera un garçon. Après cela, y a-t-il erreur sur le sexe ? On en conclut

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

simplement que l'enfant mourra jeune, à 3, 5, ou 9 ans, et on n'accuse pas le devin de s'être trompé, mais la nature d'être en faute — ce qui fait que l'enfant doit mourir.

Une autre méthode se base sur l'examen du pouls : si le pouls est le même aux deux bras, il y aura enfantement double ; si le pouls est plus fort au bras gauche, il naîtra un garçon ; s'il est plus fort au bras droit, il naîtra une fille. Pareillement, si la femme enceinte ressent surtout du malaise, sur son côté gauche, c'est qu'elle aura un garçon, et si c'est sur son côté droit, c'est qu'elle aura une fille. Les Chinois croient en effet — physiologie traditionnelle — que, dans le sein maternel, les garçons sont à gauche et les filles à droite. Et par suite l'idée du côté gauche restant attachée, même après la naissance, à l'idée de l'homme, et celle du côté droit à l'idée de la femme, c'est pourquoi on tâte le pouls aux hommes sur le bras gauche et aux femmes sur le bras droit.

Pour reconnaître si un fils est légitime ou adultérin, le Chinois se base encore sur un axiome de physiologie : pour lui le père et le fils ont même substance, même chair, même sang. On reconnaîtra donc la légitimité par le procédé suivant : piquer le fils et le père au doigt et laisser tomber une goutte de leur sang dans une tasse pleine d'eau. Si les deux gouttes se rapprochent et se mêlent, l'enfant est légitime ; sinon, il est adultérin.

*

Quelquefois, la femme enceinte se rend dans le temple, où se trouvent les images de la Déesse de la Maternité et de ses 36 assistantes. Là, elle commence par totaliser les chiffres suivants : nombre de ses années, des mois et des jours écoulés depuis que sa dernière année est révolue. Elle y ajoute le quantième du jour où elle se trouve et l'heure du moment. Puis, elle compte l'une après l'autre les 36 assistantes. Si le total est supérieur à 36, elle recommence à compter les idoles, en partant de celle par laquelle elle a débuté, et continue ainsi jusqu'à épuisement de la somme des années, mois, jours et heures. Le total s'épuise enfin sur une idole, tenant

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

dans ses bras un enfant ; aussitôt la mère en regarde le sexe. Car son enfant doit être du même sexe que ce dernier.

@

LE SUICIDE

@

On pourrait écrire un volume considérable sur le suicide en Chine, car il n'est, probablement, pas de pays où ce crime soit plus fréquent que dans la Terre Fleurie ¹. On dit que les Grecs et les Romains le pratiquaient souvent ; il faudrait dire certains Grecs, certains Romains, les stoïciens, les disciples de l'École du Portique. Mais, ceux-là exceptés, le nombre des suicides était peu important. Il n'en est pas de même, en Chine : on le rencontre dans toutes les classes et à tous les âges.

C'est un fait bien connu que le Chinois, comme tous les Orientaux d'ailleurs, ne craint pas la mort et fait peu de cas de la vie : une des bonnes preuves en est donnée par la facilité laquelle les Célestes se débarrassent de leurs enfants.

Nous aurons l'occasion d'en parler plus loin.

Il ne faut pas chercher, dans la philosophie ou les religions des Chinois, des incitations au suicide. Sénèque conseillait d'attendre la mort avec courage et même de la devancer ; la mort volontaire permettait à l'homme isolé de tenir tête au maître du monde et lui donnait, par là, le sentiment de sa force et de son indépendance. Ce sont des spéculations d'un ordre moins supérieur qui poussent les Chinois « à sortir de la vie par le chemin

¹ Telle ne serait pas l'opinion de E. VINCENT :

« Le suicide est, dit-il, un fléau plus grand au Japon qu'en Chine. On peut dire que le Japon est le pays du suicide. Ludovic Naudeau, parlant de son histrionisme national dit : « le Japon est le peuple qui pose devant l'univers, avec une dose d'orgueil inouï, mais collectif. Après une période d'exaltation, il cherche une retraite dans le néant. On a compté 122.411 suicides en quinze ans, par le fait de la difficulté grandissante de la lutte pour la vie, surtout chez les femmes. La manie du suicide est épidémique, parmi les étudiants de l'Université de Tokio ; les uns se jettent dans les cataractes de Kégon, les autres, dans le cratère du volcan Asama. C'est la mort sans phrase et sans examen. Deux mille personnes se sont jetées, dans l'espace d'un mois, dans le cratère du volcan Asama. Au Japon, on se suicide à n'importe quel âge, pour n'importe quoi et par n'importe quel moyen : on s'éventre, on s'égorge, on s'empoisonne, on s'asphyxie, on se fait broyer par un train... La pendaison et la noyade sont les moyens les plus ordinaires. » (E. VINCENT, *loc. cit.*)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

le plus court » et toutes, à peu près, en dernière analyse, se ramènent à une des nombreuses manifestations de l'égoïsme outré, qui est une des caractéristiques de la race.

Le Chinois est un être foncièrement égoïste : quelques satisfactions d'amour-propre, son bien-être personnel, telles sont les fins de son existence. Ne cherchez pas, chez lui, les sentiments d'humanité et de philanthropie, si développés, dans les nations occidentales : la misère d'autrui le laisse froid. Ne lui demandez point d'idées élevées, faire le bien pour le bien, accomplir le devoir pour le devoir : son intelligence conçoit peu ou pas le dévouement.

Ajoutez à cela l'apathie physique et morale, le manque d'énergie dans les circonstances difficiles, l'absence de courage et de résignation pour une existence devenue brusquement difficile. Aussi, dès que la vie lui est un peu à charge, n'hésite-t-il point à la quitter.

Rousseau disait : « Le suicide est une mort furtive et honteuse : c'est un vol fait au genre humain. » Telle n'est point l'opinion du Céleste. Sa vie lui appartient, et à lui seul. Il peut en disposer à sa guise, sans s'inquiéter des autres. « On naît, on vit, on meurt ; ainsi vont les choses. La vie me pèse, je me débarrasse de ce fardeau, en somme sans importance pour moi et encore moins pour les autres. » Égoïsme et fatalisme : ces deux mots résument, à peu près, ce qui sert de morale aux Chinois.

Chez l'Occidental, l'idée de mort violente éveille deux sentiments : l'un physique, la crainte de la douleur ; l'autre psychique et peut-être le plus important : l'horreur de l'inconnu dans lequel on va, soudain, être lancé, de ce mystérieux « au-delà », lequel se dresse encore, pour beaucoup, comme un fameux point d'interrogation. Ce dernier sentiment est nul, ou presque nul, chez le Chinois, qui partira tranquille, s'il est sûr que les siens lui offriront un beau cercueil et ne manqueront pas de rendre les honneurs dûs à ses mânes. Reste la crainte de la douleur. Mais le Chinois n'est point fait comme nous ; sa sensibilité est beaucoup moins développée que la nôtre. Je me rends, tous les jours, compte de ce fait, à l'hôpital, en pratiquant,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

sans anesthésie, de petites opérations. La vie de la rue démontre encore ce que j'avance : pendant l'hiver, des mendiants, tout nus, n'ont pas l'air de trop souffrir du froid ; de pauvres diables, ayant eu les pieds gelés, marchent sur des moignons encore sanglants. Les mutilations auxquelles se livrent, si facilement, les Chinois sont aussi une preuve de leur peu de sensibilité : un joueur qui a perdu sa bourse, ses habits, sa femme, parie un de ses doigts, un morceau de sa peau et doit les donner au gagnant, si la chance s'obstine à lui être contraire.

Rien d'étonnant qu'avec de pareilles dispositions physiques la mort puisse être regardée d'un œil calme. Les tortures chinoises seraient-elles d'un raffinement aussi monstrueusement exquis si la mort ordinaire était un épouvantail suffisant ? La décollation simple est considérée comme bien peu de chose, car on trouve des individus qui consentent à se faire exécuter à la place d'autrui. Le condamné peut même, à bon compte, trouver un remplaçant pour le « coupe-coupe ». Je n'en prendrai, comme exemple, qu'un fait historique, qui nous touche particulièrement. Après le massacre de nos nationaux, en juin 1870, à Tien-Tsin, les mandarins reconnus coupables d'avoir laissé faire ou encouragé les crimes furent condamnés à mort. Pas un seul fut décapité. Un certain nombre de mendiants ou de prisonniers, à qui ils offrirent 5 à 600 francs et un beau cercueil, avec enterrement de première classe, consentirent à avoir la tête tranchée à leur place.

Les idées morales des Chinois, leur endurance à la douleur, et, partant, leur peu de crainte de la mort, préparent admirablement la voie aux nombreux facteurs qui vont les pousser au suicide.

Saint-Marc Girardin a dit : « Le suicide n'est pas la maladie des simples de cœur et d'esprit. C'est la maladie des raffinés et des philosophes ¹. »

¹ C'est une idée analogue que développe P. HARTENBERG : « Ainsi, la retraite facultative par le suicide, devient pour l'homme sans espérance une suprême consolation. Lorsqu'on s'ennuie d'un spectacle, il est toujours plaisant de savoir qu'on pourra, selon son gré, s'en aller et sortir. Lorsqu'on subit une vie sans sourire, il est toujours doux de penser qu'on pourra s'en retirer et s'en affranchir. Cette porte de sortie vers la mort, toujours entrebaillée, est une des plus

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Cette opinion est tout à fait fausse en Chine, où tout le monde, depuis l'Empereur, jusqu'au dernier des portefaix, est susceptible de se suicider.

Le suicide se produit, dans toutes les classes de la société, mais il est impossible de dresser une statistique de sa fréquence, dans tel ou tel milieu, car l'état civil n'existe pas en Chine, et partant les renseignements, même ceux considérés comme précis, ne sont que des « on dit ». Certains auteurs le croient surtout fréquent, chez le peuple et chez les pauvres : la mort violente serait pour beaucoup, infiniment supérieure à la vie, moins que végétative que la misère ou la maladie leur imposent. Cette opinion est purement gratuite. S'il y a beaucoup de mendiants qui meurent d'inanition, celle-ci est en général involontaire et non point choisie comme mode de suicide.

Un fait est indéniable : la grande fréquence du suicide ¹. La *Gazette de Pékin*, les divers journaux chinois en relatent, constamment, des cas. Il n'est pas d'Européen, habitant ce pays, qui ne connaisse des faits de ce

précieuses convictions de la philosophie matérialiste. » D^r P. HARTENBERG, *Sensations païennes*, p. 95.)

¹ Voici, d'après le *Télégraf* d'Amsterdam, 16 octobre 1896. la statistique des suicides au Japon de 1890 à 1894, pour un pays de 35 millions d'habitants. Le nombre moyen annuel était de : 4.606 pour les hommes (H); 2.812 pour les femmes (F). Dans les cinq dernières années il est de :

	H	F		H	F
Pendus	14.799	6.183	Empoisonnés	266	131
Noyés	5.269	6.825	Armes à feu	390	32
Morts / arme blanche	1.234	598	Moyens divers	1.072	349

Le mois de juin est surtout le mois des suicides

Les causes se répartissent ainsi :

	H	F		H	F
Folie et colère	10.049	6.788	Inconduite	33	36
Pauvreté, chagrin	5338	1.886	Chagrins de famille	20	28
Maladie	2.610	1.674	Divorce	7	38
Amour malheureux	781	1.107	Séduction	2	76
Remords, honte	1.036	363	Défauts corporels	18	21
Querelles de famille	441	668	Infortune conjugale	2	48
Perte de fortune	271	34	Causes diverses	327	237
Crainte de punition	287	?	Cause inconnue	1.467	386
Tristesse	120	95			

L'âge des suicides est :

	H	F		H	F
Au-dessous de 16 ans	474	485	De 30 à 40 ans	3.964	2.004
De 16 à 20 ans	1.007	1.859	De 40 à 50 ans	4.145	1.762
De 20 à 30 ans	4.721	3.396	Au-dessus de 50 ans	3.652	4.592

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

genre, soit par ouï-dire, soit pour en avoir été plus ou moins le témoin. Un missionnaire, résidant depuis longtemps en Chine, estime la proportion des suicides à 1 pour 2.000 à 3.000 habitants. Il serait plus commun, à la ville qu'à la campagne.

Tous les âges y sont exposés. Le suicide des enfants ne serait pas rare, et tout récemment encore, dans un article *Suicide par l'Opium*, le *North China Daily News* ¹, de Chang-Haï, citait plusieurs cas de suicide chez les petites filles, exaspérées par les mauvais traitements qu'elles subissaient, dans une maison de prostitution.

Le suicide est plus fréquent, chez la femme que chez l'homme. Ceci s'explique par le rôle social de la femme qui est des plus inférieurs. Celle-ci n'est, au fond, aux yeux des Chinois qu'une machine à faire des enfants qui pratiqueront le culte des ancêtres et, quand cette machine ne donne pas des résultats satisfaisants, on lui en adjoint une deuxième, une troisième, suivant la fortune du mari. La femme n'a une importance que le jour où elle est belle-mère et a une bru sous ses ordres. Alors, de tyrannisée elle devient tyran, et nous verrons, tout à l'heure, le rôle néfaste de la belle-mère, quand nous examinerons en détail les causes du suicide.

Ces causes sont nombreuses et la classification en est difficile. Il n'est pas toujours possible d'établir, entre chacune d'elles, des lignes de démarcation nettement tranchées. Elles empiètent, souvent, sur le domaine l'une de l'autre ; deux causes peuvent, parfois, avoir un résultat unique. Nous croyons, cependant, pouvoir les ranger sous les chefs suivants, par rôle d'importance. Cette classification des causes, toute artificielle, est celle, cependant, qui nous a semblé le mieux correspondre à l'histoire de la genèse du suicide :

- 1° Vengeance ; rancune ;
- 2° Jalousie ; colère ; dépit ;
- 3° Situation pénible, ridicule ; tristesse et chagrin ;
- 4° Point d'honneur et « perte de face » ;

¹ 14 octobre 1896.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

- 5° Questions d'argent ;
- 6° Piété filiale ;
- 7° Fidélité conjugale ;
- 8° Maladies et misère ;
- 9° Folie et religiosité.

@

VENGEANCE ET RANCUNE. Quand on parle du suicide, en Chine, on a trop de tendance à croire que la vengeance en est le seul mobile. Sûrement elle en est, le plus souvent, le facteur le plus important. Mais il est d'autres causes, comme la jalousie, la « perte de face », qui méritent aussi une place prépondérante.

Le motif du suicide par vengeance ou rancune est, parfois sérieux. Mais, fréquemment, aussi, sa futilité est telle que notre intelligence d'Occidentaux ne peut comprendre comment une cause, aussi insignifiante à nos yeux, détermine pareille résolution. Le Chinois est un être vindicatif. Il est, en même temps, un impulsif, cédant facilement au premier mouvement de colère ou de mauvaise humeur. Vengeance préméditée, emportement irréfléchi amèneront au suicide pour la même raison : satisfaction d'amour-propre, par l'idée qu'on pourra nuire à son semblable.

Un proverbe chinois, qui a force de loi, dit : « La vie se paye par la vie » ; aussi comprend-on quelle mauvaise affaire a sur les bras la personne à cause de qui on se donne la mort. Quelquefois, un mendiant éconduit se venge de vous, en se coupant la gorge, devant votre porte : c'est là un des cas les plus heureux, car un cercueil au corps, quelque argent à la famille et de bons et sérieux pots-de-vin à la justice vous permettent de vous en tirer, les mains nettes.

Il est rare que le suicide par vengeance juge des questions d'honneur. Si on examine, bien, toutes les causes de ce genre de mort on voit, presque toujours, que la question d'argent y joue un rôle capital. Nulle part, le Veau d'or n'a autant d'adorateurs qu'en Chine. Un individu a été ruiné par un autre, il va se pendre à sa porte. Deux commerçants se font

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

une concurrence acharnée, celui qui se sent le moins fort avale de l'opium et vient mourir dans la boutique de l'adversaire. Un plaideur perd un procès, sa cause était pourtant bonne ou il le croyait ; il demande, en vain, la révision du jugement, qu'il ne peut obtenir, faute d'argent, pour graisser la patte aux magistrats. A bout de patience, il se donne la mort, devant la maison de son ennemi, convaincu que son suicide amènera la révision du procès et, partant, la ruine de son rival.

« Comment, dit le P. Amyot ¹, des gens qui ne craignent pas la mort et attendent sur eux-mêmes avec tant d'intrépidité, comment, étant déterminés à mourir, ne se donnent-ils pas la satisfaction de rassasier leur vengeance et leur haine du spectacle d'un ennemi nageant dans son sang ? Qui est déterminé à mourir peut arracher la vie à qui il veut ! C'est que le préjugé public a attaché je ne sais quelle gloire de magnanimité et d'héroïsme à attenter sur soi-même, pour se venger d'un ennemi qu'on ne peut écraser. C'est qu'on est sûr de lui faire une affaire horrible en se tuant et qu'on n'est pas sûr de tuer, quelques précautions qu'on prenne ; c'est qu'en trempant la main dans le sang de son ennemi, on expose toute sa famille, on la flétrit et on se prive, soi-même, des honneurs funèbres ; au lieu qu'en se donnant soi-même la mort, avec intrépidité, on espère des dédommagements de la famille, et on descend, soi-même, dans le tombeau avec gloire. C'est qu'on se tue soi-même dans l'accès d'une colère, dans la frénésie d'une vivacité poussée à bout, dans la rage du désespoir, et que, pour tuer un autre, il faut y penser, en épier l'occasion, et la réflexion, qui a le temps d'éclairer l'âme, en fait perdre la pensée. C'est qu'enfin, les Chinois craignent plus de souffrir que de mourir et que la justice chinoise a trouvé le moyen de rendre l'état de criminel plus insupportable que son supplice.

¹ *Mémoires concernant les Chinois*, t. IV.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les morts volontaires sont considérées comme plus ou moins cruelles. La plus dure est la pendaison, puis l'ouverture de la gorge, puis le poison. Ce sont là les trois modes de suicide les plus sévères, mais on ne les emploie pas au hasard, surtout quand il s'agit de se venger. La vengeance sera d'autant mieux assouvie, que le procédé employé aura été plus dur. Au Japon, au contraire, l'idée de vengeance est mise de côté. Seul, le courage individuel est considéré et sera d'autant plus admiré que le mode de suicide aura été plus terrible : prendre la ferme résolution de faire « hara-kiri », prévoir toutes les souffrances qui en résulteront, saisir d'une main ferme le couteau, s'ouvrir froidement le ventre et attendre calmement la mort, est le propre des héros. « Si vous voulez mourir, mourez comme un Samouraï ! » Être éminemment artiste, le Japonais cherche à faire de l'art, jusque dans la mort ¹.

Le Chinois qui veut se venger prend toutes les précautions pour que sa mort porte les fruits désirés. Non seulement il s'arrête à tel ou tel mode de suicide, mais encore il a soin de glisser, dans son gilet ou dans sa botte, une sorte de réquisitoire, dans lequel il explique les mobiles qui l'ont poussé à cette résolution extrême et dénonce, à la justice, la personne cause occasionnelle de sa mort. Ce papier tombe entre les mains du délégué de la justice, qui, seul, a le droit d'examiner, le premier, les cadavres. Mais voici le plus haut degré de raffinement, dans la préméditation de la vengeance. Certains suicidés craignent que leur réquisitoire ne soit volé et, partant, que la justice ne puisse leur donner

¹ Le Japonais n'attend pas, en effet, la mort de l'ouverture de la paroi abdominale qu'il vient de pratiquer. C'est un ami sûr qui est chargé de lui procurer une fin honorable.

L'ami, choisi pour cette mission de confiance, se tient à côté de son camarade, pendant qu'il fait le hara-kiri. Son ventre ouvert, notre homme incline doucement la tête en avant, tend son cou et, aussitôt, d'un magistral coup de sabre, l'ami pratique la décollation.

Le hara-kiri est chose exceptionnelle, maintenant, au Japon et le dernier cas sensationnel fut celui du maréchal Nogi, le vainqueur de Port-Arthur, qui se donna la mort, le jour même des obsèques de l'Empereur Moutsou Hito ; ce que faisant, l'illustre guerrier accomplissait un acte de la plus haute piété filiale, selon la doctrine de Confucius.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

satisfaction posthume. Ils l'écrivent sur leur peau, sachant que personne n'osera y toucher, car un préjugé chinois prétend qu'il est impossible de faire disparaître les caractères, tracés sur l'épiderme d'un mort.

Les tentatives de suicide par vengeance ne sont pas toujours heureuses. Le cas suivant m'a été conté, par un de mes amis, qui connaît, à fond, les Chinois et leur langue. Une femme, traquée par un usurier, avale, un beau jour, de l'opium, en quantité suffisante et se rend à son bureau pour y mourir. Mais notre homme, ayant deviné de quoi il retournait, fit fermer les portes et, avec le concours de ses domestiques, assomma cette femme qui, à la nuit, fut déposée dans un endroit écarté, sous la muraille. L'affaire, grâce à de l'argent donné au mari et à la justice, fut étouffée pendant longtemps, mais finit, à la longue, par être connue. Elle n'est pas encore totalement élucidée : l'usurier est riche !

Les Chinois redoutent beaucoup ce suicide par vengeance, car il est une source d'ennuis sans fin et une cause de ruine pour celui qui en est considéré comme la cause. Dans la *Cité Chinoise*, Simon cite le cas suivant, pour montrer la crainte qu'inspire le suicide d'autrui : « Un homme chargé de sapèques rencontre, sur un pont, un autre homme qui les lui enlève. « Voleur, rends-moi mes sapèques ! » Le voleur court : « Voleur, si tu ne me rends pas mes sapèques, je me noie, » et le voleur rapporte les sapèques. Doux pays, où la peur du suicide peut, économiquement, remplacer la maréchaussée !

Lors de mon passage à Kiou-Kiang, en mars 1911, on me cita un cas des plus significatifs de ces suicides par vengeance. Le sous-préfet de Na Chan était en mauvais termes avec le Père L..., de l'Ordre des Lazaristes. Un conflit, datant de longtemps, avait entraîné l'intervention du Gouvernement de Pékin, à la suite de démarches du Ministre de France. Le Missionnaire avait eu gain de cause. C'était « une perte de face » sérieuse pour le sous-préfet. Elle lui coûta la vie. Mais ce prix ne dut pas lui sembler cher, pour la vengeance qu'il en tirait.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Un dimanche matin, notre sous-préfet se rend, en chaise à porteurs, accompagné de son escorte, chez le Missionnaire, sous prétexte d'une visite officielle, pour régler certaines affaires. Les compliments d'usage, les plus courtois, sont échangés. Puis, le Missionnaire s'absente, deux minutes, pour aller chercher encre et papier, dans une pièce voisine. Quand il revient, il trouve le sous-préfet, râlant, la gorge tranchée d'un magistral coup de couteau.

Aussitôt, les domestiques du magistrat se répandent par la ville, criant que le Père a assassiné leur maître. L'émoi est grand. La canaille entre en effervescence, la mission est envahie, le prêtre massacré et, en même temps que lui, cinq Frères de la Doctrine chrétienne qui se sont sauvés du côté du fleuve, mais n'ont pu trouver de batelier, pour les transporter sur l'autre rive.

La crainte du suicide est parfois, habilement, exploitée pour régler des situations, surtout financières, difficiles. C'est un mode de chantage qui réussit assez bien. Un commerçant criblé de dettes, à la veille d'une faillite, résolut de frapper un grand coup. Il déclara bien haut, qu'il allait se pendre et que, partant, ses créanciers n'auraient qu'à en souffrir. Avec ostentation, il accrocha une corde à une poulie, monta sur un escabeau, engagea sa tête dans le nœud coulant, mais avant de donner à l'escabeau le coup de pied définitif qui devait, par suspension, le faire passer de vie à trépas, il dépêcha son fils, chez deux ou trois créanciers pour leur faire part de la situation, les effrayer et, sûr du résultat, attendu patiemment, la corde au cou, la remise d'une partie des ses créances : ce qui fut fait.

C'est là un cas d'intimidation préméditée, par menace de suicide. Mais elle peut être spontanée. Un de mes vieux amis, ancien officier, a été témoin du fait suivant : un jour, traversant rapidement, en charrette, une rue de Tien-Tsin, son cocher accroche une djinritcha qui est à peu près brisée. Le pousse-pousse crie, réclame en vain. Le cocher, qui conduisait un Européen, faisait la sourde oreille, ayant, de ce chef, une quasi-immunité. Le pousse-pousse essaya d'un grand argument : il tenta de se

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

pendre au brancard de la voiture au moyen d'une corde et on eut toutes les peines à s'y opposer. En présence de cette tentative, le cocher avait perdu toute son assurance et la chose aurait eu, pour lui, une triste issue, s'il n'avait eu, dans sa voiture, un ami de notre Consul.

Un suicide est toujours une triste affaire pour celui contre lequel il est dirigé ; car la justice chinoise est chose fort dispendieuse, ruineuse même, sans parler des mauvais traitements que pendant de longs mois, elle fait subir dans les prisons ¹. Aussi très souvent, pour éviter la ruine des siens et la pénible situation de prévenu, celui pour lequel on s'est tué se tue à son tour ; ces *suicides par ricochet* sont très connus.

Le suicide par vengeance paraît tout naturel aux Chinois.

« Le seul regret d'un homme qui va se suicider est de ne pouvoir recommencer. On cite le cas d'un homme qui, au moment de se suicider, déplorait les circonstances qui l'empêchaient de se tuer devant la porte de deux ennemis et l'obligeaient à se limiter à un seul ².

@

JALOUSIE ET COLÈRE. Le suicide, par vengeance est surtout le propre de l'homme. La jalousie et la colère sont les facteurs les plus importants de la mort violente de la femme. Étant donné le caractère impulsif des Chinoises, rien d'étonnant qu'un mouvement d'humeur, un mécontentement léger les amènent à une solution extrême, toute idée de vengeance, dans ce cas, mise à part.

« Le suicide des jeunes femmes est très fréquent, dit Smith, dans son remarquable ouvrage *Chinese Characteristics*, nous devons le

¹ J'engage ceux des lecteurs qui voudraient se faire une idée de ces mauvais traitements à consulter dans la *Guerre de Chine*, par de Mutrécy, le rapport du comte d'Escayrac de Lauture, fait prisonnier, lors du guet-apens de Tong-Tchéou, et qui eut à souffrir, dans les prisons chinoises de Pékin, jusqu'au moment de notre entrée dans la Capitale du Fils du Ciel.

² DYER-BALL, *Chinese Things*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

répéter, et dans certaines régions, il n'y a, pour ainsi dire, pas de village où on ne puisse trouver un cas de suicide récent.

Ce sont, surtout, des questions de ménage qui se jugent de cette façon. La famille chinoise ne se fragmente pas comme chez nous. Les filles, seules, quittent la maison paternelle, au moment du mariage, mais les mâles restent et habitent, sous le même toit, avec leurs épouses : quinze et vingt personnes se trouvent, de la sorte, empilées dans un espace relativement restreint. Les brus sont soumises à l'autorité de leur belle-mère. Il y a une hiérarchie résultant de l'âge ; la femme de l'aîné a le pas sur celle du cadet, qui a le droit de commander aux femmes des frères plus jeunes. De là, des sources permanentes de contestations, des tiraillements, pour tout et pour rien, des vexations fréquentes pour des questions de préséance : telle, qui devrait être la première, est mise au deuxième rang et telle qui, par l'âge de son mari, ne devrait avoir qu'une autorité minime, a voix prépondérante. Les discussions prennent, d'abord, un caractère aigre-doux, puis franchement aigre. On en arrive aux gros mots ; des insultes sont échangées ; les mânes des ancêtres eux-mêmes ne sont point respectés et on finit, souvent, par en venir aux coups. Une insulte un peu corsée, une gifle un peu véhémente portent l'exaspération à son comble. Le « *t'si* », c'est-à-dire l'état de colère, arrive au maximum de tension et, à la suite d'une de ces « ventrées de colère », suivant l'expression chinoise, la femme aveuglée, affolée par sa rage, se livre, sur elle-même, à un acte de violence.

Cette difficulté de la vie intérieure provenant de la présence d'un grand nombre de femmes est aimablement raillée par des calembours, résultant du groupement de plusieurs caractères femme ». Deux caractères « femme » signifient « querelle » ; trois équivalent à « intrigue ». Les caractères voulant dire : « réunion de femmes » se traduisent par « suspicion, mésintelligence, haine ¹ ».

¹ Les caractères d'écriture chinois sont d'origine idéographique.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

On comprend très bien que, lorsque quatre ou cinq femmes légitimes se trouvent réunies sous le même toit, le chef de famille ait fort à faire pour maintenir le bon ordre et l'entente dans sa maison. Mais voici encore un important facteur de dissensions intestines ; je veux parler de la concubine.

La polygamie est chose officielle et morale, puisqu'elle est approuvée par le confucianisme. La concubine arrive, assez souvent, à prendre une place prépondérante dans la famille et, partant, éveille la jalousie des femmes légitimes ou des autres concubines, dont le rôle est à ce point effacé qu'elles en sont réduites à être les servantes de la première concubine. De là, une mine féconde en disputes et en discordes et, un beau jour, à la suite de discussion, d'insultes, une femme se jette dans un puits ou avale de l'opium.

La polygamie a une très grave influence sur le suicide de la femme, car elle rend la situation de cette dernière, déjà peu relevée, encore plus pénible, en augmentant les causes de dissension au sein de la famille. Beaucoup de jeunes filles hésitent même à se marier, sachant combien de déboires leur réserve, pour plus tard, la vie conjugale.

« Dans quelques districts, dit Dyer-Ball, les jeunes filles craignent à ce point le mariage qu'elles se réunissent pour y résister et essayent de protester contre lui en se prenant, en groupe, par la main et se jetant ensemble dans les mares.

La jalousie, cause si fréquente de suicide, chez les femmes, pousse, parfois, l'homme dans la même voie. En voici un cas intéressant en lui-même, mais surtout par ses suites. Une demi-mondaine de Pékin avait deux amants : la chose se voit en Chine, comme en Europe. L'un d'eux devint, un jour, horriblement jaloux de l'autre et prit de l'opium à dose suffisante pour passer de vie à trépas et laisser la place libre à son heureux rival. Celui-ci ne fut nullement satisfait de la délicate attention de son coassocié d'hier : cette mort, dont la cause ne faisait de doute pour personne, allait lui donner maille à partir avec la justice. Pour simplifier la procédure, il prit de l'opium à son tour. On voit, en Occident, quelques-

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

unes de nos plus brillantes « tarifées » se tailler une petite célébrité éphémère, dans le suicide des jeunes hommes, à l'âme simple et candide, qui se font sauter la cervelle pour elles : deux suicides seraient la gloire ! Notre élégante Pékinoise, plus modeste, comprit que ces deux morts, loin de lui faire une réclame retentissante et lucrative, ne pourraient que lui procurer des démêlés avec la justice ; elle imita ses deux protecteurs et avala suffisamment d'opium pour aller les rejoindre dans l'autre monde.

La jalousie, la colère, le dépit sont les grandes causes des morts violentes, pour affaires de famille. Mais il en faut moins, parfois. La Chinoise est très impressionnable et une observation un peu dure, une légère contrariété peuvent fort bien la pousser à se tuer. Je tiens le fait suivant de l'un de nos missionnaires qui en fut le témoin, il y a déjà longtemps. Un soir d'été, dans un village des environs de Pékin, un soldat qui était chrétien se préparait à se rendre à l'église pour la prière. Il dit à sa femme de se hâter, pour ne pas arriver trop en retard. Celle-ci n'ayant pas eu l'air d'entendre, son mari répéta, sur un ton plus fort et un peu impérieux, son observation et partit pour l'église. N'ayant point vu venir sa femme, aussitôt la prière finie, il se précipita chez lui et l'y trouva pendue à une porte, mal pendue, il est vrai, car il fut possible de la ramener à la vie : cette femme raconta, plus tard, au missionnaire que les observations de son mari l'avaient vivement contrariée et qu'elle avait voulu en finir avec la vie.

Peut-être cette femme avait-elle voulu, simplement, effrayer son mari, car la simulation de suicide est assez fréquente. A la suite d'une discussion, d'une vexation, d'un acte de colère, une femme crie bien haut qu'elle va se tuer, mais elle a soin de prendre peu d'opium, de se jeter dans un puits qui n'a pas d'eau ou dans une rivière à peu près à sec. Et elle ne fait aucune résistance aux soins empressés qu'on lui prodigue pour la ramener à la vie.

Ces menaces produisent toujours l'effet désiré. L'entourage ne peut savoir quelle est la pression du « t'si » et quelles seront les conséquences de la « ventrée de colère ». Ces questions de ménage, jugées par le

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

suicide, sont toujours fort désagréables. Non point que la justice intervienne ; celle-ci en général se tient soigneusement à l'écart : elle laisse, aux gens, le soin de régler leurs affaires en famille. Mais les parents de la suicidée profitent de la circonstance pour faire du chantage, demandent au mari des sommes toujours élevées et, chose capitale et ruineuse, de belles funérailles. Celui-ci paye pour éviter que le différend ne soit porté devant les tribunaux. Aussi faut-il voir, dès qu'un suicide ou une tentative ont eu lieu, l'empressement de toute la famille à donner des soins à la victime. Peu de temps après mon arrivée à Pékin, je fus le témoin, dans une maison voisine de la Légation, d'un fait d'empoisonnement et vis les parents à l'œuvre. La jeune femme était à moitié couchée. Sa belle-mère lui soulevait la tête. Tout autour d'elle, une collection de plats, bouilloires, contenant de l'eau chaude, du thé, de l'eau de savon, des barbes de plumes. Le mari, plus mort que vif, ouvrait de la main gauche la bouche de sa femme, tandis que de la droite, armée de l'extrémité de sa natte en guise de pinceau, il chatouillait convulsivement la gorge de l'intoxiquée, pour provoquer des vomissements. Pendant cette opération, éminemment comique, l'entourage criait, excitait la malade de la voix et du geste, lui donnait des conseils. Le cas n'était pas grave et une bonne dose d'ipéca suivie, après effet, de l'ingestion d'un peu de permanganate de potasse, remit cette femme sur pied.

@

SITUATION PÉNIBLE ; MAUVAIS TRAITEMENTS ; CHAGRINS. — Les causes de suicides qui se rangent sous ce chef sont presque toujours d'ordre intérieur : peines physiques, peines morales, la plupart du temps, supportées dans la famille. C'est encore chez la femme que nous trouvons la plus grande proportion de ces morts violentes. Nous avons déjà parlé du rôle tout à fait inférieur de la femme dans la société chinoise et dit qu'elle ne commençait à jouer un rôle, que le jour où elle était belle-mère. Mais à partir de ce moment-là son influence est, souvent, néfaste et, dans bien des cas, si la justice intervenait pour ces suicides d'ordre intérieur, on pourrait lui crier : « Cherchez la belle-mère. » Celle-ci, en Europe, relève de la pochade

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

et du vaudeville ; en Chine, elle pourrait, surtout, alimenter le répertoire mélodramatique.

Cette situation de la femme sera, sans doute modifiée par le vent de modernisme qui souffle sur la Chine. La transformation sera lente, mais viendra. Déjà beaucoup de jeunes femmes, surtout dans les ports ouverts et les villes où résident des étrangers, se mêlent à la société des hommes, fréquentent des clubs, lisent, écrivent même dans les journaux. Certaines parlent dans les réunions publiques, suivent les cours des nouvelles Universités. Quelques-unes même n'hésitent pas à manœuvrer la bombe. Lisez les « Mémoires » de cette charmante Sou Mé tcheng, vous y verrez, non point la Chinoise moderne, mais les aspirations de nombre de ses compatriotes. La femme chinoise ne veut plus, dans la rue, « marcher à trois pas derrière son mari, » mais à côté de lui. Cependant il est à croire que l'autorité tyrannique de la belle-mère résistera, longtemps encore.

On ne demande jamais à une jeune femme : « Êtes-vous heureuse dans votre famille nouvelle ? » Mais : « Dans quels termes êtes-vous avec votre belle-mère ? » Ce fait montre bien que la belle-mère ne doit pas toujours être une compagne folâtre pour sa bru.

Le rôle de la belle-mère commence, de bonne heure, et ceci résulte de l'organisation même du mariage, dans la société chinoise. Les enfants, très jeunes, sont fiancés, par leurs parents. L'homme et la femme s'épousent, presque toujours, sans se connaître ; dans tous les cas, ils n'ont jamais été consultés. Les sentiments des intéressés ne comptent point ; les parents seuls ont voix délibérative et prépondérante, en matière de mariage. Très souvent, la fiancée, à peine figée de quatre ou cinq ans, est prise par sa future belle-mère, à qui elle servira, en général, de domestique, jusqu'au jour où le mariage sera consommé, c'est-à-dire vers l'âge de quinze ans, au plus tôt.

La situation de ces brus, à l'état latent, est des plus précaires. Elles sont les esclaves de leurs belles-mères *in partibus*, qui les tyrannisent, les maltraitent. J'ai soigné, au commencement de l'année dernière, à l'hôpital

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

français de Nan-T'ang, une petite fille âgée de neuf ans, fiancée depuis plusieurs années. Elle avait été rouée de coups, par sa belle-mère, et portait, sur le corps, des plaies nombreuses. Elle resta plusieurs mois à l'hôpital, et demanda aux Religieuses de la conserver, auprès d'elles, pour la soustraire à l'autorité de la mère de son fiancé, chez laquelle elle n'osait revenir, par crainte de mauvais traitements. Ceux-ci peuvent aller jusqu'à la torture et entraîner la mort. J'en prendrai comme preuve l'extrait d'un rapport officiel, adressé à l'Empereur actuel.

« Depuis quelque temps, les gens du peuple ont pris l'habitude de recevoir et de nourrir, chez eux, les fiancées de leurs fils, dès l'âge de trois ou quatre ans. Certainement, il en est qui les élèvent avec bonté. Mais il en est aussi, pourtant, qui les maltraitent cruellement, selon leur caprice, au point de leur donner la mort.

Votre serviteur a lu le rapport du sous-préfet de Liou-Hang-Hien, sur le procès intenté à une femme du peuple, dont le père s'appelait Tchou et le mari Lèao. Elle a fait mourir, de propos délibéré, la sœur cadette du nommé Lou, qu'elle nourrissait chez elle pour la donner en mariage à son fils. Le sous-préfet a fait l'inspection du cadavre. La sœur de Lou avait à peine six ans. Dès l'âge de trois ans, elle avait passé dans la famille de son fiancé pour y être nourrie. Elle était faible et malade. Sa belle-mère la prit en aversion.

Le 16 janvier, la sœur de Lou, ayant le flux de ventre, salit son caleçon. Sa belle-mère lui brûla les deux coudes, avec une baguette de bois aromatique allumée. La sœur de Lou poussa de grands cris. La belle-mère, avec des pincettes chauffées au feu, lui brûla les sutures du crâne du côté gauche. La sœur de Lou redoubla de cris. Alors, la belle-mère résolut de lui donner la mort. Puisant de l'eau bouillante, avec une grande cuiller, elle la jeta sur la sœur de Lou et lui brûla le sommet du crâne, les deux

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

angles du front, la gorge, le cou et le côté droit jusqu'à la jambe. L'enfant mourut peu après ¹.

Les petites filles, ainsi maltraitées, se donnent la mort.

La tyrannie de la belle-mère s'exercera, encore, sur la bru, mais celle-ci sera, très rarement, aussi malmenée physiquement : quelques gifles, quelques bousculades seront les plus importantes voies de fait. Mais les agaceries, exaspérations, tortures morales seront légion. La jeune femme boira, jusqu'à la lie, la coupe de l'humiliation. On lui reprochera sa gourmandise, sa paresse, sa stérilité, sa claudication, son strabisme, car tout est, pour la belle-mère, un prétexte excellent pour se rendre désagréable. Un jour, une vieille mégère arrive à l'hôpital, avec sa bru, une belle et jeune femme, ayant l'air honteusement humble d'un chien battu. Celle-ci avait les deux canines supérieures mal implantées et faisant saillie en avant. Depuis plus de trois ans, ces deux dents étaient la bête noire de la belle-mère qui accusait sa bru de se moquer d'elle, prétendant que ces dents « lui faisaient les cornes ». Force gifles et force horions avaient été reçus, qui n'avaient d'ailleurs nullement corrigé l'attitude vicieuse des dents. Pour mettre fin à ces mauvais traitements physiques et moraux, la jeune femme vint me prier de lui arracher ces deux canines, cause de tout son mal. J'espère que l'avulsion aura ramené le calme dans le ménage.

Les belles-mères, par leurs agaceries et leur conduite à l'égard de leurs brus, préparent admirablement le terrain pour le suicide dont bien souvent une cause futile, discussion, menace, gros mots, sera la cause déterminante.

La prostitution, qui fleurit en Chine, joue un rôle indirect, mais important, toutefois : des petits garçons ² et surtout des petites filles se donnent la mort, ordinairement en absorbant de l'opium, pour échapper

¹ Ce rapport se trouve traduit dans COUVREUR, *Choix de documents*.

² Il existe, partout en Chine, des maisons de prostitution où les pédérastes trouvent des petits garçons ; quelquefois les établissements sont mixtes. On y voit des petites filles et des petits garçons ayant sept à huit ans à peine. Ces

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

aux mauvais traitements que leur font subir les directeurs de maisons de tolérance.

Le *North China Daily News*, du 14 octobre 1896, racontait qu'à Sou-Tcheou trois petites filles d'un de ces établissements tentèrent de s'empoisonner et que l'une d'elles mourut. La cause était la brutalité de leur maître.

Il y a quelque temps, une fillette de sept à huit ans me fut amenée à l'hôpital, les avant-bras et les bras gangrenés par places, la figure couverte de plaies. Après enquête, difficile à faire, l'enfant n'osant guère parler, j'appris que les plaies résultaient de morsures faites par un homme à qui elle avait été vendue, qui abusait d'elle et qui, pour s'exciter, se livrait à des actes de sadisme. Les cas de ce genre sont assez communs. Or, ces fillettes mal nourries, battues fréquemment, traitées souvent en parias, torturées par leur propriétaire, se jettent dans les puits ou se pendent, car elles ne peuvent que difficilement, faute d'argent, se procurer de l'opium ¹.

Les chagrins, dont la nature peut être des plus variables, sont aussi des facteurs qui méritent d'entrer en ligne de compte. Nous en parlerons, surtout, à propos du suicide par piété filiale et n'envisagerons, ici, que ceux qui peuvent résulter de l'amour malheureux, de la perte d'une situation, du dégoût, de l'écœurement.

établissements sont de notoriété publique et les Étrangers peuvent, sans aucune difficulté, y pénétrer.

¹ Voici qui pourra encore donner une idée des mauvais traitements infligés aux petites filles vendues aux personnes riches. Pendant la nuit du nouvel an chinois, des présents sont offerts à toutes les divinités, sous forme de gâteaux, de fruits, etc. Une petite fille s'étant permis de prendre sur une table, chez son maître, quelques-uns des présents destinés aux divinités, fut d'abord battue, puis jetée dehors. Le matin elle fut trouvée les mains gelées. Alors son maître, la saisissant par les avant-bras, lui appliqua les deux mains sur les charbons ardents. Les brûlures furent profondes. L'enfant, fut ensuite menée à l'hôpital. Quand je l'examinai, deux jours après son admission, je constatai qu'à la main gauche les deux dernières phalanges de chaque doigt étaient à peu près complètement détruites. Les lésions étaient encore plus accusées du côté droit. Cette enfant a été laissée à l'hôpital, d'où elle ne sera jamais, sûrement, retirée par son propriétaire.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le suicide par chagrin d'amour n'est pas très fréquent, en Chine. Il n'en serait pas de même, au Japon, si nous nous en rapportons à la statistique sus-mentionnée. L'histoire chinoise en a, cependant, enregistré un certain nombre, entre autres celui du fondateur de la dynastie présente, Chountze. Ce prince était tombé follement amoureux de la femme de l'un de ses généraux et avait essayé, mais en vain, de la séduire. Pensant que le mari était un obstacle à son succès, il lui confia — tel David à Urie — le commandement d'une expédition lointaine dont il ne revint pas. Mais la générale s'obstinait à défendre sa vertu. Le pauvre Empereur commença par abdiquer, puis, finalement, désespéré, se donna la mort.

Le chagrin, par écœurement de l'ingratitude de leur chef, pousse parfois les mandarins, mis peu à peu de côté, délaissés, malgré leur dévouement, à se donner la mort. En voici un cas classique, connu de tous les lettrés :

« Sous la dynastie des Tcheou (1134-256 av. J.-C.), dans le royaume de Tcheou, sous le règne de Tchou-houaï-ouang, un mandarin nommé Kiou-Yuan était célèbre par sa fidélité et sa sagesse dans l'administration. Calomnié auprès du roi, par la jalousie d'une concubine et des autres ministres, il fut condamné à l'exil, sur les bords du fleuve Siang-Kiang. Là, après avoir écrit plusieurs livres, restés fameux, accablé par le chagrin, il se jeta dans le fleuve et mourut, le cinquième jour de la cinquième lune. C'est pourquoi on lui jette, chaque année, en offrande, dans les fleuves, du riz enveloppé dans des feuilles de roseau et, ce jour-là, tous les Chinois mangent ce mets en souvenir de Kiou-Yuan.

A ces suicides par dégoût moral, il faut, pour terminer, joindre ceux qui relèvent du dégoût physique. On les voit surtout chez les femmes. La fille d'un chef de bannière avait été mariée par son père à un homme horriblement laid, répugnant, qui, de plus, était une brute, rouant sa femme de coups. Les rapports avec son mari étaient odieux à la femme, qui le supporta pendant un certain temps. Aussi, un jour, à la suite d'une discussion, prit-elle de l'opium pour mettre fin à cette pénible situation.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

@

POINT D'HONNEUR ET « PERTE DE FACE ». « Perdre la face » est une expression que tout le monde comprend et emploie, en Chine, mais dont il est difficile de donner une définition exacte, tant sont nombreuses les situations auxquelles on l'applique, tant elle dépeint d'états particuliers, absolument différents les uns des autres. « Perdre la face » correspond à toutes les blessures d'amour-propre, à tous les froissements de point d'honneur. Dans son sens le plus général, elle embrasse toutes les formes et tous les degrés de l'humiliation. La susceptibilité étant fonction du caractère de chaque individu, on voit combien sera variable la gamme des « pertes de face ». Tout et rien, un oui ou un non, vous font « perdre la face ». Un candidat échoue aux examens, il « perd la face » ; un domestique vous vole et vous le prenez sur le fait, il « perd la face » ; un loustic se moque de vous dans la rue, vous lui répondez et faites rire l'entourage, à ses dépens, il « perd la face » ; vous avancez une chose que vous ne pouvez prouver, vous « perdez la face ». « Perdre ou avoir la face », voilà une question capitale pour tout Chinois, Empereur, mandarin ou coolie, et nous allons voir, tout à l'heure, que beaucoup de Célestes perdent la vie pour « sauver la face ».

Ce que nous appelons le point d'honneur rentre dans la « question de face » dont il n'est qu'une des nombreuses formes. Le suicide par point d'honneur — tel que nous comprenons ce dernier en Europe — existe parfaitement en Chine. Un des cas les plus connus est celui du dernier des Ming ¹. Dès que l'Empereur apprit que les Mandchoux étaient les maîtres de Pékin et qu'il était, en conséquence, déchu de son trône, il se pendit à un

¹ Voici la lettre écrite *avec son sang*, par Hoai-tsong, le dernier des Ming, à Li-tseu-Ching, le chef des révoltés qui s'était emparé de Pékin :

« J'ai perdu le royaume que j'avais hérité de mes pères. J'ai achevé, en moi, la race royale que tant de rois, mes ancêtres, avaient perpétuée jusqu'à moi. Je vais donc me fermer les yeux pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran. Je vais me priver de la vie, parce que je ne pourrais souffrir d'en être redevable au dernier et au plus indigne de mes sujets. Je ne puis plus paraître devant ceux qui, ayant

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

arbre du palais pour ne pas survivre à sa honte. Durant la guerre sino-japonaise, l'Empereur actuel, en présence du désastre de ses armées, dit à son entourage, à la nouvelle de la marche des troupes victorieuses du Mikado sur sa capitale :

— Je sais ce qui me reste à faire. Il y a encore des branches à l'arbre du parc auquel s'est pendu le dernier des Ming.

Les circonstances ne lui ont pas donné l'occasion de passer de l'idée à l'acte.

« L'histoire chinoise a consigné la fin du dernier des Song. Les flottes tartares avaient détruit les dernières forces chinoises, sur les côtes du Kouang-Tong, quand le premier ministre Lo-sieou-seu, voyant qu'il n'avait plus d'espoir de salut, prit le prince entre ses bras, se jeta avec lui dans la mer en disant :

— Il vaut mieux mourir libres que de déshonorer les ancêtres de l'un de nous, par une honteuse captivité ¹.

Souvent, les insuccès politiques ou militaires se jugent par le suicide : on a beaucoup parlé de celui de l'amiral Ting, qui, après l'écrasement de la flotte chinoise, à Oué-a-Oué, essaya, par une mort violente, d'honorer la défaite lamentable de son escadre.

Le suicide par point d'honneur se voit surtout dans les hautes sphères sociales et administratives. Il est très glorifié par le confucianisme et très admiré par les lettrés chinois, aussi faut-il voir le regard approbateur de ces derniers, quand vous leur dites connaître l'histoire de Ou-tchong-song, ou surtout celle du censeur Ou-kou-tou.

Le premier ² était un vieil académicien, ancien juge criminel du Kouang-si, qui, en 1861, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dut se réfugier à Chou-san, pour échapper à la révolte des Taï-pings. Il passait son temps à

été mes enfants et mes sujets, sont présentement mes ennemis et des traîtres. Il faut que le prince meure, puisque l'État meurt aussi.

¹ POTHIER, *Histoire de la Chine*.

² Cité par MAC GOWAN, *Self-Immolation by fire (Chinese Recorder)*, 1888.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

méditer, dans le temple de Confucius, sur la loyauté et le dévouement des serviteurs de l'État, pensant surtout à un de ses élèves mort, avec honneur, en combattant pour l'Empereur, et à ceux de ses amis qui, dans des circonstances identiques, avaient laissé une bonne mémoire pour la postérité. Il chercha à réparer ses fautes et à effacer la honte de mourir tranquillement dans un lit, alors que la Chine était en danger. Pressentant la capitulation de Chou-San, il construisit, dans la cour du temple, un bûcher et, lorsqu'il apprit que les Taï-pings étaient les maîtres de la place, il monta sur son bûcher, pressant sur sa poitrine les tablettes de Confucius, et ordonna à ses domestiques de le faire brûler.

Le cas d'Ou-kou-tou est dans toutes les mémoires des Pékinois. Celui-ci était un censeur du Palais, qui avait protesté d'une façon très énergique, contre l'élection au trône de Kouang-Siu, l'Empereur actuel, qu'il ne considérait pas — à juste titre d'ailleurs — comme le successeur légitime de Toung-tche ; Kouang-Siu ayant été proclamé Empereur, Ou-kou-tou ne pouvait plus servir sous un Prince dont il avait contesté les droits au trône et se donna la mort. L'Empereur, pour perpétuer le souvenir de ce « suicide honorable », a fait élever une pagode à Ou-kou-tou ¹.

Le 16 août 1900, je fus le témoin d'un suicide par point d'honneur, chez un modeste employé du Palais impérial.

La Cour avait fui, deux jours avant, de Pékin, dans un désordre extrême. Le 16, après avoir délivré l'évêché et nettoyé le quartier avoisinant, nous entrâmes dans la première enceinte du Palais et vîmes butter contre une des portes du parc impérial, solidement fermée. Nous nous mîmes en devoir de la faire sauter et, quand nous pénétrâmes dans l'enceinte, nous trouvâmes, derrière la porte, « baignant dans une mare de sang », le gardien resté fidèle à son poste et qui avait préféré se donner la mort plutôt que de voir s'ouvrir une porte dont la surveillance lui était confiée.

¹ Voir pour les détails le chapitre suivant : *Comment savaient mourir les vrais Disciples de Confucius.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les Souverains, les moralistes ont tenu à glorifier la mémoire de ceux qui ont préféré la mort au déshonneur. Dans un petit livre illustré, très répandu en Chine, *les Vingt-quatre Exemples de piété filiale*¹, sorte de manuel de morale populaire, nous trouvons un cas de ce genre intitulé : *la Femme de Tchou-yen-Cheou*.

« A l'époque de la dynastie des Tang (618-905 ap. J.-C.), sous le règne de Tsao-tsoung (889-905), il y avait un grand mandarin du nom de Yang-Shing, dont la femme avait un frère appelé Tchou-yen qui fut accusé d'avoir trempé dans la conspiration d'un autre mandarin rebelle. Tien-Chun-Yang-Shing les fit arrêter pour les faire mettre à mort. Ouan-che, l'épouse de Tchou-yen, lui dit, au moment de son départ :

— Je ne sais si votre voyage sera heureux ou malheureux. Je vous conjure de m'envoyer, chaque jour, des nouvelles pour me tranquilliser.

Un jour, il n'arriva point de nouvelles, et Ouan-che dit :

— Je n'ai plus de doute sur ce qui est arrivé.

Elle fit armer ses serviteurs et garder les portes de la maison. Mais voyant arriver de nombreux cavaliers pour l'arrêter, elle fit mettre le feu à sa demeure, et disant : :

— Je ne souffrirai jamais la violence et le déshonneur !

elle se jeta dans les flammes. Confucius a loué la vertu de Ouan-che ; il dit dans le *Lun-Yu* :

« une énergique volonté ne laisse point de place au déshonneur !

et ces paroles sont à l'éloge de Ouan-che.

Si les suicides par « pertes de face » ne se produisaient que pour des raisons d'un ordre aussi élevé que celles dont nous venons de parler, ils

¹ Il existe de cet ouvrage une excellente traduction, due à notre compatriote, M. SCHERZER.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

seraient relativement rares. Mais le suicide est tellement passé dans les idées des Chinois et la « perte de face », chose si facile, qu'il faut, parfois, des motifs peu sérieux pour amener les Célestes à cette résolution extrême.

Tous les ans, à l'époque des examens, les suicides sont fréquents : certains candidats malheureux ne veulent pas survivre à leur insuccès. Un fonctionnaire par intérim, débordé de besogne ou maladroit, laisse arriver le nouveau titulaire au poste, sans avoir terminé son travail : craignant la réprimande, la punition, la « perte de face », il se suicide. La *Gazette de Pékin* enregistre souvent des morts de ce genre. Un mandarin, destitué et rétrogradé, préfère quelquefois absorber une dose d'opium, suffisante « pour sortir de la vie par le chemin le plus court », plutôt que subir l'humiliation de la perte de son rang.

Une situation ridicule, quelle qu'elle soit, est toujours une « perte de face ». La suivante est, particulièrement, pénible aux jeunes mariées et les détermine au suicide. La virginité de la fille qui se marie est une question très importante, pour les Chinois et surtout pour les Mandchoux. Le jour où ont lieu les premiers rapports, la belle-mère remet à sa bru un morceau de soie blanche qui, quelques heures après, doit être rendu maculé de sang : celui-ci est, pour les Chinois, la preuve palpable de la déchirure de l'hymen. Cet intéressant oripeau est montré, par la belle-mère, à toute la famille et les parents se congratulent mutuellement. Mais si la fille n'était plus vierge, des difficultés commencent. Beaucoup de maris et parents transigent, moyennant finances, données par le père de l'épousée. Quelquefois, cette dernière est renvoyée dans sa famille : c'est pour elle une humiliante et honteuse « perte de face » qui peut se juger par le poison.

Le suicide est encore destiné à mettre fin aux cancans, aux lazzis des voisins. Un de mes amis, qui laissera un nom parmi les explorateurs de l'Asie, a été — et il ne s'en doute point — aux confins du Thibet et de la Chine, la cause occasionnelle de la mort violente d'une jeune Chinoise, à laquelle il avait, par des sapèques, inspiré une passion. Dans ce pays, où

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'Européen est peu ou pas connu, se donner à lui est une déchéance et surtout une source de commérages. Cette fille devint la risée de son village, on l'appelait « la femme du diable étranger », on la taquinait constamment, non point sur la fragilité de sa vertu, mais sur le choix de l'amant qu'elle avait fait : poussée à bout, humiliée, elle s'empoisonna.

On « perd la face », non seulement aux yeux des autres, mais à ses propres yeux et ces « pertes de face intimes », si je puis dire, se terminent aussi par la pendaison, la noyade.

Quelquefois, une jeune fille déflorée se rend compte de la faute commise, et se donne la mort. Quelquefois un mari impuissant, malgré les nombreux aphrodisiaques de la pharmacopée chinoise, se coupe la gorge, pour ne pas avoir à rougir de sa faiblesse. Tantôt c'est une femme qui s'empoisonne, quand elle a un mari à qui Brown-Sequard, lui-même, n'aurait pu rendre un semblant de jeunesse : ainsi s'expliqueraient, paraît-il, quelques suicides, au lendemain du mariage.

@

QUESTIONS D'ARGENT. — Le rôle de l'argent est considérable, capital, en Chine. L'argent mène à tout et la considération est, en général, fonction de la fortune. Rien ou bien peu de choses résistent à l'argent. Une situation officielle est cotée, non d'après l'honneur qu'on en retire, mais d'après les revenus pécuniaires qu'elle donne ; aussi les Chinois ayant eu, jadis, de l'argent, un peu ou beaucoup, et qui brusquement en sont privés, se trouvent-ils très malheureux. Ils n'ont pas le courage et la résignation de supporter ce revers et, au lieu de lutter pour reconquérir leur fortune passée, préfèrent se donner la mort.

Le suicide se voit, assez fréquemment, chez des commerçants, ruinés par de mauvaises affaires. Beaucoup cependant aiment encore mieux filer, pour se soustraire à la colère de leurs créanciers. Le suicide serait plus commun dans le Sud que dans le Nord. Les joueurs lui fournissent, aussi, un appoint important, quand ils sont à bout de ressources. Mais c'est, surtout, parmi les fumeurs d'opium que se rencontrera la plus grande

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

proportion de morts volontaires, pour question d'argent. Le fumeur d'opium, s'il n'a pas une grosse fortune, arrive rapidement à la ruine. Il ne travaille plus et sa passion lui coûte fort cher. Lorsque vient le moment où ses ressources ne lui permettent plus de la satisfaire, il réunit les derniers sous qui lui restent et achète une dose d'opium suffisante pour lui procurer, par son absorption, le calme du dernier sommeil.

A côté du suicide par amour de l'argent, il faut placer le suicide par désintéressement exagéré des richesses. Mais ce dernier est chose exceptionnelle ; j'en ai vu un cas mentionné, dans les auteurs chinois. Peut-être est-ce même un exemple unique, dans l'histoire de ce peuple qui n'a qu'un culte : celui de l'argent.

« Sous la dynastie des Tcheou, dans le royaume de Kin ¹, le Prince Kin-ouen-kong, chassé par le Roi son père, s'enfuit dans le royaume de Ouée. En route, il n'avait à manger que des herbes sauvages : un de ses fidèles compagnons nommé Kié-dje-t'ouï se coupa la chair d'une jambe et la fit cuire pour son maître. Quelque temps après le Roi mourut et Kin-ouen-kong, rappelé de l'exil, lui succéda et distribua des récompenses à ceux qui l'avaient accompagné dans son exil. Kié-dje-t'ouï, ne voulant rien recevoir, alla se cacher, avec sa mère, dans les montagnes. Le Roi, après l'avoir fait vainement chercher, ordonna de mettre le feu aux bois des montagnes pour l'obliger à sortir de sa retraite. Kié-dje-t'ouï préférant mourir, plutôt que de recevoir une récompense, se jeta dans le feu et mourut le cinquième jour de la troisième lune.

« En apprenant sa mort, le Roi fut rempli de douleur et lui fit élever une pagode sur une montagne pour aller, chaque année, y offrir un sacrifice. Et maintenant, les Chinois, le jour anniversaire de la mort de Kié-dje-t'ouï, n'allument pas de feu, et mangent

¹ D'après le Père WIEGER, *Rudiments de parler chinois* (Morale et usages populaires).

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

des mets froids : c'est pour ce motif que ce jour s'appelle *Hanche*, jour où l'on mange froid ¹.

@

FIDÉLITÉ CONJUGALE. — La fidélité conjugale est considérée comme une très grande vertu, par les Chinois, et tous les moralistes la célèbrent.

Nous allons étudier l'influence de cette fidélité chez la fiancée, l'épouse, la veuve. Le suicide, par fidélité conjugale, n'est pas connu chez l'homme.

La jeune fille, destinée, parfois depuis sa naissance, à un homme qu'elle ne connaît pas, se considère comme liée à lui et ces liens, résultant uniquement de promesses d'union future, faites entre parents, sont beaucoup plus difficiles à rompre que ceux du mariage. Si son fiancé meurt, elle prend le deuil. Souvent, elle refusera de se marier, « brûlant de chasteté perpétuelle », suivant l'expression chinoise car le mariage serait une insulte à la mémoire du défunt ². Elle peut même venir se suicider dans

¹ Je donne, sous toute réserve d'authenticité, ce récit. Un officier de marine, qui est, en même temps, un sinologue habile, m'a adressé une interprétation différente de cet événement qui se serait passé, en 635 avant Jésus-Christ.

« Le héros de l'épisode n'eut pas à refuser de récompense pour la bonne raison que, seul des compagnons du Prince fugitif, il fut oublié dans la distribution. C'est par dépit et par dégoût de la société qu'il se retira comme tant d'autres, dans les montagnes. La lecture d'une inscription sur une porte rappela au Prince ce dévouement resté sans récompense. Il fit chercher ses anciens compagnons et ne put les retrouver. Le Roi eut l'idée de faire mettre le feu aux forêts dans l'espoir que les habitants en sortiraient et que les recherches seraient ainsi plus faciles. Mais rien ne prouve que notre héros se soit laissé griller de bonne volonté.

[Note cf. [Tch'ouen Ts'iou et Tso Tchouan, tome I](#)]

² Ce célibat de la jeune fille est tenu en honneur, ainsi qu'en fait foi la requête suivante, adressée par Li-Houng-Tchang à l'Impératrice mère et à l'Empereur, au sujet de deux jeunes filles dont les fiancés étaient morts :

I. — « Kao-Kien-Hiun, préfet de Toung-t'chéou, signale la chasteté d'une femme établie à Toung-t'chéou, nommée Pan, fiancée à Tchéou-Hia-Hien.

« Avant la célébration du mariage, Tchéou-Hia-Hien est mort, dans l'endroit où son père exerçait la profession de juge. Sa fiancée, alors âgée de vingt-huit ans, le pleura amèrement, détruisit son trousseau et jura de ne contracter jamais d'autres fiançailles. Parce que la distance était grande, elle ne put aller aux funérailles. Dans son habitation à Toung-t'chéou, elle plaça une tablette avec le nom de son fiancé défunt, porta le deuil et garda la chasteté dans sa maison. »

II. — « Fang-tsoung-tcheng, sous-préfet de Tsao-Kiang, signale aussi la chasteté d'une femme nommée Lou, qui, encore jeune, fut fiancée à Touan-Youn-lin, de la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

la maison de son fiancé, et alors, considérée, grâce à sa mort, comme femme légitime, elle pourra reposer à côté de lui, dans le cimetière de famille.

Quels sont les sentiments qui poussent la jeune fille à pareille résolution ? La douleur causée par la perte de l'objet aimé ne peut être invoquée : quels sentiments peut-elle bien éprouver pour un futur mari qu'elle ne connaît pas, même de vue ? L'habitude, la routine si puissante en Chine — la chose se faisait autrefois et, partant, continue à se faire ! — sont des facteurs autrement importants. Mais il faut, avant tout, placer la gloriole, une sorte de coquetterie posthume : de tels suicides sont considérés comme très honorables et pour la victime et pour la famille.

Il est, paraît-il, très rare de voir une femme mariée se donner la mort, par fidélité conjugale. Deux cas, néanmoins, m'en ont été rapportés. L'un a trait à une femme que son mari voulait forcer à se prostituer, pour en retirer des avantages pécuniaires : celle-ci refusa longtemps et finit par s'empoisonner. Mais on peut se demander si la fidélité conjugale a été la cause du suicide, et si les mauvais traitements de son mari n'ont pas eu, aussi, une importance qu'on ne saurait négliger. L'autre concerne une jeune femme à qui son beau-père faisait la cour. Ne voulant point tromper

même sous-préfecture. Avant les noces, Touan mourut de maladie. La jeune fille, alors âgée de dix-neuf ans, passa dans la maison de son fiancé, s'acquitta de toutes les cérémonies du deuil et soigna, avec affection, sa belle-mère qui était veuve.

« Le temps du deuil écoulé, sa propre famille voulut la fiancer à un homme riche. Elle jura qu'elle n'y consentirait jamais. Les officiers, les notables, les voisins et d'autres attestent le fait. Le sous-préfet, après avoir attesté la vérité, m'a envoyé les lettres, les cahiers et les témoignages et demande une distinction honorifique.

« Les deux chastes femmes Pan et Lou ont gardé la chasteté, l'une dans sa propre maison, l'autre dans celle de son fiancé défunt. Durant de longues années, elles ont été constamment fidèles à leur résolution. Je crois devoir prier l'Impératrice et l'Empereur d'ordonner au Tribunal des Rites de perpétuer le souvenir de ces deux femmes chastes, afin que leur exemple contribue à la réforme des mœurs.

« J'ai informé le Tribunal des Rites et lui ai envoyé les cahiers et les attestations. Je prie humblement l'Impératrice et l'Empereur de lire cette note et de donner des instructions. Lettre respectueuse.

La réponse fut la suivante : » Nous permettons qu'on perpétue, par des distinctions honorifiques, le souvenir de Pan et de Lou. Que le Tribunal des Rites en soit informé. Respect à cet ordre. » (D'après COUVREUR, *Choix de documents.*)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

son mari, n'osant l'informer du danger que courait, pourtant, son honneur, elle trancha la difficulté en se pendant.

Le suicide des veuves est particulièrement intéressant. Il y a tout lieu de le considérer comme un vestige des anciens sacrifices humains, accomplis par les Chinois, sur la tombe des personnes qu'on enterrait. Ces sacrifices remontent à la plus haute antiquité, à un âge où la Chine commençait, déjà, à avoir un certain développement intellectuel et social, car selon l'opinion d'Herbert Spencer ¹,

« l'usage barbare des sacrifices humains ne commence guère à s'affirmer que parmi les peuples qui ont déjà franchi les premiers échelons de la civilisation.

Quinze à dix-huit siècles avant notre ère, ils étaient très fréquents : des parents, des serviteurs, étaient ensevelis, en même temps que le mort, pour l'accompagner dans sa transmigration. Le grand historien chinois, Seu-ma-t'sien, parle longuement de ces sacrifices, dans le *Chi-Ki*. Il y a longtemps que les sacrifices humains ont disparu. Confucius s'était énergiquement élevé contre eux. Les maisons, les personnages, les chevaux et tous les autres objets en papier qu'on fait brûler aujourd'hui, au moment d'un enterrement, sont des vestiges de ces sacrifices.

Le suicide des veuves, au commencement du siècle dernier, était pourtant encore assez fréquent. Le *Livre des rites* dit : « La femme est *un* avec son époux (même mort) et cela ne change pas, tout le temps qu'elle est en vie, c'est pourquoi elle ne se remarie pas si son époux est mort. » Pourquoi les veuves se donnent-elles la mort ? Parce qu'elles « brûlent de chasteté », répondent les classiques chinois. Mais si nous examinons, sérieusement, les mobiles du suicide, nous verrons que, bien rarement, la fidélité conjugale, le regret du mari entrent en ligne de compte. Ce sont des facteurs d'un ordre tout différent qui amènent la femme à « sortir de la vie par le chemin le plus court ».

¹ H. SPENCER, *Principes de Sociologie*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

La situation de la veuve est, presque toujours, pénible et difficile. Privée de l'appui de son mari, elle est, dans la famille, à la merci de sa belle-mère et de ses beaux-frères. La première pourra, tout à son aise, la tyranniser ; les seconds abuseront d'elle, ou essayeront de la vendre pour la prostitution. Si elle se prostitue, elle offense la mémoire de son mari. Si par hasard elle devient enceinte, sa faute est capitale, car la viduité des veuves est considérée comme un sacerdoce.

Une veuve ne se remarie pas. Elle offenserait la mémoire de son mari. Mais un veuf peut parfaitement se remarier, « reprendre une première femme », selon l'expression chinoise.

Autrefois, le suicide des veuves était tenu en honneur. C'en était assez pour exciter l'amour-propre et l'orgueil de beaucoup d'entre elles, qui préféraient, à une situation parfois pénible, une fin glorieuse, non seulement pour elles, mais pour leur famille. Peut-être même, souvent, les parents les encourageaient-ils, habilement, dans la voie du suicide, dans l'espoir de voir dresser un arc de triomphe ou même simplement placer une tablette commémorative de ce haut fait, dans le temple des femmes vertueuses. Ces arcs de triomphe, ces tablettes, portaient la mention « donné par ordre de l'Empereur » et, au-dessous, étaient gravés les noms et qualités de la femme.



Modèle des tablettes données par l'Empereur aux femmes vertueuses.

Tablette de M^{me} Sin-lin-che, femme honorée, par décision impériale de la Dynastie des Tsing, du 3^e rang du Mandarinat, pour l'ardeur de sa vertu. Témoignage honorable conféré par l'Empereur. Modèle du gynécée pour l'ardeur de sa vertu. Un jour heureux de la 7^e lune de la 22^e année de Kouang-Siu.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ces récompenses impériales étaient devenues un encouragement, et, au commencement du XVIII^e siècle, les suicides étaient tellement fréquents que Young-tchen, en 1729, fit paraître l'édit suivant :

« Qu'une femme reste attachée toute sa vie à un seul mari et ne se remarie pas est la doctrine reçue de tout l'empire. Mais dans cette manière de faire, il y a une grande différence entre la veuve chaste et la suicidée. Celle-ci suit, sans crainte, son époux, quand il meurt, et, quoique son sort puisse être dur, bien plus dur est celui de la veuve chaste. La morte n'a plus de peines à endurer, mais la veuve les a pendant des années encore. L'une sacrifie sa vie pour échapper à ses maux : l'autre les combat avec courage. De plus, les suicidées n'ont pas toutes les mêmes motifs de faire le sacrifice de leur vie. Parfois, c'est la crainte de la pauvreté ou l'incapacité de pourvoir à leurs besoins, ou bien, dans l'intensité de leur deuil, elles négligent de songer à l'avenir, oubliant de penser que, après la mort de son mari, les devoirs de la femme deviennent deux fois plus grands : le plus loin d'elle se trouvent les vieux parents de son époux, dont elle doit avoir soin, à l'intention de leur fils ; le plus près d'elle, sont les enfants du défunt qu'il faut enseigner et instruire, comme le père l'aurait voulu, sans préjudice des nombreux devoirs domestiques qu'il y a à remplir, en trop grand nombre pour pouvoir les énumérer. Peut-on dire maintenant, un seul moment, que toutes les responsabilités de la femme prennent fin après la mort du mari ?

Par cet édit, l'Empereur faisait savoir, dans toutes les provinces, qu'il refuserait, à l'avenir, de donner des tablettes ou d'autoriser l'érection d'arcs de triomphe.

Depuis cette époque, les suicides devinrent de moins en moins fréquents. On élève pourtant, de temps à autre, quelques arcs de triomphe. Il n'y en a pas à Pékin. La requête, par laquelle on demande l'autorisation de placer une tablette commémorative ou d'ériger un arc de triomphe, est

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

présentée par la famille à la signature des notables et au mandarin, à qui on graisse sérieusement la patte. Celui-ci transmet la demande à Pékin, et, quand l'Empereur émet un avis favorable, il envoie, en même temps, une somme d'argent pour l'érection du monument. Celle-ci est toujours insuffisante et la famille et le mandarin doivent la compléter.

Le magistrat doit se faire, officiellement, représenter ou assister à l'inauguration. Il doit faire allumer de l'encens, dans le temple de celles qui « brûlent de chasteté », le premier et le quinze de chaque lune, et deux fois par an, au printemps et à l'automne, il y porte des offrandes. Aussi est-il particulièrement flatteur, pour les familles, de voir le représentant de l'Empereur faire les genuflexions, devant l'arc de triomphe ou la tablette de l'un des siens.

Je ne connais pas de fait de suicide par fidélité conjugale à Pékin. Il serait d'ailleurs très rare dans le Nord. On le verrait plus fréquemment dans le Midi. Voici ce que dit à ce sujet Julius Doolittle ¹ :

« Parfois les veuves se suicident après la mort de leur mari. Les unes avalent de l'opium, puis se couchent et meurent près du corps. D'autres se laissent mourir de faim ou se noient. Un procédé assez commun, à Fou-Tcheou, consiste à se pendre en public et avec solennité, après avoir donné avis aux curieux. Les motifs qui déterminent ces malheureuses femmes à cet acte fatal sont complexes. Parfois, le regret du défunt y est pour quelque chose. Mais d'autres considérations aident puissamment leur douleur. Ce sont : la pauvreté, la crainte d'être maltraitées, l'appréhension d'être purement et simplement vendues par les frères du défunt, la vanité... Tout récemment, une jeune femme, ayant eu vent qu'on projetait de la livrer à une maison de débauche, annonça son intention de se suicider. Le matin du jour fixé, elle alla brûler de l'encens, dans le temple élevé à la mémoire des femmes vertueuses. Puis, revêtue de ses plus beaux

¹ J. DOOLITTLE, *loc. cit.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

atours et tenant un bouquet de fleurs, elle fut promenée en palanquin, porté par quatre porteurs, par les rues les plus populeuses. Elle se suicida dans l'après-midi de la façon suivante : Une plate-forme avait été élevée devant sa maison. A l'heure dite, elle y monta, jeta, aux quatre points cardinaux, un peu d'eau et de grain (provisions de voyage, apparemment), puis, assise dans un fauteuil, elle reçut les prosternations et condoléances de tous ses parents. Enfin, montée sur un tabouret, elle se passa la corde au cou, renversa le tabouret d'un coup de pied et se lança dans l'éternité.

Jadis, paraît-il, les mandarins venaient assister à ces scènes et se prosternaient devant ces héroïnes. Mais l'une d'elles, un jour, après qu'on lui eut rendu tous les hommages, refusa de s'exécuter ; depuis lors, les mandarins ont jugé prudent de s'abstenir.

Il ne faudrait pas confondre le suicide des veuves chinoises, avec le *suttisme hindou*. Dans l'Inde, le suicide de la veuve était la règle ¹ ; dans l'Empire du Milieu, il est l'exception. Là, il était obligatoire ; ici, il est facultatif. La veuve hindoue qui ne se fait pas brûler sur le bûcher de son mari tombe, par ce fait, au rang des parias. Aussi préfère-t-elle la mort, à la vie pénible de cette classe de la société. En Chine, toute contrainte, au moins apparente, est mise de côté. Le suicide, dans la majorité des cas, est perpétré librement. Et la femme ne peut, les castes n'existant pas en Chine, être terrifiée, comme la veuve hindoue, par la perspective de l'existence des parias, qui lui est réservée, si elle survit à son mari.

A la suite de guerres, d'expéditions, de razzias, quelques femmes, emmenées en captivité, préfèrent se donner la mort que d'être traînées à la suite des vainqueurs. Des faits nombreux de ce genre se sont produits, lors de la dernière révolte des Tai-pings. Certains auteurs considèrent ces

¹ L'autorité anglaise a lutté avec succès contre le *suttisme*, qui devient de plus en plus rare.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

suicides comme dus à la fidélité conjugale. Nous croyons que les femmes qui se donnent la mort, dans ces conditions, ne cherchent guère qu'à échapper à la captivité et aux peines physiques et morales qu'elle traîne à sa suite. Les femmes captives sont toutes, ou à peu près, vendues pour la prostitution.

Cependant l'histoire chinoise a donné le nom d'« honorable » à un certain nombre de suicides de ce genre : des jeunes filles qui se jettent à l'eau pour ne pas être violées : des femmes qui se coupent la gorge, plutôt que de se livrer aux vainqueurs. Dans les *Vingt-quatre exemples de piété filiale*, nous trouvons une histoire intitulée : *les Deux jeunes filles de la famille Theou*, célébrant le courage de deux jeunes personnes qui ont préféré la mort à la perte de leur virginité.

« Sous la dynastie des Tang, pendant le règne de Yong-tai, vivaient, dans la famille Theou-che, de la province de Tong-tien, deux sœurs d'une beauté remarquable. L'une avait dix-neuf ans et l'autre seize. Voyant leur pays ravagé par les brigands, les villages et les villes incendiés, elles s'enfuirent sur une haute montagne et se cachèrent dans une grotte, pour mettre à l'abri leur virginité. Découvertes par les brigands, pour ne pas être violées, elles se jetèrent dans un précipice où tous



leurs os furent brisés et y trouvèrent la mort. Leur renommée étant arrivée jusqu'à l'Empereur, il déclara la famille exempte de tout impôt et fit suspendre, dans leur maison, une tablette à la louange des deux jeunes filles.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Des faits identiques ont été observés, pendant la dernière guerre de Chine, en 1900. Un jour, avec une patrouille de marsouins, je découvris, dans un puits de Pékin, cinq femmes. Elles avaient dû s'y précipiter, en apprenant l'entrée des Alliés dans la Capitale du Fils du Ciel. Pour éviter de tomber aux mains des Japonais, des Russes et des Siks, de nombreuses femmes se jetèrent dans des puits à Tong-Tcheou. Je retrouve, dans les *Souvenirs de guerre* d'un « riz-pain-sel », un fait des plus probants à ce sujet et digne de figurer dans les *Vingt-quatre exemples de piété filiale* :

« Nous avons allumé un incendie, dans un coin du village, d'où l'on nous avait envoyé des balles et même des flèches. Une partie des maisons étaient embrasées ; nous fusillions les autres. Dans une cabane, nous fûmes assez heureux, des camarades et moi, de mettre la main sur une belle jeune fille. On essaya de la violenter, mais la mère l'arracha à nos brutalités, l'entraîna vers l'extrémité du village qui flambait et se jeta avec elle dans les flammes ¹.

@

MALADIES ET MISÈRE. — En Chine, comme chez nous, on voit des sujets atteints de maladie incurable, mettre, par le suicide, fin à une existence pénible. Nombre de tuberculeux demandent, à l'opium, le moyen de les « faire sortir de la vie par le chemin le plus court ».

Il en est de même pour la lèpre. Mais au facteur pathologique, se joint un facteur d'ordre familial et social. La lèpre, ainsi que le disent les Chinois du Sud, chez lesquels cette affection est très répandue, « brise les six liens » de parenté.

« Le lépreux avéré, rejeté par tous, se trouve déchu de ses droits d'époux, de fils, de père. Il est réduit à la mendicité et la misère physique vient greffer sur ce malheureux toutes ses tares : c'est un véritable objet d'horreur et ces vagabonds lépreux de Chine

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

dépassent tout ce que notre imagination peut concevoir sur la déchéance physique ².

Mon camarade, le médecin-major des troupes coloniales, Cazabianca, qui fut longtemps médecin du poste consulaire de Canton et qui a publié de fort intéressantes observations, sur les mœurs des Chinois, m'a communiqué le cas suivant de suicide pour lèpre :

« Je connais un cas de suicide authentique, pour lèpre et qui concerne l'ancien Préparateur du Laboratoire de bactériologie de l'Hôpital Doumer, le nommé Ah-K...

Ah-K... avait démissionné de son poste, plusieurs mois auparavant, quand, un beau jour, il se présenta à moi, porteur de placards erythémateux et infiltrés au niveau de la face.

Il me dit qu'il se savait atteint de lèpre et me demanda la confirmation bactériologique de son diagnostic. Il désirait prendre des mesures de prévention pour sa famille. Je fis une biopsie et obtins, séance tenante, la plus riche préparation de bacilles de Hansen que j'aie vue de ma vie : les germes y fourmillaient.

J'encourageai l'infortuné Ah-K..., de mon mieux, l'assurant que, avec une bonne hygiène et un traitement assidu par l'huile de chaulmogra, il avait, devant lui, de longues années d'existence à peu près normales.

Ah-K... me remercia en souriant et avec ce raffinement de politesse que les Chinois savent garder, dans les circonstances les plus tragiques. Il devait revenir me voir et se soumettre à mon traitement...

... Il ne revint pas ! A quelques jours de là, ses camarades m'apprirent que, désespéré « d'avoir brisé les six liens », il s'était

¹ Jacques GRANDIN, « Mes Exploits pendant la dernière guerre de Chine » (*la Revue*, 1^{er} mai 1902, p. 278).

² Médecin-major TOULLEC, *loc. cit.*

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

jeté dans la rivière des Perles et s’y était noyé. Il avait une trentaine d’années, était marié et père de famille.

Chez les gens aisés, quand un cas de lèpre est constaté, on l’élimine le plus vite possible. D’ordinaire, on installe l’infortuné à la campagne, avec ses concubines et ses domestiques ; les relations de la famille sont rompues avec lui. Dans certains cas, on l’empoisonne simplement. Parfois,

« on offre au lépreux un repas plantureux, fortement arrosé d’alcool, une vraie fête en l’honneur du prochain voyage, décidé par la famille et qui sera le dernier, car, dès que l’intéressé est ivre-mort, on procède à son inhumation ! ¹ »

Quelquefois le lépreux est, par un conseil de famille, condamné au suicide. Il se tue lui-même... à moins que les siens ne le « suicident » ².

.

« ... La conversation s’attarda, d’abord, comme il convient, sur des choses banales et protocolaires. Puis, la pensée de mon hôte se précisa davantage.

— Connaissez-vous, en Occident, une maladie appelée en Chine le *Dai Mah-Fong*, qui dessèche le corps et le rend pareil à une écorce racornie ou l’envahit d’une sève hideuse et bourgeonnante ³ ?

— Grand homme, répondis-je, si ma faible intelligence ne m’induit pas en erreur, l’affection dont il s’agit porte, en France, le nom de lèpre. Elle y a sévi, autrefois, à la manière d’un fléau et les

¹ TOULLEC, *loc. cit.*

² Mon ami, le médecin principal Abbatucci, secrétaire du Conseil de Santé des colonies fut le témoin d’un de ces suicides. Il en a donné le récit, en un conte à l’Edgard Poé, dont j’extraits les passages suivants. La scène se passe tout près de la frontière du Tonkin.

S. ABBATUCCI, la Mort du lépreux (*Le Parfum de la longue route*, Fournier, éditeur, Paris, 1927).

³ Le Chinois reconnaît trois types de lèpre : *Dai Mah-fong*, la lèpre normale ; *Kone-fong*, la lèpre sèche ; *Sam-toi-fong*, la lèpre héréditaire ou de troisième génération.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

personnes atteintes étaient reléguées dans des asiles ou obligées de se promener, revêtues d'une cagoule, en tintant une clochette pour prévenir les passants de leur présence. Mais, depuis, grâce à la vertu des dieux de l'hygiène, la maladie est devenue très rare.

« Les yeux bridés et inquisiteurs du mandarin se fixèrent sur moi avec bienveillance. Le *Dai Mah-Fong* était, selon lui, un champignon qui germe sur le corps humain, dans les pays chauds et humides, où poussent les banians aux racines empoisonnées. On se contamine, en buvant l'eau du sol où baignent ces racines. Rien de plus simple pour diagnostiquer la lèpre : il suffit de faire ingérer au suspect de la tisane de banian pour voir, aussitôt, éclater sur son corps, au bout de quelques jours, les efflorescences caractéristiques de la maladie.

Je jugeai inutile d'entamer une discussion, sur l'origine du hansénisme, avec un esprit cultivé à sa manière, mais dont j'étais séparé par quelques siècles d'empirisme.

Il n'y avait qu'un moyen de se libérer de l'affection, c'était de la passer au voisin, en cheminant sur les sentiers de l'amour. Le neuvième passage lui apparaissait, comme le point optimum, pour obtenir le blanchiment total. Sur cette conception thérapeutique, la femme chinoise avait organisé tout un commerce particulier, sous la rubrique de « vente de la lèpre ». Les passages successifs étaient plus difficiles à réaliser pour l'homme, souvent contraint à rechercher le viol des petites filles, à moins que, semblable aux vampires, il ne parvint à découvrir les restes d'un enfant récemment inhumé, dont l'ingestion, ajoutait-il, en puisant avec des baguettes dans la pyramide des gâteaux, constituait une recette infaillible.

Cependant, lorsqu'il s'agissait de *Sam-Toi-Fong* ou lèpre de la troisième génération, le mal était incurable. Il n'y avait plus qu'un seul moyen pour une famille honorable d'échapper à la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

contamination et au déshonneur : condamner le lépreux au suicide.

Sur ces mots, le mandarin se renversa sur son siège, pour déguster la dernière tasse de thé et, à travers la clarté fumeuse de la lampe à pétrole, sa figure pâle devint sinistre.

— Seigneur étranger, qui as bien voulu honorer, ce soir, de ta présence mon pauvre yamen, c'est à ce spectacle que je t'ai convié. Mon fils aîné, qui a exercé de hautes fonctions publiques, malheureusement atteint de lèpre à la troisième génération, a résolu, sur ma prière, de se donner la mort. Il est écrit, dans le onzième chapitre du *Tai-Hio*¹ par *Khong-Fou-Tseu* que : « l'art de bien gouverner une nation consiste, auparavant, à mettre le bon ordre dans sa famille ».

« Ce n'est qu'après sa disparition, que son nom pourra être inscrit sur les tablettes des Ancêtres ; et alors, honorablement, la famille viendra s'incliner devant sa mémoire, pour lui offrir l'encens et les repas funéraires. Ainsi le veulent les Rites Immuable qui règlent les destinées de l'Empire du Milieu, dont les frontières immenses sont inconnues, même de l'Auguste Personne qui réside à Pékin. »

J'avoue que j'aurais voulu chercher à me dégager de cette situation qui menaçait de devenir dramatique et angoissante mais, pouvais-je rompre les chiens et brûler la politesse à mon hôte ? C'était le condamner à perdre la face et à m'exposer peut-être à des représailles. Je me résignai.

Le mandarin se leva et, trottinant menu, se dirigea dans le fond de la salle. Puis, soulevant une trappe, dissimulée sous le plancher, il me fit signe de le suivre. Au bout d'une dizaine de marches, qui semblaient s'enfoncer sous la terre, nous arrivâmes

¹ *La Grande Étude.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

à une logette, disposée comme une baignoire de théâtre, dont l'ouverture était masquée par des lattes de rotin entre-croisées. Et voici ce qui s'offrit aux yeux :

Une salle profonde et baroque, véritablement sculptée sous les racines des arbres, bosselée de tuméfactions ligneuses, suintant l'humidité. Accrochées sur des *touis*, des lanternes en papier faisaient miroiter les lettres d'or des sentences chinoises, incrustées sur la laque noire. Dans le fond, l'autel d'un Bouddha monstrueux, environné d'une fumée odorante. L'idole, patinée par le temps, étalait sa graisse flasque et débordante au-dessus des jambes courtes et repliées, les yeux strambes, la bouche ouverte sur un mauvais sourire. Sur le plan antérieur, se dressait un dais de broderies jaunes recouvrant un lit de repos, encadré par des dragons écaillés d'or, la queue enroulée, les griffes déployées et menaçantes. Et sur cette couche, parmi les coussins et les fourrures, le chatoiement des étoffes, gisait le corps du lépreux misérable que les dieux d'Asie avaient condamné à mourir.

Deux adolescentes chinoises, aux cheveux noirs et aux joues fardées de rose, étaient occupées à préparer des pipes d'opium. Sur le point d'or immobile de la veilleuse en cristal, elles roulaient au bout d'une tige la goutte noire et épaisse, grésillant sur la flamme. Leur buste mince et flexible, les seins glissant sous la soie blanche transparente, s'inclinait en gestes lents et réguliers, hypnotisant l'œil hagard du lépreux, entraîné dans la tombe.

Il devait avoir fumé des pipes innombrables et le moment approchait où le corps, étiré par les fils invisibles de l'opium, se déchire et semble flotter, hors de terre, comme une écharpe de nuages. La figure du lépreux devenait d'une pâleur livide, sur laquelle se dessinait le relief des plaques violâtres et des bourgeons charnus infiltrés.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le silence du sanctuaire était seulement brisé par le froissement des étoffes, les courtes aspirations du fumeur et le clapotis de l'eau qui venait battre, sous mes pieds, les pilotis soutenant notre estrade. Tout à coup, abattu par la drogue, l'halluciné se renversa dans une convulsion, les yeux tournés, immobile comme un cadavre. Le drame nocturne touchait à sa fin. Sur un signe de sa compagne, une des jeunes filles se dirigea vers un gong, qu'elle effleura avec la tête d'un marteau.

Les dernières vibrations sonores venaient de s'éteindre, lorsqu'un craquement se produisit et je vis les cuisses énormes du Bouddha s'entr'ouvrir, comme pour un accouchement diabolique. De la fente jaillirent quatre gaillards musclés qui s'emparèrent de l'épave ivre-morte et la jetèrent sur une claie en bambou. Avec des cordes passées autour du cou et des membres, le lépreux fut enchaîné, puis transporté, jusqu'à la fente bouddhique. Un glissement, le flac d'un objet qui tombe dans l'eau. Devant le père, les traits crispés, mais impassible, le radeau filial était livré à la Rivière qui recueille les Ames des Trépassés. En prenant congé du mandarin, la sueur me coulait sur le corps et j'avais les membres brisés, comme si j'avais subi la torture.

« Si vous descendez les fleuves de Chine, à certaines époques de l'année, vous verrez parfois flotter, à la tombée de la nuit, des flammes vacillantes comme des lucioles qui voltigent au-dessus des haies. Ces bouées lumineuses sont destinées à éclairer la route des esprits errants, sacrifiés au Génie des Eaux pour n'avoir pu accomplir les rites des Ancêtres ¹.

¹ Dans certains cas, le lépreux est enterré vivant ou condamné au suicide par le poison. Ces mœurs sont encore d'un usage courant dans la Chine du Sud et le D^r Toullec, médecin du poste de Canton, en citait dernièrement des exemples. La mentalité chinoise a peu varié depuis le moyen âge et l'on sait qu'à cette époque il n'était pas rare de voir des lépreux périr sur le bûcher. Jeanselme raconte dans son opuscule sur *la Lèpre en France, au moyen âge et à la période contemporaine*, que le *ladre*, avant la séquestration, était soumis à une cérémonie qui le mettait « hors

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La misère est grande en Chine, et d'autant plus dure à supporter qu'on s'élève davantage vers les régions septentrionales de l'Empire, où l'hiver est très rigoureux. Dans ce pays, que certains de nos auteurs — M. Simon, par exemple, dans *la Cité chinoise* — présentent comme un petit paradis terrestre, où fleurissent le bonheur, l'égalité et la fraternité, rien, ou à peu près rien n'a été fait pour venir en aide aux malheureux.

La misère est-elle un facteur important de suicide ? Il faut d'abord, parmi les Chinois misérables, établir deux catégories : les professionnels et ceux que des revers de fortune, des circonstances tristes ont dépourvus de toutes ressources. Les premiers sont légions, surtout dans les villes, organisés en Société ayant un chef, imposant les aumônes aux commerçants qu'ils terrorisent par la menace facile de l'incendie de leur boutique. Malgré cela, la situation de ces mendiants n'est pas des plus brillantes et, souvent, on les voit en train de chercher au milieu des détritüs, lancés des maisons, dans la rue, leur maigre pitance, qu'ils doivent, en général, disputer aux chiens. Cette vie précaire, animale, où la diète forcée alterne, souvent, avec le jeûne obligatoire, ne paraît pas trop à charge à ces professionnels de la mendicité, car ils ont la philosophie ou l'insouciance de savoir se contenter de peu. Le suicide est relativement rare chez eux. J'entends celui qui a comme but de mettre fin à leur triste existence. Car, assez fréquemment, les mendiants se donnent la mort, mais alors, c'est presque toujours une satisfaction d'amour-propre, une vengeance, qui en sont les mobiles.

J'ai rencontré, plusieurs fois, surtout pendant l'hiver, des cadavres de ces malheureux dans les rues. Les uns sont morts de froid, les autres de faim : mais la mort n'a pas été volontaire. L'inanition est, en général, une nécessité à laquelle le pauvre diable n'a pu se soustraire. Et quand des

le siècle ». « Le lépreux était introduit dans l'église, le visage *embrunché*, c'est-à-dire enveloppé d'un voile ; il s'agenouillait devant l'autel, sous un drap noir soutenu par des tréteaux et entendait dévotement la messe. L'officiant, par trois fois, jetait sur le lépreux une pelletée du cimetière en disant : « Mon ami, sache que tu es mort au monde, *Sis mortuus mundo* », et il ajoutait, en manière de consolation : « *Vivus iterum Deo* ».

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

individus maigres, affaiblis, n'ayant pas mangé depuis deux jours, nus ou à peu près, couchent dehors avec des températures de 20 degrés, il n'y a rien d'étonnant à ce que, le lendemain, on les trouve congelés. Mais s'ils avaient rencontré une natte pour s'envelopper, une tasse de riz pour se garnir l'estomac, ils n'auraient pas hésité à les prendre, car ils n'avaient nullement envie de mourir.

Aussi croyons-nous qu'il faut beaucoup diminuer le rôle de la misère, comme cause de suicide, chez les pauvres professionnels. Ce rôle est des plus importants, chez ceux que des revers, la maladie, la paresse ont privés de moyens d'existence : la pendaison ou le poison sont les procédés les plus fréquemment employés, pour faire cesser leur triste situation. L'opium est une des grandes causes de la misère dans les familles dont le père est un fumeur. Tout est dépensé pour satisfaire la funeste passion : les enfants meurent de faim, et les seules ressources de la famille sont la prostitution de la mère et des filles, ou la mendicité, l'une et l'autre également peu lucratives. Aussi, assez fréquemment, ces gens-là s'empoisonnent-ils. « Un père qui fume l'opium peut, dans certains cas, amener sa femme et ses enfants à une telle misère, que la mort dans un rêve agréable (provoqué par le narcotique) leur paraît une délicieuse délivrance d'une situation pénible, une heureuse fin aux discussions intestines. »

@

PIÉTÉ FILIALE. FIDÉLITÉ DES SERVITEURS. « Des cent vertus, la piété filiale est la plus importante », dit un proverbe favori des Célestes. La piété filiale, telle que la comprennent les Chinois, a un domaine beaucoup plus étendu que celui que nous lui attribuons en Europe : respecter ses parents, c'est être filial ; faire les cérémonies des ancêtres, c'est être filial ; porter le deuil, pendant trois ans, c'est être filial ; servir loyalement son prince, c'est être filial ; se dévouer pour ses parents, jusqu'à la mort, c'est être filial.

Certaines de ces manifestations de la piété filiale peuvent, si elles sont spontanées, n'avoir rien de très personnel. Ce sont des manifestations de courtoisie ou de bon ton, auxquelles les Rites ont donné, si on peut dire,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

une formule. [Le Père Huc raconte](#), à ce sujet, une anecdote des plus caractéristiques. Il avait un courrier à expédier à Pékin et, sachant qu'un de ses maîtres d'école avait sa mère à la Capitale, il lui demanda s'il désirait lui écrire, et alors de se hâter de faire sa lettre. Notre homme accepta et aussitôt chargea un de ses élèves de rédiger la missive, qu'il lui portait, un moment après, cachetée et n'attendant plus que l'adresse, à la grande surprise du Père.

— Mais qu'a pu écrire votre élève, qui ne connaît, pas même de nom, votre mère ? demanda-t-il.

— La chose est sans importance, répondit l'instituteur. Depuis plus d'un an, il étudie les compositions littéraires. Il connaît déjà un grand nombre de formules élégantes. Il sait parfaitement ce qu'un fils doit écrire à sa mère.

Le suicide par piété filiale est chose rare, à notre époque ; il résulte de la mort d'un père — ou exceptionnellement d'une mère — ; mais, au chagrin, cause prédisposante, s'ajoutent la vanité, l'amour-propre, un besoin violent de charlatanisme et de réclame. Car l'homme qui se suicide, par piété filiale, est sûr d'en retirer considération et honneur pour lui et les siens.

Les mutilations volontaires sont, en quelque sorte, la première étape du suicide, par pitié filiale. Un fils, dont le père ou la mère est très malade, que les médecins ont condamné, va prier dans le temple du Dieu de la médecine, fait des offrandes à la divinité et souvent lui donne un morceau de sa chair pour la rendre plus clémente. Dans quelques circonstances, les enfants sacrifient, volontiers, une portion d'eux-mêmes, qu'ils font cuire et manger par les parents dont ils souhaitent la guérison. *La Gazette de Pékin* mentionne, parfois, avec une note flatteuse, des cas de ce genre. Les Chinois mutilés, par pitié filiale, sont aussi fiers de leurs cicatrices qu'un soldat de ses blessures. Il y a même des enfants qui consentiraient à encourir la peine de mort, à la place de leur père, celui-ci fût-il considéré, par eux, comme un criminel avéré.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Il y a, toutefois, dans ces mutilations volontaires, à faire une très large part à ce besoin d'histrionisme, propre à tout Chinois, au besoin de paraître, de jouer un rôle, de « se faire une face ».

Dès la plus haute antiquité, le suicide par piété filiale a existé, beaucoup plus fréquent, sans doute, qu'il ne l'est maintenant. Déjà, au temps de Confucius, la piété filiale ne se pratiquait plus aussi bien que par le passé, au grand regret du célèbre philosophe, mais le suicide était encore très commun et le réformateur de la Chine s'efforça de démontrer tout ce qu'il avait d'absurde et d'insensé. Sans doute, on doit plaindre ses parents défunts, mais la tristesse ne doit pas pousser l'homme à se donner la mort.

« Un fils qui fait les funérailles de ses parents, dit Confucius, n'a pas la force de pousser de soupirs. Il fait les cérémonies, avec un visage pétrifié de douleur. Les paroles qui sortent de sa bouche n'ont ni élégance, ni suite. Ses vêtements sont grossiers et en désordre sur lui. La musique la plus harmonieuse n'effleure point son cœur. Les mets les plus exquis n'ont ni goût, ni saveur pour son palais, tant est profonde la désolation qui absorbe son âme. Il prend quelque nourriture au troisième jour, parce que tous les peuples savent qu'il ne faut pas attenter à sa vie, et que, si l'on peut s'abandonner à la douleur jusqu'à maigrir, il serait horrible de s'y livrer, même en pleurant un mort.

Ses conseils restèrent, à peu près, sans effet, car plus de deux mille ans après lui, l'empereur Kang-Si, en 1685, fit paraître un édit contre le suicide par piété filiale :

« De pauvres diables, des esprits peu éclairés, induits en erreur par des balivernes et des billevesées, croient se conduire en fils pieux en se donnant en sacrifice. Mais ils oublient que notre corps tout entier nous vient de nos parents et que nous n'avons point le droit de le défigurer ou de le détruire. N'est-ce pas par pitié filiale, que Meng-Tzeu, disciple de Confucius, prenait tant de précautions quand il longeait le bord d'un précipice ou marchait sur de la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

glace peu résistante ? Bien plus, Confucius ne dit-il pas que la simple crainte de la possibilité de la maladie des enfants rend les parents anxieux ? Donc, si un fils détruit son corps, il ne peut plus aider ses parents, les honorer, les nourrir, par conséquent, il n'est plus filial. De tels crimes se produisent partout, aussi je lance une proclamation s'élevant sévèrement contre eux, pour que le peuple ne soit pas plus longtemps entretenu dans l'erreur.

Aujourd'hui, ce suicide est rare. Je n'en ai personnellement pas de cas en ma connaissance. Mais, tout récemment, le *North China Daily News* rapportait le fait suivant :

« Une fille vint prier dans un temple, pour son père malade et essaya, par des mutilations, en offrant de sa chair, d'attendrir la divinité. Ses efforts furent vains. Peu de temps après, son père mourut. Abîmée de douleur, elle s'empoisonna avec de l'opium.

Le suicide par piété filiale aurait été le point de départ de celui des domestiques à la mort de leurs maîtres. Voici, à ce sujet, l'opinion du Père Amyot ¹ :

« On avait déjà commencé, au temps de Confucius, à attenter à sa propre vie, pour ne pas survivre aux morts qu'on pleurait. Soit dit à la gloire de la piété filiale, à quelque excès qu'on se soit livré en ce genre quand on a eu abandonné l'enseignement de l'antiquité, elle n'a été qu'une occasion pour innocenter des délires homicides qui ont changé en un arrêt de mort les soupirs et les larmes de deuil. Comme la douleur de quelques filles et de quelques jeunes gens, à la mort de leurs père et mère, était montée par degrés à une véhémence si extrême qu'ils en avaient perdu le sentiment et même la vie, les louanges que l'admiration publique leur prodigua devinrent un piège pour les favoris et les concubines préférées de quelques princes. Dans la crainte que

¹ *Mémoires concernant les Chinois*, t. IV.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'abus qu'ils avaient fait de leur crédit ne retombât sur eux, ils attentèrent sur eux-mêmes, pour s'immortaliser par leur prétendue fidélité. Ce premier pas fait, les successeurs de quelques-uns de ces Princes obligèrent leurs domestiques et leurs concubines, leurs favoris et leurs ministres à aspirer à cette sorte de gloire. Dès la quatrième année de Li-Ouang (678 av. J.-C.), on força les plus zélés serviteurs du Prince de Tsing à se donner la mort, pour ne pas survivre à leur maître, et, à la trentième année de Yong-Ouang (621 av. J.-C.), cent soixante-dix personnes rendirent le même honneur à la mémoire d'un autre Prince de Tsing. Confucius ne pouvait pas attaquer directement un abus protégé par la politique de plusieurs Princes de l'Empire. Il se contenta de prendre occasion de la douleur et de la piété filiale pour le proscrire comme un attentat contre la nature et une frénésie aussi barbare que ridicule. Mais, à la honte de la raison humaine, la sagesse de ses maximes a échoué pendant bien des siècles contre les fausses doctrines, les ruses de la politique et le fanatisme des passions.

De même que les sacrifices humains, ces sacrifices, volontaires ou imposés, ont à peu près complètement disparu. Ils étaient encore assez fréquents au siècle dernier, et, à la mort de sa femme, Kan-Si dut s'opposer au suicide de quatre des suivantes de l'Impératrice, qui voulaient l'accompagner dans l'autre monde.

L'histrionisme natif, le besoin de paraître, le désir d'acquérir de la gloire, pour soi et sa famille, peut parfaitement pousser au suicide. Il y a quelques années, un jeune homme annonça que le dieu du village avait été révoqué et qu'il devait le remplacer ; que, pour cela, il mourrait, dix jours plus tard. Ces déclarations firent de l'impression sur les voisins, d'autant plus que, à la date fixée par lui, notre homme, entouré de sa famille, passait de vie à trépas. La nouvelle de pareille mort fit grand bruit. Le sous-préfet vint enquêter et adressa un rapport au Président Yuen Chi-kai qui, aussitôt, télégraphia au Préfet d'enquêter d'une façon approfondie et d'adresser un

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

rapport motivé. Les conclusions furent telles, que le Président conféra les fonctions de divinité tutélaire du village au mort, pour le plus grand honneur... et peut-être le plus grand bénéfice de la famille.

@

FOLIE ET RELIGION. — La folie est assez fréquente en Chine. Les cas que j'ai pu observer portaient, tous, sur des sujets jeunes de vingt-deux à trente ans. Presque tous mes malades étaient des lipémaniques et l'un d'eux s'est laissé mourir de faim. Le suicide par inanition serait, paraît-il, assez commun dans cette catégorie de fous. La pendaison et, surtout, l'ouverture de la gorge par un instrument tranchant sont la fin la plus ordinaire des accès de délire furieux. Le suicide résultant d'hallucinations, d'idées obsédantes ne serait pas rare et se produirait, de préférence, dans les mêmes endroits. « Si étonnante que la chose puisse paraître, m'écrivait à ce sujet un missionnaire, qui connaît fort bien la Chine du Nord, j'ai souvent entendu dire que des passants, surtout sur certains points, s'entendaient appeler et inviter à se noyer, et souvent répondaient à l'appel. On raconte la même chose pour la pendaison. Dans certaines maisons, les invitations réitérées d'êtres invisibles finissent par faire obéir des individus, de là des pendaisons successives dans la même chambre.

Cette même idée est développée, par la Princesse Der Ling, dans ses *Mémoires sur la vie de la Cour de Pékin* ¹ :

« Les Chinois croient que, lorsqu'une personne s'est suicidée, son esprit continue à rôder dans le voisinage, jusqu'à ce qu'il ait persuadé à une autre personne de se suicider à son tour. Alors, l'esprit est libre et peut aller où il veut, dans l'autre monde.

J'ai compris dans un même chapitre *Folie et Religion*, comme cause de suicides : l'une entraîne souvent l'autre. Le fanatisme, la folie mystique déterminent parfois les religieux bouddhistes à se donner la mort.

¹ Princess DER LING, *loc. cit.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les bonzes vraiment sincères — ils sont la minorité — n'ont qu'un idéal : atteindre la sainteté de Bouddha et jouir de la béate félicité du Nirvâna. Ceux qui aspirent à ce bonheur mènent une vie d'anachorètes, rompant toutes communications avec les hommes, enfermés dans des huttes, sur des sommets inaccessibles, ou cachés dans des anfractuosités de rochers. Un panier, suspendu à une longue corde, leur permet de faire parvenir, jusqu'à leur retraite, les vivres que les fidèles veulent bien leur offrir. Après bien des années de méditation profonde, quelques-uns se sentent à point pour entrer dans le Nirvâna. Les uns, comme certains bonzes de l'île Poutou, se jettent du haut d'un rocher dans l'« abîme de la déesse de la Charité » ; d'autres donnent aux fidèles et curieux, toujours accourus en grand nombre, le spectacle de leur auto-crémation. Ces suicides sont la terminaison d'accès de mono-manie mystique.

@

POUR ÉVITER UNE PUNITION. — Les suicides de cette catégorie se voient, de préférence, chez les Chinois occupant une situation officielle. Un mandarin fautif, qui n'a pu se procurer assez d'argent pour se racheter, et qu'une punition grave, souvent la peine de mort, attend, n'hésite pas à devancer la justice, en prenant une dose d'opium suffisante pour lui assurer le chemin de l'autre monde. Le suicide a un double but : d'abord, « sauver la face » du coupable ; ensuite, soustraire ce dernier à la justice, lui éviter les horreurs de la prison, les mauvais traitements et surtout un certain nombre d'émotions désagréables, par lesquelles doivent passer les condamnés à mort. Le criminel doit être très péniblement impressionné, en apprenant que le jour de l'exécution est arrivé. Ce jour arrive, plusieurs fois pour certains condamnés. A Pékin par exemple, les exécutions avaient lieu, deux fois par an. Vingt-cinq, trente individus formaient une série de têtes à trancher. A une date, fixée par l'Empereur, ils étaient tous transportés, suivis par une foule avide de spectacle, à la place des exécutions. Là, la liste des condamnés était dépliée et les noms des élus du jour y étaient désignés, par un cercle au vermillon, tracé par le pinceau du fils du Ciel lui-même. Quatre ou cinq têtes tombaient à cette première séance, à laquelle

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

assistaient tous les condamnés qui étaient ensuite ramenés à la prison. Le lendemain, ils étaient reconduits au lieu des supplices, assistaient à la décapitation de quelques-uns d'entre eux, et ainsi les jours suivants, jusqu'à épuisement de la série. Aussi comprend-on que quelques-uns d'entre eux préféreraient la mort volontaire, à la faveur insigne de voir leur nom entouré d'un cercle rouge tracé par la main de l'Empereur. Ce suicide par prévision, si je puis dire, existait aussi à Rome. Mais là, il entraînait pour la famille du suicidé une suite de déboires, dont le plus important était la confiscation de ses biens, au bénéfice de l'État. Il n'en est pas de même en Chine.

Le suicide n'est pas seulement employé par les Chinois, convaincus qu'ils seront condamnés à une peine très grave. Quelques individus qui ne font que supposer la possibilité d'une condamnation y ont aussi recours. Un de nos compatriotes, attaché à la mission commerciale envoyée en Chine par la Chambre de commerce de Lyon, me racontait que, lorsqu'une partie de cette mission arriva au Seu-tchouen, le bruit se répandit qu'elle formait l'avant-garde d'une armée française de quarante mille hommes, venant du Tonkin. La consternation fut grande parmi les chrétiens catholiques qui sont nos protégés. Et toute une famille, composée du père, de la mère et de trois enfants, convaincue que les mandarins allaient leur susciter des difficultés, s'empoisonna, sans même se donner la peine d'aller prendre des informations auprès des missionnaires.

Dans quelques cas, le suicide n'est pas volontaire : l'intéressé ne fait qu'obéir à un ordre de l'Empereur ¹. Mais cet ordre est une *insigne faveur*.

¹ A la mort de l'Empereur Sien-Fong, un certain nombre de membres de la famille impériale, s'étant rendus coupables du crime de haute trahison, furent condamnés à la *peine de mort par lent dépècement*. Deux d'entre eux, Tsai-Yuan et Touan-Houa, reçurent l'ordre de se donner la mort. Voici un extrait de l'édit impérial du 12 novembre 1861, par Toung-tche, son successeur.

« Nous avons chargé le prince régent, les présidents de tribunaux de voir s'il restait un moyen, fût-il aussi ténu qu'un fil, d'étendre Notre Clémence Impériale à Tsai-Yuan et ses complices. D'après le rapport de ces hauts fonctionnaires, ils sont tous unanimes à dire que Tsai-Yuan et ses complices ont foulé aux pieds l'autorité impériale et que, s'étant rendus coupables de haute trahison, leur crime est horrible au dernier degré. Ils ne sont, d'après les lois du pays, dignes d'aucune

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Lorsque les hauts dignitaires de l'Empire : chanceliers, vice-rois, présidents de ministère ont encouru la peine capitale le Souverain, pour leur éviter l'humiliation de la décapitation, sur la place publique et leur permettre de rejoindre le corps intact leurs ancêtres, leur envoie l'un des *trois cadeaux précieux*. Ceux-ci consistent en une feuille d'or — un sachet de poison — une corde de soie jaune. Le personnage qui a été l'objet d'une attention aussi délicate de l'Empereur ne se fait aucune illusion sur sa signification. Il doit même remercier le Fils du Ciel de la faveur spéciale par lui accordée. Le décret qui prescrit l'envoi du cadeau précieux désigne, aussi, un certain nombre de mandarins pour assister au suicide. La corde de soie est surtout employée ; le condamné ne s'étrangle pas, mais se pend.

« La cérémonie se passe ainsi. On présente au mandarin une belle corde tressée en soie jaune et il se prosterne devant cet envoi impérial. On attache la corde à une poutre ; le condamné monte sur une table, il passe le nœud coulant autour du cou, puis les mandarins retirent solennellement la table ¹.

Ce n'est que très rarement que les fonctionnaires d'ordre subalterne peuvent aspirer à cette faveur impériale et encore la corde est blanche !

clémence. Le rapport n'ajoute rien de plus. Mais nous réfléchissons que Tsai-Yuan et ses complices sont tous membres de notre famille et que, ayant mérité une mort horrible, leurs corps doivent être traînés sur la place du marché : pourrions-nous empêcher nos larmes de couler ? Cependant, par leur crime, ils ont mis en danger la paix du pays, non seulement ils ont péché envers nous, mais encore ils ont offensé toute la lignée de nos ancêtres. Si nous ne punissons pas sévèrement leur crime, comment pourrions-nous lever les yeux vers Notre Père, dont nous tenons l'empire ? Comment pourrions-nous faire respecter les lois ? Les mettre à mort par le procédé lent ne serait donc appliquer que ce qu'une loi pure et juste demande. Pourtant dans le Gouvernement, il y a des règlements accordant des privilèges aux membres de la famille impériale, aux personnages du plus haut rang..., et permettant de diminuer la sévérité, même dans les cas où nulle clémence ne paraît possible. On leur évite au moins de mourir sur la place du marché par la main du bourreau... En ce qui concerne Tsai-Yuan et Touan-Houa, Nous ordonnons, par une grâce toute spéciale, qu'on leur commande de se donner eux-mêmes la mort, et nous mandons à cet effet au prince Sou et au président du Ministère de la justice, de transmettre notre édit aux coupables et leur commander de mettre fin à leurs jours, Ceci, afin que tout l'Empire puisse savoir que nous n'avons point de secret. »

¹ A. FAVIER, *Péking*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Le cadeau précieux a disparu avec l'Empereur. Les condamnés sont, maintenant, surtout fusillés.

@

Après les causes du suicide, voyons les moyens employés, le *manuel opératoire*, si je puis m'exprimer de la sorte. Les procédés sont nombreux. Mais ils ne sont pas tous également usités ; les uns sont classiques, d'autres sont l'exception.

Il semble que, par une sorte de coquetterie posthume, les Chinois soient réfractaires aux procédés sanglants. Ils ont horreur de la mutilation ; ils craignent, sans doute, de se trouver ainsi défigurés dans l'autre monde. Nous allons voir, plus loin, quel soin les eunuques mettent à conserver, en bocal, les témoins de leur ancienne virilité, les « précieuses » qui, après leur mort, seront enfermées dans leur cercueil. Aussi verrons-nous, dans la majorité des cas, donner la préférence aux moyens qui produisent le moins de désordres organiques, qui laissent le corps le plus intact possible.

C'est probablement la croyance à la transmigration qui fait que, souvent, le Chinois qui se suicide revêt ses plus beaux habits, convaincu qu'ils lui serviront dans l'autre monde.

Les divers modes de suicide peuvent, par ordre de fréquence, être rangés dans les catégories suivantes :

- Empoisonnement ;
- Pendaison ;
- Noyade ;
- Instruments tranchants ;
- Inanition ;
- Incinération.

L'opium est le facteur le plus ordinaire des morts par *empoisonnement*. Il est absorbé soit en boulettes, soit après macération, dans de l'eau tiède. Mais l'opium est une chose de luxe, dispendieuse, que ne peuvent se payer toutes les bourses.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Aussi l'empoisonnement est-il, parfois, obtenu au moyen de l'arsenic, ou même du phosphore ; des bouts d'allumettes sont pétris dans de l'eau dont on avale un certain nombre de verres.

Le mercure, l'or ont été incriminés comme agents de suicide par intoxication. Nous ne pouvons avoir que des doutes sur le rôle du premier. Quant au second, nous verrons tout à l'heure qu'il n'agit point comme toxique, mais bien comme corps étranger obstruant les voies aériennes supérieures.

« On sait que le suicide est chose courante, chez la femme chinoise ¹ : la situation si pénible qui lui est faite dans la famille de son époux, vis-à-vis de sa belle-mère et de la femme légitime, si elle est concubine, vis-à-vis de toute la tribu, si elle est esclave, en est la cause. Les modalités de suicide sont, le plus fréquemment, l'empoisonnement par l'opium ou le saut dans un puits.

Les modes de suicide signalés ci-dessous sont moins connus, quoique très usités.

- Suicide par absorption d'une macération de Pao-Fa-Mok : on utilise les copeaux d'un bois, employé en macération par toutes les Chinoises pour la toilette des cheveux (littéralement : bois à coiffer). La macération donne une sorte de colle transparente, visqueuse, qui agglutine les cheveux et leur communique un brillant caractéristique.

Cette même macération, ingérée à la dose de 150 centimètres cubes environ, amènerait la mort, en quelques heures. Nous n'avons pu arriver à démêler quels seraient les symptômes de cette intoxication ; le bois d'où proviennent les copeaux est fourni par l'arbre Tchan-Kô-Su, originaire du Kouang-Si.

¹ Médecin-major CASABIANCA, « Le Suicide chez la femme chinoise » (*Annales de Médecine et de Pharmacie coloniales*, n° 2, 1923).

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le suicide par la macération du Pao-Fa-Mok serait très populaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, parmi les femmes chinoises, tant à cause de son bon marché que de la facilité de se procurer des copeaux : l'instrument est à la portée de toutes les mains.

- Suicide par la décoction de cendres de bois dur : les cendres de n'importe quel bois dur pourraient être utilisées. Nous avons vu, cependant, deux échantillons d'aspect différent : un liquide incolore, d'une part, et, de l'autre, un liquide brunâtre (couleur bière brune). Les symptômes de cette intoxication seraient les suivants : vomissements bilieux, puis sanglants ; coliques, diarrhée, perte de connaissance, asphyxie des extrémités. Il s'agit probablement d'une intoxication doublée de l'effet caustique produit par des bases telles que soude, potasse...

La *pendaison* est un procédé simple, économique, rapide très employé que l'on peut placer, comme fréquence, sur le même rang que l'empoisonnement par l'opium. Les femmes y auraient plus souvent recours que les hommes ; la pendaison semble même la méthode de choix du sexe faible et cette idée me paraît confirmée par les dessins de l'imagerie populaire. Il existe, en effet, une *déesse de la pendaison* représentée sous les traits d'une femme la corde au cou, la langue saillante entre les arcades dentaires, la figure congestionnée, les yeux sortant des orbites, les cheveux épars sur les épaules.

La strangulation serait un moyen tout à fait élégant et que seuls, ou à peu près, pratiqueraient les grands personnages. Nous avons toutefois des doutes sur l'emploi de ce procédé. On croit, généralement, que les mandarins à qui l'Empereur envoie la corde de soie jaune s'en servent pour s'étrangler : nous avons dit plus haut que ce « cadeau précieux » n'avait d'autre but que d'engager le condamné à se pendre, même à se laisser pendre.

A côté de la pendaison, nous mettrons l'*asphyxie par la feuille d'or*. Beaucoup d'auteurs ont laissé croire que le suicide, par les feuilles d'or,

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

résultait d'une intoxication consécutive à l'ingestion de celles-ci. Les « boules d'or » avalées ne sont, au fond, que des « feuilles d'or » aspirées. Un morceau finement laminé est déposé dans le creux de la main ou sur l'orifice buccal, puis le patient fait une aspiration violente. La feuille d'or est entraînée et vient oblitérer l'ouverture de la glotte, d'où asphyxie. Ce mode de suicide paraît d'une réalisation difficile et doit souvent nécessiter plusieurs tentatives. Je ne le donne que sous toutes réserves, n'ayant pas été le témoin de ce genre de mort. Cependant, cette méthode d'asphyxie brusque m'a été donnée comme certaine, par de vieux résidents de Pékin, très au courant des choses du Palais. Il me paraît très problématique que cette mince feuille de métal, qui oblitère la glotte au moment d'une inspiration, puisse résister à un effort de toux ou à une expiration violente et ne soit pas expulsée. Des lettrés, des médecins chinois ont été également très affirmatifs sur ce genre de suicide. Je le tiens, néanmoins, pour très suspect et me demande s'il n'y a pas lieu de ne voir là qu'un élégant euphémisme pour désigner un vulgaire empoisonnement chez des personnages de marque.

L'asphyxie par les vapeurs d'oxyde de carbone n'est pas connue ¹.

La *noyade* est beaucoup plus employée par les femmes et rien ne vaut les puits pour « sortir de la vie par le chemin le plus court ». Ceux-ci existent, dans presque toutes les cours des maisons chinoises, aussi tendent-ils une bouche engageante à la femme affolée par une « ventrée de t'si ».

Il n'est pas rare de voir les gens qui se jettent dans une rivière, prendre la précaution de se lier les jambes ensemble ou de s'attacher une pierre au

¹ Le Chinois vit, en hiver, sans inconvénient, dans une atmosphère chargée de vapeurs d'oxyde de carbone. Le moyen de chauffage — outre le « Kang » ou poêle horizontal en briques qui sert de lit — est le poêle à charbon, sans tuyau de fumée et qui dégage librement dans la pièce de l'oxyde de carbone. Les Chinois sont protégés contre l'intoxication par une fermeture défectueuse des portes qui assure la ventilation, par l'usage des fenêtres en papier qui permet à l'oxyde de carbone de sortir par un phénomène d'osmose.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

cou. Dans l'île Pou-tou, les bonzes fanatiques se lancent du sommet d'un rocher escarpé dans la mer, dans « l'Abîme de la déesse de la Charité ».

Les *instruments tranchants* les plus employés sont le couteau et le rasoir, avec lesquels on se coupe la gorge. Quelques-uns — des aliénés le plus souvent — utilisent, dans le même but, des tessons de porcelaine, des morceaux de verre.

Les Romains s'ouvraient les veines, après s'être mis dans un bain. Les Chinois sont moins raffinés. Ils connaissent aussi la mort par hémorragie, après une brutale section de l'avant-bras ou de plusieurs doigts de la main.

Mais les méthodes sanglantes sont peu en faveur et surtout très peu tenues en honneur. Les Chinois ne pratiquent point, comme les Japonais, l'ouverture du ventre, *harakiri*, qui vous donnait la qualité de « véritable héros », de vrai Samouraï. Est-ce le manque de courage résultant du caractère efféminé de beaucoup d'entre eux qui s'oppose à ces « coups de maître » ? La chose est possible. Mais je crois surtout que, malgré lui, le Chinois, même mourant volontairement — et partant en faisant une insulte grave à la piété filiale — ne peut oublier cet aphorisme de cette même piété. « Nous devons nous efforcer de conserver intact le corps que nous tenons de nos parents. »

L'inanition est un mode de suicide dont on a, à mon avis, singulièrement exagéré la fréquence. Parce que beaucoup de mendiants sont trouvés morts, dans la rue et le ventre creux, il ne faut pas toujours conclure à une mort volontaire. L'inanition est employée par les individus ayant de gros chagrins, dont le caractère est devenu tristement sombre. Elle est probablement la fin de beaucoup d'accès de lypémanie.

L'incinération est une rareté. Seuls, à peu près, quelques bonzes, aspirant à la béatitude du Nirvâna, et ne trouvant pas en eux les éléments du feu de Sahamadi, qui doit les transformer en cendres, demandent à une incinération volontaire de les dépouiller de leur enveloppe terrestre et les faire entrer dans la sainteté de Bouddha.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Une pareille auto-crémation serait l'indice d'une puissance de volonté vraiment surhumaine, si elle n'était plutôt la preuve d'une absence complète de cette dernière et la manifestation patente d'un état aigu de folie mystique.

Il existe encore un certain nombre de moyens que nous classerons sous la rubrique de *procédés divers*, mais qui sont très exceptionnellement usités. Ainsi, l'ingestion de morceaux d'ivoire (?), de fragments de verre ou de porcelaine. Nous terminerons par un procédé mentionné dans la médecine légale chinoise. Il nous montrera que, depuis de nombreux siècles, les Chinois, devançant les simulateurs de nos pénitenciers, avaient reconnu les propriétés septiques de la salive et s'en étaient servi, non point pour produire de simples phlegmons, mais pour déterminer des infections mortelles. Le *Si-en* — médecine légale. — relate des cas de mort chez des individus qui s'étaient intentionnellement mordu et profondément déchiré les extrémités des doigts, d'où inflammation, fièvre, abcès, douleur, gonflement de l'avant-bras, hecticité et mort.

L'antithèse, l'incohérence sont une des caractéristiques de l'esprit chinois. La fréquence du suicide en est une preuve patente pour quiconque connaît, un peu, les idées morales et sociales des Célestes. Tous les médecins qui ont exercé, en Chine, ont été frappés de l'horreur des indigènes pour les opérations. Le Chinois redoute l'intervention chirurgicale, moins à cause de la douleur qu'elle va produire, que de la mutilation qui en sera la conséquence. Aussi, faut-il voir, avec quel soin, les opérés enveloppent, dans un morceau de papier ou un mouchoir, les dents, chicots, tumeurs, phalanges qui leur ont été enlevés : autant de parties d'eux-mêmes qui seront, à leur mort, placées, par les parents, dans leur cercueil. L'amputation d'un membre est toujours longuement discutée en famille, et beaucoup de Célestes préfèrent se laisser mourir, que consentir à une intervention sanglante qui leur sauverait la vie.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Cette horreur de la chirurgie est un effet de la pitié filiale, telle que l'a enseignée Confucius. Celui-ci recommande le respect du corps, qu'on doit s'efforcer de conserver intact puisqu'il a été transmis par les parents : toute mutilation est une offense faite aux ascendants ; tous les écrivains ont ressassé, depuis deux mille ans, les idées du grand philosophe, qui, peu à peu, ont pénétré jusque dans les couches les plus profondes de la société. Voici ce qu'il est dit du respect du corps, dans le [LUNN-U](#), un des textes les plus connus. Le philosophe Tseng-Tzeu, disciple de Confucius, se sentant mourir, réunit ses meilleurs élèves et leur dit :

— Découvrez mes pieds et mes mains. Le *Livre de Vers* dit : Sois circonspect comme celui qui longe un abîme, comme celui qui marche sur une mince couche de glace. Désormais, mes enfants, je suis sûr d'avoir évité le danger !

Tseng-Tzeu avait en effet tremblé toute sa vie que le corps reçu de ses parents ne subît quelque lésion. Il avait, pour le conserver dans son intégrité, vécu avec la circonspection de celui qui côtoie un abîme. Il se fit découvrir les mains et les pieds pour pouvoir se rendre compte, *de visu*, de leur état de conservation parfaite et, celle-ci constatée, il pouvait mourir tranquille.

Dans le *Li-Ki* nous trouvons encore un certain nombre d'aphorismes et d'anecdotes relatifs à ce respect du corps humain.

« Un fils pieux ne monte sur aucune élévation, n'approche d'aucun précipice, ne s'expose à aucun danger, pour ne pas faire injure à ses parents. Yao-tchen-tzeu, descendant un escalier, se blessa au pied. Il s'abstint, pendant plusieurs mois, de marcher et eut, tout, le temps, l'air triste. L'un de ses élèves lui dit :

— Maître, votre pied est guéri. Pourquoi êtes-vous resté, plusieurs jours, sans sortir et l'air tout triste ?

Yao-tchen-tzeu répondit :

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

— La belle question ! J'ai appris de Tseng-Tzeu, qui le tenait de Confucius, que l'homme est le plus noble des êtres produits et nourris par le ciel et la terre et que ce que les parents lui ont donné entier, quand ils l'ont engendré, le fils doit le rapporter intact s'il veut être réputé pieux. Ne pas mutiler la substance, ne pas faire injure à son corps, voilà ce qu'il faut entendre par conserver intact. C'est pourquoi le sage n'ose oublier la piété filiale durant l'espace d'un pas, et c'est parce que je l'ai oubliée, en me blessant le pied, que je suis triste. Il ne faut pas faire un pas sans songer à ses parents, et c'est pourquoi il faut prendre la route sûre, plutôt que le chemin chanceux ; il faut passer l'eau en barque et non point à la nage, afin de ne pas exposer la substance reçue de ses parents. »

Ailleurs, il est dit :

« Il n'est rien que le sage ne respecte ; mais ce qu'il respecte le plus, c'est son propre corps. Le corps est un rameau issu des parents, comment oserait-on ne pas le respecter ? Si on n'a pas les égards voulus pour son corps, on blesse ses parents. Or, blesser ses parents, c'est blesser le tronc d'où on est sorti : le tronc blessé, le rameau périra. »

La morale populaire, la tradition, si puissante en Chine, ont souvent préservé le corps de mutilations chirurgicales, probablement utiles. Mais elles n'ont que rarement pu prévenir son anéantissement, après une violente poussée de « *t'si* », une « perte de face » ou tant d'autres causes, parfois des plus futiles.

La religion, ou plutôt ce que nous désignons par ce nom, a-t-elle pu faire quelque chose contre le suicide ?

En Chine, il n'y a pas de religion, au sens propre du mot. Le Chinois n'en éprouve, généralement, pas le besoin. On trouve tout chez lui : polythéisme, panthéisme, athéisme. Le bouddhisme mériterait seul le nom de religion, mais il a été tellement modifié dans son essence première, qu'il

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

n'a plus que quelques vagues analogies avec la doctrine primitive de Çakiamouni ; le taoïsme est un matérialisme outré ; le confucianisme une simple morale. Mais le Chinois n'est pas particulièrement bouddhiste, taoïste ou confucianiste. L'occasion fait sa conviction.

« Un Chinois qui a besoin d'un prêtre bouddhiste et peut se payer ses services est à ce moment bouddhiste. S'il fait appel à un taoïste, il sera, pour la circonstance, taoïste. Il n'y a aucun inconvénient à faire appeler l'un ou l'autre, et il n'est même pas improbable qu'il les fasse appeler tous les deux à la fois, auquel cas il sera, en même temps, bouddhiste et taoïste. Le bouddhisme a absorbé le taoïsme, le taoïsme a absorbé la confucianisme, mais, à la fin, celui-ci a absorbé les deux autres. Ainsi, « trois religions se trouvent réunies en une seule, suivant l'expression chinoise ¹. »

Le *Catéchisme bouddhique* s'élève, énergiquement, contre le suicide. Mais quelle peut bien être l'influence de cette religion contre la mort violente, quand on voit ses prêtres y avoir recours ? Voici ce que nous trouvons dans les livres sacrés :

« Il est des individus qui font si peu de cas de leur vie que, dans un moment d'impatience, tout éperdus, ils sautent dans un puits, se pendent, avalent de l'arsenic ou de l'opium, se coupent la gorge, afin qu'après leur mort leurs parents tirent profit de leur cadavre pour extorquer de l'argent aux gens, pour se venger, pour assouvir leur colère en faisant un procès. Certainement que l'âme d'un pareil homme souffrira de cruelles peines, quand elle sera arrivée aux Enfers, dans la cité des suicidés, torturée continuellement par une douleur analogue à celle qu'elle souffrit en mourant, et cela pendant un nombre indéterminé d'années, sans pouvoir redevenir homme. Un certain Ouang, qui s'était attiré, une affaire et avait pris le chemin le plus court pour sortir

¹ SMITH, *Chinese Characteristics*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

de la vie, entra, après sa mort, dans le corps d'un autre homme, pour dire qu'il souffrait dans la Ville des Suicidés des tourments épouvantables, qu'il ne se possédait plus de regret, mais que son mal était sans remède.

Le catéchisme bouddhiste prédit les peines de l'enfer aux suicidés et l'absence de métempsycose. Mais il ne reconnaît pas tous les suicides comme des crimes.

« Si quelqu'un, oubliant ce qu'il en coûte au Ciel, à la Terre, aux parents, pour engendrer un homme, se permet, avant d'avoir achevé de payer ses bienfaiteurs et sans attendre le mandat de Yen-Ouang, de se donner la mort, sans que ce soit une cause de fidélité au prince, de piété filiale, de chasteté, de justice, de guerre... pour une petite raison qui n'en vaut pas la peine ; par peur d'être pris pour une faute non digne de mort ; pour faire, après la mort, tort au prochain avec son cadavre ; en un mot, quiconque, méprisant la vie, se donnera indûment la mort, sera, aussitôt qu'il aura expiré, mené au premier tribunal par les génies gardiens de la porte et le génie gardien de l'âtre. Le Yen-Ouang du premier tribunal, en ayant pris note, réexpédie son âme à l'endroit où il s'est suicidé et où elle devra subir continuellement les douleurs de son agonie, la faim et la soif, sans pouvoir jouir des offrandes et des sacrifices des hommes. Il lui est de plus ordonné de tenir invisible sa forme de *Koéi* (esprit), de ne pas effrayer les hommes, de ne tuer personne pour s'emparer de son corps. Ce n'est que quand celui, à qui il a fait du tort par son suicide, l'a oublié que le *Menn-Chenn* (gardien de la porte) et le *Tsao-Ouang* (gardien de l'âtre) relivrent son âme au premier tribunal, qui la passe au second, qui la passe aux suivants. Quand, après avoir été torturée dans chaque tribunal, l'âme

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

arrivera au neuvième, elle sera incarcérée dans la Ville des Suicidés et exclue de la métempsycose ¹.

La seule tentative de suicide, n'ayant d'autre but que de faire peur, est considérée comme un péché. L'intention vaut le fait.

Dans le *Catéchisme taoïste*, nous ne trouvons que quelques allusions au suicide. On y blâme les gens dont la dureté peut pousser d'autres personnes à se donner la mort.

« Effrayer les gens exprès, de façon à leur faire perdre la vie de peur, est aussi un grand mal. Ainsi, si l'on exige d'un fermier les arrérages avec trop de rigueur, de sorte qu'il se pend de désespoir ; si l'on intimide une servante qui a commis une faute, au point de la faire se jeter dans un puits, c'est là agir comme font les méchants.

Confucius s'est, seulement, élevé contre le suicide par piété filiale.

Il est à remarquer que le bouddhisme, le taoïsme, le confucianisme ne condamnent pas systématiquement le suicide. Certains cas de mort violente sont même, par eux, tenus en haute estime ; d'autres, au contraire, sont réprouvés et, pour ceux-là seuls, des peines sont annoncées. Quelle influence, sur les masses, peuvent bien avoir des systèmes moraux ou religieux qui tantôt célèbrent, tantôt blâment le même acte ? Le suicide serait beaucoup moins fréquent, chez les Chinois chrétiens. Rien ne nous autorise à contredire cette assertion de missionnaires catholiques, très dignes de foi et pour lesquels nous avons la plus grande estime. Mais le christianisme ne sera jamais suffisamment répandu, en Chine, pour exercer une influence moralisatrice. On peut d'ailleurs se demander si, la Terre Fleurie convertie à notre religion, le suicide disparaîtrait. Il est tellement enraciné dans les idées des Célestes qu'il sera bien difficile de l'en faire sortir. Tout, en Europe, condamne le

¹ Cette traduction des livres bouddhiques est empruntée aux intéressants *Rudiments de parler chinois*, t. IV (Morale et usages populaires), de notre confrère le D^r Léon Wieger jésuite de la Mission de Ho-kien-fou (Tché-ly).

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

duel, morale et religion. Et, pourtant, il ne se passe pas de jour sans que des motifs, quelquefois sérieux, presque toujours stupidement ridicules, n'amènent sur le terrain des individus qui, dans leur for intérieur, sont les ennemis du « combat singulier ». — La Chine chrétienne n'en garderait pas moins ses vieilles coutume et, partant, le suicide n'en serait que médiocrement influencé.

On peut prendre des mesures pour s'opposer au duel. Il es bien difficile d'empêcher un individu de se tuer. Les arrêtés de Kan-si et Young-tchen, qui refusaient d'accorder des honneurs, des arcs de triomphe, des tablettes, aux personnes qui se donnaient la mort par piété filiale ou fidélité conjugale, portèrent un coup funeste à ces genres de suicides qui sont, depuis ce moment, devenu très rares. Mais on se trouve désarmé en présence des suicides causés par la colère, la vengeance, les pertes d'argent.

D'ailleurs, les Gouvernants se préoccupent très peu de ces morts violentes et rien n'est fait, soit moralement, soit par des lois même, pour essayer d'en diminuer la fréquence.

Nous terminerons cette étude par quelques mots sur la médecine légale chinoise, dans ses rapports avec le suicide.

La médecine légale est une science vague et approximative. Son peu de précision permet à la justice de résoudre les cas, non selon le droit, mais selon sa fantaisie, ou plutôt suivant le désir de l'intéressé qui aura payé la plus forte somme. Car, plus peut-être que tous les fonctionnaires, les médecins légistes chinois sont susceptibles d'être achetés et même à très bas prix.

A la nouvelle d'une mort violente, l'autorité locale désigne, suivant le sexe de la victime, soit un médecin, soit une sage-femme, pour procéder aux constatations médico-légales et savoir s'il y a eu suicide, accident ou crime. Les conclusions du rapport sont, très souvent, à vendre. Vous avez

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

étranglé un individu, payez bien, et le médecin légiste n'hésitera pas à conclure à un suicide. De même, un homme meurt par rupture d'anévrisme devant votre porte, un de vos ennemis pourra, très facilement, exploiter cet heureux accident : quelque argent habilement glissé dans la main du médecin suffira pour lui faire diagnostiquer un empoisonnement. Combien de meurtres figurent sous le nom de suicide, non par erreur, mais par vénalité de la justice !

La médecine légale se nomme *Si-Yuen*. Un de ces livres est spécialement consacré à l'étude du suicide et il y est dit : « La malice de l'homme surpasse sa science ; on abuse de tout pour cacher l'homicide ; on doit se servir de tout pour le faire connaître. » On s'occupe surtout du suicide par armes blanches, pendaison, noyade ¹.

@

SUICIDE PAR INSTRUMENTS TRANCHANTS. —

« Quand on vient vous dire qu'un suicide a eu lieu, il faut tout d'abord vous informer de la physionomie du patient, savoir son nom, son âge, s'il s'est servi de la main droite ou de la main gauche. S'il s'agit d'un domestique, il faut demander dans quels termes son contrat de louage a été rédigé et s'il a des parents, procéder ensuite à l'examen sérieux du caractère des blessures. Si la blessure a été faite sur un homme vivant, du sang s'en écoulera. Si, pour faire croire à un suicide, la blessure a été faite par autrui, sur le corps d'un individu tué par accident (coup de pied, par exemple), le sang ne coulera pas. Rendez-vous compte si la blessure a été faite avec un grand ou un petit couteau, avec un tesson de porcelaine. N'oubliez pas que les blessures portant sur certains points : gorge, cœur, épigastre, tempes, vertex, sont

¹ Je dois remercier mon ami, le baron Vitale, secrétaire de la Légation d'Italie, qui a bien voulu me faire des traductions du *Si-Yuen* et qui, à maintes reprises, a mis à ma disposition, sans compter, son extrême complaisance et sa profonde connaissance de la langue chinoise.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

particulièrement graves, et que la mort peut être immédiate. Reconnaissez de quelle main s'est servi le suicidé : la main droite tranche la gorge, de l'oreille gauche vers la droite ; la main gauche dans le sens opposé...

Le suicide, par section de la gorge, ne comporte qu'une plaie : il suffit que cette plaie ait un peu plus d'un pouce, pour que la respiration et la vie soient arrêtées. Le suicidé a les yeux et la bouche fermés, les mains crispées, la peau ictérique et les cheveux hérissés.

Si les cheveux sont très mêlés, la blessure irrégulière, il est difficile de savoir de quel côté de la gorge a commencé l'incision, il y a évidemment crime et non suicide...

Le suicide étant souvent le résultat de la colère, de la vengeance, de la lassitude de la vie ou de la crainte d'un châtement, l'examen de l'attitude du corps de la victime pourra donner des indications sur les causes de la mort.

Le suicidé par colère ou vengeance a les dents serrées, les yeux légèrement ouverts et regardant en haut : *son regard sera dédaigneux, la poitrine sera dilatée, ce qui veut dire, mort à contre-cœur.*

Si le suicide n'a d'autre but que de mettre fin à une vie pénible, sans provocation, les yeux sont fermés, pas convulsés, les lèvres entr'ouvertes, les arcades dentaires rapprochées.

Si la mort est destinée à prévenir une punition ou faire cesser une injustice, la bouche et les yeux sont fermés, comme chez un homme qui dort, aspirant vivement à ce retour à la tranquillité et au dégagement de sa responsabilité ; il faudra, dans ce cas, faire une enquête sérieuse sur les antécédents de cet homme et tenir grand compte de son âge...

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

... Si la gorge a été coupée avec la main droite, le bras droit, un jour après, aura gardé encore une certaine souplesse, tandis que le gauche au contraire sera rigide — et réciproquement si la main gauche a été employée.

Mais si les deux bras sont également rigides, il n'y a pas suicide, mais crime...

... Si la mort résulte d'une hémorragie, consécutive à la section du poignet ou des doigts, les tissus après la mort, au niveau de la section, se replieront en dedans. Mais, si la section du membre a été faite après la mort — dans un cas de meurtre, par un coup de pied, par exemple les tissus ne se recroquevilleront pas en dedans...

@

PENDAISON. —

« Dès que vous êtes informé de l'accident, demandez où il s'est produit : la rue, la famille, la condition sociale ; avec quoi il s'est pendu, où il s'est accroché, la forme du nœud coulant, l'état des habits ; sont-ils neufs ? sont-ils vieux ?... Mesurez le corps. Notez la direction de la figure et celle du dos. Observez l'objet sur lequel on est monté pour se pendre. Mesurez la hauteur à laquelle se trouve la tête — la distance entre les pieds et le sol. Tâchez d'établir une relation entre : la hauteur du nœud, la longueur du corps, la hauteur de l'escabeau ou de l'objet sur lequel est monté le pendu. — Mesurez la longueur du nœud défait. — Constatez où le nœud passe exactement, en avant ou en arrière des oreilles...

... Voir, au cas où il y aurait de la boue, si les souliers du suicidé et l'escabeau sur lequel il est monté en portent les traces...

... L'homme pendu a les yeux fermés, les lèvres cyanosées, les dents entr'ouvertes, si le nœud passe au-dessus du larynx. La bouche est largement entr'ouverte, la langue sort de 2 à 3

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

centimètres, si la corde passe au-dessous du larynx. La figure est très congestionnée. La bouche est contractée aux deux commissures. Il y a de l'écume entre les lèvres. Les mains sont crispées et le pouce pris sous les doigts. La pointe du pied est dirigée vers le sol. Les jambes portent des ecchymoses.

La médecine légale reconnaît plusieurs catégories de pendaisons : *étranglé pendu*, cas le plus commun ; on se passe une corde autour du cou et on reste suspendu ; *étranglé à genoux*, *étranglé couché*, par un *nœud coulant* ou un *nœud tournant*. Tous ces modes comportent des signes spéciaux, sans intérêt pour nous, et qu'il serait trop long d'énumérer.

Voici, pour en finir avec la pendaison, le moyen de reconnaître s'il y a eu suicide ou crime. On prend un bâton et on frappe sur la corde : si elle vibre bien, pas de doute possible, vous êtes en présence d'un suicidé. Mais si elle vibre peu ou pas, le pendu est sûrement la victime de quelque meurtre, qu'on aura attaché à une corde pour égarer la justice.

@

NOYADE. — Le médecin légiste doit se préoccuper de savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, car les signes sont un peu différents. C'est ainsi que, chez un noyé, la face seule plonge dans l'eau ; tandis que, chez une noyée, le crâne lui-même est couvert d'eau.

Y a-t-il accident, suicide ou crime ? Autant de points que mes confrères célestes sont chargés d'élucider. Quand il y a accident, les mains sont ouvertes, les paupières légèrement écartées, le météorisme peu marqué. Dans le suicide, les mains sont crispées, les yeux fermés, le météorisme accusé, la peau des pieds est macérée, les cheveux sont hérissés. Il y a de l'eau, du sable, des mucosités et du sang dans la bouche et le nez. Dans les cas de crime, la bouche et le nez ne contiennent ni eau, ni sable. Il n'y a pas de météorisme. La figure est légèrement ictérique, les chairs un peu émaciées ; enfin, on trouve des traces de violence sur le corps. S'il n'y a pas d'ecchymoses, si la figure est rouge violacé, la bouche et les yeux

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

ouverts, la victime aura été renversée et maintenue sous l'eau jusqu'à mort complète.

Il n'est rien ou à peu près rien dit d'intéressant concernant les autres modes de suicide.

Nous nous résumerons en disant : Le suicide est très fréquent en Chine. Il se voit à tout âge et dans toutes les classes de la société. La femme y est, pourtant, plus sujette que l'homme, mais ceci résulte de la constitution même de la société chinoise, qui assigne à la femme un rang des plus inférieurs. Nous devons rechercher les causes générales prédisposantes du suicide, dans le caractère du Chinois, fait d'égoïsme et de fatalisme, dans un mépris relatif de la mort et un attachement peu considérable à la vie. Quand nous aurons dit que le Céleste est un être d'une impulsivité et d'une impressionnabilité extrêmes — un aphonique, selon l'expression de nos psycho-pathologistes — on comprendra facilement qu'un mouvement de colère, un chagrin, une satisfaction d'amour-propre, un besoin violent de charlatanisme et de réclame, puissent avoir, dans un milieu, aussi admirablement préparé pour le suicide, des effets éminemment différents, comme gravité, de ceux que nous sommes habitués à voir les mêmes causes produire en Europe.

@

COMMENT SAVAIENT MOURIR LES VRAIS DISCIPLES DE CONFUCIUS

@

La Chine est à un « tournant » de son histoire, tournant qui pourra être gros de conséquences et se traduire par des modifications profondes, sinon dans la mentalité, au moins dans la manière d'être apparente — c'est-à-dire dans ses rapports avec les étrangers — de ce peuple curieux qui, des millénaires durant, a su rester figé dans un immobilisme, faisant de lui un spécimen unique de paléontologie sociale.

Un vent de révolution souffle depuis une quinzaine d'années sur la Terre Fleurie et sur ses traditions — les Rites immuables qui servirent de cohésion aux éléments si disparates de l'Empire, qui furent l'unité morale du pays et, tant de fois, empêchèrent la vieille jonque chinoise de sombrer, dans des tempêtes, où elle semblait devoir disparaître.

L'élément moderniste, à l'esprit généreux, peut-être, nourri des principes libéraux, mal appris, je le crains — plus mal digérés encore ! — à l'école de l'Europe ou de l'Amérique et surtout du Japon nouveau-né, est à la tête de ce mouvement. Ses projets sont ainsi vastes qu'osés : faire table rase de tout un passé qui ne fut pourtant pas sans grandeur. Instruction, éducation anciennes doivent céder la place aux principes tout frais émoulus d'Occident, dont la manifestation la plus éclatante semble résider dans la suprématie des armes qui assura le récent triomphe du Japon et qui, jusqu'ici, n'a abouti qu'à l'anarchie et à l'exploitation éhontée du pays par les militaires ¹.

¹ Cette mentalité des Jeunes Chinois a été bien traduite, par M. LEWANDOSRI, dans la *Revue des Deux-Mondes* :

« De jeunes Chinois sortent de leur pays pour entrer en contact avec la civilisation européenne qui façonne leurs intelligences, d'ailleurs fort réceptives, selon nos idées occidentales. Retournant ensuite chez eux, avec un ensemble de notions plus ou moins bien digérées, leur cerveau se transforme en un vaste bric-à-brac, où toutes ces notions s'entrechoquent, au lieu de se classer, par un travail durable d'assimilation. Ces intelligences, trop hâtivement développées, en dehors de leur

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

*

Un abîme sépare notre mentalité de celle des Chinois. Arriverons-nous jamais à le combler et à nous connaître un peu ? Jusqu'ici on n'a guère vu, dans les Célestes, que ce qu'un examen superficiel permettait, d'y rapidement distinguer, une sorte d'antithèse apparente de nous-mêmes : la « Chine, l'envers de l'Europe ! » Cet envers est, en effet, d'autant plus accusé qu'on juge les Chinois, avec notre cerveau d'Occidental, fraîchement débarqué dans la Terre Fleurie ¹. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur la Chine ont, surtout, parlé des choses visibles : les pieds déformés des femmes, la natte dans le dos, le riz mangé avec des baguettes, les bateaux de fleurs, les petits enfants dévorés par les cochons ou la saleté proverbiale des rues des cités. Tout cela, certes, est vrai ou à peu près. Mais, en revanche, ce dont on a moins parlé, c'est de l'organisation solide de cette société qui a la famille comme base, où la puissance du patriarcat est aussi forte qu'à Rome, où tous les membres d'une même famille peuvent être rendus responsables du crime ou du délit de l'un des leurs.

ambiance naturelle, sont autant de terrains de culture pour les idées les plus avancées et ainsi s'expliquent les progrès rapides du virus révolutionnaire, dans cette classe chinoise, mise au contact de notre civilisation.

« Ce qu'il y a de non moins curieux à constater, c'est que les jeunes Chinois, formés à l'école des Occidentaux, deviennent de farouches xénophobes. Rentrés dans leur pays, ils forgent, avec tout ce qu'ils ont appris à l'étranger, des armes pour combattre l'œuvre civilisatrice des puissances étrangères auxquelles le Chinois doit cependant ses meilleurs progrès. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1926.)

¹ Certaines différences sont amusantes à noter : le Chinois écrit de haut en bas et de droite à gauche ; les notes sont au sommet et non au bas de la feuille ; il ferme une serrure en tournant la clé de droite à gauche ; c'est par un mouvement identique qu'il enfonce une vis ; il ne serre pas la main de la personne qu'il salue, mais frotte les siennes l'une contre l'autre ; après une averse, pour sécher son parapluie, il le tient non par le manche, mais par sa pointe, le manche en bas ; il coud en poussant son aiguille, non vers lui, mais dans l'autre sens ; c'est par un mouvement analogue qu'il frotte une allumette pour la faire prendre ; il mange son dessert, au début du repas, et son potage, à la fin ; il se rafraîchit en buvant chaud et après son bain s'éponge avec des serviettes légèrement humides ; il s'habille en blanc lorsqu'il est en deuil ; quand il construit une maison, il fait la toiture d'abord, les murs ensuite ; sa boussole indique le Sud et non le Nord ; le nom de famille est toujours placé avant le prénom et il adresse ses lettres d'une façon tout à fait opposée à nous : France, Paris ; rue Galilée, 59 ; Durand Paul, Monsieur.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La vieille Chine disparaîtra-t-elle dans cette tourmente, plus anarchique que révolutionnaire ? On ne peut espérer, dans un pays qui comptait par siècles, comme nous comptons par décades, faire table rase du passé, et les chefs du mouvement ne peuvent avoir pareille prétention s'ils ont, à côté d'un grand enthousiasme, un tout petit peu de bon sens. Les réformistes ne représentent qu'une minorité infime de la Chine qui peine et de celle même qui pense. Avant que les idées modernes aient pénétré la masse profonde d'une nation de 400 millions d'âmes que rien n'a préparée à ce changement, ni son instruction, ni la diffusion par la presse d'idées nouvelles, de nombreux lustres se passeront, et on peut même se demander si les Chinois seront, à eux seuls, capables de faire l'éducation nouvelle du peuple et s'ils ne devront pas en confier, partiellement, ce soin à des maîtres étrangers.

@

On parle, dans tous les journaux, d'une transformation radicale de la Chine. Jetons, puisqu'il en est temps encore, un regard sur ce passé qui *doit* disparaître, et voyons ce que l'enseignement de Confucius a été capable de faire, quelle trempe morale le grand philosophe a pu imprimer à ceux qui ont été *vraiment* pénétrés de son éthique, vieille de vingt-cinq siècles.

Les mandarins chinois ne sont pas réputés pour leur bravoure. On les voit rarement, dans les émeutes, tenir tête à l'orage. Le plus souvent, ils cherchent leur salut dans l'abandon de leur poste et dans la fuite.

Mais ceux d'entre eux — une très infime minorité — qui furent élevés à la vraie école de Confucius se pénétrèrent des idées du

maître sur le loyalisme du sujet envers le Souverain, « père et mère de la grande famille chinoise, » loyalisme qui tenait ici lieu de patriotisme ce dernier, tel que nous l'entendons, n'étant pas encore né dans la Terre Fleurie - ceux-là, dis-je, furent capables d'un dévouement et d'une abnégation remarquables. Ce que faisant, ils estimaient accomplir un acte

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

de « piété filiale », pouvant- aussi Mien se traduire par une remontrance, une critique des actes du Souverain, que par une soumission muette et passive à ses décisions. Ils s'inclinaient, sans mot dire, devant une sentence de mort, même s'ils se savaient condamnés injustement et si leur vie n'était que la rançon expiatoire des fautes de l'Empereur lui-même.

C'est cette exaltation du dévouement du sujet à son Souverain, pour ce qu'il croyait être la vérité et l'intérêt de l'Empereur et, partant, de l'Empire, qui inspira ces admonestations au Trône adressées, pendant la période des Boxeurs, par quelques ministres clairvoyants et patriotes, tels que Yuan-Tchang et Hsu-Tching-Tcheng, qui n'hésitèrent pas, sachant que leur tête était l'enjeu de leur critique, à s'élever contre l'attaque des Légations et même à supplier l'Impératrice, pour arrêter pareille folie, de faire exécuter les chefs du parti xénophobe, dont quelques-uns étaient des Princes mandchous.

« Quand ces exécutions auront été faites, disaient-ils, en terminant leur mémoire, et que l'ordre aura été rétabli, que Votre Majesté daigne alors ordonner notre exécution pour que les esprits de Su-Tong, de Kang-I-li et consorts soient apaisés. Nous irons joyeux à la mort et, le sourire aux lèvres, gagnerons le royaume des ombres. C'est dans un état de terrible indignation et aussi d'appréhension profonde pour l'avenir du pays que, les larmes aux yeux, nous vous adressons ce mémoire que nous vous supplions de bien vouloir lire.

Leur appel ne fut pas entendu. Le 23 juillet 1900, ils furent exécutés, par ordre de l'impératrice qui, à ce moment, était convaincue du succès définitif de ses chers Boxeurs. Leur mémoire a depuis été réhabilitée. Aujourd'hui, ils sont considérés, par toute la Chine pensante, comme les prototypes de ces lettrés, détenteurs des vertus antiques et dignes d'une

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

gloire comparable à celle du fameux censeur Ou-Kou-Tou qui, en 1879, se suicida auprès du tombeau de l'Empereur Tong-Tché ¹.

*

Le censeur Ou-Kou-Tou avait inutilement protesté, contre ce qu'il considérait comme une faute de l'Impératrice, dans le choix qu'elle avait fait du successeur de l'Empereur Tong-Tché, son fils, mort sans descendance. Ses protestations étaient restées sans résultat et n'avaient fait que lui attirer blâmes et punitions. Décidé à frapper un grand coup pour convaincre et la Cour et la ville de la justesse de ses critiques, il attendit le moment des obsèques solennelles de l'Empereur Tong-Tché qui eurent lieu, quatre ans après sa mort, pour venir se suicider dans un petit temple voisin du mausolée impérial. Il sacrifiait sa vie à son idée, parce qu'il la croyait juste et utile au salut de l'Empire.

Toutes ses dernières dispositions furent prises, avec une rare minutie, et les lettres adressées à son fils et au bonze de la pagode, où il se donna la mort, sont tout à fait typiques :

« Tchou-Houa, mon fils, ne t'alarme pas à la nouvelle de ma mort et que ton chagrin, dans aucun cas, ne soit aucune cause de trouble pour la famille : ta mère est âgée, ta femme jeune et mes petits-enfants ne sont encore que des bébés. Dis-leur que je suis mort, mais de ne pas s'affliger de mon suicide. Notre généalogie remonte à plus de cinq siècles. Pendant deux cents ans, des femmes de notre famille ont été concubines impériales et, pendant trois siècles, les hommes se sont consacrés à la famille et à l'étude. Pendant dix-huit générations, la réputation de notre maison a été intacte. Agé de soixante-dix ans, je porte encore un nom sans tache...

¹ J'ai fait allusion, au chapitre précédent, à ce suicide classique.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Depuis l'âge de vingt-quatre ans, où je passai ma licence, j'ai toujours eu une conduite sage et ai été un fidèle observateur des rites officiels.

Dans l'étude de l'histoire, j'ai toujours été profondément ému, par les exemples de patriotisme et de loyalisme envers le Souverain., et les vies splendides des anciens, qui m'arrachent aujourd'hui des larmes, m'ont jadis provoqué des transports d'allégresse.

A la mort du dernier Empereur, je m'étais proposé d'adresser une admonestation à l'Impératrice, bien décidé à en supporter toutes les conséquences : un de mes amis m'en dissuada, objectant que l'heure était mal choisie et que mes allégations n'étaient peut-être pas rigoureusement fondées. J'ai attendu, jusqu'à aujourd'hui, mais ne peux attendre davantage. Je désire mourir, afin que le but de ma vie soit normalement rempli et qu'une existence, entièrement consacrée au loyalisme envers le Souverain, se termine.

Au reçu de cette lettre, rends-toi tout de suite au temple de..., cherche le bonze Tchou : je l'ai chargé de m'acheter un cercueil, d'en peindre l'intérieur en noir. J'ai, sur moi, mes habits mortuaires ; Tchou n'a qu'à enlever la semelle de cuir de mes bottes. Il doit acheter un petit morceau de terre pour m'inhumer ; cela vaudra mieux que de me transporter au cimetière de famille. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que je repose au milieu de mes ancêtres. Mon jeune frère s'y trouve déjà. Tu te souviens qu'il se suicida, il y a quelque vingt ans, pour des affaires de famille. Aujourd'hui, j'imite son exemple, à cause des troubles de l'Etat. On ne manquera pas de dire que notre cimetière est hanté : n'attribue aucune importance à ces racontars. Tu voudras, sans doute, transporter mon corps dans notre pays. Prends plutôt ma photographie, fais-en faire un agrandissement que tu mettras dans le salon des ancêtres : ainsi, tu observeras aussi bien la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

tradition, qui veut qu'on conserve les reliques des disparus. A quoi bon la dépense et la fatigue d'un long transport, à quelque 1.000 kilomètres ?...

Après une série de conseils, à son fils, sur ses devoirs envers sa mère, de recommandations pour des souvenirs à transmettre à des amis, il termine :

«...Pourquoi ai-je attendu. si longtemps ? Je ne voulais pas, dans cette période de crise, venir encore préoccuper l'Impératrice par la nouvelle de ma mort. Jadis, les serviteurs loyaux recouraient au suicide, comme moyen de remontrance envers des Souverains dégénérés. Je n'ai nullement l'intention de comparer l'Impératrice à ces Souverains comme Ming-Houan, de la dynastie des Tang, qui déserta la capitale devant les envahisseurs, ni à Ti-Tsoung, de la dynastie des Soung, dont les folies amenèrent la guerre avec les Mongols. Cependant, ma mort est due aux mêmes principes que ceux qui inspirèrent celle de ces loyaux conseillers du Trône.

« Et maintenant, rentre dans notre pays, apprends à tes enfants à aimer l'étude. N'ouvre pas mon mémoire pour l'Impératrice. Il est scellé et j'ai prié le sous-préfet de le faire parvenir sans délai.

Dans sa lettre au bonze, Tchou, dont le temple fut utilisé comme théâtre de son suicide, Ou-Kou-Tou disait :

« Prêtre Tchou, je n'ai aucune envie de te causer du désagrément. J'ai été forcé de choisir l'emplacement sacré de ta pagode, comme particulièrement adapté pour la mort d'un honnête homme. Préviens, tout, de suite, les autorités et veille à ce que le mémoire renfermé dans mon portefeuille soit remis sans retard. Achète, pour moi, un cercueil bon marché et fais peindre l'intérieur en noir. Mes habits sont tout neufs. Tu n'auras qu'à arracher la semelle de cuir de mes bottes, pour qu'elles soient en parfait état, avant de me mettre en bière. Je me suis légèrement coupé le doigt, d'où les traces de sang que tu peux constater. Ne

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

paye pas mon cercueil plus de 20 taëls (110 francs). Je ne pense pas que les magistrats tiennent à faire une enquête. Je te prie de passer une bonne couche de laque sur mon cercueil et de bien garnir tous les trous, au niveau des joints. Tu cloueras mon cercueil, en attendant la décision de l'Impératrice au sujet de ma dépouille. Achète quelques pieds carrés de terre à côté de la tombe impériale, pour mon ensevelissement. Point n'est besoin pour moi d'être placé dans le cimetière de famille. N'importe quel coin est un champ de repos excellent, pour un sujet loyal et honnête.

Tu trouveras 40 taëls dans ma poche. Tu garderas ce qui restera après avoir payé mon cercueil et les frais de l'enterrement. Quant à ma montre et autres objets personnels, ma famille en connaît exactement le nombre et la valeur. Veille à ce que personne n'insulte mes restes. Mon fils te sera reconnaissant de tous tes bons offices. Le magistrat ne te tracassera pas, mais ne perds pas de temps pour transmettre mon rapport à l'Impératrice.

Tu pourras me dépendre demain matin et placer mon corps dans quelque coin frais et ombragé. Comme tu aurais pu arriver avant ma mort (par pendaison), j'ai pris, par précaution, une bonne dose d'opium.

Tout ce que je demande, c'est de faire diligence pour faire prévenir les autorités et ne pas permettre aux femmes et aux enfants de venir regarder mon cadavre. Il n'y a rien d'étrange ou d'anormal dans ma mort, qui est devenue une impérieuse nécessité. Ceux qui me comprennent me plaindront. C'est tout. Les dernières volontés de Ou-Kou-Tou. »

Ce calme, cette sérénité, qu'on nous a appris à admirer, chez les philosophes antiques, se retrouvent dans les derniers moments du Censeur. Son suicide est un devoir impérieux qui, peut-être, ouvrira les yeux de

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'Impératrice et lui fera toucher du doigt son erreur, qui expose la Chine aux pires désastres.

De pareils sacrifices paraissent d'autant plus méritoires, que les vrais disciples de Confucius n'ont pas la consolation que pourraient avoir des bouddhistes — ou des chrétiens — des félicités d'une autre vie, réservées à ceux qui savent se sacrifier à l'intérêt de la collectivité. La morale confucianiste est par essence matérialiste. Le Maître ne s'est jamais inquiété de la question de l'Être suprême, ni de la vie future, et, quand ses disciples lui demandaient, ce qu'il y avait après la mort, il répondait : « Nous ne connaissons même pas la vie, que pourrions-nous savoir de la mort ! »

@

En lisant le beau livre *China under the Emperess Dowager*¹, de MM. Bland et Backouse, dans lequel j'ai pris les dernières volontés du Censeur Ou-Kou-Tou, j'ai également trouvé de très curieux documents sur la fin de certains chefs du mouvement boxeur. J'ai lu avec émotion et admiré les testaments — les « chants du cygne » — de ces farouches mandarins xénophobes, qui furent nos pires ennemis et usèrent de tous les moyens en leur pouvoir pour nous faire massacrer, en 1900. Un souffle de haute et stoïque philosophie les anime. Tout ce qu'ils firent, pendant la période dramatique du Siègne des Légations de Pékin, fut accompli avec le consentement de l'Impératrice. Mais après la prise de la Capitale par les Alliés, après la fuite de la Cour, le Corps diplomatique demanda des sanctions. La Douairière, pour sauver sa couronne, abandonna ses amis de la veille, et des décrets, faits par elle, mais signés de l'Empereur, firent retomber, sur les chefs du parti boxeur, toutes les responsabilités et toutes les causes de malheurs qui étaient venus fondre sur la Chine : troubles intérieurs, invasion étrangère, ruines accumulées. Tous s'inclinèrent, devant les décrets qui les condamnaient à mort, comme tout fils pieux doit

¹ Heineman, Londres, 1910.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

obéir à la décision paternelle et tous réglèrent leur fin, avec une sérénité que Socrate et Sénèque n'eussent pas désavouée.

Le prince Tchouang, après la fuite de la Cour, s'était, avec son fils et une concubine, retiré à Tou-Fou, dans le sud de la province du Chen-Si, attendant la décision de l'Impératrice à son sujet. Il fut condamné au suicide par pendaison. Un matin, le Commissaire impérial arriva, avant le jour, porteur de la corde de soie jaune — un des « trois cadeaux précieux » de l'Empereur. — Il choisit, derrière la maison du Prince, un temple abandonné et attacha solidement le nœud coulant à une poutre. Il fit poster des soldats pour maintenir l'ordre et se présenta chez le Prince. l'informant qu'il avait un décret impérial à lui lire, et le priant de s'agenouiller pour l'entendre.

— C'est ma tête que vous demandez ?

Le Commissaire ne répondit pas, mais lut le décret, que le Prince écouta avec respect.

— Ainsi, c'est le suicide ! J'avais toujours pensé que les Étrangers ne seraient satisfaits que par ma mort ! Je crains bien qu'il n'en arrive autant à notre « vieux Bouddha » (l'Impératrice).

Il demanda au Commissaire la permission de faire ses adieux à sa famille.

— Rappelle-toi, dit-il à son fils, que tu dois faire tout ce que tu dois pour ton pays ; à tout prix, il faut empêcher les Étrangers de s'emparer du glorieux Empire conquis par nos ancêtres.

Puis, s'adressant au Commissaire :

— Où est le lieu d'exécution ? »

— Votre Altesse veut-elle m'accompagner dans le petit temple qui est derrière sa maison ?

Quand le Prince vit le nœud coulant installé, il se tourna vers le Commissaire :

— Votre Excellence a, vraiment, bien fait les choses.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Et, sur ces mots, il se passa la corde au cou, et, quelques secondes après, il était mort.

Yu-Hsien avait été l'âme damnée du parti boxeur et s'était distingué par des massacres énormes de missionnaires et de chrétiens, dans sa vice-royauté du Chen-Si. Quand l'ordre d'exécution capitale le toucha, il était sur la route de l'exil, à Lan-Tcheou, épuisé, très malade. On dut même le soutenir, pour le mener sur la place de l'exécution. La veille de sa mort, les notables de Lan-Tcheou exprimèrent leur désir de lui offrir un banquet d'adieu. Mais il déclina cet honneur, disant que, très fatigué, il souhaitait passer sa dernière journée dans le calme. Il adressa, en langage fleuri, deux lettres de remerciements aux notables pour la courtoisie qu'ils lui témoignaient et ceux-ci, pour ne pas être en reste, répondirent que la place d'exécution serait tendue de rouge, comme pour une fête publique, en son honneur. Yu-Hsien composa une sorte de justification de sa conduite, sous forme de proclamation, dans laquelle il disait que sa mort devait être regardée comme une fin glorieuse et patriotique. Il pria les habitants de Lan-Tcheou de ne pas s'opposer à l'exécution de la sentence impériale. Puis il rédigea deux sortes de testaments, lesquels, après sa mort, furent tirés à profusion et répandus par toute la Chine.

« Le Ministre meurt pour son Souverain, disait-il, les femmes et les concubines pour leur maître. Qui dira que cela n'est pas vraisemblable ? Il est triste que ma mère ait quatre-vingt-dix ans, et mon plus jeune fils, seulement sept ans. Qui va les protéger, dans leur extrême vieillesse et leur tendre enfance ? Comment cette piété filiale, que chaque homme doit aux siens, pourra-t-elle être observée ? Le Souverain commande, le Ministre obéit. J'ai tué les autres : c'est, aujourd'hui, mon tour. Je n'ai qu'une honte, c'est de n'avoir pas, dans toutes les hautes fonctions que j'ai occupées, dépensé plus gros de talent qu'un grain de sable. Pourquoi ai-je aussi mal reconnu la générosité impériale ?

Dans une autre proclamation :

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

« Le Ministre a, par sa faute, mérité la peine capitale. Maintenant, je n'ai qu'une idée : l'espoir que ma mort puisse être aussi glorieuse que ma vie a été honnête. Je préfère cent fois la mort à l'humiliation dégradante d'un emprisonnement. J'ai mal récompensé Sa Majesté de toutes ses bontés. Qui maintenant lui fera oublier mes fautes ? J'espère que vous, hommes d'État qui conseillez le Trône, pourrez trouver le moyen de restaurer notre fortune compromise et que vous accomplirez honorablement votre devoir en secondant Leurs Majestés dans le malheur.

@

Dévouement, discipline, respect, ainsi peuvent se résumer les impressions qui se dégagent de la lecture de ces divers documents. Leurs auteurs avaient, tous, reçu la forte culture classique et l'empreinte du confucianisme. La Chine qui s'ouvre au progrès oubliera-t-elle l'enseignement du grand Sage ? Ce serait regrettable, et plus que jamais ses principes me semblent utiles, pour le régime nouveau qui commence. Les résultats le plus manifestes de l'instruction moderne, qu'on a essayé de développer à Ou-Tchang, à Pékin, ont été un affaiblissement considérable du principe d'autorité, autorité patriarcale qui fut le vrai ciment qui aggloméra les éléments si divers qui composent l'immense Empire. Quant à la valeur des fonctionnaires du nouveau régime, elle est, de l'avis de tous ceux qui connaissent la Nouvelle Chine, très inférieure à celle des anciens mandarins. La moralité s'est abaissée, l'indifférence à la chose publique est plus grande ; l'orgueil est pire, et la concussion dépasse toutes les limites.

@

L'AUTO-CRÉMATION DES PRÊTRES BOUDDHISTES ¹

Tantum religio potuit suadere malorum.

@

Dans l'article précédent sur le *Suicide*, je n'ai fait que mentionner les cas de mort violente par le feu, tels qu'on peut les voir se produire, chez les prêtres bouddhistes. Je crois intéressant d'insister maintenant sur cette question de l'*auto-crémation* par ferveur religieuse, confinant à la folie : en tous temps, en tous lieux, quelles que soient les races ou les religions, nous voyons combien est vrai le vers de Lucrèce :

Tantum religio potuit suadere malorum.

Les bonzes bouddhistes, soit par fanatisme, soit pour toucher le cœur et la bourse de leurs ouailles, s'imposent des peines corporelles très dures ou même se mutilent : ils s'écorchent par places, se brûlent profondément les chairs, écrivent des prières avec leur sang. J'ai vu plusieurs fois, soit dans Pékin, soit dans la campagne, des bonzes accroupis, frappant sur une sorte d'énorme grelot en bois appelé *mou-yu*, les joues traversées de part en part, par une tige de fer de la grosseur du petit doigt. Leur supplice volontaire excite la charité publique.



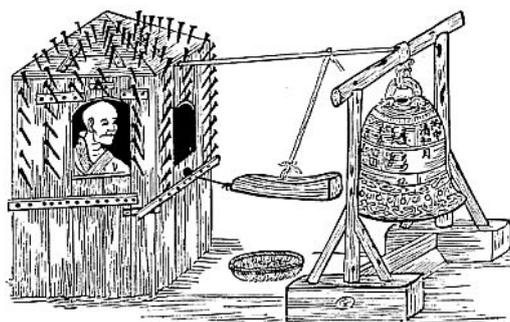
Bonze mendiant.

¹ Ce travail m'a été inspiré par la lecture d'une très remarquable étude, intitulée, *Self-Immolation by lire in China*, publiée, dans les numéros d'octobre et novembre 1888 du *Chinese Recorder*, par le D^r Mac Gowan qui, pendant cinquante ans, a habité la Chine. L'auteur a été le témoin d'un certain nombre de faits de cette auto-crémation.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

La gravure montre que les bonzes sont susceptibles de pratiquer de pieuses « carottes » pour toucher plus profondément la bourse des fidèles. La joue gauche, seule, est traversée par la tige de fer, qui, déprimant fortement la commissure labiale droite, permet, à première vue, de croire que la joue du même côté est également transpercée. (Gravures tirées du *Peking* de Mgr Favier.)

D'autres s'enferment dans des espèces de guérites, garnies de clous, la pointe en dedans, la tête débordant à l'extérieur. Le bonze, de temps à autre, tire une ficelle, la ficelle met en mouvement un billot de bois qui vient frapper contre une cloche dont le son attire l'attention du passant



Les clous ont, tous, une valeur déterminée. Le passant charitable a, moyennant une somme équivalente, le droit de retirer un ou plusieurs d'entre eux. Son offrande est déposée, dans un panier, entre la cloche et la retraite du bonze. Celui-ci n'abandonnera sa guérite — en principe au moins — que lorsque la charité de ses concitoyens aura enlevé tous les clous qui traversent les parois de sa peu confortable habitation.

Les mutilations volontaires sont, parfois, employées par les bonzes pour donner du relief à leur temple que les fidèles délaissent. Une mutilation sensationnelle vaut bonne renommée. Le lieutenant de vaisseau J... qui commandait, à une époque, la canonnière *Olry*, à Tchoung-King, eut connaissance d'un fait de ce genre qui se passa aux environs de la ville. Un petit temple taoïste était tout à fait misérable ; plus un fidèle ! Une nuit, le bonze se châtra lui-même. L'aventure s'ébruita aussitôt et les visiteurs et les fidèles d'accourir pour voir l'opéré et ses « précieuses ». Et, à partir de ce moment, le temple se remit à vivoter.

Le fanatisme, le désir d'entrer dans la béatitude du Nirvâna poussent les bonzes au suicide. Dans l'île Pou-tou, se trouve un rocher fameux, d'où les prêtres souhaitant atteindre à la sainteté de Bouddha se jettent dans

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

« l'abîme de la déesse de la Charité ». D'autres arrivent au même résultat, en montant sur un bûcher, auquel ils mettent eux mêmes le feu. Certains cas, que nous relaterons, ont été observés par M. Mac Gowan, aux environs de Ouen-Chao, dans la province du Tche-Kiang.

Les bonzes vraiment pieux, seuls, se livrent à l'auto-crémation. Mais les cas sont assez rares, car la ferveur religieuse est chose peu commune, chez les prêtres de Bouddha. Le recrutement de ces derniers est assez mauvais. Il y a des gens de tous les milieux et de toutes les conditions. Beaucoup sont des paresseux, qui quittent volontairement la société, pour vivre dans l'indolence monastique. La majeure partie des bonzes est composée d'ecclésiastiques malgré eux : enfants de familles pauvres, ils ont été vendus aux monastères et élevés en vue du sacerdoce. Parfois, cependant, des Chinois ayant des aspirations religieuses profondes entrent dans les ordres et ceux-là, surtout, pourront être des candidats à l'auto-crémation.

Nous devons rechercher l'origine de ce suicide par le feu, dans le *Saddharma pousandrika Soutrà*, l'un des livres bouddhiques les plus répandus, où se trouvent expliqués les moyens de parvenir à la sainteté de Bouddha et à la béatitude du Nirvâna : la continence absolue de nos passions et de nos désirs provoque notre combustion spontanée, par le feu de Sahamadi ; mais seuls, ceux qui sont totalement absorbés dans Bouddha peuvent y prétendre. La suppression totale de l'idée et de l'acte sont indispensables pour réaliser cette absorption., qui se manifeste par un nuage entourant la tête des élus et des purs. Ce nuage est dû à la sortie, par tous les pores de la peau (et surtout à la nuque) d'un fluide spécial, né des sécrétions qui provoquent les désirs. Quand ce fluide est produit en quantité suffisante, il s'enflamme et détermine la combustion générale du corps. C'est par une de ces combustions spontanées que fut détruit le corps de Bouddha. Après sa mort, ses disciples essayèrent de le crémér : mais le corps restait incombustible, quand, tout à coup, un jet de flamme sortit de son sein, au niveau du point qui portait un caractère mystique, inscrit sur la peau, et réduisit le corps en cendres.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Il était naturel que des dévots ardents, désireux d'arriver à la transformation par combustion spontanée et ne sentant même pas les premières manifestations de leur auto-incendie, aient demandé à un incendie provoqué de les faire sortir de l'enveloppe terrestre qui leur était à charge. Cette sublimation avait, en outre, l'avantage de les purifier.

Les bonzes chinois prétendent que ces habitudes leur ont été transmises par les lamas du Thibet. La chose n'a rien d'impossible. Le bouddhisme, en passant par le Thibet et la Chine, a été singulièrement modifié, dans sa doctrine et dans ses pratiques.

Les prêtres bouddhistes ont tous un nom religieux, dont le sens peut, quelquefois, faire préjuger du zèle et de la ferveur du candidat à la béatitude du Nirvâna.

Un jour, Abîme-et-Profondeur — c'est le nom de notre bonze — annonça qu'il avait fait des vœux pour réaliser la « transformation assise », c'est-à-dire qu'il s'assiérait sur un bûcher, auquel il mettrait le feu et entrerait, ainsi, dans la sainteté de Bouddha. Ce bonze était un frère mendiant qui, depuis quelque temps, parcourait la province, quêtant pour la reconstruction d'un monastère. Vivant de sacrifices et d'austérités, s'imposant des peines corporelles pour la purification de son âme, ayant renoncé à tous les plus élémentaires soins de propreté, il devint bientôt un monceau de vermine, hâve, décharné, en imminence de mort par consommation à brève échéance. Tous les trois pas, il s'agenouillait, frappait de la tête contre une planche mise à terre et qu'il portait avec lui, pour prévenir les déchirures de la peau de son front par le sol. Mais tous ces sacrifices restaient sans effet : la charité des Chinois n'était point touchée et les aumônes étaient maigres. Abîme-et-Profondeur se sentit abattre et, plus que jamais, éprouva du dégoût pour le monde, son égoïsme et son étroitesse d'esprit. Aussi, un jour, traversant les rues de Ouen-Chao, et entendant célébrer l'héroïsme de deux bonzes qui venaient de se faire crémer, il résolut de marcher, sans tarder, sur leurs traces.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Il fut reçu à bras ouverts dans un monastère, voisin de résidences européennes. Il y fut une cause d'attraction pour les dévots et les curieux. Ceux qui avaient refusé l'aumône au frère mendiant devinrent généreux, quand il s'agit de concourir aux frais de l'auto-crémation. On donna plus de bûches et de résine pour rôtir Abîme-et-Profondeur qu'il n'en eût fallu pour crémérer tous les bonzes et bonzesses des monastères environnants. Quelques personnes offrirent même des fusées, pensant qu'une réjouissance pyrotechnique donnerait plus d'éclat à la cérémonie. Mais le Comité d'organisation, composé de prêtres et de laïques, refusa les feux d'artifice. On se contenta de mettre quelques paquets de poudre à canon dans les vêtements et sous les aisselles du sujet : sans doute pour raccourcir son supplice, ou plutôt, suivant l'opinion générale, pour lui assurer un bon départ pour l'autre monde.

Un missionnaire anglais du voisinage essaya de détourner Abîme-et-Profondeur de l'auto-crémation. Mais notre bonze déclara nettement ne vouloir accepter la moindre discussion à ce sujet. Les étrangers intervinrent auprès de l'autorité locale ; celle-ci donna des ordres pour que la crémation n'ait pas lieu. Grand fut le désappointement des dévots et curieux, brusquement privés de l'alléchant spectacle. Abîme-et-Profondeur en fut particulièrement touché : il refusa de manger et de boire et se décida à se laisser mourir de faim. Il alla s'installer dans le bûcher, au centre duquel avait été ménagée une place, juste suffisante pour recevoir un homme debout. On l'y trouva, mort de chagrin, en odeur de sainteté et de saleté. Son corps fut alors placé sur un bûcher, fait avec le bois qui aurait servi à sa crémation, et brûlé en grande pompe : dans cette partie de la Chine, la crémation des bonzes ne se fait que pour ceux qui ont été très pieux et qui en ont manifesté le désir de leur vivant.

Au commencement de 1888, dans la contrée de Ouen-Chao, on pouvait lire l'affiche suivante :

« Avis : L'abbé « Vivre-Toujours », du monastère de la montagne des Esprits, informe les fidèles qu' « Intelligence-Lucide »,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

diplômé du monastère des Grands-Nuages, s'étant consacré à la contemplation de Bouddha et étant arrivé à la perfection, a, au printemps dernier, été gracieusement poussé par Bouddha à réaliser la « transformation assise ». Il a, en conséquence, fixé au 28 janvier, à 11 heures du matin, la cérémonie au monastère de la montagne des Esprits : il s'assiera sur le bûcher et prendra, au milieu des flammes, congé pour toujours de son enveloppe terrestre. Que les fidèles des deux sexes qui désirent y assister viennent — surtout sans oublier les offrandes — de bonne heure réciter pieusement les prières à Bouddha et à la Reine du Ciel, prières qui les rendront très méritants et leur permettront d'atteindre, en même temps, aux régions du suprême bonheur. »

En arrivant, les fidèles constatèrent, avec joie, qu'on avait fait plus pour leur édifiante récréation que ne comportait l'affiche de « Vivre-Toujours ». En effet, un jeune bonze, « Magie-Resplendissante », jaloux de l'admiration et des adulations dont « Intelligence-Lucide » était l'objet, avait, par les prières, le jeûne et les ablutions répétées, fait une préparation rapide et sommaire, suffisante néanmoins, pour l'auto-crémation. Deux bûchers avaient été préparés, l'un à droite l'autre à gauche du temple, pour permettre aux spectateurs, mal placés pour voir la première cérémonie, de jouir, tout à leur aise, de la seconde.

Pendant les dernières heures qui précédèrent le sacrifice, les candidats pour le bûcher furent constamment interrompus par des voisins, curieux ou dévots, qui venaient leur demander leur protection, les prier de leur faire faire de bonnes et lucratives affaires, de leur accorder des temps favorables pour leurs récoltes et nombre d'autres choses qui font l'objet des prières habituelles. Eux, bons princes, promettaient généreusement, se laissant adorer comme de vrais Bouddhas vivants ; aussi la recette du monastère fut-elle des meilleures.

Mais les chants d'allégresse se font entendre : le moment du sacrifice est arrivé. « Intelligence-Lucide » sort à pas comptés de sa chambre,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

traverse la foule agenouillée, en chantant un hymne bouddhiste, dont il marque la mesure en frappant sur un crâne en bois. Il gagne le bûcher qui a la forme d'un pavillon, y pénètre et, avec des allumettes, offertes par quelque généreux fidèle, il embrase l'édifice, dans lequel des fenêtres et une porte ont été ménagées, pour permettre aux spectateurs de suivre les phases de la crémation. Jusqu'à ce que les flammes et la fumée l'aient caché aux yeux des fidèles, on vit « Intelligence-Lucide » chanter tranquillement et battre la mesure, sans avoir l'air de se douter qu'il était en train de se rôtir.

Une heure après, « Magie-Resplendissante », qui avait été témoin du sacrifice, entra calmement en scène à son tour et se tira de son rôle à la plus grande satisfaction des spectateurs.

Leurs cendres et os furent pieusement rassemblés et déposés au monastère de Ouen-Chao, où sont conservées toutes ces précieuses reliques.

M. Mac Gowan demanda au supérieur du monastère s'il n'avait rien tenté pour prévenir ces actes de folie religieuse ou s'il n'en avait pas avisé l'autorité. Il lui fut répondu qu'on s'était, mais en vain, efforcé de leur démontrer qu'endurer les maux de cette terre était, pour un religieux, un acte de piété et d'abnégation. Quant à l'intervention de l'autorité, jamais personne n'y avait pensé ; et celui qui, par hasard, aurait eu cette idée saugrenue n'aurait jamais eu le courage de l'émettre. Le magistrat, qui savait que la crémation devait avoir lieu, arriva quand tout était terminé. Sa présence, même officieuse, eût gêné la cérémonie. Enfin, si par cas l'autorité avait empêché le suicide, qu'aurait-on fait des offrandes et surtout comment calmer l'indignation de l'assistance, frustrée d'un spectacle payé cher par quelques-uns ?

@

Les bonzes, tout en prêchant le renoncement aux richesses de ce monde, apprécient hautement la valeur de l'argent et ces séances de crémation sont une source de revenus énormes pour le monastère ou les

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

amis. L'histoire suivante montrera à quel point les prêtres savent spéculer sur la bêtise humaine.

Au commencement du VIII^e siècle, le général Lipaou-Ching dirigeait des opérations de guerre dans le Chan-Si. Arrivé à Lou-tcheou, il s'aperçut que la caisse de son armée était vide, et pour se procurer le « nerf de la guerre », il s'adressa à un bonze réputé pour sa sainteté et sa piété. « Rien n'est plus facile », lui répondit notre homme. Il s'agissait simplement de recourir à une pieuse fraude. Mais la fin ne justifie-t-elle pas les moyens, surtout quand il s'agit de garnir la caisse de l'État et celle de l'Église ? Le bonze fit annoncer à ses ouailles que, touché par la grâce de Bouddha, il allait, au milieu des flammes du bûcher, prendre la route de l'autre monde ; mais, de son côté, le général s'engageait à procurer à son acolyte le moyen d'échapper aux flammes, et pour ce faire, il creusa une sorte de tunnel, réunissant la base du bûcher à un puits dans lequel le bonze pourrait se réfugier dès le début de l'incendie.

Pendant la semaine qui précéda le spectacle, tout fut mis en œuvre pour toucher le cœur et la bourse des fidèles. La musique, les chants, les lumières, les parfums, rien ne manqua. Le général et son état-major donnèrent l'exemple de la générosité, en déposant aux pieds du bonze tout ce qu'ils purent réunir de numéraire. Dévots et curieux ne voulurent point rester en arrière et bientôt plus d'un demi-million fut réuni. Le bonze avait l'innocente idée d'escroquer de son mieux ses ouailles. Mais sa plaisanterie eut une triste fin. Quand le bûcher eût été copieusement arrosé d'huile, le bonze s'avança, un réchaud à la main, pénétra dans l'édifice de bois et mit le feu. A ce moment, le général fit fermer l'issue de salut et notre homme périt, victime de sa ruse, par auto-crémation, mais celle-là involontaire.

Aux yeux des spectateurs, pieusement escroqués, le bonze avait été transformé en Bouddha, aussi ses cendres furent-elles religieusement conservées. Mais si le général lui avait permis de jouer la comédie jusqu'au bout et qu'après quelque temps il se fût à nouveau présenté à ses fidèles, il eût été pris pour une réincarnation et adoré comme Bouddha vivant.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Il est rare que la ferveur religieuse arrive à un degré assez aigu pour pousser les femmes à se faire brûler. Elles préfèrent se jeter dans un précipice ou dans la mer. La violence de la crémation leur répugne. En voici pourtant un cas.

« Abîme-et-Méditation » — les laïques, hommes ou femmes, aspirant à la vie religieuse, se donnent un nom — veuve d'un bouddhiste zélé, après s'être privée même du plus maigre confort, couverte d'habits grossiers, s'être imposé toutes les peines corporelles, sentit qu'il lui restait encore beaucoup à faire pour la purification de son âme et pensa à faire brûler son corps. Elle construisit elle-même, dans sa cour, un bûcher et invita bonzes et bonzesses à assister à son suicide. Après les ablutions à l'eau parfumée, elle fut conduite au bûcher par les bonzesses. Elle s'avança, calmement, une baguette d'encens enflammée dans la main, s'assit sur le bûcher et bientôt les spectateurs virent son âme prendre le chemin de l'éternité, au milieu des flammes et des vapeurs multicolores.

@

Il arrive, parfois, que les bonzes dont le monastère périclité, abandonné par les fidèles, annoncent à grand bruit une auto-crémation pour donner à leur établissement un regain de popularité lucrative. Les suicides, dans ces cas, ne seraient pas toujours volontaires. On raconte, en effet, que, quelquefois, les bonzes auraient fait boire des narcotiques ou de l'alcool à haute dose aux sujets qu'ils destinaient au feu et qui, en état d'ébriété, se laissaient, sans difficulté, conduire au sacrifice.

Mais ordinairement ceux qui se font crémer sont des bonzes ayant, pendant des années, mené une vie d'anachorète, vivant dans l'isolement le plus complet, ne voyant pas visage humain et profondément enfoncés dans la méditation, aspirant à la sainteté de Bouddha. Ce sont des monomanes contemplatifs, chez qui la mort par le feu doit procurer le suprême bonheur.

@

LES EUNUQUES DU PALAIS IMPÉRIAL DE PÉKIN ¹

« Et on lui coupa *le et les.* »
FROISSART.

@

Ayant eu l'occasion de donner mes soins à un jeune eunuque, atteint de rétrécissement de l'urètre, il me parut intéressant de faire quelques recherches sur le corps des castrats qui, dans l'histoire du Palais des Empereurs chinois, a joué, à certaines époques, un rôle des plus importants.

Dès la plus haute antiquité, on trouve des eunuques auprès des rois et des princes orientaux, comme corollaires de la polygamie et de la réclusion de la femme. Ils étaient des gardiens sûrs, incapables d'éveiller la jalousie de leur maître.

Des fanatiques — païens ou chrétiens — prêtres de Cybèle, disciples d'Origène ou Vélasiens, se mutilèrent ou mutilèrent leurs prosélytes, dans un but religieux, soit pour plaire à leur divinité, soit pour acquérir la vertu de la chasteté, soit par fanatisme religieux ou mysticisme comme les Skopzy de Russie.

Enfin, la castration fut pratiquée dans un but commercial ou artistique. Hérodote nous dit que les Grecs faisaient un grand commerce d'eunuques. En Italie, on recruta pendant longtemps, malgré le Concile de Nicée, malgré les édits du pape Grégoire XIV, les soprani parmi les castrats ; cette mode persistait récemment, car on trouvait des eunuques dans les chœurs des églises pontificales, et le maître des chœurs de la chapelle Sixtine, le fameux Mustapha, avait une réputation universelle.

¹ Cet article n'a plus, aujourd'hui, qu'un intérêt purement rétrospectif. La République a supprimé et l'Empereur et les eunuques du Palais.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La première mention des eunuques est faite, en Chine, en 1100 avant Jésus-Christ, sous la dynastie des Chou. L'Empereur Chou-Koung, en effet, dans un code qu'il édicta, fait figurer la castration au nombre des cinq modes graves de punition : stigmates sur le front, section du nez, amputation des oreilles, des mains ou des pieds, castration et peine capitale. Au début, la castration fut donc une sanction pénale. Il en était de même en Egypte, où elle était la punition du viol.

Ces eunuques furent, dès les premiers temps, utilisés dans le Palais. Mais la luxure, la débauche et, le luxe augmentant, les eunuques de source criminelle furent insuffisants et il fallut chercher une autre voie pour compléter ce contingent ; des parents pauvres se mirent, alors, à vendre leurs enfants, qui étaient émasculés, pour le service du Palais. Leur institution, quasi officielle, est relativement récente. Elle fut faite, 111 ans après Jésus-Christ, par le fumeux Empereur Ho-ti, de la dynastie des Tsin.

A notre époque, la castration fut encore employée, comme peine contre les rebelles. En 1851, l'Empereur Sien-Fon fit instituer une Cour spéciale, devant laquelle les rebelles étaient traduits. En 1858, une bande de rebelles, parmi lesquels se trouvaient des enfants, fut jugée par ce tribunal. Les adultes furent exécutés, mais les enfants ayant moins de dix ans — il faut quinze ans en Chine pour subir la peine capitale, furent châtrés et envoyés en esclavage dans les troupes frontières.

Tandis qu'en Perse, en Turquie, les eunuques peuvent être au service de quiconque peut les payer, en Chine, ils sont le privilège de l'Empereur seul et de quelques membres de sa famille.

L'Empereur doit avoir 3000 eunuques. En réalité, il n'en a guère que 2000. Les Princes du sang et les Princesses impériales ont droit à 30 ; les neveux et les jeunes enfants de l'Empereur à 20 ; les cousins à 10. Les descendants des huit Princes mandchoux, qui aidèrent Chou-Tche à fonder la Dynastie présente, peuvent également avoir 10 eunuques.

En principe, les eunuques du Palais doivent être fournis par les Princes. Tous les cinq ans, chaque Prince doit en fournir 8 et reçoit en échange 250

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

taëls par eunuque, soit 1000 francs. Ce sont des eunuques garantis, qui ont déjà fait un stage de plusieurs années à leur service. Mais ce procédé de recrutement serait insuffisant si, au Palais, un registre n'était ouvert, sur lequel les candidats viennent s'inscrire. Le Sud de la province du Tcheli et quelques villages des environs de Pékin fournissent la grande majorité des castrats.

« Et on lui coupa *le* et *les*, à cause qu'il était hérite et sodomite », dit Froissart, en parlant d'une victime de la castration. Or, les Chinois sont hérétiques ; beaucoup pratiquent la pédérastie ; mais ce n'est ni pour l'une ni pour l'autre de ces raisons que les Fils du Ciel sont privés des attributs de la virilité. En Chine, on devient eunuque par force, par goût, par pauvreté ou par paresse.

Beaucoup de parents vendent leurs enfants ou les font châtrer, avec l'espoir de les vendre comme domestiques du Palais. Des jeunes gens de vingt-cinq et trente ans, des pères de famille même, attirés par l'appât des revenus du métier, consentent à se faire émasculer.

De pauvres diables, à bout d'expédients, en arrivent à la castration pour trouver leur gagne-pain. Un jour, un mendiant se présente à un mont-de-piété pour engager les quelques loques qui cachaient partiellement sa nudité. Ses hardes sont refusées. Mais notre homme, pressé d'argent, ne se tient pas pour battu. Il s'assied devant la porte et, avec son couteau, pratique sur lui-même l'amputation et rentre de nouveau engager pour 30 tiaos (c'est-à-dire 9 francs) ses pièces anatomiques. Le directeur du mont-de-piété dut faire, à ses frais, soigner ce singulier client, qui trouva, plus tard, place au Palais.

Enfin, un certain nombre d'individus, insoucians ou paresseux, consentent à devenir eunuques, convaincus que cette nouvelle situation sociale leur assurera une existence aisée.

L'opération est pratiquée dans un bâtiment, situé près d'une des portes du Palais. L'opérateur attiré ne reçoit pas de gages du Gouvernement. La fonction est héréditaire et, depuis des années, la propriété de la même

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

famille. L'opérateur touche 6 taëls (24 francs) par client. Mais les pauvres diables qui ne peuvent payer une pareille somme s'engagent au remboursement par mensualités, dès qu'ils seront entrés en fonctions.

L'opération est simple et rapide. Nous avons entendu dire que, par des manœuvres préliminaires, sur la nature desquelles nous n'avons point de détails, on produisait une légère atrophie des testicules ; que, par l'absorption de drogues spéciales, on obtenait une anesthésie qui diminuait la douleur des neuf dixièmes. L'eunuque que nous connaissons, interrogé à ce sujet, a toujours répondu par la négative. L'opérateur est, en général, assisté d'aides et de deux apprentis de sa famille.

Le patient est couché sur une sorte de lit de camp. Des bandes compriment les cuisses et, le ventre. Un assistant le fixe vigoureusement par la taille, tandis que deux autres tiennent les jambes écartées. L'opérateur est armé soit d'un couteau courbé, en serpette, soit de longs et forts ciseaux, soit d'un couteau à lame droite comme les couteaux d'autopsie, soit d'une sorte de petite hachette. De la main gauche, il saisit « *le* et *les* », les comprime, les tord, pour en chasser le plus de sang possible. Au moment de trancher, il pose une dernière fois au client, s'il est adulte, ou aux parents, si c'est un enfant, cette question :

— Êtes-vous consentants ?

Si la réponse est affirmative, d'un coup rapide, il coupe, le plus ras possible, les bourses et la verge. Une petite cheville de bois ou d'étain, en forme de clou, est placée dans l'urètre. La plaie est lavée, trois fois à l'eau poivrée, puis des feuilles de papier, imbibées d'eau fraîche, sont appliquées sur la région et le tout est soigneusement bandé. Le patient, soutenu par des aides, est ensuite promené, pendant deux ou trois heures dans la chambre, après quoi on lui permet de se coucher.

Pendant les trois jours qui suivent, l'opéré est privé de boissons ; le pansement n'est point touché et le malade souffre non seulement de sa plaie, mais surtout de la rétention d'urine par obstacle mécanique. Ce laps de temps écoulé, les pièces de pansement sont enlevées et le malade peut

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

pisser ou tout au moins essayer de pisser, car il ne réussit pas toujours. S'il peut uriner, il est considéré comme guéri et félicité de ce chef. Mais si la miction ne peut se faire, l'opéré est destiné à mourir au prix de souffrances atroces. Il y a rétention d'urine et les Chinois ne se servent point de cathéters.

Après l'amputation, il reste une large plaie, de forme généralement triangulaire, à sommet inférieur. La réparation se fait par bourgeonnement et demande une centaine de jours en moyenne. Malgré le procédé très primitif de l'opération, les accidents sont rares et la mort ne surviendrait que dans 3 à 4 pour 100 des cas. La complication la plus fréquente est l'incontinence d'urine ; plus tard viendra la rétention. On la verrait de préférence, chez les sujets jeunes. Cet accident est toléré par l'opérateur, pendant quelque temps ; mais bientôt, si l'incontinence se prolonge, le patient reçoit des coups ; ce traitement est considéré comme excellent et, en conséquence, continue jusqu'à cessation de l'infirmité. Les opérés souillent leur couche et leurs habits, et les fermentations ammoniacales à odeur désagréable qui en résultent ont fait créer, par les Chinois, l'expression populaire : « Il pue comme un eunuque ; on le sent à cinq cents pas ¹ ».

Pour lutter contre l'atrésie, l'opérateur introduit, dans l'urètre, une petite cheville de bois, soit, plutôt, une sorte de petite bougie en étain. On dirait d'un clou ou d'un petit marteau, dont le manche, irrégulier, du calibre

¹ Il faut que la cicatrice soit absolument plane pour que l'opération soit considérée comme parfaite. Il n'en est pas toujours ainsi. Récemment, un homme de vingt à vingt-deux ans venait me demander une consultation à l'hôpital et, à l'air mystérieux dont il s'approcha de moi pour me demander le huis-clos, je compris que j'avais affaire à un eunuque. Il avait subi l'opération, dix à douze mois auparavant, mais au niveau de l'urètre, se trouvait un petit relief cicatriciel, large comme une pièce de 1 franc et haut de 1 centimètre environ. A ses yeux, et surtout aux yeux de l'inspecteur des « précieuses », ce bourgeon charnu rappelait trop la verge absente et, à une revue récente, il avait reçu, à ce sujet, de sévères réprimandes. Il me pria de le débarrasser de ce vestige de sa virilité, aussi inutile que dangereux pour sa carrière. J'eus le tort de lui demander de le photographier avant de faire l'opération, car, pour ne pas me refuser, il me dit avoir une course urgente à faire, me promit de revenir, le lendemain, et ne remit plus les pieds à l'hôpital.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

d'une plume de poule, long de 2 cm. 50, s'implante non au centre, mais à l'une des extrémités du corps. Ce dilatateur est dans les premiers temps maintenu dans l'urètre en permanence et retiré seulement au moment des mictions.

Au bout de trois mois ou trois mois et demi, l'eunuque est considéré comme guéri. Il peut alors entrer directement en fonction, au Palais, s'il est jeune. Ceux qui sont plus âgés font, souvent, un stage préparatoire d'un an, au service d'un Prince.

Les opérés ont, généralement, soin de réclamer « *le et les* », qui portent le nom de *précieuses*, et ce qualificatif est doublement mérité. Quand elles ne lui sont pas demandées, par le client ou par les parents de ce dernier, l'opérateur conserve, soigneusement étiquetées, dans un bocal à alcool, ces « précieuses » qui pourront être, un jour, pour lui, une source de bénéfices d'autant plus considérable que l'ex-titulaire aura, dans le corps des eunuques, un rang plus élevé. De son côté, l'opéré garde avec non moins de soins ces restes, qui lui rappelleront son ancienne virilité, pour deux raisons : d'abord, tout eunuque promu à un rang supérieur doit montrer les « précieuses » ; puis, de temps à autre, un vieil eunuque, nommé « l'inspecteur des précieuses », passe des revues. Ceux qui, par ignorance, ou négligence, ont laissé bourses et verge à l'opérateur doivent, pour les retirer du petit musée, où les nombreux bocaux catalogués reposent sur des étagères, payer une redevance qui peut atteindre, selon la qualité du postulant, plusieurs centaines de francs. Enfin, il peut arriver que l'eunuque a perdu son bocal ou qu'on le lui a volé. L'inspection arrive et il faut y figurer avec avantage. Alors, il emprunte à un camarade ou va louer chez l'opérateur des « précieuses » d'occasion.

Mais ces questions d'avancement et d'inspection ne sont pas les seules à donner de la valeur aux « précieuses ». Comme tous les Chinois, les eunuques tiennent à arriver complets dans l'autre monde, désir bien légitime d'ailleurs, vu leur à peu près sur cette terre. Si les Chinois sont réfractaires à la chirurgie, c'est qu'ils n'osent pas se présenter devant leurs

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

ancêtres, privés d'une main ou d'un bras. L'Empereur fait une grande faveur à un condamné à mort quand il transforme la décapitation en strangulation. Les « précieuses » sont mises dans le cercueil des eunuques, qui espèrent, par ce semblant de restauration posthume, tromper le Roi des enfers, en se montrant à lui quasiment entiers ; car le Pluton chinois transforme, dans l'autre monde, en mules ceux à qui on a coupé « le et les ». Au moment de la mort d'un eunuque, la famille est parfois obligée d'acheter des « précieuses », et, dans ce cas, s'il s'agit d'un eunuque de haute fonction, l'opérateur-détenteur n'hésite pas à demander des prix fabuleux, qui peuvent atteindre 10.000 et 15.000 francs.

@

La guérison complète de la plaie est à peine obtenue que, déjà, les troubles de la miction commencent. Le canal de l'urètre, entouré d'une vaste cicatrice, tend à s'oblitérer. Un enfant de quinze ans, que j'ai eu l'occasion de soigner, présentait un orifice urétral punctiforme. L'urine sortait en jet mince et en tire-bouchon. Or, il avait été opéré il y avait à peine un an. Je ne pus, durant les quinze jours où je l'ai dilaté, arriver à passer des bougies autres que celles de petit calibre. Mais mon client, peu patient, se déclara vite satisfait et, après une dizaine de séances, ne revint plus. Les catarrhes vésicaux sont la règle. Les fermentations et la stagnation de l'urine sont la cause de fréquents calculs ammoniacomagnésiens. Les eunuques se rendent compte de la gravité de leur affection, à ce moment, et viennent très volontiers demander secours à la médecine européenne, dont ils connaissent la supériorité.

Les fonctions des eunuques sont très variables, de celle de coolie, à celle de favori d'une Impératrice. Leur rôle a, dans certaines circonstances, été très important. Effacés, quand un homme énergique se trouvait à la tête de l'Empire, ils conspiraient, assassinaient, quand ils sentaient une main irrésolue au pouvoir.

C'est un fait digne de remarque que la puissance des eunuques s'est développée en raison de la faiblesse des Souverains. Les premiers

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Empereurs de la Dynastie mandchoue les avaient tenus en lisière. Ils commencèrent à reprendre de l'autorité sous Tao-Kouang, furent puissants sous Hsien-Fon et les maîtres des derniers représentants de la Dynastie tartare.

« Cette puissance occulte ou affichée des eunuques fut, de tous temps, la cause de protestations des Censeurs, des Vice-rois, des moralistes... Depuis cinquante ans surtout, en présence de cette toute-puissance insultante, les protestations s'étaient faites plus véhémentes. Yuen-Chi-kai fut un des Vice-rois qui attaqua, le plus, l'autorité et l'ingérence des eunuques, dans les affaires de l'État. Il demanda leur suppression, et le dernier Régent de l'Empire était décidé à suivre ses conseils.

« A l'époque des « Jours d'Or » de la Dynastie des Chou, les eunuques n'existaient pas. Ils prirent de l'importance sous les Mings et furent une des causes de la chute de cette Dynastie.

« Les Tsing, en s'emparant du pouvoir (1644), gardèrent tout le personnel du Palais, eunuques compris, mais restreignirent leur pouvoir, les déclarant « tout au plus bons à balayer », mais sans titres pour approcher le Souverain. Kien-Long et Kan-Si y tinrent la main. Ce n'est que sous le règne de Hsien-Fon, très dissolu, que les eunuques commencèrent à reprendre de l'autorité, et, sous la Douairière, leur pouvoir fut porté à Son comble. Le grand eunuque, Li-Lien-ying, déclarait qu'il pouvait faire et défaire les mandarins les plus élevés dans la hiérarchie et qu'il pouvait même défier l'Empereur !

Quelques eunuques eurent un rôle considérable sous la dernière Dynastie. Ce fut d'abord le fameux An-Tihai que Tseu-Si avait connu et apprécié, pendant le séjour forcé que la Cour dut faire à Jehol, lors de la première occupation de Pékin, en 1860. Il devint son âme damnée, préparant tout : intrigues, rendez-vous galants, représentations théâtrales, complots et assassinats. En 1868, des Censeurs courageux attirèrent solennellement l'attention des Souverains sur le rôle trop considérable des eunuques et leur immixtion funeste dans les affaires de l'État. An-Ti n'en

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

restait pas moins le grand favori de l'Impératrice. Il se promenait sur le lac des Lotus, portant la « robe à dragons » que seul peut revêtir le Souverain. La Si-Taé-Kou lui donna même le « jouyi de jade », sceptre qui symbolise le pouvoir. Grisé par ses succès, son orgueil n'eut plus de bornes. Il joua au Souverain, fut arrogant avec les Princes et les exaspéra à ce point que le Prince Koug, régent de l'Empire, excipant de ce qu'il avait violé la loi en quittant le Palais pour se rendre — sur l'ordre de la Si-Taé-Kou, cependant — en mission dans la province du Chan-Toung, le fit exécuter prestement... La Cour et la Ville racontaient que An-Ti n'était point eunuque, mais un solide mâle qui pouvait satisfaire le « tempérament excessif » de Tseu-Si, laquelle aurait, même, eu un enfant de lui. L'opinion qui régnait, relativement à ce faux eunuque, sembla trouver une confirmation de sa véracité dans ce fait : après son exécution, le corps de An-Ti fut, aussitôt, emporté au lieu d'être laissé exposé, comme c'est la règle, sur la place du supplice, pour que les curieux puissent venir faire les constatations au sujet de l'existence ou non des « *bene pendentes* ».

« Il fut remplacé par Li-Lien-yin. Pendant quarante ans, ce dernier partagea, vraiment, le pouvoir avec Tseu-Si. Quand il arriva au Palais, à l'âge de seize ans, venant de son village de Hokien-fou, après sa castration — « après avoir quitté sa famille », selon l'expression chinoise qui traduit le résultat de l'opération — l'Impératrice le remarqua : il était, paraît-il, très beau et très distingué. Très vite, il prit un ascendant considérable sur la Souveraine, au point qu'il pouvait lui adresser la parole sans y être invité, rester assis en sa présence, ce qui n'était même pas permis à l'Empereur. C'était le conseiller intime, même pour les affaires de l'État. Dans ses dernières années, il disait, en parlant de l'Impératrice et de lui : « Tsa-Men » — « Nous deux » — ce qui était le comble de l'audace. Dans le Palais, on l'avait désigné sous le nom de : « Seigneur des Neuf Mille années », l'Empereur étant le Seigneur des Dix Mille ans. Il pratiqua, toute sa vie, le « squeeze » c'est-à-dire l'art de faire suer des centimes aux gens les moins susceptibles de contributions et acquit une fortune estimée à plus de 50 millions. D'un dévouement absolu à l'Impératrice, conteur spirituel,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

acteur accompli, metteur en scène remarquable, ce fut aussi un maître-chanteur de premier ordre. Pas un mandarin, grand ou petit, qu'il n'ait rançonné. Il fut le mauvais génie de l'impératrice. Il a une lourde responsabilité dans le coup d'État de 1898. Il encouragea la douairière à reprendre le pouvoir des mains débiles de Qouang-Siu, à qui il n'avait pas pardonné une certaine bastonnade que l'Empereur lui avait fait, un jour, administrer. Il était, de plus, opposé aux réformes envisagées par l'Empereur, parmi lesquelles figurait la suppression du corps des eunuques.

Il fut un de ceux qui poussèrent le plus la douairière à croire au pouvoir surnaturel des Boxeurs. Pendant les troubles de Pékin, son influence était telle, dans les Conseils du Gouvernement, que, lorsque le Prince Touan, chef du mouvement xénophobe, voulait faire triompher quelque idée, qui paraissait folle ou dangereuse à ses collègues, il ne manquait pas de dire : « ceci a été arrêté par le Grand Eunuque et moi », sûr que personne n'oserait élever la voix contre un projet de Li-Lien. Au moment du règlement des comptes, le Corps diplomatique demanda sa tête ; il fut sauvé par le Ministre de Russie.

Sur son lit de mort, l'Impératrice dit, comme dernière recommandation :

« Prenez soin de ne pas laisser les eunuques se mêler des affaires de l'État. La Dynastie des Mings fut ruinée par eux ; que cela nous serve de leçon ¹.

Les sages conseils de Tseu-Si ne servirent guère, car, sous la dernière régence, un nouvel exemple de cette extraordinaire puissance des eunuques nous sera fourni par Lu-You, qui, arrivé au Palais sans appui, trouva le moyen par son charme personnel, par ses talents d'acteur et de musicien, de faire la conquête de la jeune régente, dont il devint l'indispensable. Sa fortune et sa puissance s'édifièrent en quelques mois. Il gouvernait la Chine, insolent à l'égard des Princes mandchoux, se moquant des Présidents du Conseil et du Sénat, ayant un train somptueux, plusieurs maîtresses : on l'accusait de n'être pas castrat. Mais il est fréquent de voir

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

les eunuques pour « sauver la face » se marier ou avoir des maîtresses. Il eut assez d'autorité pour faire plier les Rites à ses fantaisies, par exemple, en faisant jouer la comédie dans le Palais, avant que les trois années de deuil officiel pour la mort de l'Empereur fussent révolues, ou en autorisant un acteur célèbre à fumer l'opium dans l'enceinte du Palais, ce qui avait été formellement proscrit par l'Impératrice Tseu-Si.

Tous les fonctionnaires du Palais sont eunuques. Si bien que le soir, au coucher du soleil, quand les portes de la Ville Jaune sont fermées, sur les 6.000 à 7.000 personnes qui s'agitent derrière les murailles il n'y a qu'un seul homme, le Fils du Ciel ; et on a une triste idée du sexe fort en voyant celui qui, à l'heure présente, préside aux destinées de l'Empire du Milieu !

Les eunuques remplissent des fonctions spirituelles : 18 d'entre eux sont lamas et représentent les 18 Lo-han, assistants de la déesse de la Pitié, Koan-Ying. Ils doivent pourvoir aux besoins spirituels des dames du Palais. Quand l'un d'eux meurt, il est remplacé par un camarade désireux de la succession ; peu importe la vocation. La place est toujours recherchée, parce qu'elle est lucrative, le titulaire étant doublement payé, comme eunuque et comme prêtre ².

Trois cents eunuques sont acteurs ; ils jouent pour les dames et donnent des représentations officielles ou particulières pour l'Empereur. Le métier n'est pas toujours drôle : un acteur célèbre reçut vingt coups de

¹ BLANDT et BACKHOUSE, *China under the Empress Dowager*.

² Les gens châtrés trop tard peuvent, quelquefois, rester sans emploi. Je connais un cas de ce genre. Un Chinois chrétien fut, vers l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans, piqué par la tarentule de l'ambition ; il rêva de devenir eunuque pour trouver place au palais. Ce fut pour lui une idée quasi obsédante ; il devint triste, ne parlait plus. Sa mère, effrayée, vint consulter un missionnaire qui proposa, comme thérapeutique, le mariage. Mais notre homme fit, pendant de longs mois, la sourde oreille aux exhortations maternelles. Le missionnaire le fit venir, un jour, chez lui, pour le sermonner à son tour et lui montrer le néant de l'eunicat. Le chrétien écouta, comme parole d'évangile, le discours du « père spirituel », puis, quand il eut fini, répondit : « Mon père, il est trop tard : je suis taillé. » Effectivement, quelque temps auparavant, il avait subi l'opération ; mais il n'en restait pas moins triste, car, malgré ses démarches, il n'avait pu trouver de place. Il s'est consolé depuis. Célibataire endurci, à l'époque où il était homme, il changea

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

bambou pour avoir fait tressaillir d'effroi Sien-Fon, dans une pièce historico-dramatique.

Les eunuques sont l'intermédiaire entre l'Empereur et ses 72 concubines. Pour accorder ses faveurs à une des ses concubines, le Souverain de Chine « ne lance pas le mouchoir », mais il « retourne la tablette de jade ». Dans l'antichambre, attenant aux appartements du fils du Ciel, sont rangées, sur une table, des lames de jade, sur chacune desquelles est gravé le nom d'une des femmes du harem. En retournant la tablette, l'Empereur indique, aux eunuques de service, l'élue du jour. Celle-ci est aussitôt portée, en chaise, dans la chambre de son auguste Maître. L'Empereur est couché et la femme se met au lit, en se traînant des pieds au niveau de la face du Fils du Ciel. Deux eunuques veillent à la porte et, au point du jour, vont réveiller l'impériale concubine, qu'ils ramènent dans ses appartements. Son nom est inscrit sur un registre spécial où il est noté que, telle nuit de telle lune, elle a eu des rapports avec l'Empereur, lequel appose sa signature au bas de cette constatation. Cette comptabilité est destinée à sauvegarder les droits des enfants qui pourraient naître ¹.

Les eunuques peuvent parfois être chargés de missions de confiance. Il y a quelque vingt ans, un attaché de notre Légation s'était lié avec l'eunuque favori de l'Impératrice-mère. Celle-ci, très désireuse de voir un Européen, dans son costume le plus primitif, fit faire, par cet eunuque à notre compatriote, des avances qui, malgré l'attrait de leur originale nouveauté, ne purent faire succomber sa vertu.

d'avis une fois émasculé et se maria. Sa femme a même eu un certain nombre d'enfants et il en est enchanté.

¹ D'après certains auteurs, le Souverain, qui est déjà l'esclave des Rites inflexibles, ne serait même pas le maître de ses fantaisies amoureuses. « Une vieille habitude veut que, lorsque l'Empereur désire rendre visite à une de ses femmes, un ordre écrit soit envoyé à cette dernière par l'Impératrice pour prévenir l'élue de la faveur impériale. Cet écrit doit être scellé du sceau de l'Impératrice, condition indispensable pour donner admission à l'Empereur. Ceci pour éviter des tentatives d'assassinat dans le genre de celle dont fut victime, en 1542, l'Empereur Tchia-Tching au cours d'une de ses visites chez une de ses concubines.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les eunuques sont partagés en quarante-huit classes, ayant chacune des attributions spéciales. Chaque section a, à sa tête, un eunuque ayant grade de mandarin de sixième ou septième rang. Le chef de tous ces castrats a rang de mandarin du troisième degré.

Ils sont justiciables de tribunaux spéciaux, devant lesquels ils passent souvent. Il arrive parfois que, pour des raisons diverses, ennui, mauvais traitements, un eunuque s'échappe. Aussitôt des détectives spéciaux, très habiles à le dépister, se mettent à ses trousses. Une première escapade est punie de deux mois de prison et vingt coups de bambou ; une récidive se juge par deux mois de cangue. A la troisième tentative, il est banni et envoyé à Moukden. Si l'eunuque vole des objets appartenant à l'Empereur et qu'il soit pincé, il est condamné à la décapitation et exécuté dans une petite ville, Shin-San-Kou, à 20 kilomètres de Pékin.

Les fautes légères sont punies par la bastonnade : cent, deux cents, trois cents coups de bambou, suivant le cas. Le chef eunuque demande à chacune des quarante-huit sections placées sous ses ordres de lui prêter un délégué armé d'un bambou et les délinquants sont châtiés par leurs pairs. La bastonnade est généralement faite en deux séances. Après la première, le patient est remis aux mains d'un médecin qui soigne les plaies, et trois ou quatre jours après, quand la cicatrisation commence, la deuxième séance a lieu ; c'est ce que les Chinois appellent *soulever les croûtes*.

Deux eunuques coupables d'un délit commun doivent mutuellement se fustiger. Au début, ils n'osent pas trop frapper ; mais un coup énergique appelant, de la part du touché, une réponse plus violente, ils en arrivent à se faire beaucoup de mal.

L'eunuque est peu payé. Il reçoit du riz et 2 taëls (8 francs) par mois. Ceux qui occupent les hautes situations peuvent arriver à 50 francs par mois. Mais nul Chinois ne sait, comme l'eunuque, pratiquer ce que les Américains appellent le *squeeze*¹, c'est-à-dire l'art du pot de vin par

¹ Expression anglaise très usitée en Extrême-Orient et qui signifie *presser*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

excellence, et de faire suer de l'argent aux choses et aux gens qui leur semblent les moins susceptibles de payer. C'est là ce qui fait le côté lucratif de la profession.

Ils jouissent d'une certaine liberté. Ils peuvent sortir assez facilement du Palais, mais sont obligés d'avoir, toujours, la coiffure officielle et de rentrer avant le coucher du soleil. On peut les reconnaître, dans la rue, à leur costume plus sombre, à leurs chaussures, dont le bout est plus carré. Ils ont ordinairement la botte de soie ou de drap. Ils vont peu à pied. Quand on voit passer une voiture propre, attelée à un cheval blanc, marchant à bonne allure, on peut presque à coup sûr conclure qu'elle contient un eunuque.

Les eunuques possèdent une maison de campagne, dans les montagnes aux environs de Pékin, au voisinage des Temples occupés par les Européens pendant l'été. Des relations s'établissent assez facilement entre les castrats et les « diables étrangers » qu'ils invitent à venir prendre du thé et à admirer les fleurs de leur jardin. Leur politesse est parfaite à l'égard des Européens, et ils paraissent très heureux de voir ces derniers accepter leurs invitations.

Très fréquemment, l'eunuque se marie et sa femme a, même, des enfants. Cette paternité in *partibus* le flatte énormément et il est très fier d'entendre les enfants de sa femme l'appeler *papa*. Il arrive quelquefois que les fils de l'eunuque sont légitimes. Des pères de famille se font châtrer, après plusieurs années de mariage. Ils font subir la même opération à leurs enfants. Singulier pays que la Chine, où la profession d'eunuque peut, dans certaines circonstances, revêtir un cachet quasi héréditaire.

Les eunuques sont exclus de certaines cérémonies religieuses. Comme tous les Chinois, ils peuvent aller dans les temples brûler de l'encens, jeûner. Mais, à la fin du jeûne, ils ne peuvent monter sur l'estrade (*taïchié*) où le prêtre reçoit les confessions de ceux qui ont jeûné. Même interdiction est faite aux mutilés, à ceux qui sont privés d'un œil, d'un membre, aux

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

femmes en cours de règles. La loi de Moïse était aussi catégorique à cet effet. Dans le chapitre XIII du *Deutéronome*, ne lit-on pas : « Celui qui est eunuque, pour avoir été écrasé ou avoir été taillé, n'entrera pas dans l'assemblée de l'Éternel » ?

Les eunuques, quel que soit l'âge auquel ils ont subi l'opération, sont considérés comme vierges. Les enfants, châtrés avant dix ans, sont qualifiés de « très vierges, très purs ». Ces derniers sont particulièrement appréciés, des dames surtout, qui les considèrent comme des petites filles et les laissent assister à leur toilette la plus intime, accident rare, je dois le dire, dans la vie de la Chinoise du Nord qui est particulièrement sale. On les considère comme dépourvus de toutes idées libidineuses. Cependant, quand ils sont un peu grands, qu'ils ne sont plus les « petits eunuques », leur présence trouble ces dames et ils sont alors affectés à d'autres fonctions.

On décrit toujours, à l'eunuque un faciès spécial. Sans doute, un certain nombre ont le type classique, mais ce nous a semblé l'exception. Nous avons été, en effet, placé dans d'excellentes conditions pour faire ces observations. Deux fois nous sommes entré dans le Palais et, pendant que nous faisons antichambre dans de petites tentes, avant de paraître devant le Céleste, nous avons pu voir défiler une quantité de têtes d'eunuques qui venaient, curieusement, regarder les « diables étrangers » au travers des carreaux.

C'est à tort qu'on a représenté l'eunuque comme sanguinaire et violent. Il est plutôt doux, conciliant, conscient de son infériorité. Ses congénères le considèrent comme honnête. Il vole peu ; de tous les Chinois, il est le plus charitable. En affaires, il est le plus rond. Contrairement à ses compatriotes, il ne discute pas les prix et les petits commerçants connaissent tellement bien ce côté de son caractère que, lorsqu'ils lui vendent, au lieu de lui faire un prix, ils se contentent de lui dire : « Donnez ce que vous voudrez », certains d'un plus gros bénéfice.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ils sont gais, aiment à s'amuser, s'attachent beaucoup aux enfants, et, à défaut de ceux-ci, aux animaux, surtout aux chiens. Leur caractère est très versatile.

Le jeu est la passion favorite des castrats. Ils lui consacrent leurs loisirs, perdent tout ce qu'ils possèdent, et souvent, à bout de ressources, jouent leurs doigts, une main, un morceau de leur peau. Ils fument presque tous l'opium, qu'ils sont autorisés à consommer dans le Palais.

Les eunuques sont doués d'une certaine décence, non par tempérament, mais par crainte d'exposer en public leur mutilation. Contrairement aux Chinois, qui satisfont leur besoin partout où ils se trouvent, dans la rue ou devant le Palais, les eunuques recherchent toujours les coins solitaires, où nul œil indiscret ne pourra constater qu'ils sont incomplets.

Les eunuques châtrés malgré eux, c'est-à-dire enfants, deviennent, en prenant, de l'âge, désagréables pour ceux des leurs qui ont permis leur mutilation. Ils les détestent, refusent d'avoir des rapports avec eux ; leur haine est surtout vive contre leur père. Ils conserveraient, pour leur mère, de l'affection.

L'eunuque, châtré jeune, a la figure ronde et un certain embonpoint ; mais les chairs sont flasques, il est apathique. Dans la majorité des cas, la voix garde le type féminin et on a, souvent, de la peine à la distinguer de celle d'une jeune femme. Elle est cependant d'un timbre plus aigu, plus criard. Un vieil eunuque qui venait, souvent, à l'hôpital de Nan-Tang, avait une voix de fausset particulièrement stridente : on l'entendait de très loin. Il était d'ailleurs, très bruyant et exubérant, parlait sur tout et à tous, et, comme un grand enfant, s'étonnait de tout. Chaque visite à l'hôpital durait au moins trois quarts d'heure : les sœurs devaient lui expliquer tantôt l'usage de tel instrument, tantôt les propriétés des drogues contenues dans les flacons de la pharmacie, et ainsi pour une quantité de questions parfaitement oiseuses. Ceux qui sont châtrés, aux environs de vingt ans, perdent souvent leurs poils et leur voix prend un timbre de fausset, aussi désagréable que grotesque.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le castrat vieillit très rapidement. A quarante ans, il a l'air d'en avoir soixante. Les vieux eunuques ne sont pas beaux : leur figure a quelque chose de tristement drôle ; « quand ils sont vieux, on les prendrait, pour des vieilles femmes qui, oubliant, âge et sexe, se travestissent avec des costumes d'hommes ».

Les Chinois n'ont, pas la moindre estime pour les eunuques. Leur nom vulgaire « Lao-Koün » veut dire « vieux coq », qualificatif évidemment beaucoup moins expressif que celui des eunuques du Sultan, dont le nom signifie « gardiens de la porte de félicité ».

Étant donnée la sensualité des Célestes, on peut conclure de leur mépris pour ces hommes rendus impuissants.

Un individu châtré n'est plus considéré comme faisant partie de la famille, d'où l'expression. « il quitte la maison ». Il est regardé comme un étranger et ne reposera pas dans le cimetière de ses parents. Les eunuques ont, d'ailleurs, leur cimetière.

On leur permet une grande liberté de langage, laquelle est, toujours, jugée par ce mot, très pénible pour eux : « Oh ! ce n'est rien, c'est un eunuque qui a parlé. »

Voyageant dans le Nord de la Chine, je me trouvais, un jour, dans le village de Lan-tsi-kala, avec un vieil eunuque, dans une auberge, où je m'étais arrêté pour prendre du thé et laisser reposer mes chevaux.

Aussitôt, une foule nombreuse d'accourir pour voir le « diable des mers d'Occident ». L'eunuque était au premier rang, parlait avec force gestes et faisait rire l'auditoire, évidemment à mes dépens. Après dix minutes, je trouvai que la plaisanterie devait prendre fin, et, m'adressant au maître de l'auberge, je lui dis, en désignant, de ma cravache, l'eunuque : « Est-ce que ce monsieur n'est pas un vieux coq ? » L'assistance cessa de rire, regarda l'eunuque, qui aussitôt prit la porte : il avait « perdu la face ».

Faire perdre la face à un eunuque peut, dans certains cas, avoir comme conséquence de lui faire perdre la vie. C'est ainsi que, à ma grande honte,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

j'ai été, d'une façon bien involontaire, la cause du suicide d'un castrat. C'était le 16 août 1900. Avec une poignée de marsouins et de Japonais, nous venions d'enlever la première enceinte de la Ville Interdite, et nous avançons, sur le fameux Pont de Marbre, quand nous vîmes s'avancer, au-devant de nous, une douzaine de Chinois sans armes, qui se prosternèrent ou tombèrent à genoux, implorant notre pitié. L'un d'eux, très grand, se détache du groupe, s'approche et me dit que lui et ses compagnons sont d'inoffensifs castrats. Ils ne furent pas inquiétés par nos hommes.

Une heure plus tard, je montrai cet eunuque, avec la plus grande discrétion, à quelques officiers. Notre homme fut conduit dans un coin du parc impérial et, poliment, invité à exhiber sa mutilation, ce qu'il fit de bonne grâce, répondant aux questions qu'on lui posait. C'était un eunuque grand et gros, châtré depuis quelque quarante ans. Le ventre tombait, formant des bourrelets sus-pubiens. De chaque côté de l'orifice urétral, deux volumineux replis adipeux avaient des allures de grandes lèvres glabres. On aurait pu se croire, au premier abord, à ne voir que cette région, en face d'une femme vieille et grasse.

Après l'examen, je remerciai l'eunuque pour sa complaisance, lui fis donner un sauf-conduit. Il répondit par un compliment et nous indiqua une source d'eau bien fraîche.

Le lendemain, des chrétiens m'apprirent que le pauvre diable s'était suicidé, tant son humiliation avait, été grande !

Il paraît cependant que les eunuques, quoique considérés comme totalement dépourvus d'idées libidineuses, recherchent la société des femmes, se plaisent à leur contact et en usent... *ungibus et rostro*, très vraisemblablement.

Pour terminer, un conseil à ceux de mes lecteurs qui pourraient venir en Chine et entrer en relations avec quelque eunuque : si vous rencontrez, dans la rue, un chien à qui on a coupé la queue, il serait particulièrement de mauvais ton de le monter à votre compagnon, en disant :

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

— Tiens, un chien à queue coupée !

Vous serez tout à fait correct, en vous exprimant, de la façon suivante :

— Voilà un chien qui a une queue de daim !

Chacun a son amour-propre ! Si, par hasard, on vous sert du thé dans une théière dont la queue a été cassée, gardez-vous bien d'attirer l'attention de l'eunuque sur cet accident, arrivé à un accessoire de cuisine. En observant ces quelques conseils, vous serez, j'en suis convaincu, considéré comme un parfait gentleman par tout Céleste à qui on aura, selon l'expression de Froissart, « coupé *le* et *les* ».

@

A PROPOS D'UN PIED DE CHINOISE

@

Voir un pied de Chinoise n'est pas toujours facile. En avoir un à soi, qu'on peut examiner, disséquer, est une véritable chance. Cette chance, je l'ai eue, grâce à l'obligeance des sœurs de l'hôpital français de Pékin.

Le pied provenait d'une jeune fille de vingt ans, morte de tuberculose. C'était une fille du peuple, voilà pourquoi son « petit pied » était un peu grand. Il avait, en effet, 17 centimètres de longueur, alors que celui d'une femme du monde peut ne pas dépasser 13 à 14 centimètres. Son poids, avec 6 centimètres de jambe, était de 480 grammes.



La face externe du pied a la forme d'un triangle rectangle. Le bord supérieur, légèrement convexe au niveau du scaphoïde, en est l'hypoténuse. Le bord inférieur, à peu près horizontal, présente, à l'union de son tiers postérieur et de ses deux tiers antérieurs, une encoche profonde regardant en bas et en arrière. Le bord postérieur est perpendiculaire.

Même disposition pour la face interne. Toutefois, son bord inférieur est moins nettement dessiné ; il a vaguement la forme d'un large accent circonflexe, sur la partie antérieure duquel se voient les faces dorsales des orteils repliés sur eux-mêmes.

La face plantaire, ellipsoïdale, est plus large dans sa partie postérieure que dans l'antérieure. Une dépression profonde d'un centimètre partage la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

plante en deux régions distinctes : celle du talon, en forme de fer à cheval ; celle des orteils, vaguement triangulaire.

Les quatre derniers orteils sont, par un mouvement de flexion, ramenés totalement sous la plante et reposent, sur le sol, par leur face dorsale. Chacun d'eux porte un cor à ce niveau. Les orteils ont subi non seulement ce mouvement de flexion, mais aussi un mouvement de rotation sur leur axe, car ils sont pliés de dehors en dedans et d'arrière en avant.

L'orteil est aplati et, sur une coupe perpendiculaire, paraît triangulaire. Le tassement des orteils et la déformation consécutive sont surtout marqués sur le second.

Les ongles sont modifiés dans leur aspect, et atrophiés. Aux trois derniers doigts, ils sont petits, minces, renversés. Celui du deuxième a la forme d'une griffe et on voit très bien son empreinte sur la figure.

L'axe du gros orteil, prolongé en arrière, passerait au milieu du talon. C'est, autour de cet axe que se produit le mouvement hélicoïdal, destiné à amener la flexion et le tassement des autres doigts.

Les quatre derniers orteils ont perdu, à peu près, toute mobilité spontanée et on ne peut pas provoquer un écartement de la voûte plantaire supérieur à 1 cm. 50.

Les mouvements qu'on peut faire exécuter aux articulations médio-tarsiennes sont insignifiants.

La peau, sur les faces dorsale et latérale, est normale, mais porte de nombreuses rides. A la face plantaire, elle forme des callosités au niveau du talon et du gros orteil ; ailleurs, elle est, fine, blanche, comme macérée.

Le pied est très cambré. La malléole externe est à 7 centimètres ; l'interne à 8 centimètres du sol.

Une dissection rapide nous a donné les renseignements suivants.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le tissu cellulo-graisseux forme un matelas très épais, maintenu par de nombreuses cloisons fibreuses, partant de la couche profonde du derme pour s'insérer sur le périoste, au niveau du calcanéum.

L'aponévrose plantaire est faible et s'attache à la tubérosité interne du calcanéum par deux chefs. Le premier, volumineux et assez large, s'étend en éventail et se termine sur la tête des derniers métatarsiens. Le deuxième, plus interne, envoie un petit faisceau de fibres obliques, en éventail, qui va se perdre sur le bord externe du cinquième métatarsien.

Les trois loges formées par l'aponévrose n'existent pas ; deux seulement sont bien marquées, l'interne et la moyenne. Je n'ai pu trouver trace de la cloison séparant la loge moyenne de l'externe.

Les muscles de la région plantaire se rencontrent à peu près tous, mais sont remarquables par leur état d'atrophie ou plutôt de nanisme.

RÉGION INTERNE. — Le *court adducteur du gros orteil* est normal. Les insertions du *court fléchisseur* sont normales en arrière, mais la bifidité n'existe pas en avant. Le long fléchisseur le déprime pour se creuser une gouttière dans son épaisseur. La portion oblique du *court abducteur* est atrophiée, formée de quelques fibres musculaires, pâles, larges d'un demi-centimètre, terminée par un tendon de la grosseur d'une épingle.

RÉGION MOYENNE. — Le *court fléchisseur* est très rudimentaire, composé presque seulement de tendons, fins comme des aiguilles. L'*accessoire du long fléchisseur*, ayant des insertions normales, est relativement très volumineux.

Les *lombricaux* ne sont représentés, pour les trois externes, que par quelques fibres musculaires. Le premier est bien développé.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

RÉGION EXTERNE. — Le court abducteur du petit orteil, le court fléchisseur sont tout petits, mais présentent des insertions normales. *L'opposant* n'existe pas.

Les *interosseux*, surtout les deux premiers, sont bien développés.

A la *face dorsale*, l'aponévrose du pied est très fine, véritable feuille de papier à cigarettes. Elle commence au ligament annulaire de la jambe qui est très fort.

Le *muscle pédieux* est très mince, plat, d'un quart de centimètre à peine d'épaisseur. Ses tendons sont filiformes.

Les vaisseaux et nerfs, faciles à reconnaître à la face dorsale, n'ont pu être suivis ou trouvés facilement à la face plantaire.

Les os ont comme caractère général une gracilité tout à fait particulière. Les métatarsiens ne sont point détonnés. Ils sont simplement petits. Le scaphoïde est normal. Le cuboïde, les cunéiformes, surtout les deux premiers, sont atrophiés et aplatis latéralement. La plus grande déformation porte sur le calcanéum dont le volume est normal. Mais cet os, fléchi sur lui-même, est tordu en virgule ¹.

@

Voici comment, dans son intéressant travail *Pékin et ses habitants*, M. le Médecin-inspecteur Morache décrit les manœuvres qui doivent amener la production de cette déformation.

On commence à masser le pied, à fléchir plus ou moins les derniers orteils, à les maintenir, dans cette position, par un bandage en 8 de chiffre. Ce bandage que j'ai vu exécuter, plusieurs fois, devant moi se fait avec une bande de coton ou de soie, de 5 à 6 centimètres et plus de large, de 1 mètre à 1 m. 50 de long. On applique le chef initial de la bande sur le bord interne du pied, au niveau de l'articulation tarsienne du premier

¹ On pourra voir, au musée de médecine légale de la Faculté de Médecine de Lyon, un spécimen de ce squelette que j'ai offert au professeur Lacassagne, pour sa collection de criminologie.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

métatarsien. On porte la bande sur les quatre derniers orteils, laissant le pouce libre, puis sous la plante du pied. On la relève sur le cou-de-pied pour former une anse derrière le calcanéum, en ayant soin de l'appliquer sur la tête de l'os, non au-dessus ; on revient au point de départ. En un mot, on fait un 8 de chiffre dont l'entrecroisement se trouve sur le bord interne du pied. Au-dessus de cette première bande, on en place une seconde, destinée surtout à la maintenir, et on l'arrête par quelques points de couture.

Le mode d'application du bandage ne varie pas, pendant toute la période des manœuvres.

En étudiant son effet, on constate qu'il produit deux résultats : 1° flexion des quatre derniers orteils et torsion, sous la plante du pied, des métatarsiens correspondants ; 2° tassement antéropostérieur du pied, par son point d'appui sur le calcanéum. Peut-être, déjà, à un faible degré, exagération de la concavité plantaire.

Pendant les premiers temps, le bandage est médiocrement serré. Peu à peu, on augmente la tension. A chaque nouvelle application, qui se renouvelle au moins tous les jours, on laisse quelques instants le pied à nu, on le lave et on le frictionne avec l'alcool de sorgho. L'oubli de cette précaution contribue puissamment à faire naître des ulcérations.

A cette époque, la chaussure de l'enfant consiste en une bottine dont l'extrémité se rétrécit peu à peu et arrive, enfin, à être complètement pointue. L'étoffe remonte assez haut et se réunit en avant par un lacet. La semelle est plate, sans talon, comme celle d'une pantoufle.

Par ces seuls moyens, on arrive à produire le pied vulgaire que nous avons décrit plus haut, comme le plus commun dans le Nord, le plus usité par les classes pauvres. Mais il faut en continuer l'usage, sous peine de perdre le fruit des premiers efforts. La jeune fille, la femme s'appliquent leurs bandages avec régularité. Là, ainsi qu'en beaucoup d'autres choses, si on n'acquiert pas, on perd. La chaussure reste, toujours, la même comme forme, elle varie seulement de dimensions avec la croissance du pied ; car

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

il n'y a pas arrêt absolu de développement de ce membre, mais seulement perversion.

Si la mère veut donner à sa fille un pied encore plus élégant, elle a recours à d'autres procédés. Lorsque le premier degré est bien établi, que la flexion des orteils est permanente, on commence à exercer un massage énergique, puis on place, sous la face plantaire, un morceau de métal de forme cylindrique et d'un volume proportionné à celui du pied. On applique le bandage en 8 par dessus le tout, en le maintenant fortement et en portant les entrecroisements non plus sur le bord interne du pied, mais sous la face plantaire.

Le rôle de ce corps, placé et maintenu en ce point, est facile à comprendre : le point d'appui doit être considéré comme pris sur le demi-cylindre métallique et sur la masse osseuse centrale du pied. Les points mobiles sont, d'une part, le calcanéum, de l'autre les orteils, qui tendent à se rapprocher en tournant autour du centre. Si l'on veut, on peut encore considérer les orteils, les métatarsiens et le demi-cylindre comme point d'appui fixe. La partie postérieure du calcanéum sera le point mobile. Dans tous les cas, cet os sera sollicité à changer de direction et à devenir plus ou moins vertical, d'horizontal qu'il était normalement.

Lorsqu'un certain résultat a été obtenu, on n'a qu'à porter les tours de bande sur le calcanéum lui-même, par-dessus l'insertion du triceps jambier, et l'on augmente ainsi l'action du bandage. Enfin, pour s'opposer à la contraction de ce muscle qui agirait en sens inverse, on entoure quelquefois la jambe de plusieurs tours de bande assez serrés.

Un puissant moyen, pour arriver au résultat cherché, se trouve encore dans le massage.

La mère, appuyant son genou sur la face inférieure du demi-cylindre de métal, saisit d'une main le calcanéum, de l'autre la partie antérieure du pied de l'enfant et s'efforce de le plier. On dit que dans ses efforts elle produit, quelquefois, une fracture (une luxation) des os du tarse ; que, si elle n'y parvient pas, elle frappe avec un caillou sur la face dorsale, jusqu'à

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

ce que la lésion se produise. Enfin, dans certaines provinces, il serait d'usage d'enlever un os, probablement le scaphoïde, lorsque celui-ci faisant saillie après des manœuvres nombreuses, sans doute fracturé déjà, rend possible une opération que jamais les Chinois ne pratiqueraient sans cela ¹.

Dans le début de cette seconde période, on a substitué à la chaussure à semelle plate une bottine dont la semelle est forcément convexe. Cette bottine aide d'abord, puis maintient, chez les adultes, la concavité de la face plantaire.

En résumé, de même que je crois devoir admettre deux degrés de déformation, je reconnais deux degrés de manœuvres. Dans le premier degré, flexion des quatre orteils, sous la plante du pied, tassement d'avant en arrière, obtenu par les bandages. Dans le second degré (supposant le succès du premier), bascule du calcanéum, diminution énorme de la longueur du membre, exagération de la voûte plantaire obtenue par la bandage aidé du demi-cylindre de métal, le massage et les efforts exercés aux extrémités du pied.

Toutes ces manœuvres produisent une flexion forcée du pied, dans le sens antéro-postérieur, avec torsion des orteils autour du premier métatarsien. Tout le poids du corps repose sur le calcanéum. Les orteils ne jouent qu'un rôle insignifiant. Du reste, la gravure de la chaussure ci-



Chaussure de femme chinoise — Chaussure de femme tartare

jointe montre que seul le talon peut avoir un rôle de sustentation sérieux. Mais ce point d'appui est assez insuffisant. Aussi, les femmes, dès qu'elles sont un peu âgées, doivent-elles avoir recours à un bâton. Les jeunes marchent, les bras légèrement écartés, comme des balanciers, le thorax en

¹ Pendant l'hiver de 1895, on me présenta, à l'hôpital de Nan-Tang, une petite fille portant une assez large ulcération sur la face dorsale du pied. La suppuration y était établie depuis longtemps. Le scaphoïde avait été brisé et je dus enlever la partie supérieure de l'os nécrosé.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

avant, le bassin en arrière, semblant poursuivre leur centre de gravité. Les talons réunis, elles sont en équilibre tout à fait instable et rien n'est plus facile que de les faire tomber à la renverse. La chose m'est arrivée, un jour, à l'hôpital. Une femme de quarante ans environ était venue me voir pour ses dents. A un moment donné, ayant voulu lui faire incliner la tête un peu en arrière, j'exerçai une pression avec mon pouce, dans le sens vertical, contre l'arcade dentaire supérieure. La pression avait été légère, mais suffisante pourtant pour renverser ma cliente.

Cette esthétique est pénible à obtenir. Un proverbe chinois dit : « Tout petit pied coûte une tonne de larmes. » Mais cette question sentimentale a été sans effet, sur le développement de cette singulière pratique.

Mrs. Archibald Little, qui s'est beaucoup occupée de la question et a été, jadis, une animatrice de *l'Antifootbinding Association*, a pu écrire :

« Pendant trois ou quatre ans, la fillette est une martyre, marchant péniblement avec un bâton, ne pouvant ni courir ni jouer. Menant une existence de douleur, les traits tirés, la figure pâle, 10 % d'entre elles succombent ¹.

*

Pourquoi cette coutume ? Depuis quand est-elle établie en Chine ? C'est un mystère qui, jusqu'ici, n'a pu être encore éclairci. Les opinions les plus singulières ont été émises à ce sujet.

Pour certains auteurs, cette pratique se perdrait dans la nuit des temps. Un historien chinois prétend que cette mode fut établie en 1100 avant Jésus-Christ. Une certaine impératrice Ta-Ki avait un pied bot : elle persuada à son mari — vraisemblablement homme faible — de décréter obligatoire la compression des pieds des petites filles, pour les rendre semblables à celui de leur Souveraine, donné comme modèle de beauté et d'élégance. Peut-être cette version a-t-elle un fond de vérité ; le pied déformé est légèrement *varus équin*.

¹ Mrs. Archibald LITTLE, *Intimate China*, Kelly et Walsh édit, Chang-Haï.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

D'autres auteurs prétendent qu'un monarque fantaisiste, Hang-Ti, 600 ans après Jésus-Christ, avait forcé une de ses concubines à se comprimer les pieds. Il avait fait imprimer sous la semelle une fleur de lotus, qui, à chaque pas de la favorite, laissait son empreinte sur le sol : de là le nom de *lis d'or*, encore employé pour désigner le pied de la Chinoise.

Une autre tradition veut que cette habitude remonte à l'Empereur Li-Yo qui tenait sa cour à Pékin en 916 après Jésus-Christ ; le souverain s'avisa de faire tordre le pied d'une de ses femmes pour lui donner une vague ressemblance avec le croissant de la lune. Les courtisans se pâmèrent aussitôt d'admiration et la chose devint de mode.

D'autres auteurs soutiennent que cette habitude de déformer le pied n'a d'autre but que d'empêcher la femme de courir et de donner la sécurité au Chinois, très jaloux. Si tel est le but poursuivi, le résultat est négatif, car les petits pieds n'empêchent guère la femme de marcher, de courir, de danser, jouer au volant ou faire des acrobaties, à cheval ou sur la corde.

Quelle qu'en soit l'origine, cette habitude est fort répandue. La beauté chinoise réside en grande partie dans le pied. « Un pied non déformé est un déshonneur », dit un poète. Pour le mari, le pied est plus intéressant que la figure. Seul le mari peut voir le pied de sa femme nu. Une Chinoise ne montre pas plus facilement ses pieds à un homme, qu'une femme d'Europe ses seins. Il m'est arrivé de donner, souvent, mes soins à des femmes chinoises à pied ridiculement petit, pour plaies, excoriations survenues du fait du bandage trop serré. Elles avaient des pudibonderies de pensionnaires, rougissaient, faisaient mille manières pour se laisser examiner, me tournaient le dos pour défaire les bandes et dissimulaient, ensuite, leur pied dans un linge, ne laissant à découvert que la partie malade. La pudeur est une question de convention : les Chinoises l'ont pour les pieds.

La déformation du pied n'est pas également répandue dans toutes les provinces. Elle est plus fréquente à la ville qu'à la campagne. Au nord de Pékin et dans les anciens territoires mongols, maintenant occupés par les

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Célestes, j'ai pu remarquer que toutes les femmes avaient les pieds déformés. Seules les chrétiennes les avaient normaux. Les missionnaires ont pu obtenir de leurs ouailles de renoncer à cette pratique de coquetterie. Il n'en est pas partout ainsi, car, dans certaines provinces du Sud, les religieuses qui dirigent les orphelinats sont obligées de déformer les pieds de leurs petites filles, sans quoi elles ne trouveraient pas à les marier.

Les femmes tartares-mandchoues ont les pieds remarquablement fins, mais non déformés. Après la conquête et l'établissement, sur le trône des Mings, de la dynastie actuelle, les femmes des vainqueurs voulurent adopter la mode chinoise : des édits impériaux s'y opposèrent sous peine de mort. Les Tartares obéirent à regret, mais cependant essayèrent de copier, de loin, la forme de la chaussure chinoise et mirent à la leur un énorme talon au milieu de la semelle.

@

On a prétendu que cette déformation des pieds avait pour résultat d'amener un développement plus considérable des cuisses, du mont de Vénus. M. Morache a, depuis longtemps, démontré que cette hypothèse n'avait rien de très fondé. Les recherches, les mensurations faites par moi-même, à ce sujet, ne font que confirmer l'opinion de mon éminent chef.

Mais il est un point sur lequel personne n'a encore insisté et qui, à l'heure présente, me paraît particulièrement intéressant : je veux parler du rôle du pied, comme excitant du sens génésique chez le Chinois. Mon attention a été attirée sur ce point, par un très grand nombre de gravures pornographiques, particulièrement dégoûtantes, dont les Chinois sont très friands. Je regrette que leur caractère de trop haute obscénité ne me permette pas de reproduire, dans ce travail, quelques-uns de ces spécimens. Dans toutes ces scènes lubriques, on voit le mâle tripoter voluptueusement le pied de la femme. Le pied, surtout quand il est très

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

petit, pris dans la main d'un Céleste ¹, lui produit un effet identique à celui que provoque, à un Européen, la palpation d'un sein jeune et ferme ; pure question de sentiment... et de sensation. J'ai pris, pour me confirmer dans l'opinion que j'avance, beaucoup de renseignements auprès des Chinois. Tous les Célestes interrogés ont été univoques :

— Oh ! le petit pied ! Vous, Européens, ne pouvez pas comprendre tout ce qu'il a d'exquis, de suave, d'excitant !

L'attouchement des organes génitaux, par le petit pied, provoque, chez le mâle, des frissons d'une volupté indescriptible. Et les grandes amoureuses savent que, pour réveiller l'ardeur, par trop refroidie, de leurs vieux clients, prendre la verge entre leurs deux pieds vaut mieux que tous les aphrodisiaques de la pharmacopée et de la cuisine chinoises, y compris le « ginsén » et les nids d'hirondelles ².

Le Chinois, croisant dans la rue un joli pied, fait des réflexions aimablement libidineuses, tout comme la vue d'un corsage bien garni et d'une jolie taille parle aux sens d'un Européen. Il n'est pas rare de voir les chrétiens chinois s'accuser, à la confession, d'avoir « pensé à mal » en regardant un pied de femme.

*

Plusieurs sociétés chinoises ont essayé, mais en vain, de lutter contre cette habitude de bander les pieds. Les missionnaires catholiques ont réussi, dans certains points, à faire cesser cette coutume. Les missionnaires américains ont, il y a quelque temps, tenté de frapper un grand coup. Ils ont rédigé un placet, dans lequel ils demandaient à l'Empereur de Chine de donner des ordres, pour faire cesser cette « pratique barbare » et ont chargé le Ministre des États-Unis à Pékin de remettre cette supplique,

¹ Je dois faire remarquer que le pied, quand il est amoureusement pris dans la main du Chinois, n'est jamais nu, mais toujours enveloppé d'une bande d'étoffe, plus ou moins fine.

² Toutes ces scènes lubriques sont admirablement représentées en terres cuites : j'en ai vu souvent, soit à Tien-Tsin, soit à Pékin, chez des marchands de gravures

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

contenue dans une superbe boîte en argent, au Tsoung-li-Yamen, pour que ce Ministère la fît parvenir au Fils du Ciel. Le Tsoung-li-Yamen répondit que l'Empereur laissait à ses sujets le droit de faire ce qui leur plaisait, que la requête des missionnaires ne pourrait lui être transmise, mais que la boîte d'argent, ayant un cachet artistique et de la valeur, serait conservée dans les archives. Nous trouvons cette déformation des pieds ridicule, mais elle fait plaisir aux Chinois. Que dirions-nous, en Europe, si une société de Célestes venait faire campagne contre le corset ? Déformation pour déformation, quelle est la plus ridicule : celle qui a comme résultat de produire une certaine difficulté de la marche ou celle qui, comprimant l'estomac, luxant le rein, écrasant le foie, gênant le cœur, empêche souvent les femmes de faire de beaux enfants.

@

et de photographies qui voulaient bien me montrer les « trésors artistiques » de leur arrière-boutique.

INFANTICIDE ET AVORTEMENT

I. — INFANTICIDE

④

On a beaucoup écrit et discuté, dans les journaux politiques et religieux sur cette question de l'infanticide en Chine. Les opinions les plus opposées ont été émises : tel auteur prétend que ce crime n'est ici, pas plus fréquent qu'en Europe, et tel autre qu'il n'y a qu'à sortir, par les rues, pour voir des pourceaux en train de dévorer des petits enfants. Une telle divergence dans des idées qui ont, les unes et les autres, un fond de vérité, résulte uniquement des milieux et des régions où ont observé les écrivains. Il ne faut pas étendre à tout l'Empire ce qui se passe, seulement dans quelques provinces. Que l'infanticide existe en Chine, il n'y a pas de doute possible à cet égard. Les édits impériaux, les arrêtés des vice-rois, les relations des missionnaires, les journaux, les gravures populaires en sont la preuve la plus manifeste. L'infanticide est chose punissable, mais passée dans les mœurs au même titre que l'avortement, lequel est sévèrement interdit. Et cependant, il n'y a qu'à circuler par les rues de Pékin pour voir, à chaque instant., des affiches portant en gros caractères la mention suivante : « Manière infallible de faire descendre les petits » ; puis, plus bas, le nom et l'adresse de la sage-femme.

Ne peuvent vraiment bien juger de cette question de l'infanticide que les Européens qui vivent dans l'intérieur du pays ou qui y voyagent beaucoup. L'opinion des résidents des ports ouverts ou des grands centres, comme Pékin, Tien-Tsin, est de peu de valeur. Ces Européens ne savent, en général, rien de la Chine.

Ils sortent, rarement, de leurs « concessions », ne voient que des Chinois habitués, depuis des générations, aux étrangers. L'ignorance des diplomates, en matière Chine, a toujours fait mon étonnement.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Selon certaines statistiques récentes, dues à des missionnaires protestants anglo-américains, après enquête menée par le Révérend Abeels et un médecin, dans quarante villages d'une province du Sud, il semblerait que, dans certaines régions, 40 % des filles sont encore sacrifiées. D'une enquête faite, il y a quelques années, auprès de cent soixante femmes de plus de cinquante ans, de la région de Chang-Haï, il résulte qu'elles ont avoué avoir tué cent cinquante-huit filles ¹.

*

L'infanticide a été pratiqué par les nations les plus policées. — On le trouve à Rome et en Grèce. — Bien avant la conquête de la Chine par les Tartares Mandchoux, l'infanticide y avait cours. M^o-Tsou, le philosophe de l'universel amour, s'indignait, 400 ans avant Jésus-Christ, contre l'habitude barbare de certaines tribus du Chan-Si qui mangeaient le premier-né, mâle ou femelle. Ils n'obéissaient pas, en l'espèce, à un principe religieux, comme les adorateurs de Moloch qui détruisaient le corps pour purifier l'âme. Ils se plaçaient à un point de vue plus pratique, concluant de ce qui se passe chez les plantes à ce qui doit se produire dans l'espèce humaine. Car de même que les premiers fruits d'un jeune arbre ne valent pas ceux de la deuxième pousse, de même, le premier enfant, né d'une mère toujours très jeune, devait être malingre et la lutte pour la vie trop difficile.

A l'heure présente, l'infanticide ne porte guère que sur les filles. Le mâle est, rarement, sacrifié, même s'il est chétif et mal tourné. Une exception, à cet égard, devrait, paraît-il, être faite pour les indigènes de l'île Tsoung-Ming ; tous les mâles chétifs ou difformes, jugés par les sorciers comme devant porter la male-chance à leurs parents, sont mis à mort.

Enfin, dans des cas de naissance illégitime — chose rare d'ailleurs, grâce à la dextérité des sages-femmes — l'enfant, quel que soit son sexe, est, sitôt la naissance, étranglé.

*

¹ *Relations de la Chine*, 1923.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les causes de l'infanticide sont nombreuses. Deux surtout, la misère et la superstition, jouent un rôle capital. Mais il en est d'autres qui ont aussi leur importance : le culte des ancêtres et, partant, le besoin d'enfants mâles qui, seuls, peuvent le pratiquer, le droit de vie et de mort du père sur l'enfant, considéré comme quasi légal ; enfin, la situation tout à fait inférieure de la femme dans la société chinoise.

La misère, sous toutes ses formes, tient la première place. — Aussi l'infanticide est-il, relativement, rare, dans les provinces un peu aisées. — Notre confrère, le D^r Dudgeon (de Pékin), a soutenu qu'il n'était pas plus fréquent, dans la Capitale et le Nord de l'Empire, qu'en Angleterre. Les missionnaires du Nord de la Chine le signalent beaucoup moins souvent que ceux du Sud et des provinces du Centre : Fou-Kien, Chan-Si, Kian-Sou, Kouan-Tong. D'après Regnault ¹, l'infanticide serait si fréquent, dans la province du Kouan-Tong, qu'il n'y aurait guère plus d'une femme pour trois hommes et que c'est à cette cause qu'il faut rapporter l'abondance des maisons de prostitution, le vice de la pédérastie et l'enlèvement des femmes du Tonkin. Il y a même corrélation entre les recrudescences de l'infanticide et les années de famine. Ainsi, après la révolte des Taï-Pings, il était courant à Hing-Ho, sur le Yan-Tzé, et dans la région ravagée. Depuis que la pauvreté est moins grande, l'infanticide a notablement diminué.

Selon les époques, dans une même région, on peut noter des variations très considérables, dans la fréquence des infanticides, pour la raison suivante, faite d'intérêt, plus que de sentiments : et du mal peut sortir le remède.

« Lorsque ce mal a sévi, dans une région, la diminution exagérée des enfants du sexe féminin amène, avec elle, par son excès même, une salutaire réaction. Les filles deviennent très rares. Beaucoup de jeunes gens ne peuvent plus se marier, et, comme les Chinois doivent donner une certaine somme aux parents, en

¹ J. REGNAULT, *la Médecine chez les Chinois et les Annamites*, Challamel, Paris, 1903.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

échange de la fiancée, la rareté croissante des filles les rend de plus en plus chères. Les parents, alléchés de loin par les gros profits qu'ils peuvent escompter, en élevant des filles jusqu'à la nubilité, s'abstiennent, pendant quelques années de l'infanticide. Puis, les filles se multiplient de nouveau, le prix baisse et l'infanticide recommence ¹. »

La venue d'une fille, comme première née, n'excite jamais l'enthousiasme des parents, et le nom de « Désirée », s'il avait un équivalent dans les Céleste-Empire, est un de ceux qui ne serait jamais employé. La venue d'un mâle est fêtée, par des transports d'enthousiasme.

Une poétesse chinoise fameuse, Pan Haé Pan, a très bien traduit ce sentiment de ses compatriotes :

« Quand un fils naît, il joue avec des perles. Chacun obéit à ses cris de prince. Mais quand une fille vient au monde, elle dort sur la terre, simplement recouverte d'un drap et elle joue avec une tuile.

Une fille coûte cher à élever et ne produit pas de revenus. C'est, suivant l'expression chinoise, « une marchandise dont on se débarrasse avec perte ». Elle est une lourde charge pour des parents miséreux, qui n'hésiteront pas à se défaire d'elle au moment de sa naissance. Mais depuis que, dans certains districts pauvres, grâce à l'établissement de relations et de communications commerciales faciles, les filles ont pu être vendues pour l'alimentation de la prostitution, l'infanticide a diminué dans de grandes proportions. Ainsi, il y a quelques années encore, à Ping-Yang, plus de 40 % des filles étaient supprimées. Certaines familles tuaient même toutes leurs filles, les gens de la région trouvant plus économique, au moment du mariage, d'aller acheter une femme à Ouen-Chao, qui n'est pas très loin. Mais depuis que les lignes de bateaux à vapeur ont permis aux filles de Ping-Yang d'approvisionner, facilement et rapidement, les maisons de

¹ *Relations de Chine*, Kiang-Nan, janvier-avril 1923.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

prostitution de Chang-Haï, les filles ont été élevées, en vue du revenu qu'elles pourraient procurer à la famille. Ainsi, de même que, à l'époque de la barbarie, l'esclavage prévenait le massacre des prisonniers de guerre, de même, en Chine, la prostitution dans les grandes villes a pu contribuer à prévenir l'assassinat de nombreuses petites filles. Nous ne concluons cependant pas, de là, au côté élevé et moral de la prostitution.

Étant donné le caractère des Chinois, on devait supposer que la superstition, médicale ou religieuse, aurait sa place dans la perpétration de l'infanticide. Les yeux, le nez, la langue, le cerveau des enfants sont réputés substances d'une haute puissance thérapeutique. Leur effet est d'autant plus considérable que le sujet est plus jeune. Les organes du fœtus sont, en l'espèce, le *nec plus ultra*. Certains auteurs avancent même que des opérations césariennes auraient été pratiquées dans cette intention. L'assassinat d'enfants en bas âge, volés ou attirés dans des boutiques, serait, paraît-il, assez fréquent. Après leur mort, on les mutilé, suivant les besoins de la thérapeutique conseillée. Ces actes sont considérés comme des crimes capitaux.

Il arrive, parfois, que la mère, après son accouchement, est très souffrante. La faute en retombe sur l'enfant, d'autant plus volontiers qu'il appartient au sexe femelle. Bien souvent, il est mis à mort. Les parents espèrent ainsi conjurer la colère des esprits qui ont rendu la mère malade. Nous tenons d'une religieuse le cas suivant : Une femme ayant été très souffrante, après ses couches, le père n'hésita pas à se défaire du nouveau-né. Il le mit dans un trou et commençait à lui jeter de la terre dessus, quand des chrétiens du voisinage, témoins du fait, accoururent, assez tôt, pour sauver l'enfant et le porter au dispensaire de la mission.

@

Il peut arriver que des enfants très malades soient mis hors de la maison et y meurent. Les parents croient, en agissant de la sorte, empêcher les malins esprits de venir faire de nouvelles victimes, chez eux.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Cette idée est, profondément, enracinée dans toutes les classes de la société, et les Chinois chrétiens, eux-mêmes, n'en sont pas exempts.

Ce n'est pas là un infanticide intentionnel, c'est vrai, mais le résultat est le même, car nul doute que beaucoup d'enfants pourraient guérir s'ils n'étaient soumis à aussi dure épreuve.

Voici ce que dit à ce sujet, dans un livre intéressant, *The Real Chinaman*, l'auteur américain Holcombe :

« Les enfants sont souvent victimes de la plus cruelle et de la plus révoltante superstition qui ait pu naître, dans un cerveau humain. Quand un enfant est malade, il est soigné aussi bien que le permettent les moyens et l'intelligence des parents ; attention et médicaments ne manquent pas. Mais si les remèdes restent sans effet, si la mort paraît inévitable, alors la situation change. L'enfant est dépouillé de ses habits et placé, nu, sur le parquet en briques ou simplement en terre, en dehors de la porte de la chambre. Les parents le laissent là, attendant la fin. Si par hasard l'enfant résiste à cette thérapeutique, il est considéré comme leur fils, par le père et la mère, le vrai produit de leur chair et de leur sang. S'il meurt, il n'était sûrement pas leur enfant, mais un esprit malin cherchant à s'introduire dans leur maison, pour leur malheur et leur ruine. Aussi le corps sera-t-il jeté à la rue, où il sera ramassé par le charretier qui, tous les matins, passe par les rues emportant les corps d'enfants. Pour rien au monde, ils ne voudraient le placer dans le cimetière de famille. L'y placer signifierait qu'ils l'adoptent, et quel est le Chinois qui voudrait introduire un mauvais esprit dans sa famille ?

Dans certains cas, des nouveau-nés ou des enfants en bas âge sont sacrifiés, pour calmer les esprits irrités. Dans son livre, *les Vieilles Grandes Routes de Chine*, Mme Millanson raconte qu'aux environs de Tchefou il est fréquent de voir enterrer des enfants vivants dans les fondations des maisons ou dans celles des piles de pont. Dans un village, où un pont avait

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

été renversé par une tourmente, des enfants furent sacrifiés et enterrés pour apaiser l'esprit de la rivière.

Les Chinois croient à la transmigration de l'âme, et, partant, soutiennent que les filles, détruites après l'accouchement, ne peuvent qu'y gagner, car leur âme a des chances de revenir dans le corps d'un garçon. Mais quand l'âme s'obstine à, toujours, revenir dans un corps de fille, il faut lui donner une sérieuse leçon. L'histoire suivante a été relatée à la Société royale asiatique de Chang-Haï : Une mère avait eu une série de filles dont elle s'était débarrassée par le procédé vulgaire de la noyade ; enfin, exaspérée par la naissance d'une nouvelle fille, elle voulut infliger une correction à l'âme, et l'enfant fut brûlée vive. L'auteur ne dit pas si l'accouchement suivant donna le jour à un garçon. Au lieu de brûler l'enfant, les parents le hachent quelquefois en petits morceaux.

Les esprits de ces petites filles sacrifiées peuvent, dans certains cas, devenir une source de préoccupations pour les parents, qui redoutent des influences néfastes. C'est sans doute pour gagner leurs bonnes grâces que, suivant Baber, il est fréquent de voir les parents brûler, une fois l'an, des monnaies artificielles en papier d'argent, qui vont rejoindre les esprits dans l'autre monde et pourvoir à leurs besoins.

*

Arrivons au culte des ancêtres. Chaque homme, pauvre ou riche, doit élever des enfants pour le culte des ancêtres. Le philosophe Mencius a dit que la plus grosse offense, faite à la piété filiale, était de ne point avoir d'enfants. Mais, seuls, les mâles peuvent pratiquer ce culte. C'est, en arguant du culte des ancêtres que, bien souvent, surtout dans le Sud, les parents tuent leurs filles. En effet, l'enfant est généralement nourri, par sa mère, pendant trois ans ; trois ans, par conséquent, durant lesquels il n'y a pas de grossesse. Or, si l'enfant allaité est une fille et qu'il n'y ait pas de garçons dans la famille, les parents considèrent cette période de l'allaitement, comme un obstacle aux chances d'avoir un mâle, et suppriment la fille.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

*

Comme à Rome, en Chine, le père a le droit de vie sur ses enfants et l'habitude sanctionne même le meurtre des enfants âgés. M. Mac-Gowan (*North China Review*, février 1886) relate le cas suivant : le père d'un fils incorrigible résolut, après avis de la famille, de se défaire de lui, pour le ramener dans la bonne voie. On le mit dans un sac ; des coolies le portèrent à la rivière où il fut noyé. Le père, qui assistait à l'opération, se lamentait d'être obligé d'en arriver à de telles extrémités. Après la mort, le corps fut mis en bière et enterré. Le fait arriva à la connaissance de l'autorité qui ne poursuivit point, car toute la famille était compromise.

Cette autorité incontestée du *pater familias* est un des côtés intéressants de la psychologie des Chinois. Ces exemples de droit de mort que s'arrogé le chef de famille, sur ses enfants, sont banals par leur fréquence.

Rentrant de Chine, en 1911, par le Transsibérien, j'en pus recueillir trois cas, observés par mes compagnons de voyage : l'évêque de Pao-Ting-fou, Mgr F..., et le lieutenant de vaisseau J..., qui revenait de Seu-Tchouen.

Un jeune homme avait menacé son père de mort. Le conseil de famille décida que pareil crime devait être puni par l'ensevelissement du coupable vivant. Saisi, pendant la nuit, ligoté, il est de nouveau, le lendemain, traduit devant le conseil de famille et refuse de se rétracter. Une fosse est creusée, devant laquelle on le traîne. Nouvelle sommation de se rétracter. Nouveau refus. Il est alors jeté dans la fosse et recouvert de terre.

Dans le cas relaté par l'officier de marine, le coupable fut jeté vivant dans la fosse ; mais, avant de la recouvrir de terre, on eut la précaution de placer sur sa figure un panier d'osier, pour que la terre ne pénétrât pas aussi facilement dans les narines et que l'agonie fût plus lente.

Dans certains cas de ces manquements à la piété filiale, la peine de mort peut être prononcée par le mandarin. Il se charge aussi de l'exécution, mais avec le consentement du père, qui assiste à l'exécution.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Je tiens, du même évêque, le fait suivant : Un garçon est accusé par son père, devant le mandarin, de manquer de piété filiale et de l'avoir gravement insulté. Traduit devant le magistrat, il refuse, une première fois, de faire amende honorable et pour cela reçoit un certain nombre de coups de bambou. La correction ne change pas ses sentiments et il s'obstine dans son refus à toute rétractation. « Alors, il faut le tuer ? » demande le mandarin au père qui répond par un signe affirmatif.

L'enfant est, solidement, attaché à un poteau et un bourreau lui expédie, dans le ventre, un magistral coup de pied, qui l'envoie dans l'autre monde.

C'est contre cette autorité excessive du chef de famille que la Jeune-Chine s'insurge. Sun-Yat-sen, leur leader, avait mis, dans son programme, la destruction du principe d'autorité. Et il réussira, mais il faudra du temps.

Le régime républicain, qui a déjà fortement secoué la Chine, ne semble pas avoir encore modifié cette autorité indiscutée du *pater familias*.

« Le pouvoir du chef de famille est aussi exorbitant en Chine que dans la Rome païenne, dit le Père Mertens, dans un ouvrage récent ¹. Un malheureux jeune homme, de tel village qui est sous mes yeux, était devenu fumeur d'opium et joueur de sapèques. Son père finit par assembler le conseil de famille, qui décida l'exécution du coupable. On l'appréhende, on le lie, on creuse une fosse profonde, on l'y jette vivant, et chaque membre de la famille contribue à le recouvrir de terre, en signe de réprobation. Puis, on tasse, et l'on ripaille, car l'honneur de la famille est sauf.

On comprend très bien que, si les parents s'arrogent des droits semblables, sur leurs enfants déjà grands, la mort d'un nouveau-né ne doit pas leur coûter cher ; du reste, les Chinois professent l'opinion, aussi logique qu'anti-sociale :

¹ Le Père MERTENS, *la Légende dorée en Chine*, Saint-Augustin, édit., Paris, Lille et Marseille, 1920.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

« C'est nous qui avons donné la vie à cet enfant — c'est nous qui la lui retirons — où donc est le mal ?

*

La femme a, dans la société chinoise, une situation tout à fait inférieure — exception doit être faite du jour où elle est belle-mère ¹. — Nous avons, déjà, signalé un certain nombre de griefs qui pèsent sur elle : marchandise d'un placement difficile, obstacle à la naissance d'un mâle, pendant les trois années de son allaitement. Ce n'est pas tout : elle peut, jeune fille, mal se conduire et jeter le discrédit sur les siens. Elle ne perpétue pas le nom de famille, car, du fait du mariage, elle devient propriété d'autrui. Or, la constitution de la famille chinoise est telle que les enfants grandissent, vivent sous l'œil paternel, au lieu de partir et aller ailleurs établir de nouveaux centres de vie et d'activité. La fille fait, par conséquent, une infraction à cette règle ²

Elle ne compte même pas dans la famille. Quand on demande à un père ayant quatre garçons et trois filles, par exemple « : Combien avez-vous d'enfants ? » il répond : « Quatre ». Si vous ajoutez : « Il me semble que vous avez aussi des filles ? » il répond : « Ce n'est rien ».

*

La Piété filiale dont il est tant parlé à propos de la morale du Chinois — piété, c'est-à-dire respect pour les parents, qui n'est vraiment efficace que lorsque ceux-ci sont morts — permet très bien l'infanticide, quand celui-ci a pour but de faciliter l'existence des grands-parents. Le *Saint Edit* ³ nous apprend que « l'attachement égoïste à sa femme et à ses enfants est une

¹ L'exemple donné récemment par la Si-taé-Kou, Impératrice douairière, est des plus probants à cet égard.

² « Les arbres sont élevés pour l'ombre ; les enfants pour leurs vieux parents. » (Maxime chinoise.)

³ Le *Saint Edit* est le commentaire et l'amplification de seize maximes, composées par le célèbre Empereur Kan-si. Ce commentaire a été fait, par son fils et successeur l'Empereur Young-tchèn. Il est lu le 1^{er} et le 15 de chaque lune dans la pagode de Confucius. Une excellente traduction a été faite par M. T. PIRY, notre compatriote, Commissaire des douanes chinoises à Macao.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

insulte faite à la piété filiale ». Dans un petit livre très populaire, *les Vingt-Quatre Exemples de Piété filiale*, nous trouvons, dit Smith ¹, l'exemple suivant :

« Sous la dynastie des Han, vivait un homme si pauvre qu'il avait de la peine à nourrir sa mère et son fils âgé de cinq ans.

— Nous sommes si pauvres, dit-il à sa femme, que nous pouvons à peine faire vivre ma mère. De plus, le petit partage sa nourriture. Pourquoi ne pas enterrer l'enfant ? Nous pourrions toujours en avoir un autre, tandis que, pour ma mère, il n'y a pas moyen.

Sa femme n'osa pas s'y opposer et, aussitôt, on creusa un trou de deux pieds de profondeur, quand on découvrit un vase portant une inscription. disant que c'était là un présent envoyé par le Ciel pour récompenser un fils qui pratiquait si bien la piété filiale.

*

Telles sont, croyons-nous, les causes principales de l'infanticide en Chine. Nous avons dit, plus haut, comment les opinions les plus opposées avaient été émises et comment chacune avait, pourtant, son fond de vérité. Fréquent dans le Sud et le Centre, il est considéré comme rare à Pékin et dans le Nord. Des erreurs et des exagérations ont été commises, et souvent des observateurs superficiels ou peu au courant des mœurs ont pu conclure à l'infanticide, alors que le crime n'avait pas été commis. Bien des fois on voit des corps de nouveau-nés ou de jeunes enfants, roulés dans des nattes, abandonnés devant la maison, souvent à moitié dévorés par les porcs, les chiens ou les oiseaux de proie. On a tort de conclure, toujours, à l'infanticide. Car, dans bien des cas, on a affaire à des cadavres d'enfants morts chez leurs parents et déposés, ensuite, hors de l'habitation. Les enfants ne peuvent être inhumés dans le cimetière de famille. Les parents, qui ont un lopin de terre les ensevelissent, en un point quelconque de leur

¹ SMITH, *Chinese Characteristics*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

propriété. Mais les pauvres, qui n'ont pas la moindre parcelle de terre, déposent les corps au premier endroit venu, sur le bord de la route, sous la muraille de la ville où, pendant la nuit, ils sont très souvent dévorés par les chiens.

*

Les renseignements ne sont pas nombreux, sur les moyens employés pour commettre l'infanticide. L'acte se passe généralement à huis-clos. Des sages-femmes, converties au christianisme, ont pu donner aux missionnaires des indications sur le *manuel opératoire*.

Le crime est souvent décidé, en un conseil auquel prennent part père, mère, belle-mère, parents et, dans certains cas, des voisins — et pratiqué immédiatement après l'accouchement. Rarement les parents attendent plusieurs jours pour se décider à tuer leur enfant. Aussi, quelquefois, la sage-femme, à qui ce crime répugne, déclare-t-elle comme garçon, au moment de la naissance, une fille, espérant que lorsque, deux ou trois jours plus tard, les parents seront définitivement fixés sur le sexe, ils n'oseront plus se défaire d'un nouveau-né qu'ils auront, déjà, laissé vivre quelque temps.

La sage-femme joue un rôle important dans l'exécution du crime. Car c'est à elle qu'incombe, en général, la délicate mission de tuer l'enfant.

Tantôt, le nouveau-né est, simplement, jeté dans un coin de la chambre, dans la caisse à détrit. La poussière et les ordures ne tardent pas à lui obstruer les voies respiratoires.

Tantôt, l'enfant est déposé sur un « khan » (lit) et recouvert d'un coussin. Un assistant s'assied dessus, comme par hasard.

Plus souvent, la noyade est utilisée. La victime est placée, la tête en bas, dans un seau vide, qu'on remplit d'eau : l'asphyxie est rapidement obtenue.

Les Chinois n'ont point de cabinets d'aisance dont les fosses sont si fréquemment employées, en Europe, pour faire disparaître le produit d'un

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

avortement ou d'une naissance clandestine. Dans chaque maison, il y a des vases de bois ou de grès, surmontés d'un couvercle, dans lesquels les femmes, surtout, font leurs besoins, les hommes trouvant plus pratique de se satisfaire en plein air. L'enfant est plongé, la tête première, dans ce vase ; on applique soigneusement le couvercle et on le laisse barboter dans les ordures. C'est ce qu'on appelle « nourrir le vase de bois ».

Rarement, on a recours à l'écrasement de la tête par une pierre ou à la strangulation.

Nous avons déjà vu que, dans certains cas, pour donner une leçon à l'âme obstinée, revenant toujours dans un corps de fille, l'enfant était ou brûlé vivant ou coupé en morceaux.

Il est un procédé, dit le « coup du pont », qui ne manque pas d'une certaine originalité. Au-dessus d'une jarre ou d'un baquet plein d'eau, on place une fine lame de bois, devant céder sous le poids le plus léger. Le nouveau-né est placé, dessus et tiré par les bras pour lui faire traverser ce pont, en glissant sur le dos ou le ventre. Pendant ce temps, l'assistance chante la complainte du « pont, cassé ». Il casse, en effet, ainsi que la chose était prévue. L'enfant tombe à l'eau et on l'y laisse, jusqu'à mort certaine.

Il arrive, parfois, que les enfants sont simplement abandonnés, par les parents, dans la rue où ils meurent très vite, pendant l'hiver. Les religieuses trouvent, de temps à autre, devant la porte de leurs dispensaires, des enfants laissés là, pendant la nuit et déjà gelés. Dans les campagnes, les enfants sont déposés aux flancs des talus de la route ou quelquefois mis dans une caisse, laquelle est placée entre deux grosses branches d'arbre.

@

Les nombreux édits impériaux, les arrêtés des vice-rois, les sociétés chinoises protectrices de l'enfance, les orphelinats, les tours n'ont pas porté un grand remède à ce crime. Les édits des vice-rois sont innombrables.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Tous les ans, chaque gouverneur de province lance deux ou trois de ces proclamations. Il pourra paraître intéressant, au lecteur d'en connaître quelques spécimens. Ceux qui suivent sont tirés de l'instructif ouvrage du P. Couvreur, *Choix de Documents*.

« Kouaï, trésorier général de la province de Hou-Pé, pour renouveler un avis d'une manière toute spéciale, défend sévèrement de noyer les petites filles et protéger la vie humaine.

« Rien ne doit être plus respecté que la vie humaine et rien de plus innocent qu'un enfant nouveau-né. Quelle tendresse, quelle sollicitude une mère ne doit-elle pas avoir pour sa fille ! Qu'une femme, aussitôt après avoir mis au jour le fruit de ses entrailles, traite d'une façon inhumaine son enfant qui est sa propre chair, c'est un crime monstrueux ! Celle qui devrait être le principal soutien de l'enfant le massacre et le tue ! Celle qui devrait l'aimer le plus se transforme en louve ! De toutes les mauvaises coutumes, c'est la plus enracinée. Les femmes, dans leur sottise ignorance, disent toutes que, si elles ont trop de filles, leurs ressources ne suffiront pas pour les nourrir et les élever. Ou bien, dans leur extrême désir d'avoir des garçons, elles craignent que l'allaitement de filles ne rende la conception ou la gestation difficile ; ou bien encore, elles craignent de ne pouvoir leur fournir leur trousseau de noce.

« Elles ne savent pas que toutes les sous-préfectures de la province ont des orphelinats qui reçoivent et nourrissent les enfants des familles pauvres, garçons et filles. Si leur indigence les empêche d'allaiter et de nourrir leurs enfants, elles peuvent toujours les donner aux orphelinats, ou permettre à d'autres personnes de nourrir les petites filles, pour en faire leurs filles adoptives ou leurs belles-filles. Par ces moyens, elles peuvent conserver la vie de leurs enfants. Quant au trousseau, s'il est en rapport avec la condition de la famille, quand même la jupe serait

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

faite de toile, l'épingle de tête faite de bois, il est convenable. On voit, certainement, dans le monde, des jeunes gens pauvres qui ne peuvent jamais se marier. On n'entend jamais dire qu'il y ait des filles pauvres qui ne peuvent s'établir.

D'ailleurs, le Ciel aime à restituer. Les filles qui ont été noyées renaissent, et elles renaissent filles. Le Ciel veut les faire vivre et l'homme veut leur donner la mort. Or, celui qui résiste au Ciel se perd ; celui qui se rend coupable d'homicide est puni de mort.

L'outrage appelle la vengeance. La mère coupable, non seulement n'obtiendra pas la prochaine naissance d'un garçon, mais il est à craindre que le Ciel ne la punisse par des malheurs extraordinaires.

En outre, d'après les lois, le crime d'une mère qui noie sa fille doit être mis au même rang que celui d'un père qui tue, volontairement, son fils ou son petit-fils, et être puni de soixante coups de bâton et d'un an d'exil. Les parents, les voisins, l'associé qui, connaissant le dessein formé de commettre le crime, ne l'ont pas empêché, encourent aussi un châtement. Quelle n'est pas la sévérité des lois ! Bien des fois, déjà, nous avons publié des explications, des avertissements, des défenses. Cependant la coutume de noyer les filles n'a pas encore pu être abolie. Cela vient surtout de ce que les autorités et les notables n'ont pas à cœur de remplir leur devoir. Un grand nombre de filles du peuple sont mariées. Il serait à désirer que l'on en punît une ou deux, en vertu de cette loi qui est considérée comme lettre morte. Peu à peu, on se joue de la vie humaine.

Dernièrement, le licencié Hia-Kien-In et d'autres lettrés de Kiang-I m'ont adressé des suppliques pour me prier de publier de nouveaux avertissements et des défenses sévères. J'ai examiné et comparé les règlements que ces lettrés m'avaient envoyés et proposés déjà, auparavant, contre cette barbare coutume et les

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

statuts donnés par le sous-préfet Liou à la société établie, sous le nom de Lou-Wenn, dans le Foug-t'cheng du Kiang-Si. Tous ces règlements sont très bons. Mais ceux de la société appelée Lou-Wenn sont plus faciles à appliquer et donnent des résultats plus étendus. Tout homme qui a un cœur compatissant et veut remplir ses devoirs désire empêcher de noyer les enfants. Il n'est pas d'œuvre meilleure.

Vous devez tous savoir que le Ciel, dans sa bonté, est porté à communiquer la vie et que l'homme est naturellement enclin à la commisération. Les enfants, garçons et filles, sont tous la chair et le sang de leurs parents. Les noyer, au fur et à mesure qu'on les met au monde, se peut-il rien d'aussi criminel, d'aussi atroce ? Qu'on s'avertisse et qu'on s'exhorte mutuellement, afin que personne ne retombe plus dans ses anciennes fautes.

.

Après cet avertissement, s'il en est qui, en face d'une vieille habitude, diffèrent à se soumettre, ou si l'on noie encore des enfants en secret, dès que le crime aura été avéré, on saisira les personnes de la maison, les parents, les voisins, les associés et, après interrogatoire, on imposera des peines sévères, sans faire aucune grâce. Que chacun obéisse à cet ordre avec crainte.

Proclamation spéciale. (Février 1885.)

Pien, décoré du globule de première classe, président du Tribunal de la guerre, gouverneur général du Fo-Kien et du Tché-Kiang et chargé d'exercer les fonctions de gouverneur particulier du Fo-Kien, à l'effet de publier un avis et une défense sévère.

De par la loi, le père ou la mère qui noie sa fille doit, comme celui ou celle qui tue volontairement son fils ou son petit-fils, être puni de soixante coups de bâton et d'un an d'exil. Si un parent, un voisin, un associé,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

connaissant le projet du crime, ne l'a pas empêché, il doit être également puni, tant les glorieuses lois de l'État sont sévères ! Peuvent-elles permettre qu'on s'écarte le moins du monde de leurs prescriptions ?

Je vois que, dans le Fo-Kien, la coutume de noyer les filles est plus générale que dans les autres provinces. Les villageois ignorants se communiquent entre eux ce honteux usage et finissent par ne plus le trouver blâmable. A peine leurs filles sont-elles sorties du sein maternel, qu'ils les plongent dans des cuves, où elles se débattent et poussent des cris de douleur. Il n'est rien de plus barbare, ni de plus contraire à la loi naturelle. L'année dernière, à mon entrée en charge comme vice-roi, j'ai déjà donné des instructions à ce sujet dans une proclamation générale. Peut-être, dans les endroits reculés de la campagne, les habitants n'en ont-ils pas eu tous une pleine connaissance. Je renouvelle, donc, mes avertissements dans une proclamation spéciale.

J'ordonne aux officiers et aux notables du pays de prendre des informations, de faire des enquêtes et, s'ils trouvent des coupables, de ne pas manquer de les réprimer. En outre, il convient de publier un avertissement et une sévère défense. J'avertis donc les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les hommes du peuple. Vous devez tous savoir que celui qui noie sa fille commet une grave infraction aux lois, outre que, pour avoir traité cruellement sa propre chair, il subit les reproches secrets de sa conscience. Après cet avertissement, vous devez vous exhorter les uns les autres à éviter un tel crime, engager ceux qui l'ont commis à se corriger, et ceux qui ne l'ont pas commis à s'en abstenir toujours plus soigneusement.

Si quelqu'un ose rentrer dans son ancienne voie, commettre une nouvelle infraction, dès que, par suite d'une enquête ou d'une dénonciation, le crime sera connu, certainement il sera puni selon

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

la rigueur des lois. Les parents, les voisins, les associés qui, connaissant le projet du crime, ne l'auront pas empêché seront également punis. On ne fera aucune grâce. Que chacun se soumette avec crainte !

« Proclamation spéciale. » (Juin 1889.)

Les philosophes chinois, de leur côté, ont essayé de parler, les uns, comme les taoïstes et les bouddhistes, aux sentiments ; les autres, comme les disciples de Confucius, à la raison. Les résultats ont été, également, négatifs. Dans les publications bouddhistes et taoïstes, nous trouvons un certain nombre de gravures, avec commentaires et indications des lieux et date des événements relatés pour les besoins de la cause. Les récompenses et les châtiments de ceux qui favorisent l'infanticide ou luttent contre lui sont longuement exposés dans les publications suivantes :

Commentaires de la lampe de la maison obscure ; Discours moraux destinés aux écoles ; Description des récompenses destinées à ceux qui ont sauvé les petites filles.

Comme châtiment, on prédit à celle qui aura favorisé le crime l'amputation de la langue.

« A Lang-nan-hien, dans le Kian-Si, une sage-femme avait l'habitude de noyer les petites filles. Pendant la nuit elle vit en songe Hien-Io-Ouang qui ordonnait à ses satellites de lui couper la langue et lui faisait ce reproche :

Tu avais l'habitude de noyer les petites filles. Ces enfants plongées dans l'eau ne pouvaient se plaindre. Pourquoi n'as-tu donc pas voulu les épargner ?

A ces mots elle se réveilla, sa langue se mit à gonfler, elle mourut après un mois de souffrances atroces et en expirant fit entendre un cri semblable à celui d'une chèvre.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Parmi les châtiments prédits, nous voyons, encore, la stérilité, la mort des enfants mâles, de la mère, des parents.

A côté des peines, les récompenses. Nous en trouverons surtout dans un recueil intitulé *Kouo-Pao-tou*, un des quatre volumes de *la Perle arrondie*, ouvrage qui exhorte les parents à ne point noyer leurs enfants. La beauté, la gloire, le bonheur sont promis à ceux qui lutteront contre le crime. Une telle conduite touche sûrement le cœur des bons esprits.

« A Fou-tien-hien, dans le Fou-Kien, une femme donna le jour à une petite fille et ordonna à sa belle-sœur de porter l'eau pour la noyer. Une voisine nommée Lin engagea celle-ci à ne pas commettre un pareil crime et lui dit à plusieurs reprises : il ne faut pas faire cela. Au même instant l'accouchée vit en songe, au-dessus de la tête de Lin, un esprit revêtu d'habits violets et tenant un livre à la main. Plus tard le fils de Lin passa avec succès sa licence et devint un grand mandarin.

Les encouragements à bien faire s'adressent aux sages-femmes, et toutes les joies et félicités sont promises à celles qui resteront vertueuses — mais le fait est très rare en Chine.

Ces documents d'une enfantine simplicité devaient mieux réussir sur l'esprit crédule et superstitieux des Chinois que les froides théories des élèves de Confucius. Mais nous doutons cependant qu'elles aient prévenu beaucoup d'infanticides.

Une institution, en l'espèce, a rendu de signalés services. Nous voulons dire *l'Œuvre de la Sainte-Enfance*. Nous ne parlerons point de cette institution charitable, bien connue en France, car tout le bien que nous en pourrions dire, loin de flatter l'amour-propre des missionnaires et des religieuses, ne ferait au contraire que blesser profondément leur modestie et leur abnégation.

II. — AVORTEMENT

@

La pratique de l'avortement est courante en Chine. Certains usages, certaines conventions sociales la rendent, pour ainsi dire, obligatoire.

La mère doit, pendant trois ans, allaiter ¹ son enfant ; donc pendant ce temps, pas de grossesse pouvant l'empêcher d'accomplir sa fonction de nourrice. Si, par hasard, il en survenait une, la matrone et l'apothicaire sont là pour débarrasser la femme de son inopportun fardeau. Sur les murs des villes, s'étalent d'alléchantes et suggestives réclames pharmaceutiques, vantant de mirifiques pilules pour « faire sûrement descendre les petits ». La justice n'intervient pas en la circonstance et les droguistes chinois ont autant de liberté pour prôner ouvertement leurs produits anticonceptionnels que les louches potards de chez nous pour offrir ouvertement, à la quatrième page des plus grands journaux, en termes à peine gazés, toute la gamme de leurs recettes malthusiennes.

Tout, en Chine, pousse à l'avortement. La nécessité de nourrir trois ans, les obligations sociales créées par la piété filiale, dont le deuil est la manifestation la plus singulière. Après la mort de son père, un fils pieux ne doit pas, durant vingt-sept mois, avoir de rapports avec sa femme ou, dans tous les cas, ne doit pas la

mettre enceinte ; de là, la nécessité de la matrone et du pharmacien. La mort d'un père est un cas isolé de deuil dans l'Empire. Mais que dire du décès du Fils du Ciel qui met, pour trois ans, toute la nation un deuil, l'Empereur étant à la fois « le Père et la Mère » de ses sujets ? On ne peut

¹ L'enfant, tête, théoriquement, jusqu'à trois ans. En fait, il prend le lait de sa mère beaucoup plus tard. Il alterne même, souvent, le sein et la pipe maternels. Il m'est arrivé maintes fois de voir, surtout chez les mendiants des rues de Pékin, des bambins de cinq à six ans poursuivre les passants de leurs cris obséquieux, puis revenir près de leur mère, accroupie contre quelque mur ensoleillé, attendant le fruit de la mendicité filiale, prendre la pipe maternelle, en tirer quelques bouffées, puis ouvrir ses hardes, saisir un vague sein, pendant et desséché, et s'efforcer, par une succion avide, d'arracher quelques gouttes à la glande stérile.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

guère admettre que, malgré leur chagrin de la mort de leur Souverain, fût-il le plus aimé des Empereurs, 100 millions d'hommes fassent le vœu systématique de chasteté pendant trois ans, ou prennent de telles précautions qu'aucune grossesse ne survienne dans l'Empire. On comprend combien les pratiques abortives doivent être courantes.

Je crois intéressant de donner la traduction de quelques-unes des nombreuses affiches relatives à l'avortement qui se trouvent, à tous les pas, dans les rues de Pékin. Celles-ci ont été copiées sur le mur de la Légation de France ¹.

N° 1

FEOU-NIEN-T'ANG

(Nom de la pharmacie)

Pour la transformation du fœtus en sang il n'y a pas deux maisons.

La meilleure maison de Pékin.

Avortement garanti.

Si la maladie ne s'améliore pas (c'est-à-dire s'il n'y a pas avortement), on n'accepte même pas une sapèque — on tient parole.

La maison est établie, près de l'arc de triomphe du Tang-tan, rue du Piao-Pei.

N° 2

TO-CHENG-T'ANG

(Nom de la pharmacie)

Avortement garanti par la Pilule au parfum de musc.

La drogue absorbée, tous les bubons, abcès vaginaux sont supprimés.

¹ Je dois la traduction de ces affiches à un habile sinologue, M. BLANCHET, deuxième interprète de la Légation de France.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La maison est située dans la rue de Tsien-Mène.

N° 3

SUPPRESSION DE LA REPRODUCTION

Pilule protectrice de la vie.

Généralement, l'accouchement des femmes est difficile : ou l'enfant se présente de travers, ou il vient trop tôt. La mère est alors, fortement, endommagée.

Actuellement, si vous avez un fils ou une fille, vous pouvez craindre qu'une grossesse survienne, à l'avenir, et que la vie de votre femme soit en danger.

Que ceux qui ne veulent pas faire d'enfants se rendent à cette pharmacie pour y acheter des pilules stérilisantes, un paquet coûte 8 tïaos ¹.

Je garantis que, pendant plusieurs années, toute fécondation est impossible.

Cent expériences donnent cent résultats suffisants.

A la pharmacie du Tong-Tchou-T'ang. Établissement situé dans le quartier de Tsien-Mène, à l'extrémité nord de la rue du Ministère-de-la-Guerre, côté droit.

La lecture de ces trois affiches, prises entre mille, montre que l'avortement se pratique ouvertement à Pékin, bien que des lois, en principe très sévères, soient faites contre lui.

Les sages-femmes sont fort expertes en la matière et n'ont, sous ce rapport, rien à envier à leurs confrères de nos grandes villes de France ;

¹ Environ 2 fr. 50.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

mais elles ne veulent pas faire connaître leurs procédés aux médecins européens.

@

DEUX MOTS SUR LA PÉDÉRASTIE

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim.

VIRGILE.

@

Un de mes vieux amis, qui connaît bien les Chinois, garce à une longue pratique des habitants de la Terre Fleurie, établissait, un soir après-dîner, comme un axiome que « tout Chinois qui se respecte pratique, a pratiqué ou pratiquera la pédérasie ».

Bien que fort paradoxale, au premier abord, cette boutade, il faut le reconnaître, renferme un grand fond de vérité, et le nombre des Chinois « qui se respectent » est considérable. La pédérasie est, en effet, extrêmement répandue dans l'Empire du Milieu. Toutes les classes de la société s'y livrent, et tous les âges, les jeunes comme les vieux, en sont friands.

D'ailleurs, voici un geste qui peut servir à corroborer mon opinion, au sujet de la fréquence de cette aberration du sens génital. J'ai vu, bien des fois, des Chinois, légèrement pris de boisson et se sentant des idées libidineuses, saisir un camarade par la taille et esquisser sur lui le coït anal, et le camarade n'en paraître pas du tout offusqué. Fait singulier. Le geste ne choque pas un Chinois. Mais l'expression *tsao-pi-ni* — mot à mot : je me livre sur toi à la pédérasie — est considérée comme une grosse insulte et même comme une chose humiliante. Elle est, pourtant, d'un usage quotidien chez les Chinois qui, pour bien montrer leur colère contre quelqu'un, se livrent, verbalement, à la pédérasie, non seulement sur lui, mais, ce qui est bien plus insultant, sur ses ancêtres.

@

Il est difficile de trouver une cause unique au grand développement de ce vice. On a dit que, chez le Grec, la pédérasie était une résultante de l'admiration que la race hellène professait pour les belles formes, pour

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'esthétique d'un beau corps. La femme grecque se déformait très vite et le citoyen d'Athènes, qui rentrait des Jeux Olympiques ou d'une séance de discobole, ne pouvait qu'établir une comparaison peu avantageuse, entre les lignes de sa femme et celles de l'athlète qu'il avait applaudi dans l'arène. C'est bien ce sentiment de ses compatriotes que Socrate définit, dans le traité de l'Amitié de Platon, quand, parlant de l'amour d'Hippothalès pour Lysis, jeune éphèbe de quinze ans, il s'écrie : « Ah ! les belles amours et combien dignes d'un jeune homme ! » Et le sage Socrate était un connaisseur.

Je ne crois guère que ce soit le sentiment esthétique de la forme qui pousse le Chinois à pratiquer couramment la pédérastie. Peut-être pourrait-on, plutôt, en trouver une cause dans la sensualité raffinée — et quasi malade — qui caractérise les Orientaux.

La pédérastie est, en Chine, ce qu'elle fut, à Rome, purement matérielle, nullement idéalisée, purifiée par un sentiment esthétique, l'amour de la forme plastique. En Grèce, elle se faisait entre gens libres, entre amis. En Chine, c'est presque toujours sur un salarié, un domestique, un professionnel que se pratique le coït anal : la pédérastie, dans la Terre Fleurie, n'est guère que la satisfaction pécuniaire d'un désir.

Cependant, il y a tout lieu de supposer que certains Chinois, raffinés au point de vue intellectuel, recherchent dans la pédérastie la satisfaction des sens et de l'esprit. La femme chinoise est peu cultivée, ignorante même, quelle que soit sa condition, honnête femme ou prostituée. Or le Chinois a, souvent, l'âme poétique : il aime les vers, la musique, les belles sentences des philosophes, autant de choses qu'il ne peut trouver chez le beau sexe de la Terre Fleurie. Aussi, si ses moyens le lui permettent, fréquente-t-il dans le milieu de la haute galanterie masculine, où il est sûr de rencontrer de jeunes pédérés, pourvus, non pas de leur brevet supérieur, la chose n'existant pas en Chine, mais d'un bagage littéraire suffisant pour leur permettre de participer, avec avantage, aux concours de baccalauréat, voire même de la licence célestes. J'en reparlerai, tout à l'heure.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

La sodomie est assez répandue chez les jeunes gens et, dans la majorité des cas, ce sont, comme pour les personnes âgées, des amours vénales. Cependant, elle est assez fréquemment le complément naturel d'une bonne amitié. Elle a deux avantages : elle est économique et elle est sûre ; on choisit ses amis et on n'attrape pas la vérole. Aussi, quand, dans la rue, vous rencontrez deux Chinois, jeunes, bien mis, marchant en cadence et se tenant réciproquement par le bout de leur natte, geste qui en Chine est l'équivalent de notre « bras dessus, bras dessous », vous aurez, six fois sur dix, raison de supposer que leur amitié ne s'en tient pas aux bornes strictes d'un austère platonisme.

Le manque de femmes est, dans certains cas, la cause principale de la sodomie, dans telle ou telle région. C'est ce qui se passe à Java, par exemple. Le Gouvernement hollandais n'a pas autorisé les coolies chinois à se faire suivre de leurs femmes, sur certains points de l'île. Les Célestes, par groupe de douze à quinze individus, désignent l'un des leurs, soit par le sort, soit par l'élection, qui remplira le rôle de femme pour la communauté, et dont les attributions s'étendront des soins de la cuisine à la satisfaction des nombreux désirs amoureux de ses compatriotes. L'autorité hollandaise essaya, jadis, de réagir contre cette habitude. Les Chinois refusèrent d'obéir, massacrèrent quelques fonctionnaires de la colonie, et finalement on les laissa faire.

La même chose s'est passée dans certaines contrées de la Mongolie, où les Chinois furent autorisés à venir travailler. Les Princes mongols redoutant, si les Célestes menaient des femmes, un accroissement trop rapide de population et partant un envahissement de leur territoire, proscrivirent l'entrée des Chinoises sur leurs États. Les femmes mongoles, qui sont pourtant les plus hospitalières filles d'Eve qui se trouvent à la surface du globe, professent un souverain mépris pour les Fils du Ciel et ne veulent avoir aucun rapport avec eux. Les Chinois se virent forcés de faire, en Mongolie, ce que leurs nationaux avaient fait à Java ; mais les Princes mongols n'y firent, au nom de la morale, aucune opposition.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

La pédérasie est une chose qui ne paraît en rien extraordinaire au Chinois, qui s’y livre et s’y prête avec facilité. Ceux de mes camarades, d’ailleurs, qui ont servi avec les Bataillons d’Afrique, dans le Haut-Tonkin, ont vu combien facilement les « Joyeux » trouvaient à satisfaire leur goût d’Africains, sur les portefaix chinois employés par le corps d’occupation.

*

L’opinion publique reste tout à fait indifférente à ce genre de distraction et la morale ne s’en émeut en rien : puisque cela plaît à l’opérateur et que l’opéré est consentant, tout est pour le mieux ; la loi chinoise n’aime guère à s’occuper des affaires trop intimes. La pédérasie est même considérée comme une chose de bon ton, une fantaisie dispendieuse et partant un plaisir élégant. Car je dois reconnaître que les Célestes sont aussi *snoobs* que les habitants de la vieille Europe qui apprécient les choses et aussi les hommes en raison directe des dépenses qu’elles nécessitent. Pratiquer la pédérasie, c’est un luxe cher, tout comme manger des nids d’hirondelles ou des œufs de cent ans ¹ ; c’est de plus le complément indispensable de tous les bons repas, durant lesquels les convives sont largement pourvus, *volentes nolentes*, d’aphrodisiaques ou de soi-disant excitants du sens génésique, dont la cuisine et la pharmacopée chinoises sont particulièrement bien fournies.

Quoique très pratiquée et même considérée par les Célestes, la pédérasie est une chose dont on ne parle pas, volontiers, en Chine. J’ai beaucoup connu un vieux Chinois, M. Océan ! — qui avait pratiqué la pédérasie et à qui je suis redevable de la plus grande partie des renseignements que j’ai pu me procurer sur cette intéressante question. La première fois, où je lui demandai s’il s’était de temps à autre amusé, suivant le mot de Pétrone, « à aller à la rencontre du déjeuner de la veille », chez un de ses semblables, il s’en défendit, tout d’abord, avec

¹ Ces œufs sont conservés dans la chaux, pendant des années. A la longue, les sulfures contenus dans le jaune se dégagent, donnent à l’albumine une coloration verdâtre, puis celle-ci se coagule et prend l’aspect de gelée de viande. C’est un plat très recherché et d’ailleurs excellent ; le goût rappelle celui de la chair de homard.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

indignation ; puis sa défense mollit, peu à peu, et il finit, en souriant, par reconnaître son faible, regrettant amèrement que son âge, ses moyens physiques et surtout pécuniaires ne lui permettent plus de continuer ce genre de distraction.

Le Chinois est fort discret pour tout ce qui touche à la pédérastie. Il ne s'y livre qu'en cachette, bien différent en cela des Romains de la décadence qui, à l'exemple de l'Amillus de Martial, se donnaient à leur vice avec ostentation.

*Reclusis foribus grandes percidis, Amille,
Et te deprendi quum facis ista, cupis* ¹.

L'opinion publique ne fait, à ma connaissance au moins, qu'un seul reproche à la pédérastie : elle l'accuse d'avoir une influence funeste sur la vue.

*

La pédérastie a été chantée par plusieurs poètes. Elle a alimenté la verve de nombreux conteurs. Le fameux poète persan Hafiz a consacré un de ses plus beaux poèmes à vanter les mérites d'un jeune pédéré. En Chine, Li-taé-pou s'est essayé sur le même sujet et ses œuvres sont, pour ainsi dire, classiques. Les écrits pornographiques abondent dans lesquels on parle de la sodomie, et, parmi eux, le célèbre *Tsin-pi-meï*, gros vieux livre, illustré de gravures hautement libidineuses, dont beaucoup ont trait à cette branche particulière de l'amour. C'est un ouvrage de la plus profonde et dégoûtante immoralité, on y traite du coït avec sa mère, sa sœur, de la pédérastie avec ses frères, père, grand-père. Ce livre qui se vend fort cher — 300 à 400 francs — ne peut, sous peine de mort, être possédé, écrit en chinois, par un Fils du Ciel ; mais celui-ci peut, sans inconvénient, avoir dans sa bibliothèque l'édition en langue mandchoue. Malgré cette prohibition, le *Tsin-pi-meï* est répandu ; beaucoup de Chinois l'achètent et

¹ MARTIAL, liv. 7, épig. 62.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

le « passent sous le manteau », suivant l'expression de La Bruyère, aux amis qui ne peuvent faire cette dépense.

Un autre livre du même genre, que tout Chinois a lu ou possédé, est le *Ping-Houa-pao-tien*, mot à mot le « miroir précieux des fleurs identiques », c'est-à-dire les amours entre individus du même sexe. On y traite, avant tout, de la pédérastie ; Sapho a peu fait d'élèves, parmi les Chinoises.

Enfin on peut, pour un centime, se procurer, dans la rue, de petites brochures renfermant des contes, des histoires populaires, qui, très souvent, ont comme fond un sujet afférent à la sodomie. La plus ancienne mention de la pédérastie en Chine remonte à la dynastie des Han, 200 ans avant Jésus-Christ : un Empereur s'éprit de l'un de ses Ministres et le couvrit d'honneurs. Mais il y a tout lieu de supposer que, bien des siècles avant que l'histoire ait consigné officiellement, dans ses annales, ces amours masculines de souverain, la pédérastie devait fleurir dans l'Empire du Milieu.

*

Les noms par lesquels on désigne le pédéraste sont fort nombreux et quelques-uns ont un certain cachet d'originalité. Ainsi, le terme de « *lou-t'ze* » est souvent employé et signifie « poêle », d'où, pour l'acte de la pédérastie, l'expression « *t'ran lou-t'ze* », c'est-à-dire « enfoncer une tige (de fer) dans le poêle » pour agiter le charbon. Le mot, le plus usité, est « *t'rou-tse* », qui veut dire « lapin », qualificatif parfaitement injurieux et humiliant pour la personne à qui il s'applique. Le nom de « *Sian-Kôn* », « jeune monsieur », s'emploie, plus spécialement, pour des pédérés élégants, dont nous allons nous occuper.

@

Il y a, en effet, au moins deux catégories bien distinctes à établir, parmi les représentants de la prostitution mâle. Dans la première, rentrent, seuls, les sujets qui, dès leur enfance, ont été particulièrement élevés, entraînés

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

pour ce but, tant au point de vue physique qu'intellectuel. C'est là le dessus du panier, la fine fleur de la prostitution masculine.

Dans la deuxième catégorie prendront place toutes sortes de sujets, jeunes et vieux, enfants pris de force, acteurs, portefaix, traîneurs de pousse-pousse, voyous et aussi les individus de la première catégorie à qui l'âge, la maladie ou la malchance ont enlevé charmes et succès.

Cette première catégorie de prostitués est fort intéressante, du fait de son organisation et du recrutement de son personnel. Elle est formée de sujets jeunes, vendus par leurs parents, dès l'âge de quatre ou cinq ans, et souvent volés par des industriels qui font le métier de fournisseurs pour la prostitution. Le vol des enfants, mâles et femelles, est un fait bien connu en Chine, et à Tien-tsin, par exemple, tous les ans, au début de l'été, quand les bateaux partent, par le Grand Canal, pour se rendre dans le Sud chercher du riz, on signale, tous les jours, des disparitions d'enfants. Ceux-ci sont embarqués, dans les jonques, et vendus, pendant le voyage ou à l'arrivée, à des maisons de débauche ou à des particuliers. Les autorités lancent même, à ce moment, des proclamations, engageant les parents à veiller, avec soin, sur leurs enfants.

*

Les jeunes sujets sont, à partir de l'âge de cinq ans, en général, soumis à un entraînement physique et intellectuel, qui doit les rendre aptes à jouer leur rôle. Cette préparation est longue, car ce n'est guère que vers treize ou quatorze ans qu'ils sont jugés comme étant à point et mis en circulation. Inutile d'ajouter que, bien longtemps avant cette époque, leur propriétaire n'a pu résister au plaisir de leur enlever leur virginité anale.

On commence par leur faire un massage régulier de la région fessière, pour les rendre callipyges ; puis, peu à peu, on habitue l'anus au passage de dilatateurs, de volume progressivement croissant. Cette dernière opération est toujours pénible, l'enfant s'y prête mal, et pour ce fait reçoit des coups. On m'a assuré que certains proxénètes, plus humains que la majorité de leurs congénères, pour éviter les douleurs de ces débuts,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

faisaient prendre à leurs victimes une drogue, autre que l'opium, qui non seulement facilitait la dilatation des sphincters, mais qui en provoquait l'anesthésie. Bien que je n'aie, jamais, été assez heureux pour me procurer cette bienfaisante médecine, celle-ci n'en serait pas moins très connue. L'usage en serait même fréquent, chez certains petits mandarins du Trésor, qui en mangeraient et pourraient de la sorte assez facilement faire disparaître, dans leur rectum, des lingots d'argent, qui échapperaient ainsi aux investigations les plus minutieuses pratiquées sur eux à la sortie de leur bureau. Quoique le fait m'ait été certifié par plusieurs Chinois, je ne le consigne que sous toutes réserves, me demandant si cette tolérance du rectum des fonctionnaires susnommés doit être attribuée à la drogue hypothétique ou à la pédérastie, à laquelle beaucoup d'entre eux se prêtent.

En même temps qu'on prépare la voie inférieure, on ne néglige pas les soins de l'esprit. Les enfants reçoivent une certaine instruction, on leur apprend le chant et la musique, à dire et à faire des vers, le dessin, l'écriture des beaux et anciens caractères. Ils savent par cœur un stock de bons mots, manœuvrent le calembour, ont le talent de servir à point quelques maximes de Confucius, ou des adages de la dynastie des Song. Ce sont là autant de petits agréments dont les Chinois sont fort amateurs.

*

Il est du meilleur genre, pour un riche Chinois qui offre à déjeuner à ses amis, de faire venir ces « jeunes messieurs » au restaurant. Les garçons de l'établissement connaissent un certain nombre de sujets et savent où s'adresser pour procurer à leurs clients des « Sian-Kôn » qui viendront leur offrir les charmes de leur esprit, et non point toujours de leur corps. Car, avec eux, arrive souvent un « *t'cha-kâ-eul* » (souteneur) qui s'oppose, en général, à toute consommation sérieuse et trop précipitée. Il faut que les Chinois qui ont bien dîné sachent, pour le moment au moins, se contenter de ce que nos anciens appelaient les « menus suffrages » : caresses, attouchements légers, toutes choses d'ailleurs qui coûtent déjà fort cher ;

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

les riches Chinois, quand ils s'amuse, dépensent aussi princièrement que nos plus élégants fêtards. Le reste ne viendra que tard, fort tard même, après une cour, longue et dispendieuse.

Car, même avec de l'argent, on n'arrive pas d'emblée aux faveurs des « Sian-Kôn », j'entends de ceux qui font partie de la catégorie supérieure. C'est, qu'ils ont conscience de leur valeur et tiennent la dragée haute aux soupirants qui envoient cadeaux, fruits, gâteaux, argent, se creusent la mémoire pour écrire quelque pensée bien ronflante et bien vide, en caractères très vieux, et tout cela, souvent, pour un résultat négatif. On peut même voir des Célestes se ruiner pour ces « jeunes messieurs », sans pouvoir atteindre le but tant désiré.

Beaucoup de ces « horizontaux » de haute marque ont un riche protecteur qui les installe somptueusement « dans leurs meubles », leur paye toutes leurs fantaisies les plus coûteuses. Car ils sont capricieux et fantasques, comme les dames dont ils tiennent la place. Le bon genre veut que le protecteur trouve à son « petit ami » une femme et le marie.



Le costume de ces « messieurs » est toujours fort luxueux et de préférence doublé de soie rose. Ils ne vont que très rarement à pied et ne sortent guère qu'en voiture. Ils sont très soigneux de leur personne, se débarbouillent, se parfument beaucoup et ont même la délicatesse de se faire épiler la région anale laquelle est naturellement, chez le Chinois, fort peu fournie de poils ¹. Ils en arrivent presque à oublier leur sexe et s'identifient tellement avec leur rôle, qu'ils finissent par se prendre pour des femmes dont ils adoptent la démarche, les gestes, l'expression de visage et même la voix.

¹ Les organes génitaux externes ne sont pas épilés, chez la Chinoise, comme chez les femmes arabes. Le système pileux y est fort peu développé. Seules les femmes chinoises mahométanes s'épilent. Les Mahométans sont environ 40 à 45 millions en Chine.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les noms de ces élégants « Sian-Kôn » sont connus du « Pékin qui fait la fête », tout comme le sont, à Paris ou à Londres, ceux de nos demi-mondaines les plus cotées sur le turf de la galanterie.

Leur gloire est des plus éphémères. Pendant quatre ans, cinq ans au plus, ils tiennent le haut du pavé ; à partir de la vingtième année, ils sont déjà moins appréciés. Mais ils trouvent encore de riches protecteurs. Plus tard, ils s'installent pour leur compte, ou entrent comme commis dans une maison de commerce, faisant là le bonheur du patron, des employés et même de certains clients, trouvant à satisfaire, à des prix modérés, leur vice et leur amour-propre, car il reste toujours une certaine auréole de gloire attachée au nom d'un « Sian-Kôn » jadis connu. Beaucoup d'entre eux continuent ou prennent le métier d'acteur. Ils sont sûrs de trouver au théâtre nombreuse clientèle et, de plus, ils reçoivent, pendant un certain temps, une pension alimentaire, servie par l'entrepreneur qui les avait, autrefois, préparés et lancés dans la circulation.

Cette catégorie dont je viens de parler est l'infime minorité dans la légion des pédérés chinois ; c'est l'aristocratie des amours masculines, accessible seulement à un nombre restreint d'élus.

Au-dessous de ces « entretenus » de haut vol, je placerai les « petits messieurs en chambre », bien mis, assez cultivés, mais n'ayant pas, pour des raisons diverses, eu le succès des premiers : simple question de chance, plus que de valeur intrinsèque. Ils sont très accessibles aux cadeaux, aux pâtisseries et aux pièces de vers. C'est dans ce milieu, que fréquentent surtout le riche bourgeois et l'honnête commerçant.

Bien au-dessous de ces derniers, vient la deuxième catégorie de pédérés, celle-ci tout à fait inférieure, dans laquelle se rangent les sujets ramassés dans la rue, au théâtre, venant de partout, enfants pris de force, ayant ou non subi une préparation préalable, mendiants, portefaix, tous gens sales, puants, souvent riches en vermine et éminemment contagieux. Car tandis que la syphilis et la blennorrhagie sont exceptionnelles chez les

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

pédérés de haute marque, elles sont, au contraire, fort répandues dans cette deuxième catégorie de prostitués.

*

Où se rencontrent ces intéressants personnages ? Les uns ne sortent que très peu, vivent dans le luxe le plus complet et fournis de tout, ne reçoivent que quelques rares intimes avec lesquels ils font surtout de la poésie et des mots d'esprit. D'autres, également pourvus d'une installation confortable, sont beaucoup plus accueillants et hospitaliers que les premiers, tout en se montrant encore éclectiques en matière de clients. Ils reçoivent, chez eux, figurent aux dîners des gens qui s'amuse, se rendent à domicile.

Mais la grande majorité des pédéastes trouve surtout ses sujets dans les maisons publiques connues de tous, chez les proxénètes clandestins, chez les barbiers, au théâtre et enfin dans la rue, où les professionnels savent se faire connaître à certains gestes, le jour, et à certains coups de sifflet, le soir.

La curiosité, purement sociologique, m'a conduit deux fois dans les maisons de prostitution où se trouvent des petits garçons ; de jour, d'abord, de nuit, ensuite, pensant que je serais moins dégoûté, et après chaque séance, je suis sorti profondément écœuré de ce que j'avais vu, comme avilissement et perversion. Ces établissements se trouvent à Tien-Tsin et les Européens y sont admis sans difficulté, car beaucoup, m'a-t-on affirmé, — chose que j'ai hésité à croire ! — sont des clients assidus de ces bouges, cent fois plus ignobles que les maisons les plus infectes de nos ports de mer. Pékin est également bien pourvu de ces « *tang-ming-eul* » (maisons publiques), mais il est difficile aux Européens d'y pénétrer. Les établissements mâles se distinguent des maisons de femmes, surtout par la forme de la lanterne de la porte qui est en verre et non point en papier et sur laquelle se trouve une inscription allégorique... mais compréhensible. Les enfants qu'on y rencontre, au moins ceux que j'ai vus, sont sales, mal

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

tenus. A l'arrivée du client, ils chantent quelque refrain à la mode, d'une voix de fausset, parfaitement désagréable, vous offrent une pipe de tabac ou d'opium, viennent même s'asseoir sur vos genoux, vous racontent quelques histoires très grossières et attendent que vous vouliez bien faire appel à leur bon vouloir. Dans une maison de Tien-Tsin, sur cinq enfants qui nous furent présentés, deux portaient de superbes plaques muqueuses aux commissures labiales, visibles à distance. Il est possible que, en soumettant les trois autres à un examen un peu sérieux, j'aurais eu grande chance de trouver également, sur eux, des traces de syphilis.

Beaucoup de ces maisons de prostitution sont mixtes. On y trouve des garçons de dix à douze ans et des petites filles, souvent plus jeunes, sur lesquelles les Chinois se livrent à toutes sortes d'actes ignobles. L'opinion publique ne paraît guère s'en émouvoir, et la proximité d'un de ces établissements ne gêne pas les voisins, qui vous donnent volontiers, à leur sujet, des indications. Je me rappelle qu'étant parti, dans la journée, avec M. L..., un de mes amis, pour visiter un « *tang-ming-eul* » de Tien-Tsin, sous la conduite d'un officier chinois d'un consulat européen, nous nous trouvâmes hésitants, à un carrefour, sur la bonne direction à suivre. Un menuisier, voyant notre embarras, s'approcha poliment et nous dit :

— Ces nobles vieillards cherchent, sans doute, la maison des petits garçons ? Qu'ils prennent la première rue à gauche.

Dans ces établissements, les enfants sont bien nourris, mais maltraités, et par le patron et par le client. Les rapports sont souvent douloureux ; le petit garçon essaie de s'y soustraire, à la grande colère du pédéraste, qui le rudoie, le frappe, voulant en avoir pour son argent.

Car le prix est assez élevé ; au moins le double de celui qu'on paie dans les maisons de femmes. Celles-ci, à Pékin par exemple, sont, paraît-il, tarifées par la police, suivant la catégorie à laquelle elles appartiennent, et les prix varient entre 5 francs, 1 franc et 0 fr. 25.

Les établissements de petits garçons ne payent pas d'impôts. Ils n'existent que par pure tolérance de la police qui ferme les yeux à la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

condition qu'on lui graisse la patte. Aussi, le client paye-t-il, indirectement, les pots-de-vin versés par les tenanciers à l'autorité. En entrant dans la maison, il doit débattre son prix avec le patron, et toujours, à catégorie équivalente, il devra donner une somme plus élevée que dans une maison de femmes.

La prostitution masculine se pratique beaucoup, aussi, d'une façon clandestine, dans des maisons borgnes, tenues par de louches proxénètes.

Certains magasins de coiffure s'en sont, également, fait une spécialité. Un certain nombre d'entre eux sont, ou surtout étaient, très connus à Pékin, m'a dit M. Océan, car, depuis quelque temps, la police les surveille très activement. Il m'en a cependant cité un, situé dans un temple très fréquenté, où se font la barbe et l'amour entre hommes.

Au théâtre, le « raccrochage » est très pratiqué par les « Sian-Kôn ». Vous êtes à peine installé dans ce qui, là-bas, sert de loge, que vous voyez entrer, discrètement, deux, trois petits garçons, qui s'approchent peu à peu, se frottent contre vous, vous tournent quelques compliments et vous lancent des regards, à la fois câlins et incendiaires que ne désavoueraient pas nos professionnelles des Folies-Bergère. Ces enfants sont, en général, bien habillés, assez gentils de figure et propres. Leur attitude peut exposer à singulière méprise l'Européen, peu habitué aux coutumes chinoises. Un jour, un vieux monsieur, Ministre d'une puissance amie, se trouvait au théâtre à Tien-Tsin, fraîchement débarqué dans l'Empire du Milieu. Deux ou trois de ces petits sujets pénétrèrent dans sa loge, vinrent s'appuyer contre lui. Le brave homme, ne pensant point à mal, se mit à les caresser, paternellement, leur tapotant les joues, les prenant par le menton, au grand désespoir de son interprète et à la stupéfaction, plus grande encore, des spectateurs étonnés de voir le cynisme et le sans-gêne avec lesquels ce « diable étranger » affichait, ouvertement, son faible pour la pédérastie. L'excellent homme fut très peiné quand, au sortir du théâtre, il apprit l'effet désastreux que son attitude avait produit sur les Chinois qui devaient

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

sûrement, à l'heure présente, tenir ce représentant d'une Majesté européenne pour un parfait pédéraste.

Il n'y a point de femmes sur la scène chinoise ¹. Leur rôle y est tenu par des hommes, jeunes en général, qui ont un réel talent de mimique et arrivent à les imiter de la façon la plus parfaite, dans les moindres gestes et attitudes, depuis le balancement du corps en équilibre instable sur les pieds déformés, jusqu'au timbre de la voix. La figure des acteurs, habilement grimée, est souvent assez agréable et la plus jolie tête de femme que j'aie vue en Chine est sûrement celle d'un « Sian-Kôn » qui représentait une élégante et jeune mandarine.

Les acteurs, quand ils ne sont pas trop âgés et qu'ils ont du talent, sont bien appréciés des pédérastes. De même qu'une belle femme sur la scène fait faire des réflexions parfois libidineuses au plus austère bourgeois, de même tout bon Chinois regarde, d'un œil concupiscent, un jeune histrion.

— Oh ! les petits acteurs, me disait, presque en rougissant, un vieux Céleste, c'est bien joli !... Mais c'est bien cher !...

@

Nous avons vu le jeune « Sian-Kôn » à la mode, l'acteur coté sur le turf de la galanterie masculine ne tenir le haut du pavé que pendant une période de temps relativement fort courte. A partir de vingt ou vingt-deux ans, considéré déjà comme trop âgé, il tombe dans le domaine vulgaire de la prostitution courante et à bon marché, à moins qu'il n'entre comme secrétaire chez quelque riche marchand ou chez un haut fonctionnaire, qui le payera encore assez grassement pour les services d'ordre divers qu'il pourra leur rendre. Beaucoup d'entre ces pédérés savent se maintenir très longtemps en place, malgré que l'âge leur ait fait perdre leurs charmes. Leur propriétaire les garde, comme on fait, ici, d'une vieille maîtresse : l'habitude est parfois si puissante ! A la mort de son protecteur, il est

¹ J'engage les personnes désireuses d'avoir quelques indications sur le théâtre chinois et son fonctionnement à lire l'intéressant article que mon ami Marcel MONNIER lui a consacré dans son *Tour d'Asie*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

souvent réduit à la misère, à moins que celui-ci n'ait pourvu à son avenir. Mais on ne voit jamais le pédéré faire, comme Diane de Poitiers, le bonheur de trois règnes, ou se passer de père en fils comme cela se faisait à Rome, au dire de Martial ¹, qui, dans une de ses épigrammes, explique à l'avare Titullus que, le soir de sa mort, son fils désolé couchera, cependant, avec son concubin :

*Quoque tristis filius, velis nolis,
Cum concubino nocte dormiet prima.*

*

La pédérasie a une consécration officielle en Chine. Il existe, en effet, des pédérés pour l'Empereur. Tout cela a été, depuis longtemps, prévu et réglé par le Ministre des Rites. Mais je doute fort que le Fils du Ciel qui est maintenant sur le trône en fasse un usage fréquent. Quoi qu'il en soit, un palais spécial, le Nan-Fou (le palais du Sud), situé en dehors de la Ville Impériale, est affecté à la résidence de ces concubins officiels. Contient-il à l'heure présente beaucoup de fonctionnaires de cette catégorie ? Je n'en sais rien ; mais ce que je puis certifier c'est que les mandarins chargés de la surveillance de cet établissement doivent se faire payer comme s'il en renfermait ².

Ces pédérés, s'ils existent, doivent vraisemblablement être eunuques, comme tous les employés du palais. Leur qualité de castrats leur permet même de réaliser facilement une des conditions requises des Chinois, chez tous les bons « Sian-Kôn » : l'absence d'érection au moment du coït anal. Il est, en effet, du meilleur genre chez le passif, que le frottement sur la prostate n'amène pas l'érection. Aussi pour la masquer, au cas où elle se

¹ D'après BURET, *la Médecine chez les Romains avant l'ère chrétienne*, Janus, mai-juin 1897.

² Le défunt président Yuen-Chi-kai — un homme au tempérament excessif, qui eût été pour le professeur Freud, de Vienne, un sujet d'études des plus remarquables — n'avait pas continué la tradition impériale des « Sian Kôn » pour le Souverain. Mais, non content d'entretenir un harem des mieux fournis, il avait auprès de lui un certain nombre de jeunes officiers, toujours prêts à satisfaire aux impatiences gènesiques du Maître.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

produirait, le pédéré a-t-il la précaution de fixer sa verge le long de la cuisse au moyen d'un mouchoir.

*

Les quelques considérations dans lesquelles je suis entré n'ont d'autre but que de constater la fréquence de la pédéastie chez les Chinois. Les Célestes s'y livrent, sur une grande échelle : cela les regarde. Mais ils sont discrets en cette matière ; ils ne font point étalage de leur goût dépravé. Et s'il me fallait décerner la palme — chose délicate et difficile — aux plus méritants, c'est-à-dire aux moins ignobles des pédéastes de Chine et d'Europe — car ils sont légion, aussi, dans nos contrées occidentales — peut-être l'attribuerais-je aux Fils du Ciel. Chez ceux-ci, en effet, la pédéastie n'est jamais sortie du domaine masculin. Contrairement à beaucoup d'Occidentaux, ils ne la pratiquent jamais sur les femmes, considérant ce dernier mode comme tout à fait dangereux pour eux.

@

LE MENDIANT DE PÉKIN

@

Administrée d'une façon intelligente et surtout d'une façon honnête, la Chine, étant donné le caractère sobre, économe, laborieux du Céleste, serait un pays heureux et aisé.

Mais cette intelligence, cette honnêteté administratives n'existent pas. Le mandarin n'a qu'un rêve : s'enrichir en pressurant, autant qu'il le pourra, ses administrés. En Chine, tout fonctionnaire vole ou essaye de le faire. Il ne peut en être autrement : les charges ne sont pas rétribuées et les dépenses qu'elles entraînent sont très lourdes. Justice, honneurs, fonctions, tout se vend ; jamais la phrase connue : « Payez et vous serez considéré » n'a eu plus de sens.

Les familles sont nombreuses, la main-d'œuvre très bon marché ; aussi, les pauvres diables qui vivent de leur travail sont-ils en imminence permanente de misère. Pour beaucoup, quelques jours de chômage se traduisent par autant de jours de jeûne forcé, ou la mise au mont-de-piété des quelques hardes qu'ils peuvent posséder. Puis, si l'ouvrage continue à manquer, la mendicité s'impose, pour prévenir la mort par inanition.

Dans tout le bassin du Fleuve Jaune, la partie la plus riche et la plus fertile de la Chine, la population grouille trop dense et trop prolifique, et si, de temps à autre, des épidémies ou des cataclysmes ne venaient y faire des coupes sombres, la terre ne pourrait plus nourrir ses habitants. Les Célestes sont des agriculteurs remarquables sachant faire rendre au sol le maximum de production. Pas un pouce de terre n'est perdu. Aussi ne voit-on point, autour des maisons, des jardins avec des fleurs, des arbres d'agrément. Tout est sacrifié à l'utile, à la culture qui donne à manger.

Pour quelques grosses fortunes, que de pauvres diables, je ne dis pas de mendiants, dans un pays qui pourrait être riche ! Une grande partie de la population vit au jour le jour, se contentant de peu, en général. Cet état

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

de misère latente s'exagère au moment des grandes calamités publiques, guerre, disette, qui font augmenter le prix des denrées les plus élémentaires.

« Qu'une inondation, une sécheresse, un accident quelconque vienne compromettre la récolte, et voilà les deux tiers de la population livrés, immédiatement, à toutes les horreurs de la famine. On voit alors se former de grandes bandes, comme des armées de mendiants, qui s'en vont tous ensemble, hommes, femmes, enfants, chercher dans les villes ou dans les villages de quoi soutenir encore quelque temps leur misérable existence. Plusieurs d'entre eux tombent d'inanition et meurent, avant d'arriver au lieu où ils espéraient trouver quelque secours. On voit leurs cadavres étendus dans les champs ou le long des sentiers. On passe à côté d'eux sans s'émouvoir, sans même y faire attention, tant on est accoutumé à ces horribles spectacles ¹.

Le paupérisme paraît sans remède, dans la classe ouvrière. La vie de celle-ci est éminemment matérielle, pour ne pas dire bestiale. *Struggle for life*, chez elle, veut dire : lutte pour la tasse de riz.

« Argent et nourriture, dit fort bien Smith, sont les deux foyers de l'ellipse chinoise, et c'est autour de ces deux centres que gravite toute la vie sociale du peuple ².

Cette lutte constante et pénible, pour parer au plus impérieux besoin de l'existence : manger, a dû largement contribuer à étouffer, dans l'âme du Chinois, les sentiments humains de compassion pour le malheur des autres. L'égoïsme est un des traits caractéristiques de la race.

Cette absence de sympathie pour les déshérités de la nature, boiteux, sourds, aveugles, pour tous ceux qui ont quelque malformation physique ou intellectuelle, les mettant en état d'infériorité pour la lutte pour la vie, a fait

¹ HUC, *l'Empire Chinois*.

² SMITH, *Chinese Characteristics*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

que rien ou presque rien d'identique à nos hospices et asiles n'a été créé. Aussi, tous ces malheureux vont-ils augmenter l'armée de la mendicité.

L'état de République n'a pas modifié les choses. Les anciens mandarins étaient des concussionnaires. Les fonctionnaires actuels sont pires, et, si la Chine était chrétienne, on pourrait appliquer, à son corps de fonctionnaires, ce proverbe, bien connu en Russie du temps des Tsars : « Tout le monde touche, sauf le Christ... parce qu'il a les mains attachées ! »

Il n'y a pas d'esprit public en Chine, pas de sentiments de solidarité sociale. Les fonctionnaires se désintéressent totalement de leurs administrés, ne pensent qu'à tirer de leur charge le maximum de profit. Dans les Classiques, on trouve des exhortations aux fonctionnaires sur la bonne gestion de leur emploi, sur leur dévouement à la cause publique. Les anciens mandarins n'avaient guère cure de ces conseils de haute moralité et les fonctionnaires de la république moins encore que ceux de l'Empire !

La Chine est, par excellence, le pays de l'individualité et partant de l'égoïsme. De temps à autre, on signale un mouvement généreux, fait par quelque riche Chinois, dotation d'œuvres, aide à des malheureux. Ces cas isolés, exceptionnels, ne font que mieux ressortir le fond d'indifférence et d'égoïsme de la masse de la nation.

Et encore ces bons mouvements sont-ils vraiment inspirés par la Charité ? Certains connaisseurs de la Chine y verraient plutôt un geste intéressé, une façon de « se faire une face », chez ces soi-disant bienfaiteurs.

Les calamités publiques, inondations, disettes laissent l'ensemble du pays indifférent aux malheurs de la province éprouvée. Bien mieux, si le pouvoir central s'avisait de faire quelque chose, d'organiser des secours, l'aubaine serait rare pour les fonctionnaires qui trouveraient là une occasion unique de s'enrichir en prélevant, pour eux, la part du lion, sur les subsides destinés à leurs infortunés compatriotes.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

En 1919 et 1920, de grandes famines désolèrent la vallée du Yang-tzé. Les Missionnaires de toutes confessions firent des efforts et des appels pour se procurer de l'argent, pour venir en aide à tant de misères. L'« American Fund Relief » récolta plus de 30 millions de dollars. Les étrangers, résidant en Chine, donnèrent beaucoup également. Or, dans une ville comme Chang-Haï, où pullulent les millionnaires chinois — qui vivent, en parfaite sécurité, sur ces Concessions, que les Jeunes Chine dénoncent comme attentatoires à la dignité nationale et à la souveraineté de la Chine — la souscription nationale ne donna pas 30.000 dollars ! Cette même souscription ne recueillit, dans tout le pays, pas même 100.000 dollars-argent !

En 1922, un effroyable tremblement de terre ravagea la province du Shen-Si : l'énorme couche de loess, sous l'action des mouvements sismiques, se détacha du fond rocheux. « Les vallées furent nivelées et, dit un témoin, on voyait les collines se poursuivre en de vertigineux mouvements ! » Plus de 300.000 personnes trouvèrent la mort dans ce cataclysme. Qui s'en émut en Chine, à part les Missionnaires ? Personne ! Que fit le Gouvernement de Pékin ? Absolument rien !

Les Jeunes Chine, les étudiants mènent une campagne très vive contre ce qu'ils appellent les « traités inégaux », attentatoires à la dignité et à la souveraineté de la Chine. Ils trouvent des oreilles bienveillantes, surtout en Amérique, et le Congrès de Washington a soulevé cette idée de la suppression de l'exterritorialité et du retour à la Chine des Concessions étrangères, qui sera grosse de conséquences pour l'Europe et même pour les puissantes Missions américaines, dont les élèves fournissent les éléments les plus xénophobes. Des merveilles comme Hong-Kong, Chang-Haï ont été créées sous un climat peu salubre, en plein marécage, par la ténacité, l'esprit d'ordre et de solidarité des Blancs. Les Jeunes Chine convoitent ces richesses. Mettez-les entre leurs mains : en peu d'années, tout sera en ruines. L'exemple est là, sous nos yeux. L'humanitarisme pleurnichard et bêlant est aveugle ou ne veut point voir. Il s'obstine à

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

demander la restitution des Concessions aux Chinois, qui n'ont rien fait pour leur développement... mais qui en apprécient la sécurité et le confort.

« Les Allemands avaient créé, sur le territoire qui leur avait été concédé, Tsing-tao, un port splendide. Des quais majestueux avaient été construits, des jetées, des docks, des bassins de radoub ; autour de la ville, rayonnaient, à une grande distance, des routes bien entretenues. Les Japonais, qui s'étaient emparés, pendant la guerre, de la région de Kiao-Tcho et de Tsing-tao, continuèrent, à maintenir, en parfait état, l'œuvre de leurs prédécesseurs, jusqu'au moment où, à la suite de la stupide Conférence de Washington, ils furent obligés d'en effectuer le retour à la Chine.

« Depuis lors, tout est à vau l'eau. Le port s'envase, les routes disparaissent dans la brousse, les embarcations du port coulent au fond des bassins et la ville est, à chaque moment, envahie par les bandits ¹.

Même phénomène, à Tien-Tsin, où les Boches avaient, de 1900 à 1916, jeté les bases d'une Concession moderne et modèle. Passée aux mains des Chinois, par leur simple entrée en guerre contre l'Allemagne, elle est livrée à l'incurie administrative et prend l'aspect d'une ville abandonnée envahie par la forêt vierge.

Comment espérer un effort de leur part, quand on voit le Chang-Hai chinois resté une ville d'ordures et de puanteurs, après quatre-vingts ans de contact avec le luxuriant Emporium de l'Extrême-Orient ?

Un admirable service des douanes maritimes garantit, depuis trois quarts de siècle, à la Chine, le plus sûr de ses revenus, parce qu'il est placé sous le contrôle des Étrangers. Si, par malheur, ainsi que le réclament les Jeunes Chine, appuyés par les Bolchevistes et les Missionnaires américains, cette administration passait aux mains des Chinois, étant donné la

¹ D'AUXION DE RUFFÉ, *loc. cit.*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

mentalité et la concussion des fonctionnaires, en moins de cinq ans, les recettes seraient tariées pour l'État et les malheureux porteurs d'emprunts chinois pourraient ajouter leurs titres aux paquets de non-valeurs que sont devenus les titres russes.

Même phénomène pour les chemins de fer. Tant que ceux-ci ont été sous le contrôle des Étrangers, ils ont fonctionné avec ponctualité et profit. Mais depuis qu'ils ont été rendus aux Chinois, les trains partent quand ils peuvent, n'arrivent pas toujours à destination et ne présentent plus aucune sécurité.

La raison en est toujours la même : la malhonnêteté et l'incurie des fonctionnaires, les deux principaux facteurs de la misère et du paupérisme en Chine.

@

Deux choses frappent, surtout, l'Européen fraîchement débarqué sur la Terre Fleurie, à son entrée dans une ville chinoise : la mauvaise odeur — mélange empyreumatique d'ail, d'urine fermentée, de matières fécales librement étalées, de cuisine à l'huile de sésame ou de ricin, d'alcool de grain — qui vous prend à la gorge, et une collection de mendiants, comme seule en renferma, peut-être, la cour des Miracles, qui étalent à vos yeux les plus invraisemblables et indescriptibles plaies, affections, malformations, et s'attachent à vos pas, avec une ténacité exaspérante. Cette abondance de mendiants est d'autant plus intéressante à signaler que si, quittant la Chine, vous allez en Corée, pays pourtant pauvre, ou au Japon, vous n'êtes nullement importuné, et moins souvent qu'en France vous voyez une main se tendre pour vous demander l'aumône. Quelle est la raison de ce fait ? Nous ne croyons pas que ces pays jouissent de lois spéciales sur la mendicité, et surtout de lois suffisamment efficaces pour faire disparaître cette dernière. Peut-être, pourrait-on expliquer, par une question de tempérament, cette variation de la mendicité, dans trois pays voisins, présentant tellement de points de ressemblance. Le Chinois a le tempérament mendiant, si toutefois celui-ci existe. J'ai, bien souvent, été

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

frappé du fait suivant : au cours de promenades, soit dans Pékin, soit dans la campagne, j'ai vu des hommes et surtout des enfants, que tout, le costume, l'aspect extérieur, me portait à prendre pour autre chose que des mendiants, s'approcher de moi, faire une genuflexion et me demander la charité. Pendant des voyages que j'ai faits au Japon et en Corée, je n'ai jamais été le témoin de faits semblables ; bien mieux, en Corée, je n'ai pas vu *un seul* mendiant.

Le bouddhisme tient la pauvreté en honneur. Nombreux sont les prêtres qu'on rencontre, couverts de haillons, aussi sordides que les plus sales mendiants, vivant d'aumônes, en général fort maigres. Mais nous ne pensons pas que la religion ait eu une influence quelconque sur la mendicité en Chine, car celle-ci existait à l'état d'institution officielle, bien des années avant que les principes de Çakiamouni n'y fussent importés ¹.

*

Il faut, dans les mendiants, faire une classification, établir des catégories. Dans l'une, rentrent ceux que des malheurs, des maladies, des calamités publiques, des malformations congénitales ont rendus incapables de gagner leur vie et qui demandent aide à la société ; dans une autre, nous rangerons ceux qui font de la mendicité un métier plus ou moins lucratif, mais, dans tous les cas, moins pénible, sinon plus agréable, que le travail manuel. La profession se transmet de père en fils, dans cette société où l'on naît, vit et meurt mendiant.

Dans la première, nous voyons surtout des boiteux, des amputés d'un ou de deux pieds par gelures, mais surtout des aveugles. La variole, très fréquente dans le nord de la Chine, est la cause des neuf dixièmes des cas de cécité. Tous ces infirmes ne semblent pas inspirer beaucoup de compassion aux Chinois. Le moral, chez eux, doit ressembler au physique,

¹ Le bouddhisme fut introduit en Chine, l'an 67 de notre ère, sous l'Empereur Ming-Ti qui, ayant, en 61, vu dans un rêve une divinité étrangère, envoya, vers l'Ouest, dix-huit émissaires pour trouver le livre et le docteur de la religion de ce dieu et le ramener en Chine.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

et les Célestes, de même que les anciens Juifs, considèrent ces infortunes comme le châtimement de quelques fautes secrètes.

Les aveugles exercent, parfois, la profession de diseurs de bonne aventure. Au Japon, ils sont surtout masseurs et signalent, la nuit, leur présence dans la rue en jouant de la flûte ¹. Cette profession n'est pas connue des aveugles chinois, qui vivent surtout de mendicité. Ils vont tantôt seuls, guidés par un bâton, frappant sur un gong léger ou jouant de la flûte. Plus souvent, on voit passer, se rendant à leur station de mendicité ou en revenant, une théorie d'aveugles : deux, trois, quatre, cinq marchant en file, la



main gauche appuyée sur l'épaule de celui qui est au devant de lui, la droite armée d'un long bambou. Ce triste chapelet de misère marche guidé, en général, par un enfant qui, lui-même, ne dispose guère que d'un œil.

¹ Chaque aveugle, on peut dire, a, dans ses dix doigts, un métier honorable mais pas très lucratif...

Le soir, par les rues de la ville ou du village, on entend, çà et là, le son nasillard d'une flûte.

C'est le masseur ambulant qui signale son approche, poussant, de temps à autre, ce cri : *Amma !* c'est-à-dire *massage*. Ses airs sont connus : *Amma, kami-schimo gôyakou mon !* ce qui signifie : *le massage de haut en bas pour cinq sous !*

La porte de la maison glisse sur ses coulisses et quelque client appelle. A tâtons et avec une rare délicatesse de doigté, il commence son travail : ce sont d'abord des attouchements légers, d'imperceptibles frôlements de la peau. Puis, graduant progressivement la pression digitale, l'aveugle arrive bientôt à un véritable pétrissage des tissus qui sortent de ses mains, souples, élastiques, refaits.

Mais l'aveugle trouve du travail au Pays du Soleil Levant, parce qu'il saisit le Japonais au sortir de son bain, et là-bas, il n'est si pauvre sujet du Mikado qui ne prenne son bain une fois par jour. Le Chinois ne se baigne guère et il se baigne d'autant moins qu'il est plus riche. (J.-J. MATIGNON, *Dix ans aux Pays du Dragon*, Maloine, édit., Paris, 1910.)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les mendiants de cette classe seraient, au fond, de tous leurs congénères, les plus dignes de commisération. Mais, mélangés aux professionnels de la mendicité, ils s'adaptent vite au niveau, et ne font point tache dans cette singulière société, véritable dépotoir de misères humaines, dans lequel vient se déverser tout ce que la paresse, le vice, la débauche, la prostitution, mâle et femelle, ont pu amener de décrépitude physique et morale.

*

Quoi qu'il en soit de ses qualités physiques et morales négatives — et peut-être pour cela même — le mendiant de Pékin n'en reste pas moins un des types sociaux les plus curieux et les plus intéressants de la Capitale, non seulement pour le globe-trotter, qui peut rapporter, en Europe, des silhouettes invraisemblables de mendiants, mais aussi et surtout pour l'observateur qui cherche à connaître, un peu plus qu'à la superficie, cette société chinoise, si difficile à pénétrer.

Ce n'est pas tout à fait un État dans l'État que forment les mendiants. Mais ils sont une force considérable, avec laquelle comptent les Pouvoirs publics. C'est une société constituée, une corporation reconnue dans la ville du Fils du Ciel, et crainte, sinon considérée.



Des mendiants, on en voit partout : dans les rues, sous les ponts, sous les murs de la ville, aux portes des temples, et partout ils se ressemblent. On dirait qu'ils ont adopté une uniformité de tenue et de physionomie, résultat, sans doute, de la vie en commun d'individus ayant un même état d'âme. Fait singulier, ils inspirent moins un sentiment de commisération qu'un mouvement répulsif de dégoût. Tous ont un air miséreux, humble, de chien battu. De la figure, bien souvent, on ne distingue que vaguement les traits, tant est épaisse la solide carapace qui les recouvre, véritable masque, formé par la crasse et la poussière. Deux points blancs, les yeux, se détachent sur ce fond marron gris sale.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Une perruque hirsute, vraie « tête de loup », formée de cheveux gros, droits et drus, complète cette physionomie.

Le peigne et le rasoir sont deux instruments de luxe auxquels les moyens du propriétaire ne permettent que de rares excursions dans cette forêt embroussaillée. Les poux trouvent, dans cette chevelure, un terrain de culture à nul autre comparable, pour une pullulation, aussi abondante que rapide.

Parmi ces mendiants, on n'en voit qu'un nombre très restreint porter la natte dans le dos, à la mode chinoise. Leur tresse a ordinairement été coupée, par les soins de dame Justice, avec qui ils ont fort souvent affaire ¹. Ils n'ont, en effet, qu'une très vague notion de la différence qui existe entre « le mien et le tien », sont tous des voleurs, piliers de prison, gibier de potence, capables de tous les mauvais coups.

Le costume est des plus rudimentaires. En allant du simple au composé, dans la gamme de l'équipement, nous voyons des individus, surtout des enfants, nus comme des vers, ou bien modestement vêtus d'une simple ficelle, passée autour des reins et à laquelle est suspendue une brique ou une vieille savate, cachant les parties génitales. Tantôt, un vieux morceau de natte ou d'étoffe, roulé autour de la ceinture, tient lieu de pagne ; tantôt, une pièce de toile d'emballage ou une natte, jetée sur les épaules, tombe au niveau des genoux, en forme de chasuble. Les jambes sont, le plus souvent, librement exposées à l'air. La tête est presque toujours nue, à moins qu'elle ne soit coiffée d'un pot de terre, dans lequel notre mendiant reçoit sa maigre pitance de la maison hospitalière ou de l'assistance publique.

Les variations du costume ne suivent pas absolument les oscillations thermométriques, et la tenue d'hiver est presque aussi légère que celle de la belle saison. Je sais bien que les Chinois ont une sensibilité moins

¹ Depuis la Révolution, le port de la natte a été supprimé. Ce fut une première manifestation de la liberté du peuple chinois. La natte avait été imposée, à la Chine, par les Mandchoux conquérants.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

développée que la nôtre. Ce qui pourtant n'empêche pas ces mendiants, vêtus d'une façon par trop estivale, de raser les murs, pendant les froids, à l'abri du vent de Mongolie, en quête d'un bienfaisant rayon de soleil. Pendant l'été, au contraire, ils ont l'air digne, presque fier quelquefois, surtout ceux qui sont nus. Les bras croisés sur la poitrine, les mains ramenées en arrière jusqu'à la pointe des omoplates, déambulant, ils semblent jouir de la vie.

Fait singulier à signaler, un mendiant, fût-il encore plus misérablement vêtu, a toujours des chaussures. Le plus souvent ce n'est qu'un vague vestige de ce qui fut autrefois une paire de savates. Peu lui importe, il ne va pas pieds nus : chacun a son petit amour-propre.

Les femmes sont plus vêtues que les hommes. Elles ont, presque toujours, un pantalon et une blouse ou quelque chose qui est destiné à en tenir lieu et place. En présence des costumes bigarrés qu'elles portent, il est parfois difficile de soupçonner quelle en fut la teinte primitive, car la première étoffe a peu à peu disparu, laissant la place à des pièces de couleurs et dimensions variées, faisant un véritable habit d'Arlequin.

Peut-être la femme est-elle encore plus répugnante que l'homme. On a une certaine peine à supposer que ce que nous qualifions, en général, de beau sexe puisse en arriver à un aussi abject degré de décrépitude. Et quand la mendicante est vieille, on peut parfois se demander, avec quelque intérêt, quels sont la race et le sexe de cet être singulier dont la main vous demande la charité.

@

Une grosse dose d'insouciance est une des caractéristiques du mendiant. Il vit au jour le jour, bien ou mal, mal plutôt, se contentant de peu, souvent de rien, en général peu difficile sur la qualité, pourvu qu'il y ait la quantité. Que de fois j'ai vu ces singuliers personnages fouiller parmi les débris de cuisine, jetés à la rue, car à Pékin le « tout à l'égout » est

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

remplacé par l'économique « tout à la rue » — et disputer aux chiens des os, des tripes de poulet ou des restes de légumes. Ils avalent, sans avoir même l'idée de les essuyer un peu, tous ces détritrus culinaires, souillés de la crotte du chemin. D'eux à la brute, sous ce rapport, il n'y a qu'un pas. Tout leur est bon, qui peut garnir leur panse. Un animal crevé, trouvé à la rue, est une excellente aubaine. Récemment j'ai rencontré une femme, suivie d'une ribambelle d'enfants, portant un chat mort, marchant du pas allègre d'une personne qui va faire bombance.

Le mendiant mange d'une façon dégoûtante. Il puise à pleine main, dans son récipient, le riz ou le millet qu'on lui a donné. Il s'en emplit la bouche, au maximum, et le trop-plein dégringole sur ses loques. La faim calmée, il ne laisse rien perdre et procède à une cueillette, aussi lente que minutieuse, des grains égarés sur ses vêtements. Quand son ventre est plein, il se sent heureux et meilleur, peut-être. Il s'offre, alors, une douce sieste, couché au soleil, la tête appuyée sur un oreiller fait de son pot à riz ou de ses savates.

La grande passion des mendiants — elle est commune à tous les Chinois, d'ailleurs — est le jeu. Les dés et les dominos ont leur préférence. On les voit, par groupes de cinq à six, devant une boutique, surtout sous les portes des temples, se livrer à leur plaisir favori. L'enjeu ne peut être que bien maigre : quelques sapèques, fruit laborieux de la mendicité de la veille, une partie du riz qu'ils recevront, demain, à l'assistance publique, leurs loques. Puis, quand ils ont tout perdu, ils jouent leur femme — elle est si peu à eux ! — un de leurs doigts, un morceau de leur peau.

Certains détails de toilette les occupent tous les jours. Non qu'ils s'amusent à se débarbouiller ou à se peigner : ce sont là deux actes jugés tout à fait superflus et tenus pour du temps perdu. Mais ils font une chasse réglée à leurs nombreux parasites, et aux poux en particulier. Ceux-ci paraissent de rudes compagnons, si on en juge par leur remarquable grosseur, et on comprend que leur trop grand nombre en fasse des commensaux, parfois un peu gênants. Tous les jours, on les décime. Il n'y

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

a qu'à circuler, par les rues de la Capitale, pour voir ces parties de chasse, non seulement chez les mendiants, mais chez les ouvriers. Le parasite pincé trouve, en général, entre les ongles des pouces, une mort aussi prompte que sûre. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et plus de cent fois, soit à l'hôpital, soit dans la rue, j'ai été le témoin du fait suivant : le parasite est écrasé, entre les dents, et avalé. C'est un fait courant et de notoriété publique que les Chinois mangent leurs poux. Quelques-uns d'entre eux, ainsi que je l'ai constaté à l'hôpital — les plus raffinés sans doute — ne mangent pas tout : l'insecte est écrasé entre les dents, la peau rejetée et l'intérieur seul absorbé. Deux mendiants peuvent, parfois, se rendre mutuellement, ce petit service : mais on ne mange pas le produit de la chasse faite dans la chevelure du prochain. On la détruit tout simplement.

*

Le mendiant est, d'ordinaire, seul quand il exerce son métier. Il arrive à la porte d'une boutique et s'y installe, des heures durant, attendant qu'on lui remette *l'aumône à laquelle il a droit* ou se considère comme ayant droit, ce qui, en l'espèce, revient absolument au même. Tantôt il se tient debout, essayant de passer, furtivement, la tête dans la porte entrebâillée. Tantôt, appuyé au mur ou au chambranle de la porte, il chante une mélodie, accompagnée de coups secs, frappés sur deux lames de bambous, faisant l'office de castagnettes. Plus souvent, il s'assied bien en face de la porte ou sur l'une de ses marches et espère, par la gêne qu'il provoque, triompher, plus rapidement, de la patience que de la charité du boutiquier. Celui-ci donne, mais ne se presse jamais. Il veut, par une pause prolongée, faire gagner sa sapèque au mendiant. S'il donnait facilement, il s'exposerait à voir le quémandeur revenir trop souvent. Pendant l'hiver, le mendiant qui attend son sou prend ses précautions pour ne pas geler sur place. Accroupi, il arrange de son mieux, sur ses épaules, ses loques, qu'il fait arriver jusqu'à terre. Elles forment, ainsi, une sorte de cloche. Entre ses jambes, il place son écuelle à riz, dans laquelle il fait brûler quelques morceaux de charbon, ramassés parmi les détritrus de la rue, ou volés au moment du

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

passage des chameaux qui portent la houille des montagnes voisines de la Capitale. La situation ne doit pas être, toujours, enviable, surtout par les gros froids : la quantité de chaleur produite est minime et une simple épaisseur de calicot permet une facile déperdition de calorique. Mais, notre homme fait preuve de ténacité : il ne part que lorsqu'il a reçu son aumône.

*

Il sait, dans certains cas, comment s'y prendre pour obtenir, quand même, ce qu'il désire. Voici un mendiant accroupi, depuis des heures, à côté de la table du restaurateur ambulante. Celui-ci ne lui a rien donné et n'a pas l'air décidé à payer son écot. Aussi, le mendiant attend-il qu'un nombre assez considérable de clients soit rassemblé autour de la table, pour allonger brusquement le bras, tripoter de ses mains dégoûtantes dans un plat. Personne ne voudra maintenant des victuailles touchées par lui, et force est bien au restaurateur de les lui donner.

Tant qu'il reste devant la boutique, attendant sa sapèque, eût-il encore plus froid, le mendiant ne paraît pas grelotter. Il sait la chose inutile : le boutiquier ne se hâtera pas davantage de donner. Mais, il n'en est plus de même quand, installé dans la position ci-dessus décrite, il guette le client au coin d'une rue. Là, il tremble, et ses claquements de dents prennent une intensité particulière, dès qu'il voit arriver un de ses nationaux, susceptible de charité et surtout un « diable étranger », c'est-à-dire un Européen.

C'est que nul mieux que le mendiant ne sait simuler. Il y aurait sans doute à ajouter beaucoup aux articles et monographies de Perey et Laurent, Boissau, Tourdes, Desours, si on voulait faire, en matière de simulation, des recherches dans la classe des mendiants de Pékin. Ici, c'est un individu, à peu près nu, couché la figure contre le sol, secoué, de temps à autre, par d'horribles convulsions, poussant des cris lamentables et laissant échapper, de sa bouche, de la bave mêlée de terre et de sang. Là, un pauvre diable, dont la figure exprime une profonde douleur, exhibe deux moignons de jambes saignants et gangrenés. Mais les convulsions du premier cessent dès que personne n'est plus là pour le voir et le second, le

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

soir venu, dépose dans un sac ses deux moignons, avec précaution, car ils sont en cire et coûtent cher et, d'un pied léger, rentre à son domicile pour y boire, manger et fumer la recette de la journée.

Parmi les nombreuses misères et infirmités étalées à nos yeux, une minime partie seulement est simulée. Mais celles qui sont authentiques sont aussi fort utilement exploitées pour toucher le cœur et la bourse des bonnes âmes. Un des mendiants les plus curieux que j'ai vus, en l'espèce, est un vieux qu'on rencontre à l'embarcadère de Takou. Il marche sur ses genoux, portant à la main ses deux pieds momifiés qu'il a perdus par gelures, il y a plus de trente ans.

Les mutilations volontaires sont fréquentes. Les parents en provoquent, chez leurs enfants, qui deviennent ainsi de meilleurs agents de mendicité. Les grandes personnes les pratiquent aussi sur elles-mêmes. Un de mes amis a assisté à l'auto-amputation du pied, faite d'une façon quotidienne, par un individu, au moyen d'une ficelle progressivement serrée. Quand le membre fut détaché, le mendiant le montra pour exciter la charité.

A côté des mutilations, je placerai les mauvais traitements, véritables peines corporelles, que peuvent s'infliger ces intéressants industriels. Je rencontre, assez fréquemment, un de ces mendiants, toujours à peu près nu, qui s'arrête devant les portes et, la main armée d'une brique se frappe la poitrine à grands coups, en poussant des cris déchirants. Je ne crois pas qu'il se fasse grand mal, et il doit, pour frapper, employer une ruse identique à celle des forains, marchands de vaisselle, qui, pour prouver la bonne qualité de leur marchandise, frappent avec les plats et les assiettes, à grands coups, sur les roues de leur voiture, sans détériorer leurs faïences.

A Pékin, de même qu'à Paris, les enfants sont employés, avec avantage, comme instruments de mendicité. A ce point de vue de l'exploitation de l'enfance, les Chinois n'ont rien à nous envier. Leurs procédés valent les nôtres. Ici, un homme robuste est flanqué de cinq ou six mioches, qu'il dirige dans leurs opérations et lance sur le « client ». Celui-ci est poursuivi

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

par la jeune meute, qui s'attache à ses pas, lui fait le « *koto* », le gratifie d'« Excellence », de « Noble Vieillard », et finit par recueillir quelques menues monnaies. Là, une mégère, ayant depuis vingt ans passé l'âge de la ménopause, entourée de bébés de deux à trois ans, marchant à peine, garde sur ses genoux un enfant de quelques mois qu'elle est censée allaiter.

Tous ces jeunes mendiants sont éduqués de bonne heure, entraînés à leur métier, et les premiers mots qu'ils balbutient sont des appels à la charité.

Il se fait un véritable commerce d'enfants qui sont loués à des professionnels de la mendicité.

Malheur à l'étranger qui jette quelque monnaie à un mendiant. Aussitôt, il est entouré, suivi par une horde sale, puante, insatiable, qui le harcèle, se pend à ses jambes s'il est à cheval, se cramponne aux brancards de sa voiture, et rien ne peut l'en affranchir, sinon quelques vigoureux coups de canne ou de fouet, et encore ce procédé ne suffit-il pas toujours. Aussi. le mieux est-il de ne jamais esquisser le mouvement de mettre la main dans son gousset. Aux croisements de rues importantes, aux abords des portes de la ville impériale, les mendiants sont spécialement nombreux. Ils abondent, surtout dans les faubourgs de la ville tartare, du côté Est, au point terminus du canal, parce que là se trouvent les magasins de riz impérial et qu'ils peuvent facilement ramasser leur pâture.

Ils connaissent, en effet, les bons endroits, comme ils connaissent les jours plus favorables que d'autres à leur métier. La rue des Légations a beaucoup plus de mendiants, le dimanche, que les jours de semaine. On les voit stationner, de préférence, aux abords de la Légation de France, comptant sur la générosité des Européens et des Chinois catholiques qui viennent entendre la messe à notre chapelle. Leur nombre décuple, brusquement, pour le Nouvel An. Et presque tous, pour la circonstance, ont appris trois mots d'anglais : *Happy new Year !*

*

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

Les mendiants formaient la majeure partie de ma clientèle à l'hôpital français du Nan-Tang où défilaient, en moyenne, chaque année, soit dans les salles, soit au service de la consultation externe, dix à douze mille patients. Aussi ai-je été à même d'étudier de près, pendant les quatre ans et demi que j'ai passés à Pékin, les membres de cette société doublement intéressante, au point de vue médical et au point de vue psychologique ¹. J'ai vu, là, des maladies de la peau, qui auraient, peut-être, suspendu, pendant quelque temps, le diagnostic d'Hebra ou de Kapozi. J'ai vu des malformations orales dignes d'être analysées par Lombroso, Ribot, Lacassagne...

Le mendiant arrive, souvent, à l'hôpital, dans un costume tellement léger, qu'on lui refuse, momentanément, l'entrée de l'établissement. Les infirmiers de service vont, alors, signaler aux religieuses la présence d'un client nu ou à peu près. Un vêtement lui est délivré, pour qu'il puisse, d'une façon décente, se présenter aux sœurs et au médecin. Il arrive que notre homme ne se présente pas toujours, car à peine est-il en possession de ces habits, il prend sa course et file vers un mont-de-piété où il les engage aussitôt. Ordinairement, le mendiant qui projette ce mauvais coup ne le fait pas tout de suite. Il entre à l'hôpital, se fait admettre dans une salle. Pendant deux à trois jours, il est nourri, chauffé, réconforté ; puis, une belle nuit, il saute le mur de l'établissement, emportant tout ce qui lui tombe sous la main : ses habits, quelques vieilles savates volées aux voisins de salle, un tesson de bouteille, le loquet de la porte ²...

Pour tous ces gens-là, l'hôpital est le paradis. Ils y sont bien traités, ont des gens qui les servent ; aussi, surtout pendant l'hiver, est-il très difficile

¹ Un des faits qui m'a paru le plus intéressant a toujours été la fréquence considérable de la *fistule à l'anus* et je me suis demandé s'il n'y aurait pas de relation à établir entre cette affection et la *pédérastie* très répandue parmi les mendiants.

² Je dois m'estimer plus heureux, à ce point de vue, qu'un de mes confrères anglo-saxon qui, ayant opéré et guéri un mendiant d'une cataracte, se vit, par la suite, poursuivi par les jérémiades de son client qui lui reprochait amèrement de lui avoir, en lui rendant la vue, fait perdre les avantages de son métier de mendiant et

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

de les faire partir. Toutes les simulations, toutes les ruses sont employées pour prolonger leur séjour et ils savent spéculer sur les sentiments charitables des Religieuses.

Si maintenant nous sortons de l'hôpital, nous voyons là encore de nos clients. Celui-ci, nu comme un ver, couché le ventre au soleil, a le corps luisant de graisse : il demande aux rayons caloriques de prêter leur concours à la pommade d'Helmmerrich, pour le débarrasser des acares de la gale. Celui-là défait de superbes « renversés », habilement roulés autour d'une plaie de la jambe : la bande et la ouate seront vendues une ou deux sapèques et le mal guérira quand il le pourra.

Quels sentiments tous ces mendiants peuvent-ils bien professer à l'égard des Religieuses et des Médecins ? Ils n'ont pas l'ombre de reconnaissance et seront les premiers à susciter des ennuis à leurs bienfaiteurs.

*

Les moyens d'existence des mendiants sont donc fort précaires et le vol vient, ordinairement, suppléer aux besoins que la charité chinoise n'arrive pas à satisfaire.

Leurs ressources sont, quelquefois, augmentées par des emplois rétribués, pour lesquels on loue leurs services. En temps de troubles, surtout de guerre, beaucoup sont transformés en soldats. Ils sont les premiers à fuir et à se joindre aux pillards. Les colonels, quand le moment d'une inspection approche, s'adressent à la classe des mendiants, pour combler momentanément les vides de leurs effectifs. Les entrepreneurs de pompes funèbres ou de cérémonies de mariage les emploient constamment. Affublés d'une casaque verte, coiffés d'un vieux feutre surmonté d'un panache rouge, ils portent soit les présents de noce, soit les nombreux accessoires qui figurent dans le cortège funèbre du défunt.

que pareil préjudice demandait compensation, qui lui fut, du reste, donnée sous forme d'un modeste emploi dans son hôpital.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

L'autorité les utilise encore pour l'arrosage des rues, qui se fait avec un liquide, dans lequel il y a un peu d'eau et beaucoup d'autres choses : urine, matières fécales, détritrus, puisé dans l'égout à ciel ouvert, et répandu sur les chaussées, pour le plus grand désagrément de toute muqueuse olfactive.

Ces gens qui vivent de rien deviennent exigeants dès qu'on a recours à leurs services, surtout si on a le malheur de rétribuer un peu grassement leur travail. Ils partent de ce principe que, évidemment, celui qui peut beaucoup peut davantage. Un jour, un accident de cheval m'étant arrivé, sous la muraille de la ville, je confiai ma bête à un mendiant pour qu'il la ramène à la Légation de France, distante de 2 kilomètres environ. A son arrivée, je lui remis une pièce de 20 centièmes de dollar, soit à peu près 1 franc en monnaie de son pays. Mais notre homme commença à faire la grimace, trouvant la somme minime pour la corvée qu'il avait faite. Il laissait entendre qu'il avait pour ainsi dire perdu son temps. Et toutes ses récriminations ne prirent fin que lorsqu'un véhément coup de pied, appliqué au bas du dos, lui eut fait comprendre que toute discussion avec moi était inutile. Notez qu'avec ces 20 cents ce mendiant pouvait vivre comme un nabab pendant quarante-huit heures, s'offrir le théâtre et même des femmes (de mendiants, bien entendu !). Un agent des douanes chinoises fait venir chez lui, pour faire leur photographie, cinq ou six loqueteux. L'opération dure cinq minutes et on remet au groupe un dollar — soit 1 franc par tête — comme salaire. Mais voilà que ces messieurs se mettent à faire du bruit, refusent de sortir, crient qu'on abuse d'eux, qu'on les vole et qu'il est vraiment scandaleux de faire, de la sorte, perdre leur temps aux gens pour ne pas mieux les rétribuer. Quelques bons coups de canne auraient, comme par enchantement, fait taire toutes les récriminations. Mais ces arguments étant interdits aux agents des douanes, il fallut recourir à la ruse, à l'insinuation pour se débarrasser de ces intéressants personnages.

@

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

La mendicité est considérée, par les Chinois, comme une plaie sociale plus ou moins due à supporter, suivant les années. Les disettes, famines, inondations augmentent considérablement le nombre des mendiants. C'est une institution reconnue, pour n pas dire protégée par l'autorité. Celle-ci, dans tous les cas, ne fait rien pour lutter contre elle et se tient prudemment en dehors de ses affaires.

Les mendiants forment une agglomération, une force imposante. Leur nombre serait, paraît-il, de 100.000, soit un sixième de la population ; mais ce chiffre me paraît exagéré, et, bien que confirmé par plusieurs renseignements, je ne l'accepte qu'avec réserves. Ils sont une société organisée. Peut-être verrons-nous, sous peu, la même chose en France. Cette Société a un chef, le *Roi des mendiants*, frère éloigné des Clopin-Trouillefou et des ducs d'Égypte de la cour des Miracles. L'autorité du monarque est reconnue de tous ses sujets sur lesquels, véritable autocrate, il a droit de vie et de mort, ou tout au moins s'arroge ce droit, ce qui revient au même, puisque la police n'intervient pas dans les différends entre le roi et ses administrés. Ce chef est élu par le suffrage universel, et les mendiants de Pékin seraient, paraît-il, les seuls dans l'Empire autorisés à voter ¹. Il se montre rarement à ses sujets : Sa Grandeur ne le lui permet pas. La reine est beaucoup plus accessible.

L'autorité est en rapport fréquent avec ce Prince de la misère. Elle ne traite pas en général directement avec lui, mais par l'intermédiaire du protecteur de la confédération. Ce protecteur était, sous l'Empire, un des sept Princes de la Couronne de Fer ².

Le quartier général des mendiants est situé dans la ville chinoise, au voisinage de l'une des portes par laquelle, seul, le Fils du Ciel avait le droit de passer. Un pont de marbre, à trois voies, se trouve en face et il est

¹ HOLCOMBE, *The Real Chinaman*.

² Les Princes de la « Couronne de Fer » sont les descendants de sept chefs tartares mandchous qui aidèrent *Choun-Tche* à établir la dynastie actuelle sur le trône de Chine.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

constamment occupé par une légion de loqueteux. On l'appelle d'ailleurs le *pont des Mendiants*.

Pékin est, au point de vue de la mendicité, partagé en un certain nombre de circonscriptions. Chacune d'elles est le terrain à exploiter d'un groupe de mendiants ; celui-ci prend telle rue et celui-là telle autre et, entre eux, ils se conduisent en vrais gentilshommes. Il est très mal vu d'empiéter dans la zone de la mendicité d'un collègue. Le fait arrive parfois, et la discussion qui en résulte dégénère, rapidement, en pugilat. Mais ordinairement, de tels actes d'indélicatesse ne sont point commis par des membres du syndicat, mais par de « faux frères », des indépendants qui n'ont pas voulu entrer dans la corporation, ne reconnaissent pas l'autorité du roi et ne versent rien dans la caisse de la société. Aussi sont-ils impitoyablement traqués par les « purs » qui leur distribuent les horions, avec une libéralité qui n'a d'égale que la profondeur du mépris qu'ils leur prodiguent.

Rien n'est nouveau sous le soleil. Les théories socialo-collectivo-communistes, qui sont encore à peine à l'état embryonnaire chez nous, fleurissent depuis des siècles au pays des mendiants, et nos leaders des nouvelles idées pourraient peut-être faire, à Pékin, un voyage des plus instructifs et des plus profitables. Les revenus quotidiens sont versés dans la caisse commune et répartis, ensuite, entre tous les membres.

Nous avons vu, plus haut, le mendiant s'installer devant une boutique et attendre l'aumône à laquelle il a droit. Les maisons sont, en effet, tarifées. Celle-ci doit faire la charité d'une sapèque et celle-là de deux : le taux est fonction de l'importance commerciale de l'établissement. Si, par hasard, le mendiant ne reçoit pas exactement la somme à laquelle il a droit, il se considère comme frustré et, le lendemain, il revient flanqué de deux ou trois collègues, pour manifester son mécontentement. Un boutiquier prudent ne manquera pas de donner, à chacun d'eux, ce qu'il doit donner, sans quoi il s'expose à voir, le jour suivant, arriver dix ou quinze individus arrogants, ne se contentant plus de quelques sous, mais demandant une

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

somme vingt, trente fois supérieure à celle qu'ils attendaient hier, car les exigences suivent une progression plus que géométrique, en raison des jours d'attente et du nombre des collègues mobilisés. Les mendiants ont, toujours, le dessus.

Lorsqu'un mendiant, qui a reçu une aumône qu'il juge insuffisante, refuse de partir, le boutiquier se garde bien d'avoir recours à la violence pour se débarrasser de cet intrus. Le procédé aurait, sans doute, une efficacité douteuse momentanément pour le départ du mendiant, mais positive, quelques jours plus tard, sous le rapport de l'incendie du magasin. A moins que le mendiant ne fasse au boutiquier le mauvais tour de venir se pendre à sa porte, pour lui susciter des ennuis ¹.

Pour se débarrasser d'un mendiant, le mieux est donc de payer. S'adresser à la police est un moyen tout à fait inutile et auquel on ne songe même pas, car, en la matière, la réponse de l'autorité est bien connue :

— Donnez, et le quémandeur s'en ira !

Beaucoup de marchands, pour ne pas avoir, sans cesse, un mendiant à leur porte et s'exposer à toutes sortes d'ennuis, font un arrangement avec le Roi des mendiants, qui exige une certaine somme, équivalente ou un peu inférieure à la valeur annuelle des aumônes. On traite à forfait en matière de mendicité. La somme versée, le Roi remet, comme reçu, une feuille de papier jaune, qui se colle sur la devanture du magasin et qui porte, en général, la mention suivante : *les frères sont priés de ne pas ennuyer cette maison*. Cela suffit pour vous protéger des mendiants. Ce simple bout de papier, sur lequel un chef de loqueteux a apposé son sceau, a autrement d'efficacité que les superbes plaques de fonte que nous voyons sans cesse, sur nos grandes routes nationales : « La mendicité est interdite dans le département de... Arrêté préfectoral du... » Si par hasard, malgré l'affiche de la porte, un mendiant s'obstine à demander l'aumône, le boutiquier, cette fois, n'hésitera pas à recourir à la violence pour le faire filer. Il est sûr

¹ Voir plus haut, à l'article *Suicide*, ce qu'il est dit à ce sujet.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

de n'avoir rien à craindre du syndicat. Mais d'ordinaire il se contente de porter une plainte au Comité directeur de la corporation. Le coupable reçoit, pour son manque de délicatesse à l'égard d'un abonné, une sévère admonestation, souvent suivie d'une correction tellement énergique qu'il en meurt. Mais la police a le bon goût de fermer les yeux sur ces petits drames de famille.

Les mendiants vont, rarement, frapper à la porte des domiciles particuliers. Ils s'adressent surtout aux établissements de commerce, dont la porte donne directement sur la rue. Il est, pourtant, des circonstances où la charité demandée aux domiciles particuliers peut être lucrative : les jours de mariage ou d'enterrement. Les mendiants, alors, affluent. Aussi, pour que la présence de tous ces misérables ne vienne pas troubler la gaieté de la fête — nuptiale ou funèbre — le chef de la famille s'entend avec le Roi des mendiants. Celui-ci fixe une somme, en harmonie avec la fortune et la condition sociale de celui-là, et lui remet la petite affiche avec la mention « *prière de ne pas ennuyer ce monsieur* ». L'affiche est collée, sur la porte, mais peut ne pas toujours être vue facilement, tant est considérable le nombre des accessoires utilisés à un mariage ou à un enterrement. Aussi pour empêcher les « frères » d'aller quêter par erreur, le Roi des mendiants poste-t-il, aux abords de la maison, un ou deux de ses sujets, destinés à faire la garde et écarter tous ceux des syndiqués qui, ne soupçonnant pas la présence de l'affiche, pourraient venir tendre la main.

Comme tous les syndicats bien organisés, celui des mendiants de Pékin sait tenir la dragée haute à ceux qui ont affaire à lui et le chantage est pratiqué, sur une vaste échelle, surtout en matière de funérailles.

Un jour heureux pour l'inhumation ayant été choisi par l'astrologue, il est de toute nécessité que cette cérémonie s'accomplisse à date et même à heure fixes, sous peine de voir le « *fong-choué* » déchaîner toutes sortes de malheurs, sur la famille du défunt. Or, il arrive que les mendiants, informés du jour de l'enterrement, font savoir aux intéressés que, si une certaine somme ne leur est pas versée, ils se verront forcés d'aller faire du

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

bruit au cimetière et de troubler les obsèques. Et il faut, en général, passer par leurs exigences.

*

Deux fois par an, au printemps et à l'automne, on voit se produire ce qu'on pourrait appeler *le jour des mendiants*. En effet, durant douze heures, du lever au coucher du soleil, les mendiants ont le droit de prendre une poignée de riz ou de millet, dans les sacs et les paniers, exposés devant les maisons de commerce. Les marchands exposent le moins possible leur marchandise, mais tous, bon gré, et surtout mal gré, se soumettent à cet impôt forcé, pour ne pas s'exposer à de gros ennuis.

Deux jours de pillage officiel paraissent, sans doute, bien peu, pour toute cette armée de mendiants qui ne demandent qu'à voler et pour qui toutes les occasions sont bonnes de méconnaître la distance qui sépare le mien et le tien. Crainte de l'autorité en temps calme, elle est sa terreur pendant les périodes de trouble. En 1860, quand nos troupes se portèrent sur Pékin, les mendiants commencèrent à s'agiter. Fort heureusement pour le pouvoir central, le Roi des mendiants voulut bien marcher d'accord avec lui et une quarantaine d'exécutions calmèrent les émeutiers. Mais beaucoup arrivèrent en même temps que nos soldats au Palais d'Été et le général de Montauban fut obligé de le faire défendre contre cette horde de pillards qui commencèrent l'incendie et firent plus de dégâts que le corps franco-anglais.

En 1894, au mois de novembre, la nouvelle se répandit que l'armée japonaise s'avancait sur Pékin. L'émoi fut grand. Les mendiants en profitèrent pour piller de nombreuses maisons de riz et de grains. L'entrée des Japonais, dans la Capitale du Fils du Ciel, était moins redoutée des Chinois que les scènes de vol et d'incendie dont elle permettrait la production. Certains mandarins étaient même tellement effrayés à cette idée, qu'ils demandèrent à des Ministres européens s'ils ne pourraient pas venir se mettre à l'abri du danger derrière les murs de leur Légation et surtout des kropatcheks de leurs escortes de marins.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Les mendiants font, parfois, des incursions aux environs de la Capitale et tombent dans les villages, comme des nuées de sauterelles dévastatrices.

« Il faudrait, dit le Père Huc ¹, le pinceau de Callot pour peindre l'allure burlesque, cynique et désordonnée de cette armée de pauvres, marchant fièrement à la conquête de quelque village. Pendant qu'ils se répandent de toute part, comme une nuée d'insectes, et qu'ils cherchent, par leur insolence, à intimider tout le monde, le Roi convoque les chefs de la contrée et leur propose de les délivrer, moyennant certaine somme, de tous ces hideux garnisaires. Après de longues contestations, on finit par s'arranger. Le village paie sa rançon et les mendiants décampent pour aller se précipiter ailleurs comme une avalanche.

« Ces hordes de gueux recueillent, quelquefois, dans leurs expéditions d'assez abondantes récoltes. Tout va d'abord dans les mains du Roi. Il en fait ensuite la répartition entre tous ses sujets, qui, du reste, paraissent très avancés dans les principes du communisme, voire même du fouriérisme, sans avoir pourtant lu une seule ligne des théories de Cabet ou de Victor Considérant. On prétend, en Europe, au monopole des idées grandes et neuves. Bien des gens se sentiront, sans doute, humiliés, en voyant que des Asiatiques, des Chinois, savent depuis longtemps mettre en pratique certaines opinions écloses d'hier dans les puissants cerveaux des philosophes d'Occident.

*

Les mendiants se logent comme ils le peuvent. Un certain nombre n'ont point de domicile. La nuit, ils se retirent dans des maisons abandonnées, à peu près en ruine, dans lesquelles ils font quelques aménagements moins

¹ HUC, *l'Empire Chinois*.

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

que rudimentaires. Quelques-uns se construisent, de préférence, sous les murailles de la ville, des huttes en



nattes, parfois recouvertes d'un peu de terre. Ce sont de vraies tanières, où plusieurs personnes, hommes, femmes enfants, vivent entassées, dans une promiscuité lamentable. La pédérastie s'y pratique sur une grande échelle, ainsi que la polyandrie. Les femmes sont la propriété de tous, et ce changement fréquent de mâles ne doit pas peu contribuer à la reproduction de l'espèce : la grossesse est, en effet, l'état habituel de la mendicante.

Il existe, également, des hôtels pour la nuit où, moyennant un demi-centime, on peut dormir et se chauffer. Les hommes et les femmes y occupent des chambres séparées. L'un d'eux, dit la *Maison des Plumes*, situé dans le nord de la ville tartare, a été décrit d'une façon tout à fait charmante par la plume alerte et un tantinet gasconne du Père Huc. Mais sa description, au dire d'un de mes amis qui a visité l'établissement, est véridique :

« Il existe à Pékin un phalanstère qui surpasse en excentricité tout ce qu'a pu rêver la féconde imagination de Fourier. On l'appelle *Ki-Mao-fan*, c'est-à-dire « la Maison aux plumes de poules ». A force de pousser les lois du progrès, les Chinois en sont venus jusqu'à pouvoir fournir aux pauvres une chaude couche en duvet, moyennant la modique rétribution d'un demi-centime par nuit. Ce merveilleux établissement phalanstérien est uniquement composé d'une salle grandiose, remplie, dans toute son étendue, d'une épaisse couche de plumes de poules. Les mendiants et les vagabonds qui n'ont pas de domicile vont passer la nuit, dans cet immense dortoir. Hommes, femmes, enfants,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

jeunes ou vieux, tout le monde y est admis. C'est du communisme, dans toute la force et la rigueur de l'expression. Chacun se fait son nid, s'arrange comme il l'entend dans cet océan de plumes, et y dort comme il peut. Quand paraît le jour, il faut déguerpir et un des commis de l'entreprise perçoit à la porte la sapèque fixée par le tarif. Pour rendre hommage, sans doute, au principe d'égalité, on n'admet pas le système des demi-places et les enfants sont obligés de payer autant que les grandes personnes.

« Dans les premiers temps de la fondation de cette œuvre éminemment philanthropique et morale, l'Administration de la Maison des plumes de poules fournissait à chacun de ses hôtes une petite couverture ; mais on ne tarda pas à modifier ce point de règlement. Les communistes de l'établissement ayant contracté l'habitude d'emporter les couvertures pour les vendre ou en faire un vêtement supplémentaire, durant les froids rigoureux de l'hiver, les actionnaires s'aperçurent qu'ils marchaient à une ruine complète et inévitable. Supprimer toutes les couvertures eût été trop cruel et peu décent. Il fallut, donc, chercher un moyen capable de concilier les intérêts de l'établissement et la bonne tenue des dormeurs. Voici de quelle manière on est parvenu à la solution de ce problème social. On a fabriqué une immense couverture en feutre, d'une dimension tellement prodigieuse qu'elle peut abriter le dortoir tout entier. Pendant le jour elle est suspendue au plafond comme un baldaquin gigantesque. Quand tout le monde s'est couché et bien aligné dans la plume, on la fait descendre au moyen de plusieurs poulies. Il est bon de remarquer qu'on a eu soin d'y pratiquer une infinité de trous, par où les dormeurs puissent passer la tête et ne pas s'asphyxier. Aussitôt que le jour paraît, on hisse la couverture phalanstérienne, mais auparavant on a la précaution de donner un signal à coups de tam-tam pour réveiller ceux qui dorment

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

trop profondément, et les inviter à cacher leur tête, dans la plume de peur d'être pris comme au carcan et enlevés en l'air avec la couverture. On voit, alors, cette immense nichée de mendiants grouiller et patauger au milieu des flots de ce duvet immonde, s'affubler promptement de leurs misérables haillons et se répandre ensuite, par nombreuses bandes dans les quartiers de la ville pour y chercher, d'une façon plus ou moins licite, leurs moyens d'existence.

L'établissement prend des pensionnaires au mois et à l'année. Des Chinois aimant jouir d'un certain confort et surtout être servis à peu de frais y louent une chambre pour eux. Le prix en est de quelques sous par jour. Ils sont tenus, par la clientèle ordinaire de la maison, pour des nababs et jouissent de la considération et du respect. Parmi les habitués de la Maison de plumes ils trouvent des domestiques à la journée, dans les prix les plus doux.

@

Les mendiants se sont constitués en société, ont pensé à eux, car l'État, la Ville n'y pensent guère. Je sais bien que 999 sur 1.000 sont peu dignes de commisération. Il existe, pourtant, un semblant de charité officielle, mais qui donne et ne peut donner que des résultats insignifiants.

Tous les ans, la Préfecture de Pékin adresse un rapport à l'Empereur, pour demander des secours pour les pauvres ¹.

¹ Voici, d'après la *Gazette de Pékin*, un décret impérial, dont la traduction est due à l'obligeance de M. BLANCHET, de la Légation de France :

« La préfecture de Pékin nous a adressé un rapport demandant que des secours en riz soient accordés aux deux établissements de la « Charité Universelle » et de la « Grande Humanité ».

Actuellement, la saison devient froide et les difficultés de l'existence augmentent tous les jours pour les malheureux de la capitale.

Nous ordonnons en conséquence que l'établissement de la « Charité Universelle » reçoive, en plus des 300 piculs de millet qui sont alloués, 500 piculs ; quant à l'établissement de la « Grande Humanité », il recevra 300 piculs.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le Souverain alloue une certaine somme en argent, fait distribuer du riz et surtout du millet et des vêtements. Dès les premiers froids, presque tous les mendiants se montrent avec des habits neufs, de couleur abricot — jaune impérial, s'il vous plaît !

Ces vêtements sont ouatés et, par une sage et inutile précaution, portent à l'intérieur une marque faite au composteur, expliquant que ces habits, étant des gratifications impériales, ne peuvent pas être vendus. Une semaine après leur distribution, les huit dixièmes de ces vêtements sont déjà aux monts-de-piété et les mendiants se promènent, de nouveau, dans une tenue qui peut paraître un peu légère vu la rigueur de la saison.

Les générosités du Fils du Ciel sont la goutte d'eau, dans l'océan de misères. Elles ne peuvent apporter qu'une amélioration insignifiante au sort des mendiants. Mais elles sont un exemple suivi, volontairement et surtout par ordre, par beaucoup de mandarins. Ceux-ci se voient, en effet, poliment invités à combler le déficit annuel des établissements de charité placés sous leur juridiction. Ils ne s'en acquittent, d'ailleurs, que d'une façon tout à fait relative.

Il existe dans Pékin, dans plusieurs quartiers de la ville, des sortes de bureaux de l'assistance publique où on distribue gratuitement, une fois par jour, de la nourriture à toutes les personnes qui se présentent. Les habitués reçoivent, en général, du millet, ou parfois du riz de très mauvaise qualité et qualifié de « riz de chiens ». Beaucoup de nos toutous d'Europe n'en mangeraient pas, mais les mendiants s'en régalaient.

Chacun d'eux a droit à une écuelle de nourriture, ou à ce qui lui sert d'écuelle : tesson de plat, vieux morceau dealebasse, fond de calotte

Dans un rapport annexe, la préfecture de Pékin demande également des secours pour l'asile de nuit Tse-tchang-tang, et pour le Schou-tchang (maison où deux fois par jour on distribue de la bouillie de riz et de millet).

En considération de cette demande, nous ordonnons que chacun de ces établissements reçoive 300 piculs de millet.

Ceci, afin de montrer notre pitié pour les malheureux.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

chinoise. Les distributions se font, à la même heure, dans tous les établissements. Or, comme ceux-ci sont fort éloignés les uns des autres, il est très difficile à un même individu d'aller recevoir du riz dans deux maisons de secours le même jour.

Chaque écuelle présentée devant être remplie, il y a tout avantage à en avoir le plus grand nombre à sa disposition. Aussi voit-on les mères se faire suivre de tous leurs enfants, des bambins qui peuvent à peine marcher arrivent avec leur tasse et reçoivent leur part de riz.

Bien souvent je suis passé au milieu de cette foule hâve, maigre, sale, puante, qui se presse, affamée, à la porte de l'Assistance publique. Dès que la porte s'ouvre, la lutte commence, à qui arrivera le premier, et cette bousculade rapproche singulièrement de la bête tous ces représentants de l'espèce humaine.

Le riz à peine reçu est avalé. J'ai vu là des scènes vraiment tristes. Une mère a versé dans un récipient la nourriture que ses enfants et elle ont reçue. Tout le monde puise avec précipitation pour laisser le moins possible à son voisin. La mère bouscule ses enfants, les écarte, souvent, de la voix et surtout du geste, oubliant les sentiments de la maternité les plus élémentaires, ceux qu'une chienne a pour ses petits. Mais les enfants, poussés par la faim, méconnaissent eux aussi les sentiments de respect qu'ils doivent avoir pour leur mère, ou celle qui leur en tient lieu.

Outre ces établissements où la nourriture est distribuée, il existe aussi des sortes d'asiles de nuit, d'orphelinats pour enfants pauvres et d'hospices pour les vieillards. Mais toutes ces institutions sont dans un état tellement lamentable d'organisation, que les services qu'elles peuvent rendre doivent être des plus infimes.

La situation des mendiants ne s'est guère améliorée du fait de la République, mais leur sort peut fournir d'intéressants « faits divers » à la presse pékinoise, qui compte cent vingt-six quotidiens. En voici un exemple :

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

« Pékin, samedi : Comme résultat de la baisse soudaine de la température, on signale que plusieurs centaines de pauvres gens sont morts, cette nuit, dans les rues de la Capitale, faute de gîte. Le froid est dû, dit-on, à une chute de neige dans les collines de l'ouest ¹. »

*

Les mendiants ne font généralement pas de vieux os. La mortalité est considérable parmi eux. L'hiver et les épidémies exercent des ravages terribles, dans les rangs de cette société. En 1895, le choléra fit, à Pékin, plus de 50.000 victimes durant l'été. Pendant l'hiver et le printemps qui suivirent, les mendiants semblèrent avoir disparu des rues de la Capitale, tant l'épidémie en avait tué.

Le Chinois, même bien portant, ne résiste pas très bien aux maladies. Aussi celles-ci ont-elles prise sur un terrain aussi bon que le mendiant.

Beaucoup d'entre eux meurent de froid et de faim, et j'ai, plus de vingt fois, rencontré des cadavres sous les murs de la ville. Ils y restent même parfois longtemps : il faut, en effet, avant de les emporter, qu'une enquête médico-légale ait établi les causes de la mort.

J'ai déjà parlé du suicide chez les mendiants, dans un autre article : c'est une erreur de croire qu'il est plus fréquent dans cette classe de la société chinoise que dans une autre.

En résumé, si le mendiant de Pékin est intéressant, pour l'observateur, il lui paraît peu digne de compassion. Sale au physique, dégoûtant au moral, ses qualités nous semblent surtout négatives, et il faut avoir un cœur de saint Vincent de Paul, pour éprouver à leur endroit un semblant de commisération.

@

¹ Pierre DAYE, *la Chine est un pays charmant*, les Éditions de France, Paris, 1927.

LES MORTS QUI GOUVERNENT

Les vrais hommes de progrès sont ceux qui
ont un profond respect du passé.

E. RENAN.

@

Un mouvement très important se produit en Chine. Ses manifestations en sont, surtout, visibles dans les grands centres, dans les ports ouverts, là où, depuis longtemps, se sont établis des points de contact avec l'Occident. Pour le touriste le moins observateur, il y a, déjà, beaucoup de changements : la natte tend à disparaître ; le chapeau melon, la casquette de voyage se multiplient sur les crânes célestes ; la femme marche, dans la rue, à côté de son mari ; des jeunes filles fréquentent les écoles, jouent au tennis, suivent les réunions, manifestent sur la voie publique et, même, se servent de bombes.

Les journaux ont pris un développement considérable. La presse chinoise est habile, en ce sens qu'elle sait se mettre à la hauteur de son public. Le nombre des lecteurs en est encore minime, rapporté à la masse de la population. Mais, ceux qui lisent parlent ensuite et diffusent les idées. Le travail est lent, les esprits peu réceptifs, mais, cependant, la pénétration se fait.

Les jeunes Chinois, de leur côté, s'agitent, parlent, pérorant, font des réunions publiques, suscitent des grèves, créent des difficultés aux Gouvernements.

Tant d'idées, tant de mots nouveaux sont déversés sur la vieille Chine qu'il en résulte la confusion, et le résultat le plus net du mouvement de réforme semble être cet état inquiétant d'agitation, dans lequel se débat une partie de la Terre Fleurie. Les Rites immuables, qui, des millénaires durant, servirent d'armature sociale et morale à la Chine, et lui donnèrent l'apparence de la cohésion et de la force, sont terriblement secoués. Le ciment puissant qui agglomérait les éléments disparates, incohérents et un

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

tantinet anarchiques qui constituaient la Vieille Chine, l'Empereur, a disparu et, avec lui, le principe d'autorité.

Le Fils du Ciel et les Rites de l'Empire ont été remplacés par une Constitution et un Parlement : une Constitution, élaborée par des politiciens vaguement frottés d'Europe, importée, en quelque sorte, comme un bibelot de l'étranger, mais qui ne peut être considérée comme l'expression des aspirations politiques de la nation, celle-ci ne s'en soupçonnant même pas, au moment où la Révolution se produisit.

La paisible Chine est devenue la proie de politiciens sans scrupules et sans idéal, d'un prolétariat intellectuel famélique, prêtant une oreille bienveillante aux paroles de Moscou. Et les Russes qui connaissent bien les Asiatiques, savent que l'argent a toujours été l'argument auquel n'a jamais pu résister l'âme vénale des dirigeants de la Chine : mandarins de l'ancien régime, politiciens de la République.

Ce qui frappe le plus, dans la Chine actuelle, c'est la disparition du principe d'autorité. Le mandarin local, le simple sous-préfet, jadis craint, sinon respecté, n'a plus aucune influence ; il tremble devant les petits groupements politiques de sa circonscription administrative ou devant l'instituteur de sa ville. La vieille jonque chinoise flotte à l'aventure, sans personne à la barre. Et qui la pourrait mener ? Un Gouvernement sans prestige, un Parlement sans moralité ? Quant à l'armée, sauvegarde du pouvoir, elle est un élément de désordre, entre les mains de quelques chefs factieux, prêts à vendre leur puissance ou à tenter de faciles *pronunciamientos* pour le plus offrant, mais surtout préoccupés de rançonner le pauvre monde, pour leur plus grand avantage et celui du petit groupe de leurs partisans.

Et, cependant, la vieille Chine n'est pas morte. Elle vit encore dans ses superstitions, dans ses traditions, son culte fétichiste du passé, dans sa crainte des morts.

Aussi, je crois que ce chapitre, *les Morts qui gouvernent*, écrit, en 1900, et qui quitta Pékin par le dernier courrier qui fut expédié de la Capitale

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

avant son investissement par les Boxeurs et les Réguliers chinois, est encore d'actualité. Je me décide à le laisser paraître tel qu'il fut publié, dans les *Archives d'Anthropologie criminelle* de juillet 1900.

*

Un diplomate ou un journaliste, je ne sais lequel des deux, lança, un jour, ce mot prestigieux : « le péril jaune ».

Ce fut une trouvaille, aussi heureuse qu'élégante. L'expression fit fortune et la série d'articles de journaux, de revues, auxquels elle servit de thème, avec considérations à perte de vue et d'haleine sur l'évolution de la Chine, ne se peut compter.

Ce fameux « péril jaune » est encore loin de nous, et de nombreux lustres se passeront avant qu'une « nouvelle Chine », telle que l'entrevoient certains utopistes — ou pessimistes — certains Missionnaires, ne surgisse, menaçante pour notre vieille Europe, armée de toutes pièces, pour la lutte industrielle et la concurrence économique.

Les enthousiastes crient : progrès, transformation, évolution, parce que la Chine a des télégraphes, des bateaux de guerre à vapeur, des canons Krupp et quelques milliers de kilomètres de chemin de fer. Mais ils oublient — ou ne savent pas — que tout cela a été imposé au vieil Empire vermoulu par l'Europe et que si, demain, les « barbares des mers d'Occident » — que nous sommes toujours et resterons, longtemps encore, aux yeux des Célestes venaient à quitter la Terre Fleurie, tous les procédés modernes seraient rapidement délaissés et la Chine reviendrait aux vieux systèmes abandonnés à contre-cœur. Beaucoup de voyageurs, qui n'ont vu de la Chine que ses ports ouverts, ont écrit des récits véridiques, sans doute, mais locaux. Ils ont eu le tort d'étendre ce qu'ils ont observé, dans un point particulier, à tout le vaste Empire, de généraliser des exceptions.

Ils ont pu rencontrer à Canton, à Chang-Hai, à Tien-Tsin, des Chinois, commerçants, *compradores*, à l'esprit relativement ouvert aux idées européennes. Or, ils devraient faire observer que ces Célestes, non

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

seulement vivent, depuis des années, à notre contact, mais aussi qu'ils ont hérité de cellules cérébrales, relativement adaptées à nos idées, par deux ou trois générations de parents qui ont trafiqué avec l'Europe.

D'éminents auteurs, sinologues habiles, qui ont fouillé les archives et parcouru tous les classiques de la Chine, nous ont, eux-mêmes, présenté le Céleste-Empire sous un jour trop beau. Ils ont peut-être vu ce qui était dans les livres, plus que ce qui était autour d'eux. Ils ont pris pour la réalité les aspirations des anciens écrivains, de ceux qui, il y a des siècles, avaient pensé pour la Chine d'aujourd'hui. car celle-ci ne pense plus. C'est un anachronisme psychologique. La Chine présente est aussi primitive que celle du temps de Confucius. Elle n'a pas su bénéficier de l'enseignement du grand philosophe. Elle aussi peut dire :

« Nous attendons autant ; nous avons plus perdu !

Le « péril jaune » n'est donc point à craindre. La Chine qui, depuis plus de cinquante siècles, vit sur mêmes lois, pensant seulement ce qu'ont pensé ses ancêtres, les offrant en spécimen unique de paléontologie sociale, ne se transformera pas ainsi, en quelques années. Même au prix d'une série de révolutions, on ne parviendra pas à la faire renoncer, brusquement, aux traditions, aux idées reçues et pieusement conservées, à la sainte routine. Il faudra plusieurs générations et une éducation constante, pour arracher à leur léthargie les cellules cérébrales des Chinois et les adapter à des vibrations nouvelles.

« La constitution politique, les relations sociales, les cérémonies sont autant de formes et de coutumes anciennes, cristallisées et parvenues jusqu'à nos jours et qui synthétisent la parfaite sagesse. La mort d'un Empereur est annoncée dans les termes employés par les Yao, contemporains d'Abraham. Les mandarins, qui envoient des lettres de controverse, appuient de leurs arguments sur les maximes de Confucius. Si un homme écrit à un ami pour le féliciter de la naissance d'une fille, il a recours à la

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

phraséologie des vieilles odes qui furent chantées au temps d'Homère ¹.

La Chine est le paradis de la routine et les facteurs qui la maintiennent dans son « immobilisme » sont nombreux. J'ai déjà parlé du plus puissant d'entre eux : la superstition. Il en est, un autre également capital : le Culte des ancêtres, qu'il me paraît plus exact de dénommer la Crainte des morts.

@

La question du Culte des ancêtres mit aux prises, au XVIII^e siècle, les Jésuites et les Dominicains. Les premiers, en prêtres habiles et pratiques, voulaient le respecter, car ils savaient combien étaient puissantes ses racines, dans le cœur des Chinois. Les seconds, défenseurs peut-être trop farouches de l'Église, et surtout théologiens pas assez psychologues, en appelèrent au Pape pour trancher le différend et condamner leurs adversaires. Je ne veux point rechercher qui eut tort ou raison. Je crains pourtant que, dans cette fameuse querelle dogmatique, la question théologique pure n'ait joué un rôle moindre que la jalousie des deux ordres rivaux luttant pour leur prépondérance réciproque sur la Chine.

On se fait, encore volontiers, en Europe, des idées fausses sur ce Culte des ancêtres. On en parle avec enthousiasme et vénération, et, au fond, on ne sait guère ni comment il est compris par les Chinois, ni comment il faut le comprendre. C'est, à mon sens, une erreur que de le comparer au respectueux souvenir que nous gardons de nos morts, véritable culte qui nous fait, à certaines dates, accomplir un pieux pèlerinage à leur tombe pour y déposer, qui des fleurs, qui une pensée, qui une prière. En Chine, il n'en est pas de même : on s'inquiète des morts, sans cesse, parce qu'on les craint, parce qu'on redoute que leur esprit irrité ne vienne contrecarrer les desseins des vivants ou leur porter préjudice. Le mobile de l'acte est donc tout à fait différent : ici, affaire commerciale, calcul, intérêt ; là-bas, affection, pieux souvenir.

¹ Robert-K. DOUGLAS, *Society in China*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le Culte des ancêtres englobe la piété filiale, encore une de ces nombreuses illusions sur les qualités morales de la Chine, qui crèvent, comme des bulles de savon, dès qu'on les examine.

La piété filiale, telle que l'avait enseignée Confucius, n'était autre que le dévouement aux parents, le respect à ses supérieurs, par l'âge ou le rang social. Mais quelle distance de l'enseignement du grand moraliste à l'interprétation qu'en ont faite les Célestes et à la déformation présente du principe ! Du respect du fils pour le père, il n'en faut point parler ; l'enfant est volontiers grossier, insolent même ; les insultes de la conversation courante en Chine sont inconnues, même des bas-fonds de notre société. La piété filiale, aujourd'hui, n'est plus guère que la déification des parents... quand ils sont morts. Alors on les vénère, parce qu'on redoute leurs ombres, et la piété filiale se traduit par des offrandes, des prosternations devant l'autel ancestral, des *kôtô* devant les tombes.

On enseigne partout que la Chine a trois religions : le Taoïsme, le Bouddhisme et le Confucianisme, ce dernier étant moins une religion qu'une simple éthique. Les Chinois ont même fait des trois un singulier amalgame — trois en un, comme ils le disent — dans lequel il peut être difficile de retrouver les éléments primordiaux constitutifs. Je crois que le Culte des ancêtres pourrait être considéré comme la quatrième religion. Elle est commune à toutes les classes de la société. Confucius la préconise ; le Bouddhisme et le Taoïsme lui prêtent leur Concours ; leurs prières n'ont d'autre but que de gagner le bon vouloir des esprits des défunts et de les faire travailler au bonheur de leurs descendants. Ces deux religions, le Taoïsme surtout, enseignent aux Chinois que tous les malheurs physiques ou sociaux sont sous la dépendance des esprits négligés.

Et le Céleste croit. D'ailleurs, comment ne croirait-il pas ? Son ignorance en matière de phénomènes de la nature est profonde ; chez nous, le domaine du surnaturel s'est rétréci, tous les jours, grâce aux progrès de la science qui marche, lentement, mais sûrement, chaque pas appuyé sur un

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

nouveau fait d'observation, exact, positif et d'expérience ; vérité et enchaînement, ces deux mots personnifient notre esprit scientifique. La spéculation pure ne fait pas avancer la science, et Copernic et Newton n'auraient jamais découvert les grandes lois des révolutions sidérales et de la gravitation universelle, s'ils s'étaient contentés de tirer, au hasard, des théories de leur cerveau, sans les appuyer sur des phénomènes longuement observés. Or, chez le Chinois, la fantaisie la plus invraisemblable tient lieu de science positive ; celle-ci est de la plus pure spéculation, incohérente, cocasse et naïve. Et son interprétation des phénomènes naturels, même simples, serait risible s'il n'était lamentable de voir toute une nation asservie à pareille croyance à l'invisible, aux forces occultes, à tous les esprits les plus extravagants, formant tout un système cosmogonique que synthétise le *fong-choué*, le grand Maître du monde physique et moral. Le Céleste n'a pas, suivant le mot de Lucrèce, essayé de découvrir les lois du possible et de l'impossible ; il n'a pas cherché à savoir où s'arrête la puissance de chaque être, quelle est la borne immuable de ses énergies.

*Quare religio pedibus subjecta vicissim
Obteritur ; nos exæquat victoria cælo* ¹.

La Chine entière tremble, devant tous ces esprits, émanations certaines des générations défuntes, et cette terreur a dû contribuer à l'unification du Céleste-Empire, par l'esclavage des vivants aux morts. On a écrit avec raison que la Terre Fleurie vit, les pieds dans le présent et la tête dans le passé ; son regard, au lieu d'aller en avant et en haut, se porte constamment en arrière et en bas. Dans son beau livre, *la Vie des Vérités*, Gustave Le Bon a noté, avec raison, qu'

« une des plus dangereuses idées modernes est de vouloir rejeter le passé. Comment le pourrions-nous ? Les ombres de nos aïeux dominant nos âmes. Elles constituent la plus grande partie de

¹ LUCRÈCE, *De Natura rerum*, liv. 1.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

nous-mêmes et tissent la trame de notre destin. La vie des morts est plus durable que celle des vivants !

Qu'il s'agisse de la succession des êtres ou de celle des sociétés, le passé crée le présent.

C'est une idée analogue que Renan a résumée en cette phrase :

« Les vrais hommes du progrès sont ceux qui ont un profond respect du passé.

Or, ce n'est pas dans le respect du passé que vit la Chine, mais dans son esclavage. Depuis des siècles, la Terre Fleurie a piétiné sur place. Certains observateurs ont même prétendu qu'elle avait rétrogradé, depuis Confucius. Car le réseau de superstitions qui enveloppe et étouffe l'intelligence chinoise a singulièrement augmenté depuis vingt siècles. L'enseignement du philosophe, s'il eût été entendu, aurait pu en affranchir son pays et lui aurait permis de briser facilement la trame, légère alors, devenue aujourd'hui une indestructible carapace ¹.

Il faut avoir passé quelques années au milieu de ce singulier peuple et pénétré, un peu, sa vie intime pour se rendre compte du rôle capital que jouent ceux qui ne sont plus. En prenant pour titre de ce chapitre : *les Morts qui gouvernent*, j'ai voulu essayer de donner, au lecteur, une idée de l'influence que ce puissant facteur, la crainte de ceux qui sont dans l'autre monde, joue dans l'existence courante du Chinois, quels que soient son âge ou son rang social, jeune académicien de la Forêt des Pinceaux (Académie des Han-Lin), vieux mendiant, portefaix ou Fils du Ciel lui-même.

Le Culte des ancêtres intervient en matière de succession au Trône. Les lois de l'Empire veulent que tout Souverain, décédé sans postérité mâle, ait cependant un héritier et successeur, plus jeune que lui, qui pourra

¹ Et peut-on dire que la Chine républicaine et officielle se soit affranchie de son culte du passé, quand on voit son Président, Yuen-Chi-kai, promouvoir, à la suite du rapport d'un Préfet, un citoyen décédé à la dignité de divinité d'un village, donner de l'avancement à des divinités locales pour les services rendus à la population d'un district, ou instituer, pour développer les sentiments patriotiques de la nation, le culte de deux nouvelles divinités militaires ?

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

s'occuper de ses mânes et leur faire, aux dates indiquées, les sacrifices prescrits par les Rites. On a mené grand bruit, au début de 1900, dans les journaux d'Europe et d'Amérique, à l'occasion du choix fait, par le Conseil de l'Empire, du successeur de S. M. Quouang-Siu. Beaucoup de rapports adressés à ce sujet aux Chancelleries auraient peut-être gagné en précision s'ils s'étaient plus inspirés par la connaissance de certains côtés particuliers des mœurs chinoises relatifs aux successions.

Les deux derniers Empereurs, Sien-Fong et Toung-Tche, étaient morts sans postérité. L'Empereur Quouang-Siu, en montant sur le trône, fut déclaré successeur de Toung-Tche et héritier de Sien-Fong, c'est-à-dire qu'il devait s'occuper de l'âme de ce dernier. Son fils serait l'héritier de Toung-Tche. Or, le jeune Empereur faible, malingre, atteint, paraît-il, en outre d'une malformation génitale, n'a pu, dans les cinq années de délai à lui accordées par le Conseil de l'Empire, avoir un fils. Le temps expiré, le Conseil lui a choisi un successeur, qui est en même temps l'héritier de Toung-Tche. Et le fils du futur empereur sera, lui-même, l'héritier de Quouang-Siu.

Cette préoccupation au sujet de l'âme des Souverains défunts, transformée en loi de l'Empire, a dû, dans nombre de circonstances, parfaitement servir certaines vues ambitieuses. C'est grâce à elle que l'Impératrice douairière put, si longtemps, garder en main le pouvoir. Elle eut, après la mort de son mari, la chance d'avoir trois jeunes Princes en tutelle. Elle fit écarter de la succession au Trône, par cette loi qui veut que le successeur soit plus jeune que le défunt, le Prince Koung, homme d'une intelligence plus ouverte aux choses d'Europe que celle de la majorité de ses pairs.

Ce pouvoir des morts se fait bien souvent sentir, en matière de justice. Un Céleste a tué son semblable : la peine du talion doit lui être appliquée. Mais, avant de prononcer son jugement, le magistrat fait une enquête sur la famille du coupable. Ses parents sont-ils encore en vie ? Est-il l'aîné ou le cadet ? La mort des siens, sa qualité de chef de famille pourront, dans

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

nombre de cas, sauver sa tête. Car le juge, entre la sanction légale du crime et sa tranquillité personnelle, souvent n'hésite pas. Il ne s'occupe que de cette dernière. A quels malheurs ne s'expose-t-il pas en condamnant à mort ce criminel ? Personne ne pourra s'occuper des âmes des parents défunts qui, avec celle du condamné, iront grossir le nombre de ces esprits errants et misérables, cause de tant de maléfices.

Yates, dans son intéressant travail, *The Ancestral Worship*, soutient que force mandarins désireux d'arriver aux plus hautes situations de l'Empire hésitent à accepter le poste de juge provincial, car ils doivent prononcer la peine de mort contre les grands criminels, et ils craignent que de nombreux esprits abandonnés sans soin, de ce chef, ne viennent, plus tard, susciter des difficultés au Gouvernement dont ils feront partie.

*

Il y a deux mondes, pour les Chinois : le nôtre, celui de la lumière, et celui des ténèbres, peuplé des âmes de ceux qui ne sont plus. Sur ces derniers, les Célestes me paraissent avoir des idées tout à fait précises et s'être joliment éloignés de l'aphorisme du sage Confucius, disant à ses disciples :

— Nous ne savons rien de la vie, comment pourrions-nous connaître la mort !

Le monde des ténèbres est édifié à l'image du nôtre et les esprits y sont, comme les hommes, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, avec cette seule différence que les pauvres et les malheureux y sont autrement redoutés et respectés qu'ils ne le sont ici-bas. Leurs besoins sont les mêmes que ceux des vivants, et le côté le plus important du culte des ancêtres consiste surtout à les entretenir de tout ce qui leur est nécessaire : vivres, argent, habits. Les morts deviennent de la sorte des pensionnaires, non pas à la rente viagère, mais perpétuelle.

De là-haut, ils voient et jugent les hommes, les récompensent rarement, les punissent surtout. Leurs qualités morales sont plutôt

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

négatives, et l'esprit de vengeance l'emporte sur celui de charité. Ils savent admonester leurs descendants, s'ils se trouvent négligés par eux.

— Depuis que vous m'avez abandonnée, dit, en rêve, une mère morte à son fils, les animaux ont creusé ma sépulture. Les épines et les ronces ont fermé les chemins qui y conduisaient. Vous avez chargé deux femmes de m'offrir, aux diverses saisons, les sacrifices que j'attendais de vous. Est-ce ainsi que doit se conduire un fils ? ¹

Les marins chinois pensent que les typhons qui ravagent les côtes du Céleste-Empire sont dus à des esprits malveillants, cachés dans les eaux et attendant les jonques pour en faire leur proie, quand elles s'aventurent dans les parages difficiles. Aussi, quand la tempête atteint son paroxysme, et que le danger est imminent, les marins lancent-ils à l'eau une jonque en papier, ayant, en petit, les formes et proportions exactes de celle qu'ils montent : ils espèrent ainsi tromper les esprits irrités, et, mieux que par le filage de l'huile, calmer la tempête.

Les esprits non entretenus par les parents, soit par négligence, soit que la famille ait disparu, deviennent « mendiants ». Ils en sont réduits à vivre de la charité publique et se mêlent à ces pauvres esprits errants, émanés des soldats tués pendant les guerres, des marins disparus en mer, des victimes des calamités publiques, des Célestes morts en pays étranger. Leur nombre est considérable et, partant, d'autant plus dangereux. Souvent, blessés de l'égoïsme des hommes, ils se vengent cruellement, d'où famines, inondations, sécheresses extrêmes. Les marins les connaissent et savent qu'avant d'entreprendre une traversée il faut, par quelques sacrifices, les bien disposer en leur faveur.

« Il fait noir, le Yang-Tze étincelle d'innombrables feux. Nous sommes à l'époque où, pendant plusieurs semaines, les Chinois sacrifient aux mânes des noyés. Les mauvais génies et les

¹ *Le Livre des récompenses et des peines* (traduction de S. JULIEN).

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

dragons qui se cachent dans les eaux ne peuvent être apaisés que par les feux et les prières ¹.

Des médecins spécialistes ont fait des études de l'influence de ces malins esprits sur les hommes et surtout chez les femmes : leur action porte spécialement sur le sang. Le diagnostic est fait par la palpation du pouls et l'examen du regard de la malade. Les jeunes filles sont, particulièrement, sensibles à leur influence. Ces esprits peuvent même s'opposer à leur mariage et faire naître chez elles des idées érotiques qui entraînent l'onanisme.

L'imagerie populaire s'est plu à reproduire les traits de ces nombreux génies malfaisants. Tous sont laids, maigres, menaçants et présentent une malformation crânienne, caractérisée par une protubérance énorme, siégeant au point d'union du frontal et des pariétaux.

Rien n'est triste, pour les esprits, comme de se sentir abandonnés et ceux-là éprouvent surtout cette impression dont les corps sont restés en terre étrangère et même dans une province de l'Empire, autre que celle où ils sont nés et où reposent les parents. C'est pour les arracher, autant que faire se peut, à leur solitude — et, par la même occasion, calmer leur colère et les maléfices qu'elle pourrait causer — que les Célestes d'une même province, qui émigrent ou qui se rendent simplement dans une autre région, forment des associations dont les membres titulaires s'engagent à prendre soin des mânes de ceux qui meurent. Ils doivent même, toutes les fois qu'ils le peuvent, rapporter le corps à son lieu d'origine, pour que le défunt y bénéficie du Culte des ancêtres.

Dans leur monde des ténèbres, ces esprits sont soumis à des lois ; le code est calqué sur celui du Céleste Empire. Les peines ne sont que la reproduction de celles d'ici-bas. Certains hauts-reliefs des temples nous en fournissent d'assez beaux spécimens que l'imagerie populaire a également vulgarisés. Ces peines de l'au-delà sont très redoutées des Chinois.

¹ A. RAQUEZ, *Au Pays des Pagodes*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

@

Le Chinois a trois âmes, ou, plus exactement, son âme se compose de trois parties ¹ :

L'âme rationnelle, qui siège dans la tête ;

L'âme passionnelle, qui se trouve dans la poitrine ;

L'âme matérielle, localisée au bas-ventre.

Chacune d'elles prend, à la mort, une direction différente. L'une pénètre dans la tablette ancestrale ; l'autre descend sous terre avec le corps, et la dernière gagne le monde des ténèbres.

Cette trinité de l'âme nous permet de bien saisir certains détails des cérémonies funèbres. Il faut, pour que l'esprit du mort soit parfaitement satisfait, que ses héritiers fassent les genuflexions, offrandes et sacrifices, dans trois endroits différents : devant l'autel des ancêtres où se trouve sa tablette, sur la tombe et aussi devant le Cheng-Ouang, c'est-à-dire la divinité du district habité par le défunt. Cette divinité n'est au fond que l'âme d'une série de sous-préfets de la contrée, et, comme les Célestes assimilent l'autre monde au nôtre, pour son organisation sociale, il est tout naturel qu'on traite l'esprit des autorités mortes, comme on traite les fonctionnaires, c'est-à-dire par l'emploi du pot-de-vin. Les offrandes n'ont d'autre but que de les bien disposer en faveur des mânes de ceux auxquels on s'intéresse.

L'imagination chinoise fait jouer un rôle à chaque esprit, voit, dans toute âme de mort, un agent plus ou moins puissant, rarement bon, mais presque toujours dangereux. La Chine me paraît donc éminemment polythéiste.

« On pourrait dire que tous les dieux de la Chine sont des hommes décédés et, par suite du Culte des ancêtres, affirmer que

¹ Cette conception chinoise se rapproche de la conception grecque :
L'Âme pensante, intelligente, immortelle (Nous).
L'Âme des sensations de l'amour (Psyché).
Le Souffle qui donne la vie (Pneuma).

La Chine hermétique

Superstitions, crime et misère

tous les morts sont des dieux. Des temples sont, sans cesse, élevés, avec approbation de l'Empereur, à des gens qui pendant leur vie se sont diversement distingués. On ne sait pas si, dans la lente évolution des années, ces hommes n'arriveront pas aux plus hauts grades des divinités nationales ¹.

Beaucoup de saints, révéérés maintenant par la Chine à l'égal de dieux, ne furent, leur vie durant, que de pauvres hères. Mais, favorisés par des circonstances heureuses, après leur mort, le hasard voulut que l'Empereur et aussi l'imagination populaire les portassent aux plus hauts rangs de la divinité. Si-Houa, la célèbre vierge de Taé-Chane, était la fille d'un petit roitelet des temps préhistoriques, qui, renonçant au mariage et à la maternité, s'enfonça dans la prière et la méditation. Kouan-ti, le dieu de la guerre, la



Kouan-ti.

plus populaire, peut-être, parmi les divinités de cette nation particulièrement pacifique, était un brave général, mort dans une embuscade, en 219 de notre ère. Des Européens eux-mêmes ont été promus au rang des dieux. Dans une province du centre de l'Empire, le père Fabre, un missionnaire, est vénéré et a sa statue, dans la région qu'il débarrassa, paraît-il, des tigres. Dans la Pagode des Cinq Cents Génies, à Canton, ne voit-on pas Marco-Polo ? Enfin, Yersin faillit, de son vivant,

¹ SMITH, *Chinese Characteristics*.

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

entrer dans l'immortalité, les Chinois, après ses premières inoculations antipesteuses à Canton et à Amoy, ne parlaient de rien moins que de le placer dans ce Temple des génies ¹.

Tous ces esprits qui entourent la pauvre humanité peuvent, parfois, lui être utiles. Mais les Chinois les considèrent, surtout, comme puissants pour le mal, et les sacrifices qu'ils leur font ont moins comme effet de reconnaître leurs bons offices, que de prévenir leurs mauvais coups. Les Chinois les savent, tout comme les humains, accessibles à la flatterie, aux bons traitements. Leurs façons d'agir ont une tournure d'affaires commerciales ; on donne aux esprits, mais il faut qu'ils vous paient de retour. On essaie même de les tromper : « rouler » un esprit est évidemment un comble, et il n'y a plus à douter de l'habileté commerciale des Célestes.

« Un Chinois, dit Smith, dans ses excellents *Chinese Characteristics*, qui fait une affaire est désireux de tirer avantage de son acheteur. De même un Chinois qui prie entend tirer avantage de la divinité. Il essaie même de la « mettre dedans », car s'il donne 250 sapèques pour la réparation d'un temple, il s'inscrit pour 1.000 sur la liste de souscription, convaincu que la divinité n'y verra que du feu et lui accordera faveurs et avantages, non point pour 250, mais pour 1.000 sapèques.

La croyance des Chinois à la puissance des esprits est telle qu'on peut voir à Hong-Kong, d'après Edkins ², des Chinois, en pourparlers d'affaires avec des Européens, se rendre dans Happy Valley (cimetière européen) et brûler des bâtonnets, faire des prosternations, devant les tombes des « barbares aux poils roux », pour bien disposer ceux-ci en leur faveur et les faire peser sur leurs nationaux et les amener à composition.

¹ Parlant de YERSIN et de sa méthode, un journal indigène de Chang-Hai terminait par ces mots :

« N'est-ce point là un art divin ? Et ne dirait-on pas que c'est Hao-Ti (dieu de la médecine) qui est descendu sur la terre ?

² Rev. EDKINS, *the Feng-Shui, a rudiment of natural science*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ce monde des esprits, ai-je dit, est la reproduction de celui des vivants. Tout s'y retrouve, la hiérarchie sociale et administrative. Chaque province a donc un Olympe de fonctionnaires ; des temples se dressent à la sous-préfecture, à la préfecture, à la capitale pour abriter des idoles, représentation de quantité de sous-préfets, de préfets ou gouverneurs décédés. Et au sommet de cette hiérarchie, Shan-Ti, l'Empereur, le suprême magistrat de ce monde. Les règles du protocole sont les mêmes. Un préfet croirait déchoir — il « perdrait la face », pour se servir de l'expression chinoise — s'il allait faire des sacrifices, dans le temple élevé à l'âme d'un sous-préfet de son département.

Les divinités chinoises sont, essentiellement, anthropomorphes. Les dieux ont leur biographie humaine. Chacun a son histoire, si on peut dire, dans chaque village, et on sait pour quelle raison un Céleste a été promu à la dignité de dieu. Le Pape fait des saints, en canonisant des humains. L'Empereur de Chine procédait de même, mais faisait des dieux. La République n'a pas aboli la déification. Le président Yuen-Chi-Kai créa ainsi plusieurs divinités.

Tout comme l'homme, à l'image duquel ils sont faits, les dieux ne sont pas éternels ; ils meurent, dans l'autre monde, et peuvent renaître dans le nôtre. Leur hiérarchie est calquée sur celle des mandarins ; ils montent en grade, reçoivent de l'avancement du chef de l'État, bien que soumis à l'autorité de l'Empereur de Jade — le Fils du Ciel de l'autre monde.

Un fonctionnaire, mort depuis des lustres, peut être promu à un rang supérieur, par décision impériale, pour les services rendus par son bienfaisant. esprit. En voici un exemple entre mille, pris dans la *Gazette de Pékin* ¹ qui est l'*Officiel* de l'Empire et certainement le plus curieux livre de psychologie chinoise qui se puisse consulter :

« Un rapport de Yn-po-tchouan, commissaire de surveillance du fleuve Jaune, et du gouverneur de Chan-Toung, prie Sa Majesté

¹ Numéro du 26 juin 1883.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

d'accorder un titre à certaines divinités dont l'influence, au temps des menaces d'inondation, a été bien marquée.

« Les rapporteurs ont reçu des rapports d'officiers employés à surveiller la digue à Ching-Ho-Cheng, constatant que de grands dignitaires décédés et canonisés comme saints du fleuve Jaune se sont montrés, sous des formes différentes, à la surface des eaux, au moment où la situation devenait fort critique du fait de la crue du fleuve, et que leur influence a été des plus heureuses. Pendant qu'on réparait la brèche de Ching-Ho-Cheng, le défunt, canonisé sous le nom de saint Paé-Ma, était constamment présent. Le jour avant la terminaison du travail de réparation de la digue, une violente tempête de vent et de pluie survint qui fit aussitôt augmenter le fleuve d'une façon prodigieuse. Les digues allaient céder quand Paé-Ma apparut à la surface. Les eaux se calmèrent aussitôt et les ouvriers purent réparer les quelques dégâts produits de ce chef, à la grande joie d'un peuple immense.

Le rapporteur demande qu'un titre plus honorable soit accordé à cet esprit pour ses services éminents. — Renvoyé au ministère des cérémonies.

Ces autorités spirituelles se trouvent dans l'autre monde, avec toute leur suite de palefreniers, de porteurs de chaise et de pipe, de cuisiniers et d'employés divers. Bien mieux, ces divinités se donnent du bon temps, quittent leur Olympe, prennent des vacances et, tous les ans, à l'occasion de la première lune, s'offrent un mois de repos. Leurs temples se ferment et ils n'acceptent plus les sacrifices. Ainsi se fait sur cette terre de Chine, où, à l'occasion de la nouvelle année, tout s'arrête. A Pékin, par exemple, le Ministère des Affaires étrangères ferme ses bureaux et, pendant trois semaines, les diplomates ne peuvent traiter avec les Ministres de l'Empereur.

Ces dieux sont pourvus d'un logement, soit par le Souverain, soit par la charité publique. Ce sont des temples plus ou moins somptueux :

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

ordinairement fort délabrés et minables. Les dieux sont censés rester dans leur habitation, tandis que les officiers de leur état-major vaquent aux diverses affaires qui ressortissent à leur compétence. Les uns — sous forme de statue ou de pierre portant une inscription sont postés, dans tel point de la ville ou de la campagne, qu'ils doivent protéger contre les mauvaises influences ; d'autres sont sur les ponts ; d'autres entourent le maître. Les portiers sont ordinairement représentés par de monumentales et grimaçantes statues.

Quand, dans notre jeune Europe, l'un des nôtres tombe gravement malade, nous avons, en général, recours aux lumières d'un médecin, confiants que nous sommes en son art. Les Chinois procèdent différemment, et ceci, parce que, peut-être, ils doutent, à bon droit, de la capacité de leurs esculapes, mais aussi, parce que la traditionnelle superstition veut qu'on fasse autrement. Un médecin peut être utile pour un bobo, mais quand la situation empire, que le cas prend une tournure désespérée, à quoi bon recourir aux procédés naturels ! Le surnaturel est là, tout-puissant, efficace. L'expérience des nombreuses générations a appris, aux Célestes, que seuls de malins esprits peuvent être la cause de ces maladies qui résistent aux plus savantes thérapeutiques médicales. Aussi, le premier soin de la famille est-il de se prosterner devant l'autel des ancêtres, présentant des offrandes, faisant des *kôtô* à chaque tablette. Il pourrait se faire, en effet, que quelque parent décédé ait envoyé cette maladie, pour témoigner de sa colère ou de son mécontentement.

Si l'amélioration souhaitée n'arrive pas, on a recours à un spécialiste — une femme le plus souvent — qui fera un diagnostic. Celui-ci est ordinairement limité à deux chefs : le mal est sous la dépendance de l'esprit de quelque ancêtre, il est causé par un esprit mendiant. La thérapeutique est alors simple : il faut envoyer à l'esprit de quoi se suffire dans l'autre monde et, à cet effet, on brûle des monnaies de papier, devant l'autel ancestral, pour un parent ; devant la porte, pour un étranger. Ces monnaies en papier ont la forme de petits bateaux et sont la reproduction du tael d'argent : on les fait très volumineux, pour tromper l'esprit et on les

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

recouvre de faux argent ou de similor. Plus il en sera brûlé et plus grande sera la satisfaction de l'esprit irrité et, partant, plus la chance de guérison sera sérieuse. La combustion est le seul mode de transmission aux esprits des choses qui leur sont nécessaires ; car, invisibles eux-mêmes, ils ne peuvent se nourrir et se servir que de choses impalpables.

Ce procédé des offrandes peut ne pas toujours avoir un résultat thérapeutique suffisant. Alors, on mande des prêtres bouddhistes ou taoïstes, peu importe leur religion. Une chose importe : le prix qu'ils demanderont pour leur travail, et on s'adresse aux moins exigeants, Le bonze tente l'exorcisme, avec le succès que l'on peut soupçonner.

Le refroidissement des extrémités est l'indice, que l'une des trois âmes a déjà quitté le corps. On peut tenter de la faire revenir et, pour ce, un membre de la famille, muni d'une lanterne, s'il fait nuit, se poste devant la porte, appelant de son nom le parent qui agonise par des cris longs et plaintifs. Ces cris, la lumière indiquant la maison peuvent suffire pour mettre dans la bonne direction l'âme errante et égarée et l'engager à regagner son domicile ¹.

¹ Au pays d'Annam, lorsqu'une personne est sur le point de rendre le dernier soupir, on la dépose par terre, près de son lit, et un étranger, couvert des vêtements ordinaires du moribond, monte sur le toit de la maison pour faire, à l'instant voulu, l'appel de l'âme à sa sortie du corps. Au-dessus de la travée où repose le mourant, une ouverture a été pratiquée dans la toiture ; c'est là que le héraut se place. Quand le moment est venu, il crie assez fort pour qu'on l'entende, à plusieurs centaines de mètres à la ronde : « O les trois âmes et les sept esprits vitaux de X... (ici le nom du mort), revenez dans votre habitation. » Telle est la formule, lorsque la personne qui va mourir est un homme.

Pour une femme, avec la même formule, il évoque trois âmes et neuf esprits vitaux. Après cet appel, trois fois répété, le crieur descend et place, sur le cadavre, les vêtements qu'il lui avait empruntés. Les Annamites, on le voit, croient que l'âme ne meurt pas avec le corps. Volontiers ils pensent qu'elle erre, dans un coin de la maison, au fond d'un puits, à la cime d'un arbre. Il suffit de l'appeler et elle reviendra, dans les lieux qu'elle habitait.

Un maître des cérémonies l'attend, tenant dans ses mains une pièce de soie rouge ayant 7 pieds de longueur. Après une courte mimique, pour saisir l'âme qui doit être revenue, il semble la tenir dans ses mains, il l'enveloppe soigneusement dans la soie qu'il noue de manière à former, aussi bien que possible, une tête, deux mains et deux pieds, puis il place ce mannequin sur le cadavre que l'on remet, alors, sur son lit.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Dès que le dernier soupir est rendu, on place devant la porte de la maison une tasse contenant de l'eau froide, sans doute pour le coup de l'étrier de l'âme, avant son départ pour le grand voyage ! Puis, on brûle un vêtement complet et en bon état, qui habillera correctement, le défunt dans le monde des ténèbres. Ainsi, à son arrivée devant les autorités, pourra-t-il faire honnête figure, car ces fonctionnaires du pays des ombres sont comme ceux d'ici-bas : pleins de déférence pour les gens bien mis, ils rudoient, volontiers, les pauvres diables en guenilles. En même temps que des habits, on fait flamber une forte somme en monnaies de papier, excellent viatique qui permettra à l'âme d'acheter ses gardiens et même de se soustraire à la comparution devant les juges. Le procédé est courant sur notre terre ; un individu est conduit en prison ; s'il a le gousset garni, toutes les facilités lui seront offertes de prendre la poudre d'escampette. Et ses gardes viendront déclarer aux autorités compétentes que, malgré leur attentive vigilance, leur prisonnier s'est sauvé. Mais, le plus souvent, il ne sera pas arrêté. En dépit de leurs minutieuses investigations, les policiers n'auront pu mettre la main sur lui. Leur négligence est punie de quelques coups de bambou, mais ils ont empoché un bon pourboire.

Les parents doivent, également, s'inquiéter de l'existence du défunt dans l'autre monde. A cet effet, sa literie, des habits, des chaussures, de l'argent (en papier) sont encore brûlés. La famille, les amis, les voisins concourent à la dépense, moins par sympathie pour le mort que pour ne pas se le rendre hostile.

Le défunt est mis en bière, vêtu de ses plus beaux atours, sans oublier les bottes de satin ¹ et le chapeau de cérémonie. Le cercueil doit être aussi somptueux et monumental que faire se peut, et, pour ce luxe posthume, beaucoup de pauvres diables n'hésitent pas à s'endetter. Les gens économes amassent, des années, sou par sou, la somme nécessaire à l'acquisition d'un cercueil confortable. Un « fils pieux » offre à ses parents, pour un anniversaire, une bière, qui sera gardée dans la maison, admirée

¹ Dont on a enlevé la semelle de cuir.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

par les amis et redevient de temps en temps. J'ai vu venir, à l'hôpital de Nan-Tang de Pékin, comme pensionnaire de l'hospice, une vieille femme qui s'était fait suivre d'un gros cercueil, car elle savait qu'à sa mort les Sœurs ne lui en fourniraient pas un aussi imposant. Quand Li-Houng-Tchang fit son voyage d'Europe et d'Amérique, il avait, dans ses bagages, un monumental cercueil, fait d'un bois très rare en Chine, d'une valeur de plus de 10.000 francs. Le rôle du cercueil, dans la vie et dans la mort d'un Chinois, est des plus importants. Un Céleste qui regarde passer un bel enterrement a, toujours, un coup d'œil concupiscent pour le somptueux catafalque, et c'est en promettant quelques centaines de francs et un enterrement de première classe, que les mandarins coupables du massacre de nos nationaux à Tien-Tsin, en 1870, trouvèrent de pauvres diables qui consentirent à être exécutés à leur place.

Les funérailles sont une occasion de débauche de papiers superstitieux, de talismans dans lesquels l'imagination se perd. Ces papiers sont destinés à secourir l'âme et à faciliter son passage, sur les chemins difficiles de l'autre monde, encore plus encombrés de douanes intérieures que les routes chinoises elles-mêmes. Ces papiers, portant le nom générique de *Tché-Ma*, sont imprimés sur papier jaune, et le prêtre n'a qu'à inscrire, dans un espace réservé, le nom du mort, la date de son décès et de ses funérailles, et à envoyer, sous forme de fumées, ces passeports aux divinités intéressées, au poussa conducteur du char de l'âme, aux dix rois des enfers.... L'un d'eux porte le nom mirifique de Clé du Ciel : il ouvre, au mort, toutes grandes, les portes du Paradis bouddhique.

Tous les sept jours, pendant les sept premières semaines de deuil, les femmes se réunissent pour pleurer, évoquant, dans leurs lamentations, les qualités du défunt, appelant son âme. Les Chinois supposent que ces cris doivent avoir le même effet que ceux que viennent pousser, devant la porte d'un Tribunal, les parents d'un individu en cours de jugement : le juge, plus ou moins intimidé ou ému, atténue, souvent, la peine. Dans l'autre monde, l'esprit sera d'autant mieux traité, lors de sa mise en jugement, que les lamentations seront plus intenses, et les familles riches essaient d'atteindre

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

ce but, en louant des pleureuses. Celles-ci, le jour de l'enterrement, suivent, de loin, le corbillard, en charrettes recouvertes de toile blanche, la larme aux yeux et la pipe aux dents.

Une ou deux semaines après la mort, l'esprit du défunt revient dans sa famille, accompagné d'une foule d'esprits — des relations nouées dans l'autre monde. Il s'agit de bien le recevoir et de ne le point contrarier. Pour faire, correctement, les choses, on s'assure le concours de quelques prêtres, de l'un ou de l'autre culte, qui accomplissent la cérémonie du Koug-ti : celle-ci a pour but de remercier le défunt, d'effrayer les autres esprits et, partant, de sauvegarder la famille des fâcheuses influences. Le ban et l'arrière-ban des parents sont invités à la fête. La maison est décorée, les murs tendus d'étoffes de broderies aux inscriptions allégoriques, expliquant aux esprits qu'ils n'ont qu'à se bien tenir et qu'on n'a pas peur d'eux — alors que tout le monde tremble. La tablette du défunt est mise bien en évidence, au milieu de la chambre, sur une table. Chacun fait des genuflexions, s'accuse de négligence, mais promet d'être plein d'attention à l'avenir. Pendant ce temps, les prêtres déambulent par la pièce, récitant des litanies et chantant à tue-tête, pendant que le maître des cérémonies frappe sur un gong ou agite une cloche. La fête dure deux à trois jours.

C'est le maître des cérémonies qui, par des incantations et des gestes de son bâton, invite les esprits à pénétrer dans la salle du festin. La famille se tient à l'écart. Après deux ou trois heures, quand on suppose que les invités sont suffisamment repus, le maître des cérémonies, en véritable trouble-fête, fait irruption dans la salle à manger, et brandissant, furieusement, un sabre qu'il dirige vers les quatre points cardinaux, il intime aux esprits l'ordre d'avoir, sur l'heure, à vider les lieux et de ne plus revenir dans la maison. La vue du sabre est, paraît-il, des plus effrayantes et son effet est considéré comme certain.

La cérémonie est terminée, la famille peut être maintenant tranquille. Elle paie la note au chef des religieux qui se porte, sur facture, garant de

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

l'innocuité parfaite des esprits, pour l'avenir. Les parents rassurés pourront, quand ils le voudront, enterrer leur mort.

Car l'enterrement ne se fait pas, en Chine, du jour au lendemain. On attend des semaines et des mois ; le dernier Empereur resta six mois en bière, avant d'aller rejoindre sa sépulture. A Séoul, où les mœurs et les rites sont calqués sur ceux du Céleste-Empire, les cendres de la reine de Corée, assassinée, puis brûlée par les Japonais, furent conservées dix-huit mois, dans le palais, avant d'être inhumées. Il en fut, récemment, de même encore pour l'impératrice Tseu-si, dont les restes attendirent un an, dans un temple de la Ville Interdite, le moment propice pour être transportés dans le mausolée, construit à grands frais du vivant de la Souveraine, inspecté et agréé par elle, longtemps avant sa mort, situé à 900 kilomètres à l'est de Pékin, au Toung-Ling.

Un humoriste a pu écrire : « Être bien en terre est l'acte capital de la vie d'un Chinois. »

Le cercueil ne peut être placé n'importe où. Nombreux sont les facteurs qui interviennent au moment de l'inhumation. L'endroit sera-t-il propice ? Le défunt aura-t-il, à sa droite et à sa gauche, les deux courants terrestres favorables du tigre et du dragon ? Les montagnes du voisinage ou quelque butte de terre ne projeteront-elles pas une ombre funeste sur la tombe ? Telle ou telle étoile ne se trouvera-t-elle pas exactement au zénith ? Quelle orientation donner à la fosse, pour que l'esprit du mort ait un bon *fong-choué* et que la famille soit favorisée par sa bienfaisante et posthume influence ? Les Chinois ont remarqué qu'à l'approche de l'hiver, qui vient du Nord, la vie s'arrête chez les plantes et aussi, un peu, chez les animaux. A l'approche du printemps, la vie semble prendre un nouvel essor : « Un souffle de vie et de joie vient du Sud. » Ce qui se produit, chez les plantes et les animaux, doit, *a fortiori*, se passer chez l'homme, être supérieur. Aussi, est-il nécessaire que le décédé soit placé dans des conditions lui permettant de recevoir les précieux et vivifiants effluves du Midi. Un astrologue est consulté pour le choix de l'emplacement de la tombe ; il

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

vient, muni d'un compas, d'une boussole, d'une glace à main, examiner les lieux. Il se livre à des supputations et calculs auxquels son entourage et lui-même ne comprennent rien, mais tout le monde y croit. Plus ou moins rapidement, selon la fortune de la famille, il finit par décider de l'endroit qui lui paraît offrir les meilleures garanties au point de vue de la tranquillité du défunt, et surtout de celle des parents.

Le mort enterré, le culte que lui rendra sa famille consistera surtout en l'envoi dans l'autre monde de nourriture, d'argent, d'habits en papier, en quelques genuflexions devant la tombe et devant sa tablette. Les offrandes aux morts ne doivent être faites que par un mâle. C'est à l'aîné de la famille qu'est dévolue cette charge et pour cela, dans les partages entre frères, il est particulièrement avantagé.

Un Chinois, qui n'a pas de descendant mâle et qui désespère d'en avoir, choisit un héritier parmi ses proches, un neveu, un cousin ; s'il n'en peut trouver dans sa parenté immédiate, il adopte le fils d'un voisin, et ce garçon prendra son nom et jouira de toutes les prérogatives d'un enfant légitime. Si un Céleste sans enfant meurt avant d'avoir pris des dispositions relativement à son héritier, sa famille lui en désigne un d'office. Ce peut être un enfant encore au berceau, il n'en sera pas moins le véritable président de toutes les cérémonies qui s'effectueront en l'honneur du défunt. Cela nous permet de comprendre le rôle important joué par les enfants mâles dans la société chinoise ; la fille n'y compte pas.

Tous les ans, la Chine accomplit une promenade aux tombes de ses morts : c'est le Tch'ing-Ming. La période des cérémonies dure deux à trois semaines et commence, en général, cent cinq jours après le solstice d'hiver, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril.

Les environs de Pékin sont, alors, fort curieux, à cause de l'affluence de population rencontrée dans la campagne, aux abords des temples ; les costumes les plus beaux ont été revêtus pour la circonstance, les femmes ont appliqué sur leur figure une double couche de fard carminé et augmenté le nombre des fleurs de leur coiffure. Il n'est pas jusqu'aux

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

vieilles Chinoises qui ne se soient mises en frais d'élégance, ornant leur chignon d'énormes roses en papier, de couleur rouge, verte ou jaune. Des voitures passent, chargées de monnaies de papier : on dirait des gens se rendant à une fête. La plus parfaite gaieté règne, parmi tous ceux qui vont, pour quelques instants, se mettre en communion de souvenir avec leurs morts. Et la cérémonie a beaucoup moins les allures d'une réunion funèbre que celle d'une partie de campagne ou de quelque joyeux pique-nique familial.

Les premiers jours de la cérémonie du Tching-Ming sont consacrés aux pauvres diables sans famille, aux Célestes morts loin de leur pays d'origine ; les amis, les membres de la même société viennent leur faire de modestes offrandes.

Pour honorer ses morts, une famille au complet se rend au cimetière. On fait le tour des tombes, on les examine soigneusement — ou on fait semblant — pour montrer aux esprits qu'on ne les néglige pas. Pendant ce temps, le chef de famille, maître des cérémonies, prépare lui-même le festin : des victuailles, des fruits, du vin sont déposés devant les tombes. Des chandelles sont allumées, car les esprits étant dans les ténèbres ont besoin de lumière pour leur repas. Indépendamment de la nourriture, il sera offert aux morts tout ce dont ils peuvent avoir besoin, dans l'autre monde : voitures, bateaux, chevaux, domestiques, argent, chaises à porteur. Tous ces objets en papier seront arrosés d'eau-de-vie et brûlés. Pendant la combustion, le maître des cérémonies et la famille font neuf *kôtô* devant les tombes.

Le Tching-Ming est pratiqué par tous les Chinois. On dit même que les voleurs, qui tiennent la campagne, reviennent dans leur village pour y accomplir cette cérémonie. Un mandarin, en train de traiter une importante affaire d'État, n'hésite pas à en arrêter le cours pour pratiquer le Tching-Ming et, pour cette interruption, il ne sera nullement blâmé. On verra, en lui, un observateur fidèle et zélé des vieux rites chinois et sa considération, en haut lieu, ne pourra qu'y gagner.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Beaucoup de Missionnaires croient que leurs chrétiens sont mal vus des Célestes, du fait de leur Dieu. Le Chinois est l'être le plus tolérant qui existe en matière religieuse et, certes, polythéiste comme il l'est, un dieu de plus ou de moins ne l'eût point gêné. Il eût même peut-être accepté la religion de ce dieu, dont il apprécie parfaitement certains côtés de sa morale, si l'enseignement des prêtres n'était venu battre en brèche la croyance la plus enracinée au cœur des Célestes.

Il y a, en effet, dans la morale chrétienne certains points qui ne sont guère en harmonie avec les idées chinoises : « Tu honoreras ton père et ta mère ! » dit l'Évangile. Ceci ne concerne que les vivants. Or, chez les Célestes, ce sont surtout les morts qui sont intéressants : j'ai dit que la piété filiale en prenait à son aise, avec les parents, durant leur vie. Mais quel argument auraient les lettrés et les adeptes de Confucius pour ruiner, aux yeux des Célestes, la religion du Christ, s'ils savaient que le fondateur de notre religion a prononcé cette phrase : « Laisse les morts ensevelir leurs morts ! »

Les chrétiens ne pratiquent pas le Culte des morts, et il faut vraiment, aux néophytes, un grand courage ou une grande insouciance pour faire table rase des idées reçues par la nation. Aux yeux des Chinois, tous les chrétiens sont des fils impies, qui négligent et méprisent leurs morts. Mais ils sont aussi des êtres dangereux, car, en laissant sans soins les âmes de leurs ancêtres, ils exposent leurs compatriotes à toutes sortes de malheurs et calamités. Les Jésuites avaient parfaitement compris, au siècle dernier, tout ce qu'on pourrait tirer, pour la conversion de la Chine, de la conservation de ce culte, tout en le faisant peu à peu évoluer vers une tournure chrétienne.

Si le Chinois tremble devant ses morts, il craint aussi que, lorsqu'il aura, lui-même, quitté cette terre, son esprit n'ait à souffrir, dans l'autre monde, des tortures, de la misère et de l'abandon. De là, son ardent désir d'avoir une descendance mâle, de là cette prière que tout Chinois répète à ses divinités :

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

— Donne-moi une longue vie, des honneurs, des richesses, un fils et mille petits-fils.

Ce vœu est popularisé par une gravure qu'on rencontre dans toute maison chinoise et appelée les Trois Bonheurs, c'est-à-dire : le mandarinat, la vieillesse, la paternité. Aussi la naissance d'un garçon est-elle à la fois une joie et un soulagement pour son père : il est tranquille pour l'avenir. C'est également une grande satisfaction pour la mère : celle-ci, en effet, jusqu'au moment où elle met au jour un mâle, ne compte pas dans la famille et porte le titre de mademoiselle. Ce désir d'avoir une descendance contribue, pour une large part, à la polygamie.

La cérémonie du Tching-Ming se fait sans le concours des prêtres. Mais ce Culte des ancêtres, tout de famille en apparence, est pourtant placé sous la dépendance des religieux qui savent, quand ils le jugent nécessaire à leur prestige et surtout à leur bourse, en devenir les auxiliaires indispensables.

Les Chinois attribuent à ces prêtres, qu'ils méprisent en général, le pouvoir de les renseigner sur la situation présente de l'esprit de l'un des leurs. Aussi, est-il facile de concevoir quelle source inépuisable de chantage va devenir cette aveugle confiance en voyants, aussi peu doués de scrupules.

Quelquefois, une famille — toujours une famille riche — apprend par de faux bruits, habilement lancés par les bonzes, que l'âme de l'un des siens, récemment décédé, se trouve, malgré les précautions prises, les dépenses faites, le luxe de l'enterrement, en très mauvaise posture, dans l'autre monde. Elle a affaire à la justice ; elle est même en prison et les geôliers ne lui ménagent pas les mauvais traitements. Cette nouvelle provoque chez les parents et aussi chez les voisins, à qui on en fait un peu part, une anxiété profonde : tous les malheurs sont maintenant possibles !

On mande, en hâte, des prêtres. On les prie de faire, sur-le-champ, une enquête. Celle-ci donne le résultat prévu : situation pitoyable de l'esprit, tortures horribles, que sais-je ? Et, en même temps que le diagnostic, les

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

bonzes donnent le traitement : trois séances, au moins, de cérémonies du Koung-ti. Mais ce sont là choses fort dispendieuses et on débat le prix. Les prêtres demandent d'abord une somme énorme, 1500 taëls, par exemple. La famille pousse les hauts cris et offre la moitié de la somme : les prêtres tiennent bon et finissent par transiger à 1.000 taëls, avec l'intention bien arrêtée, pourtant, de toucher toute la somme demandée et même davantage.

Le prix arrêté, aussitôt on met tout en œuvre pour la cérémonie. Un appartement est préparé ; la tablette du défunt est mise bien en évidence ; les parents et les voisins sont convoqués. Un cortège de bonzes, bien mis, arrive, chantant des litanies en battant du gong.

Après vingt-quatre heures de vacarme, le supérieur des religieux déclare qu'aucune amélioration ne paraît se produire dans la situation de l'esprit et que, d'ailleurs, rien n'est à espérer, tant que nouvelle somme de 400 à 500 taëls n'aura pas été versée. La famille se récrie. Mais que faire pourtant, si ce n'est payer ? Le lendemain, il y a toujours une détente manifeste, un mieux sensible ; déjà l'esprit est arrivé à la porte de sa prison.

Le troisième jour, le supérieur explique qu'il n'y a plus qu'à graisser la patte aux portiers pour qu'ils laissent sortir leur client. C'est une petite affaire, 200 ou 300 taëls au plus. Mais il faut se hâter, et, si on ne donne pas, tout est perdu. La famille se voit acculée à une cruelle impasse : ou perdre tout ce qu'elle a versé déjà et rester comme elle était, il y a deux jours, exposée aux pires malheurs, ou faire un dernier sacrifice pour avoir la tranquillité. Alors on engage les bijoux, les habits au mont-de-piété ; il faut se procurer rapidement de l'argent, car les portiers s'impatientent.

Quand le bonze est sûr d'avoir extorqué tout ce qu'il peut à la famille, il annonce pompeusement que, grâce à lui, l'esprit du défunt est enfin rendu à la liberté. L'entourage est doublement soulagé : de son anxiété et aussi d'une partie de sa bourse.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Si le prêtre a eu la chance de tomber sur une famille au porte-monnaie facile, il y a tout lieu de supposer que cet esprit libéré ne tardera pas à commettre quelque nouvelle faute qui le ramènera en prison. Il faudra recommencer le Koung-ti. Et le bonze explique que la libération, obtenue par lui, est tout à fait temporaire.

Nombreux sont, j'en suis sûr, les Chinois sceptiques qui disent en parlant de leurs bonzes :

— Notre crédulité fait toute leur science !

Mais bien rares sont ceux qui oseront se passer d'eux et renoncer à une séance de Koung-ti ; car, chez les plus incroyables, il reste encore un levain de croyance aveugle aux vieilles superstitions des générations défuntes.

Les esprits des Célestes décédés on ne sait où, de ceux qui n'ont plus de parents, de ceux dont les familles, trop pauvres, ne peuvent subvenir à leurs besoins, sont à la charge de la charité publique, charité non désintéressée, mais uniquement inspirée par la crainte des morts.

Il y a des jours d'offrandes publiques. J'ai déjà parlé de celles qui se font au début du Tching-Ming, mais le quinzième jour de la septième lune et le premier de la dixième leur sont également consacrés. Ces esprits mendiants sont, d'ailleurs, beaucoup mieux traités que les indigents sur terre ; le Chinois est plus généreux pour les morts que pour les vivants. On emploie, à leur égard, les procédés dont on use, dans les villes, pour se débarrasser des troupes de mendiants obséquieux, qui viendraient tendre quotidiennement la main aux portes des boutiques si on ne prenait un abonnement annuel avec eux.

L'importance des fêtes, pour les esprits abandonnés et misérables, varie suivant la ville ; la capitale de province fait plus luxueusement les choses que la préfecture, et le chef-lieu de district, mieux que le village. Les divinités locales sont promenées en pompe, suivies d'un cortège, identique à celui qui accompagne un fonctionnaire de leur rang, quand il sort, officiellement. Derrière marchent des pénitents, les cheveux épars, ployant

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

sous d'énormes fardeaux, les chairs traversées de crochets auxquels sont suspendus des poids. Ils espèrent, par cet acte de contrition, bien disposer les esprits en leur faveur, obtenir un soulagement à quelque peine. Le soir, le cortège défile par les rues, des torches s'allument pour montrer leur route aux esprits et les conduire aux endroits où se font les offrandes d'argent, de nourriture, d'habits. Chaque famille contribue, proportionnellement à ses revenus, à la dépense commune, et Yates, dans son intéressant article sur le Culte des morts, estime à 500 millions les sommes annuellement dépensées par la Chine.

*

L'esprit courroucé des morts entoure et terrifie la Chine. En voici un dernier exemple par lequel je terminerai. Que pendant la nuit une porte claque, qu'une fenêtre gémissse sous le vent, et aussitôt la fantaisiste imagination chinoise de recourir, pour l'explication d'un phénomène simple, à l'intervention du surnaturel. Un esprit est là, mécontent, furieux, et vite, pour le calmer, on brûle quelques monnaies devant la porte.

C'est au Culte des ancêtres, à cet esclavage de toute une nation vivante aux générations disparues, que la Chine doit d'avoir survécu et de se présenter à nous aujourd'hui identique à ce qu'était le Céleste-Empire que nous décrivent les livres vieux de cinquante siècles.

@

LES IDÉES RELIGIEUSES DES CHINOIS

@

Le drame dont Pékin et le Nord de la Chine furent le théâtre durant l'été de 1900, et qui eut les « Boxeurs » comme acteurs et les chrétiens indigènes comme principales victimes, avait fait supposer, à nombre d'âmes pieuses et mal renseignées sur la mentalité chinoise, que ces persécutions avaient un caractère uniquement religieux et que, seule, la haine de la religion du Christ était le mobile de ces épouvantables tueries.

Que notre religion fût en cause, certes, il n'y a pas de doute. Mais ce n'est pas le christianisme, en lui-même, que combattaient les « Boxeurs ». En massacrant les chrétiens, ils visaient moins les adeptes de la religion de Jésus que les représentants des idées et des hommes de l'Occident. Ils qualifiaient, d'ailleurs, dans toutes leurs proclamations, les chrétiens d'« Européens de deuxième catégorie ». Que parmi les « Boxeurs » se trouvassent de féroces bouddhistes, de farouches taoïstes et de sanguinaires confucianistes, je n'essayerai même pas de le discuter. Mais ils n'étaient que minorité et le fanatisme, cause de tous ces malheurs, fut beaucoup moins religieux que politique, ou plutôt même nationaliste. Le chrétien était englobé, du fait de sa doctrine, dans la tempête de haine à mort, déchaînée contre tout ce qui était ou représentait l'idée étrangère. Il était l'intermédiaire entre les révolutionnaires et nous. Il a servi de tampon, en quelque sorte, et c'est, lui qui a le plus souffert.

Une des caractéristiques de l'âme chinoise est de ne guère éprouver le besoin de religion. En matière de foi, le Céleste est tolérant et la Chine est le paradis des religions : confucianisme, bouddhisme, taoïsme, islamisme, judaïsme, catholicisme, protestantisme (avec ses nombreuses sectes : presbytériens, baptistes, anabaptistes, wesleyens, méthodistes, luthériens, calvinistes), toutes les doctrines s'y rencontrent, vivant côte à côte, et de guerres de religion on ne parle jamais.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Mahométans, chrétiens, juifs, sont minorité ¹. Les doctrines dominantes sont le Confucianisme, le Bouddhisme et le Taoïsme. Je ne saurais mieux faire, pour donner une idée du fouillis religieux chinois, que de traduire, en le résumant, le remarquable chapitre « Polytheism, Pantheism, Atheism », des *Chinese Characteristics* du révérend Arthur Smith. De cette lecture se dégagera, je l'espère, cette impression que le Chinois n'en est pas à une religion près, et qu'un dieu de plus ou de moins, importé d'Europe ou d'Amérique, ne l'eût nullement gêné. Mais ce Dieu traînait, après lui, toute une suite d'idées subversives, de réformes, de progrès ; ses ingénieurs, ses commerçants, ses industriels parlaient de faire, brusquement, sortir la vieille Chine de l'ornière de routine et de torpeur où elle sommeillait depuis des siècles. On fit tout pour que la Chine se réveillât. Le réveil fut terrible et tous les malheurs qui s'ensuivirent auraient pu être évités par un peu de tact, de prudence et de patience.

« En tant que système philosophique, dit Smith, le Confucianisme est certainement la plus remarquable des manifestations de l'intelligence chinoise. Pour l'Occidental, l'étude de la théorie confucianiste, telle qu'elle est exposée dans les classiques, paraît aride. Mais ce n'est pas la lecture des livres sacrés qui nous fera comprendre ce qu'est et ce qu'a été le confucianisme : il faut le juger d'après ses résultats.

« Voici la nation chinoise — la plus grande agglomération humaine à la surface du globe — qui se présente à nous, avec une histoire écrite, remontant aussi loin que celle de n'importe quel peuple connu. Cette nation, qui n'a jamais été chassée du pays où elle a apparu tout d'abord, est, autant qu'on en puisse juger, la seule qui, depuis l'antiquité la plus reculée, ait conservé son caractère originel.

¹ Il y a environ 40 millions de musulmans, près de 2 millions de chrétiens ; mais il n'y a plus que quelques traces des colonies juives primitives.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

« Comment expliquer ce fait singulier et unique dans l'histoire ? Par quels moyens, cette innombrable masse d'êtres humains, occupant les plaines de la Chine, depuis les temps préhistoriques, a-t-elle été gouvernée ? Et comment se fait-il qu'elle nous paraisse faire exception à la loi universelle de la décadence et de la mort des peuples ?

Ceux qui ont étudié à fond la question, sont unanimes à déclarer que, contrairement à toutes les autres nations, qui ont été régies surtout par des forces physiques, la Chine a plutôt été gouvernée par des forces morales. L'historien, le voyageur qui observent et connaissent la nature humaine ne peuvent manquer d'être profondément impressionnés à la pensée du pouvoir frénateur que la morale a exercé sur la race de tout temps, jusqu'à l'heure présente.

« Il serait, dit le D^r Williams ¹ difficile d'apprécier l'influence qu'ont toujours eue, au point de vue moral, sur la race chinoise, les théories idéales de Confucius, relatives au Souverain. L'influence considérable qu'eut, dans les siècles qui suivirent, le caractère du Souverain ainsi esquissé montre combien était élevé le point de vue du philosophe et la conscience nationale a toujours, depuis, rendu justice à ses idées.

« L'enseignement de Confucius, dit le révérend Legge, est étonnant et admirable. Certes, il n'est pas parfait, mais trois sur quatre de ses sujets favoris — les lettres, l'éthique, l'élévation de l'âme, la sincérité — sont en harmonie avec les Évangiles. Un monde réglé sur ces doctrines serait un beau monde.

Confucius ne fut pas un novateur en matière de morale et de gouvernement. Il se contenta de recueillir et d'annoter les légendes, en cours à son époque, qui vantaient les qualités de Souverains fabuleux et mythologiques de la dynastie des Yao et des Shoun (3.500 ans av. J.-C.). Il

¹ D^r WILLIAMS, *the Middle Kingdom*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

en exprima ce qui lui parut la suprême sagesse et l'idéal du bon gouvernement de cet âge d'or ¹.

A une époque de guerres et de luttes, entre les nombreux petits roitelets de Chine, Confucius eut l'immense mérite de faire, le premier, entendre des paroles de paix.

La dominante de sa doctrine est que l'homme est né bon. Il se souille au contact du monde et alors s'écarte de la ligne droite de la vertu. Le Souverain n'a qu'à laisser libre cours à ses penchants naturels pour le bien et il arrivera à égaler les brillants exemples qu'ont donnés les princes des Yao et des Shoun.

Confucius n'est pas du tout déterministe. Il revendique pour l'homme la liberté absolue de se faire l'arbitre de sa destinée : par une rigoureuse observation des relations avec ses semblables et des convenances sociales, il peut arriver à un tel degré de vertu qu'il « égalera le Ciel lui-même ».

Tandis que la morale chrétienne est basée sur la charité, celle de Confucius a, comme fondement, le respect, la dignité personnelle. Le respect de soi-même et d'autrui sont les choses que se plaisait à enseigner le célèbre réformateur ².

¹ Confucius s'est efforcé de se tenir aussi près que possible des réalités de la vie : « L'idéal, dit-il, ne doit pas s'éloigner de la réalité de la vie humaine. Les hommes prennent comme idéal quelque chose qui est trop éloigné de cette réalité, ce n'est pas le vrai idéal. » (*l'Ordre Universel*, XIII)

² Quelle différence y a-t-il entre le Confucianisme et une religion au sens européen du mot ? La religion européenne a une origine surnaturelle ; le Confucianisme est purement humain. La religion, au sens européen du mot, ordonne à l'homme d'être *bon* ; le Confucianisme fait plus que cela : il ordonne à l'homme d'être un *bon citoyen*. Pour le chrétien, la tâche principale est de glorifier Dieu ; pour le confucéen, la tâche principale de l'homme est de vivre comme un fils respectueux de ses devoirs et comme un bon citoyen.

La vraie différence entre ces deux religions est que l'une est une religion personnelle, ou ce qu'on peut appeler une religion d'Église ; l'autre est une religion sociale, ou ce qu'on peut appeler une religion d'État.

Dans cette religion d'État, Confucius a enseigné que la seule base rationnelle, permanente et absolue de l'État, et aussi de la société et de la civilisation, est le sentiment de l'honneur, chez l'homme, le principe de l'honneur et du devoir.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le cœur humain a un idéal invariable : la justice et la sagesse. Mais les cinq sens ont des puissances de séduction qui l'écartent de cet idéal. L'homme a reçu de la nature des dons qui ne sont que des états de nos sens : la physionomie respectueuse, la parole douce, l'ouïe fine, l'œil clairvoyant, la pensée réfléchie. Ces dons, nous devons les développer, sans cesse, par une observation constante de nous-même. Pour garder sa dignité, l'homme doit toujours s'observer dans ses actes, qu'il se présente devant son Souverain, qu'il écoute parler son père, qu'il lise un livre ou se mette au lit. C'est un appel permanent à la volonté, au contrôle de soi-même.

Le Souverain qui développera, en lui, toutes ces qualités ne peut avoir qu'un bon peuple, « car le peuple est comme l'herbe qui plie au vent, et, si le Souverain veut le diriger dans un sens, il ne peut que suivre sa direction ».

Si les hommes sentent le besoin d'une religion, c'est parce que celle-ci leur procure un refuge, la croyance en un Etre tout-puissant, appelé Dieu, grâce auquel ils peuvent trouver, dans leur existence, un sentiment de permanence. Le Confucianisme peut amener les hommes et même la masse à se passer de religion. Il doit y avoir dans le Confucianisme quelque chose qui donne, à la masse des hommes, ce sentiment de sécurité et de permanence que la religion leur procure. *Ce quelque chose, c'est le devoir divin de fidélité à l'Empereur.*

Cet absolu devoir divin de fidélité à l'Empereur que sont tenus d'observer tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants de l'Empire, donne à l'Empereur, dans l'esprit du peuple de Chine, un pouvoir absolu, suprême, transcendant, sans bornes. Et c'est cette croyance dans la toute-puissance de l'Empereur qui donne, à la masse du peuple chinois, ce même sentiment de sécurité que la croyance en Dieu donne à la masse des hommes, dans les autres pays. Cette croyance à la toute-puissance de l'Empereur garantit aussi, dans l'esprit des Chinois, la stabilité et la permanence absolues de l'État. Cette stabilité, cette permanence assurent, à leur tour, la continuité infinie et la durée de la Société. Cette continuité, cette durée assurent, à leur tour, dans l'esprit du Chinois, l'immortalité de la race. Et c'est, enfin, cette croyance à l'immortalité de la race qui donne, à la masse du peuple chinois, ce sentiment de permanence dans l'existence que la croyance religieuse, en une vie future, donne à la masse des hommes des autres pays...

... Ce premier article de foi, fidélité à l'Empereur, tient, dans le Confucianisme, la place de la croyance en Dieu qui est le premier article de foi, dans les autres religions. Et c'est parce que le Confucianisme possède un équivalent de la croyance en Dieu qu'il peut tenir la place de la religion et que le peuple chinois, dans sa masse, ne sent pas le besoin de religion. (Kou-Houng-Ming, *l'Esprit du peuple chinois*, Stock, édit., Paris, 1927.)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

L'enseignement de Confucius était pratique. Toute méta-physique au sujet de l'Être suprême ou de la vie future en était exclue. Ses sujets moraux favoris étaient : la Vérité, la Sincérité, la Justice, la Vertu, les Devoirs des hommes entre eux. Bien avant le Christ, il avait dit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même ».

Le côté le plus curieux à signaler, dans les Classiques chinois, est qu'ils ne renferment rien qui puisse choquer le lecteur, ce qui les distingue étrangement des littératures de l'Inde, de la Grèce et de Rome.

« Aucun peuple, dit le révérend Meadows, ancien ou moderne, n'a possédé une littérature sacrée aussi complètement exempte de descriptions licencieuses et de toute expression choquante que celle des Chinois. Il n'est pas un seul passage de tous les livres sacrés et de leurs commentaires qui ne puisse être lu, à haute voix, au sein d'une famille anglaise. Dans toutes les nations non chrétiennes, l'idolâtrie a été associée aux sacrifices humains, à la glorification du vice, avec cortège de rites licencieux et d'orgies. En Chine, on ne voit rien de tout cela ».

La responsabilité directe de l'Empereur vis-à-vis du Ciel, pour son Gouvernement ; l'élévation du peuple jugée plus importante que celle de ses gouvernants ; la théorie que les hommes vertueux et capables doivent être les législateurs et leurs lois basées sur la vertu ; le principe de ne pas faire à son voisin ce que l'on ne voudrait pas qu'il fût fait à soi-même, tels sont les points principaux qui ont émergé au-dessus du niveau moyen de l'intelligence chinoise et qui ont attiré l'attention de tous ceux qui se sont occupés de la Chine. Le Confucianisme a rendu les Chinois particulièrement accessibles aux forces morales. L'usage obligatoire, depuis des siècles, des classiques, pour les concours aux places des fonctions civiles, a largement contribué à l'unification de l'esprit chinois et a eu, comme corollaire, le désir que porte, en lui, chaque candidat à un grade supérieur de voir se maintenir un Gouvernement de la stabilité duquel dépend son propre

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

succès. Ce sont là autant de facteurs qui ont concouru à maintenir, jusqu'à ce jour, l'unité morale de la Chine.

Les Chinois ont-ils jamais eu la notion d'un vrai Dieu ?

Les opinions sont partagées. Nombre d'auteurs, qui ont à fond étudié les classiques, penchent pour l'affirmative : d'autres le nient énergiquement. Si les Chinois ont eu, jadis, cette notion, elle est aujourd'hui tout à fait perdue, telle l'inscription d'une vieille monnaie, effacée sous la rouille des siècles. Pour nous, la question n'est pas d'importance capitale. Ce qui importe davantage est de savoir quels sont les liens qui unissent les Chinois à leurs dieux.

Il est assez facile de suivre, dans quelques cas, les étapes par lesquelles sont passés certains héros et hommes célèbres, pour arriver à la divinité : honorés d'abord, puis célébrés, ils furent finalement adorés. On peut dire que tous les dieux de la Chine sont des hommes défunts et, grâce au Culte des ancêtres, on peut arriver à cette conclusion que tous les Chinois décédés sont dieux. Sans cesse, on élève, avec le consentement de l'Empereur, des temples à des hommes qui, de leur vivant, se distinguèrent. Il est impossible de savoir si, parmi eux, quelques-uns, dans les siècles à venir, n'atteindront pas aux plus hautes sphères de la déification. De cela, on peut conclure que le Chinois est polythéiste.

Tout homme porte en lui une certaine propension au culte de la Nature. Ses forces irrésistibles et inconnues poussent l'esprit humain à les personnifier. De là, à les rendre conscientes et à les vénérer ensuite il n'y a qu'un pas. Ainsi s'expliquent les nombreux temples aux dieux du Vent, du Tonnerre, de la Pluie... L'étoile polaire est un objet de culte partout. Il y a, à Pékin, des autels du Ciel et de la Lune, où l'Empereur va faire des prières officielles. Mais dans beaucoup d'endroits, le peuple adore le Soleil, par routine, à date fixe, un jour de la deuxième lune, appelé « l'anniversaire ». De bonne heure, les villageois se dirigent vers l'Est, à la rencontre de l'astre et le suivent dans sa marche vers l'Ouest. Pas de prières, pas d'offrandes. Et en voilà pour un an de culte au Soleil !

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ce culte de la Nature se traduit, souvent, par des adorations d'arbres. Dans certaines provinces, le Hô-Nan par exemple, cette forme de religiosité est très répandue et, dans quelques districts, c'est par centaines que se peuvent compter les arbres auxquels sont suspendus de petits drapeaux, indices du culte rendu aux esprits qui les habitent.

On croit volontiers que l'Empereur seul a le droit d'adorer le Ciel. Seul il peut faire certaines prières et certains sacrifices. Mais les Chinois pratiquent, individuellement, le culte du Ciel et de la Terre, qui ont leur autel, dans beaucoup de maisons. Beaucoup de Chinois vous expliquent que toute leur religion — outre le Culte des ancêtres — consiste en genuflexions au Ciel et à la Terre, le 1^{er} et le 15 de chaque lune et parfois seulement au 1^{er} janvier. Pas une prière n'y est articulée ; on fait des offrandes de fruits, de gâteaux qui restent exposées vingt-quatre heures, puis sont consommées par les adorateurs eux-mêmes. Quel est l'objet de l'adoration ? Les uns vous répondent : « le Ciel et la Terre » ; d'autres : « le Ciel » ou un personnage hypothétique qu'ils appellent « le Vieillard des nuages ». Ce dernier qualificatif pourrait faire supposer que les Chinois ont la conception d'un dieu personnel. Mais ce « Vieillard » est souvent remplacé par « la Grand'mère la Terre ». Ce sont des mots et non des idées. Ces questions, d'ailleurs, n'ont guère d'importance pour le Chinois. Il accepte les traditions telles qu'elles lui sont transmises et ne se perd pas en conjectures à leur sujet. Parfois, on peut trouver un Céleste ayant quelque idée relative à l'origine ou aux qualités du « Vieillard des nuages ». Elles se résument en propriétés physiques : il règle le temps et, partant, peut influencer les récoltes.

Le mot « Ciel », tel qu'il est employé dans les classiques, pourrait faire penser à un être conscient. On dit, en effet, « le Ciel est un principe ». Mais le terme est tout ce qu'il y a de plus vague. D'ailleurs, la vie quotidienne ne paraît donner aucun sens à ce semblant d'idée des classiques. L'homme qui vient de faire ses adorations au Ciel, interrogé à ce sujet, répondra volontiers : « le Ciel ? C'est tout simplement l'espace bleu au-dessus de ma tête ».

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ce culte du Ciel, de la Nature, est du pur panthéisme.

Le polythéisme et le panthéisme se rencontrent surtout dans la classe inférieure. Chez les lettrés, ils sont remplacés par l'athéisme. Celui-ci résulte de l'étude des classiques et surtout de leurs commentaires faits, sous la dynastie des Soung, par le fameux Tchou-Si qui leur donna une tournure matérialiste, qu'ils ont toujours conservée. Et pendant dix siècles, la Chine intellectuelle s'est abreuvée aux sources les plus pures du matérialisme et de l'athéisme ; il ne reste plus place pour les idées spiritualistes.

Le taoïsme a dégénéré rapidement en un système d'incantations contre les esprits malfaisants ; il a largement emprunté au bouddhisme. Celui-ci avait été introduit pour suppléer aux aspirations spiritualistes de l'âme humaine, que ne trouvait pas à satisfaire la sécheresse du confucianisme.

Le taoïsme fut formulé par Lao-Tzé, contemporain de Confucius. Mais plusieurs siècles avant lui, des gens s'appelant taoïstes et imbus de doctrines venues de l'Inde, ayant le mysticisme du Brahmanisme, avaient, durant la période troublée de guerres que traversait la Chine, renoncé au monde et vivaient loin de leurs semblables dans un isolement égoïste. Leurs vues étaient vagues, obscures, et Lao-Tzé les condensa en un système qui réfléchit l'Inde. Tout comme Confucius, il reconnaît que la nature humaine est bonne par essence. Mais tandis que Confucius fait, des formalités et cérémonies, une sorte de règle de conduite, pour arriver à la vertu, Lao-Tzé prêche l'humilité, le renoncement, la douceur qui mènent à Taô.

Taô est la négation de l'effort : il est inactif, et pourtant tout est fait par lui. Il est sans formes, et toutes les formes sont sous sa dépendance. Il ne se déplace pas, cependant il circule partout. Il est impalpable et invisible ; il est l'origine du Ciel et de la Terre et la mère de tout.

Au point de vue moral, Lao-Tzé prêchait l'horreur de la guerre, l'appel à la douceur et, contrairement à Confucius, tendait l'autre joue et faisait du

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

bien à ceux qui l'offensaient. Mais, comme lui, il ignorait Dieu ; Taô était tout et dans tout.

Il y a une analogie frappante entre le taoïsme primitif et le Brahmanisme des Upanishads. Taô, c'est Brahma, d'où tout vient et où tout retourne, à la fois la source d'où sort la vie et l'océan dans lequel elle disparaît.

La conception du Taoïsme était tout à fait étrangère à l'esprit chinois. Aussi, les disciples de Lao-Tzé disparus, sa doctrine fut défigurée et un matérialisme grossier prit sa place, ne gardant de la doctrine primitive que le nom. Le désir de jouir de la vie, le plus et le plus longtemps possible, fit rechercher les élixirs, philtres et autres panacées et donna libre cours aux fantaisies des charlatans, sorciers et thaumaturges. Mais il fallait à ces croyances une idole. Lao-Tzé fut déifié, car « une croyance ne devient vraiment populaire qu'une fois concrétisée, sous forme d'être ou d'objet à vénérer ¹ ». Des temples s'élevèrent que garnirent vite des divinités. Les prêtres de Lao-Tzé les servirent toutes et les mirent à toutes les sauces. La croyance populaire leur attribua toute sorte de vertus : faire revenir une âme de l'autre monde, chasser les malins esprits, découvrir un criminel, guérir des maladies incurables.

De hautes aspirations de Lao-Tzé qui avaient essayé d'arracher l'homme aux séductions du monde, par le renoncement, ses prêtres en sont tombés à être les plus lamentables exploiters des superstitions de leurs compatriotes ².

Les diverses doctrines se sont singulièrement modifiées l'une l'autre. Chacune d'elles est recommandée par ceux qui y voient un bon moyen de pratiquer la vertu. Le Chinois prend son dieu où il le trouve, s'il lui paraît bon. Il s'adresse à une religion, pour trouver un dieu, comme on s'adresse à un marchand de parapluies pour avoir une ombrelle. Il ne s'inquiète pas

¹ Gustave LE BON, *les Opinions et les Croyances*.

² DOUGLAS, *Society in China*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

d'où il vient ; de même un Anglais qui achète une ombrelle ne s'occupe pas de sa provenance, si elle est à son goût.

On s'est livré à de savantes discussions relativement au nombre des Bouddhistes et des Taoïstes chinois. A mon sens, ceci a la même importance qu'une enquête faite en Angleterre, relativement à la quantité de citoyens qui se servent de clous à deux sous le cent et de ceux qui mangent des haricots verts. Celui qui a besoin de clous en achète, s'il le peut, et celui qui aime les haricots verts en mange, si sa bourse le lui permet. Il en est de même, en Chine, au sujet des deux doctrines principales. Le Chinois qui a besoin d'un prêtre bouddhiste et qui peut le payer a recours à ses services, et ainsi il est Bouddhiste. S'il a besoin d'un taoïste il le mandera et, de la sorte, sera Taoïste. Peu lui importe. Il pourra même faire appeler les deux à la fois. Il sera en même temps bouddhiste et taoïste. Ainsi, le même Céleste peut être à la fois Confucianiste, Bouddhiste et Taoïste, et cela le plus naturellement du monde. Le Bouddhisme a absorbé le Taoïsme ; le Taoïsme a englobé le Confucianisme ; mais ce dernier a, à son tour, absorbé les deux autres, et ainsi « les trois religions n'en font qu'une », selon l'expression chinoise.

La pratique simultanée de ces trois doctrines par la Chine peut trouver un terme de comparaison dans l'usage, fait par les Anglo-Saxons, des trois éléments constitutifs de leur langue : saxon, normand, danois. Cet usage n'a rien à faire avec la proportion de sang saxon ou normand contenu dans les veines de celui qui parle. Le choix des mots est déterminé uniquement par la façon de penser. L'étudiant se servira beaucoup des termes latins avec adjonction de normand, tandis que le fermier emploiera de préférence le saxon. Dans l'un et l'autre cas, le saxon est la base à laquelle d'autres idiomes ont été agrégés.

En Chine, le Confucianisme est la base et tous les Chinois sont confucianistes, comme tous les Anglais sont Saxons. Les idées, la phraséologie, les pratiques du Bouddhisme ou du Taoïsme se superposent à cette base, selon les circonstances. Et il ne paraît pas plus étrange à un

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Chinois de faire un mélange de ces trois religions qu'à un Anglais d'employer les idiomes primitifs de sa langue, au cours d'une conversation.

Il est toujours difficile de faire comprendre à un Chinois que deux formes de foi s'excluent mutuellement. Il ne sait rien de ces contradictions logiques et n'en a cure. Il a appris, par instinct, l'art de concilier les idées les plus opposées et, par une éducation spéciale de son intelligence, il en arrive à faire s'unir les formes de pensée les plus irréductibles, comme les liquides se mélangent par exosmose et endosmose. Il a porté l'« hospitalité intellectuelle » à une hauteur qui est le suicide de la raison. mais il s'en doute pas et ne peut même le comprendre, quand on le lui explique.

Cette union mécanique de croyances a eu deux résultats curieux. Le premier est de contrecarrer cet instinct naturel d'ordre, si développé, et qui se manifeste si éloquemment par la minutieuse réglementation des rangs et des fonctions, du premier au neuvième, chacun marqué par des insignes spéciaux et des attributions strictes. Il y a bien quelque chose d'analogue dans le panthéon chinois, mais rien d'identique. En vain demandera-t-on à un Chinois quel est le plus grand de Bouddha ou de l'« Empereur de Nacre ». Même dans le temple de tous les dieux, l'ordre est arbitraire et accidentel et sujet à des variations constantes. Il n'y a pas une graduation régulière, les attributions n'y sont pas très nettement définies, et, si pareille organisation existait sur terre, elle aurait comme résultats la confusion et l'anarchie.

Le second résultat de ce mélange de foi a été une prédilection marquée pour tout ce qu'il y a de plus bas, dans chacune d'elles. Les hautes idées de l'éthique de Confucius n'ont pu protéger l'esprit chinois de la croyance aux démons et aux mauvais génies qui figurent, si largement, dans le Taoïsme. Pas une nation n'est soumise, comme la Chine, à la tyrannie des superstitions. Le riche marchand et le docte lettré n'ont aucune honte à aller, aux jours consacrés, adorer le renard, le serpent, le hérisson, la belette, qu'ils qualifient d'« Excellences » et auxquels ils attribuent des pouvoirs mystérieux sur la destinée humaine. Il y a quelques années, Li-

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Houng-Tchang ne se prosternait-il pas devant un petit serpent d'eau qu'on lui présentait comme le génie du fleuve débordé ? Il s'adressait à lui, le suppliait, lui qui incarnait l'âme d'un grand mandarin, d'arrêter les inondations, de faire cesser le débordement du fleuve.

Pour la pluie, la sécheresse, les inondations, le Chinois fait souvent appel aux dieux. Mais il prend celui qui lui tombe sous la main : la déesse de la Pitié, un serpent d'eau, le dieu de la Guerre, tout lui est bon.

Les divinités chinoises sont tout ce qu'il y a de plus hétérogène. Les Chinois les vénèrent et les négligent. Dans certaines provinces, comme celle de Canton, par exemple, les temples grouillent de fidèles et l'encens brûle, jour et nuit ; ailleurs, ils tombent en ruine. Ici, les pagodes se touchent ; là, on en rencontre une, tout à fait par hasard.

« Respectez les dieux, mais restez à distance ! » disait Confucius. Rien d'étonnant qu'à notre époque nombre de ses fidèles se contentent d'une « respectueuse indifférence » pour la multitude des singulières divinités qui encombrant le panthéon chinois. Comparés aux Mongols et aux Japonais, les Chinois paraissent relativement exempts de préjugés religieux. On voit, fréquemment, au-dessus des portes des temples cette inscription : « Adorez les dieux comme s'ils étaient là ». L'esprit populaire a pris ce « comme s'ils étaient là » pour une sorte de négation et l'a traduite : « Adorez les dieux comme s'ils étaient là ; mais si vous ne les adorez pas, cela revient au même ! ¹ ».

¹ ... En Chine, la masse elle-même du peuple ne prend pas la religion au sérieux. Les temples, les rites et les cérémonies du taoïsme, du bouddhisme sont plutôt un sujet de récréation que d'édification. Ils touchent le sens esthétique, plutôt que le sens moral ou religieux du peuple chinois. Ils font appel plutôt à son imagination qu'à son cœur et qu'à son âme. Mais au lieu de dire que les Chinois n'ont pas de religion, il serait peut-être plus correct de dire que les Chinois ne sentent pas le besoin de la religion, parce qu'ils possèdent dans le Confucianisme un système philosophique et moral, une synthèse de la société et de la civilisation humaine qui peut prendre la place d'une religion. (Kou-Houng-Ming, *loc. cit.*)

Pascal, hanté par la crainte de l'enfer que lui suggère sa logique mystique et voulant, cependant, défendre sa croyance par des raisons acceptables, en arrive à considérer la vie future comme l'enjeu d'un pari redoutable. Redoutable, en effet, puisqu'il s'agit de châtiments éternels, si réellement l'enfer existe. Dans cette

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Certains lettrés ont un peu plus que la « respectueuse indifférence » pour les divinités. Ils pratiquent quelques génuflexions et autres simagrées auxquelles ils n'attribuent aucune importance.

Toute idée de solennité, de décorum est étrangère au culte. L'adoration d'une divinité se réduit, en général, à ces deux chefs : ou bien c'est un acte rituel, inconscient, automatique, ou bien c'est une affaire commerciale, de rapport. On adore, mais on veut en tirer bénéfice.

Nous trouvons un sentiment assez analogue dans les croyances chinoises : « Il vaut mieux croire, dit un proverbe, à l'existence qu'à la non-existence des Dieux. » S'ils n'existent pas, rien à craindre ; mais s'ils existent et qu'on les néglige, ils peuvent se venger et, dans le doute, on les vénère, à peu près pour la même raison qu'on prend une assurance contre les accidents ; les précautions ne sont jamais inutiles. Car ces divinités chinoises sont très anthropomorphes ; elles ont tous les défauts des hommes et sont accessibles, comme eux, aux compliments et surtout aux cadeaux : « Celui qui a une tête de veau à leur offrir, dit un proverbe, est sûr d'obtenir ce qu'il désire. Les divinités qui ne peuvent rien accorder aux hommes seront toujours pauvres, tandis que la Déesse de la Miséricorde ou le Dieu de la Guerre sont honorés et enrichis ! »

Beaucoup de Chinois accomplissent des pèlerinages à des temples réputés. Est-ce l'intérêt, est-ce la foi qui les guide ? Peut-on parler de foi chez des hommes qui vous disent : « Si vous croyez aux Dieux, alors ils existent ; si vous n'y croyez pas, ils n'existent pas ! » Dans tous les rapports d'un Chinois avec ses dieux on peut découvrir un mobile intéressé. Un Céleste qui prie escompte le bénéfice de sa prière, comme il en escompte un de toute affaire qu'il traite. Et il en use avec les divinités, comme avec ses nationaux : il n'hésite pas à les tromper. S'il souscrit pour la réparation d'un temple, il s'inscrit pour une somme supérieure à celle

incertitude, assure-t-il, il faut parier pour la vie future et se conduire, par conséquent, comme si elle existait. (Gustave LE BON, *les Opinions et les Croyances.*)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

qu'il a l'intention de verser, espérant que la divinité, touchée de sa générosité, aura la naïveté de croire à la sincérité de sa souscription.

Le manque de sincérité, de bonne foi, qui est la dominante des relations entre vivants, se retrouve également dans les relations entre les Célestes et leurs Dieux. On les trompe, on ruse avec eux.

Tous les ans, à la dernière lune, le Dieu de la Cuisine se rend au Ciel, où il va rendre compte de la conduite de la famille. Avant son départ, on est aux petits soins pour lui : on lui enduit les lèvres de caramel, de farine sucrée ; grâce à cette délicate attention, il ne pourra ouvrir la bouche et parler.

Les procédés de douceur ne sont pas toujours employés à l'égard des dieux. Les fidèles finissent par s'en lasser et le jettent à l'eau. Parfois, des campagnards fatigués d'avoir, en vain, demandé la pluie, en temps de sécheresse, arrachent la divinité de sa niche et l'exposent au soleil pour bien lui faire comprendre la nécessité d'un peu de fraîcheur. Les dieux sont, tout comme les hommes, exposés aux pires violences populaires : un jour, dans un village décimé par une épidémie, la foule s'avisait de penser qu'un dieu en était la cause. Elle se rua vers le temple, s'empara de l'idole, la réduisit en miettes qu'elle jeta au vent.

De ce qui précède, on peut conclure que la Chine n'a pas de religion. C'est ce qu'a très bien traduit sir Th. Wade, qui connaît à fond les Célestes :

« Si, par religion on entend autre chose qu'une éthique, je refuse aux Chinois toute espèce de religion. Ils ont, sans doute, un culte, ou plutôt des milliers de cultes, mais n'ont pas de foi. Ils ont des quantités d'enfantines idolâtries dont ils sont prêts à rire, mais dont ils n'osent s'affranchir.

Le Bouddhisme ne se conserva pas longtemps pur en Chine. Des superstitions s'y greffèrent et des pratiques fanatiques le caractérisèrent.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Le succès des prêtres taoïstes les y engageant, les lamas se firent, à leur tour, maîtres en magie, alchimie et arts surnaturels ; ils faisaient disparaître la famine, la peste, les mauvais esprits par des incantations ; astrologues, exorcistes, ils firent, de tout et surtout des dupes.

Des cinq commandements de Bouddha :

« tu ne tueras point ; tu ne voleras point ; tu ne mentiras point ; tu ne boiras point de liqueurs fortes ; tu ne convoiteras pas la chair » ;

seul le premier est un peu observé. Beaucoup de Chinois se refusent à manger de la viande et sont végétariens.

« Le Taoïsme, le Bouddhisme ont sérieusement influencé l'âme chinoise. Mais les Chinois ne sont pas plus taoïstes que bouddhistes. Ils sont confucianistes et, qu'ils ajoutent ou retranchent à leur croyance, ils restent toujours au fond confucianistes.

« On a souvent établi un parallèle entre la condition de la Chine présente et celle de l'Empire romain durant les premiers siècles de notre ère. Le niveau moral de la Chine actuelle est beaucoup plus élevé que celui de Rome ; mais, comme ici, la foi religieuse y est en décroissance. On peut dire de la Chine, comme de Rome, que pour le vulgaire toutes les religions sont également vraies ; pour le lettré, également fausses ; pour le mandarin, également utiles. Le Fils du Ciel est comme César, à la fois grand prêtre, athée et Dieu ¹. »

@

HYSTÉRIE ET « BOXEURS »

@

Le caractère des Chinois est, encore, assez mal connu. Nombre de voyageurs qui ont écrit sur la Chine, et dont les articles de revues ou les livres font autorité, se sont contentés d'une observation superficielle des Célestes. De la fenêtre de leur chambre d'hôtel, à Chang-Haï ou à Pékin, ils ont vu la foule grouiller dans la rue, mais ils ne l'ont pas pénétrée. Ils ont laissé, dans l'ombre, bien des côtés de l'âme chinoise ; leur connaissance eût permis sinon d'expliquer, au moins de jeter un peu de lumière sur quelques points de l'histoire morale de ce singulier peuple.

Plusieurs fois, il m'est arrivé de formuler, devant des « globe-trotters » en quête de notes et d'impressions, aussi rapides que légères, cette opinion que l'hystérie était très répandue en Chine et qu'une étude approfondie de la névrose nous permettrait de pénétrer un peu plus avant que nous ne l'avons fait, jusqu'ici, le Chinois. A cette hypothèse — qui est, maintenant, pour moi, une certitude — il m'était, presque toujours, fait la même réponse :

— « Le Chinois hystérique ? Allons donc ! Ce Céleste si patient, si calme, qui ne court jamais, tenace, résistant, travailleur, dur au mal, n'est pas un nerveux !

A propos des superstitions, j'ai eu à plusieurs reprises, l'occasion d'avancer :

« les Chinois sont de grands enfants ; leur crédulité dépasse toutes les bornes ; des hommes mûrs raisonnent comme le feraient, chez nous, des écoliers ; l'incohérence de leurs idées, la naïveté de leur logique sont identiques.

Cette observation s'applique du haut au bas de l'échelle sociale : au Chef de l'État et au dernier des portefaix.

¹ Rev. Arthur SMITH, *Chinese Characteristics*.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Trois choses frappent celui qui fréquente et observe le Chinois : sa naïveté, sa crédulité, sa suggestibilité.

Il est un autre côté du caractère du Céleste qu'on ne peut s'empêcher de remarquer : l'impulsivité. Cet Asiatique, en apparence si paisible, si apathique, est susceptible de colères d'une rare violence, d'emballements déraisonnés pour un rien. Le fait se voit chez l'enfant, chez la femme, chez l'homme. A la suite d'une observation, insignifiante souvent, des bambins de cinq à six ans entrent dans des accès de rage furieuse, tombent sans connaissance, la figure cyanosée, les traits convulsés : c'est bien là ce que le langage populaire désigne sous le nom de « colère noire ».

Chez l'adulte des deux sexes, une « ventrée de tsi » (colère), comme disent les Chinois, peut se traduire par un suicide.

Cela s'observe, surtout, chez la femme. Chez elle, à la suite d'une petite contrariété, les phénomènes spasmodiques sont fréquents : constriction de la gorge, gastropathie, vomissement, méricisme, fausse angine de poitrine, sensation de boule, hoquet. Tous ces phénomènes cèdent, à merveille, à la suggestion à l'état de veille : pilules de *mica panis*, électrisation, passes magnétiques. Combien d'accidents de moindre importance doivent passer inaperçus ? Ils gênent, peu ou pas, le patient qui ne vient pas consulter le médecin.

La constriction de la gorge est un des stigmates hystériques les plus connus, surtout chez la femme — même la vieille. Il peut avoir, comme conséquence, la mort par inanition, les aliments trouvant un obstacle absolu à leur passage. Dans ce cas, la suggestion à l'état de veille me donnait des résultats parfaits. Le procédé employé était toujours le même. J'enfonçais, profondément, dans l'œsophage, une longue pince, dans les mors de laquelle j'avais dissimulé un bourdonnet d'ouate. Je paraissais faire de laborieux efforts d'extraction, puis ouvrant les branches de la pince, je montrais à ma cliente le corps du délit. Elle se sentait mieux aussitôt. Je complétais la séance par quelques faradisations énergiques, à la région

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

épigastrique, et le tour était joué, pour le plus grand bénéfice de la malade... et le prestige de la médecine européenne.

La versatilité du caractère est encore un côté intéressant à signaler : ce phénomène se rencontre, surtout, chez la femme. Chez elle, les larmes et le rire se succèdent, avec la plus étrange facilité.

A cette mobilité extrême du caractère, il faut ajouter une absence complète de précision dans l'idée. Pour le Chinois, sauf en matière financière, deux et deux font cinq, trois ou quatre. Dans sa réponse, le Céleste n'a jamais l'exactitude qui est un besoin chez nous. Cette absence de précision nous permet de comprendre la fréquence du mensonge : le Chinois ment, souvent, sans s'en rendre compte.

C'est encore ce manque de précision qui fait que, lorsqu'il s'entretient avec un Européen, un Chinois ne le comprend jamais à fond. Le nuage plane, entre les deux interlocuteurs, qui empêche une pénétration parfaite des idées.

Suggestibilité, impulsivité, versatilité sont phénomènes d'ordre psychique. En voici un de nature somatique que j'ai constaté, tous les jours, à l'hôpital : je veux parler de l'insensibilité relative, d'une quasi-hypoesthésie du Chinois, comparé à l'Européen. Il paraît mieux supporter le froid, le chaud, la douleur que nous. Cent fois, j'ai vu, dans la rue, des mendiants, dormir la tête plus basse que le tronc, la bouche ouverte et les mouches se promener librement dans la cavité buccale, sans que les excitations de la muqueuse parvinssent à troubler le sommeil. A l'hôpital de Pékin, j'opérais souvent, sans anesthésie, des kystes, de petites tumeurs ; les patients ne faisaient pas un geste, ne poussaient pas un cri. Chez presque tous un examen, même rapide, me faisait découvrir quelque stigmate d'hystérie du côté de l'œil, de la peau, des extrémités, du pharynx. L'anesthésie et l'hypoesthésie pharyngées me parurent d'une fréquence considérable.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Ces phénomènes psychiques et somatiques m'avaient fait, depuis longtemps, soupçonner que l'hystérie devait être très répandue en Chine. Au commencement du printemps 1900, j'entrepris des recherches à ce sujet. Je pratiquais, plusieurs fois par semaine, des examens dans nos Missions, sur des enfants des deux sexes ; à l'Hôpital, sur des adultes et des vieillards. Plus de 300 sujets avaient déjà été examinés ; je me proposais, avant de conclure, de faire porter mes recherches sur 3.000 à 4.000 cas. Les événements graves survenus, brusquement, à Pékin ont, non seulement arrêté mes études, mais aussi fait disparaître mes notes, dans l'incendie de l'Hôpital et des Missions. Les résultats que je puis fournir sont plus des impressions, des souvenirs, que des documents d'observations précises, scientifiques, basés sur des statistiques. Mon impression — également partagée par nombre de mes confrères européens ayant exercé la médecine en Chine — est que la névrose est extrêmement répandue chez les Célestes. C'est là un point de la géographie médicale de l'Empire du Milieu, sur lequel l'attention n'avait point encore été attirée.

Le Chinois représente assez bien le type de *l'aphronique*, c'est-à-dire de l'homme qui n'a pas le contrôle de lui-même, chez lequel un jugement rapide ne refrène pas les sentiments, les désirs qui viennent de naître. Il cède à la première impulsion, sans s'inquiéter de ses conséquences.

Et cependant le Chinois nous paraît calme, pondéré, réfléchi, maître de lui. Les rites inflexibles lui ont imposé l'observation permanente de lui-même ; le Céleste est en état de perpétuelle représentation : dans sa façon de marcher, de parler, dans toutes ses attitudes. Il doit se composer une figure, recevoir, le sourire aux lèvres, la nouvelle la plus triste et, sur une ton enjoué, vous faire part de la mort de son père ou de sa femme. Bref, il est correct de ne laisser trahir aucun de ses sentiments.

Mais survienne un cataclysme social, un trouble qui relâche la rigidité des rites, le naturel reprendra le dessus. Alors nous voyons l'aphronique reparaître, avec les débordements consécutifs à l'absence du contrôle de soi-même : c'est le mandarin qui, à la moindre menace d'émeute, dans son

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

district, au lieu de faire tête à l'orage, affolé, lâche son poste, cherche un salut dans la fuite, laissant à ses administrés, désorientés, le soin de régler leurs affaires ; ce sont les généraux qui, au début de l'action, donnent l'exemple de la fuite, excipant, pour légitimer leur lâcheté, de l'emploi par l'ennemi de projectiles « sentant si mauvais qu'il était impossible de rester dans le voisinage des explosions ¹ », ce sont ces crises de folie collective, comme la Jacquerie des Boxeurs nous en fut un exemple, dans lesquelles les passions les plus violentes se donnent libre cours, inventant, par un mélange de barbarie et de sadisme, les tortures les plus horribles qui se puissent rêver, contre des ennemis pour lesquels, quelques jours avant, on ne nourrissait aucune haine.

La Révolution actuelle, en faisant table rase de tout ce passé qui avait été l'armature de la Chine et l'avait maintenue, malgré son tempérament anarchique naturel, dans une sorte d'état d'équilibre social et moral, a permis le déchaînement des passions les plus basses qui rendent, à l'heure présente, l'existence en Chine difficile, non seulement pour les Étrangers, mais pour les Célestes eux-mêmes.

@

L'interrogatoire de nombreux médecins chinois m'a appris que nos confrères du Céleste-Empire ne soupçonnent point l'hystérie, en tant

¹ Il n'y avait pas que les généraux des armées impériales pour lâcher pied. Encore ces derniers réparaient-ils leur lâcheté par un suicide honorable.

La conduite des généraux républicains, pendant la période de guerre civile qui désole depuis trop longtemps la Chine, dépasse, en lâcheté, tout ce qui se peut supposer. Ce ne sont que fuites éperdues de maréchaux et de généraux, au Japon, dans les Concessions étrangères de Chang-Haï ou de Tien-Tsin.

C'est le maréchal Lu-Hung Siang qui, menacé dans Chang-Haï par le maréchal Chi, abandonne brusquement ses troupes et se réfugie au Japon. C'est ce même maréchal Chi qui, menacé, quelque temps après la prise de la ville, par un retour de l'ennemi, abandonne à son tour la place et file sur le Japon.

Je ne parle pas de la nuée de généraux, de ministres, voire même de présidents de la République qui, sans cesse, à la moindre menace, abandonnent leur poste et viennent chercher un asile sûr soit sur les Concessions, soit même dans une Légation étrangère d'où ils sortent, le sourire aux lèvres, lorsque la tourmente est passée.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

qu'entité morbide. De plus, les grandes crises convulsives doivent être très rares, car ils ne m'en ont jamais parlé. Le petit mal hystérique, qui veut être recherché, me semble, par contre, être très répandu. Le fait que l'hystérie existe, que, sur une grande partie de la population, on peut facilement en trouver les stigmates grossiers, me paraît avoir une certaine importance et me permettra d'éclairer, d'un jour tout à fait nouveau, certains côtés de l'histoire morale de ces fameux Boxeurs qui ont mis le Nord de la Chine à feu et à sang : chez eux, la suggestion et, l'hystérie ont joué un rôle capital, pour la propagation de la doctrine et le recrutement des adeptes.

Je ne veux pas faire, du mouvement, boxeur, uniquement une manifestation de l'hystérie : la névrose n'a été qu'un facteur secondaire, mais utile, de cet éveil du nationalisme chinois : nationalistes et Boxeurs ne font qu'un. Leur programme, consistant dans la haine de l'étranger, son expulsion, sa suppression, est résumé par cette phrase, contenue dans beaucoup de proclamations :

« Il faut flanquer un grand coup de balai ! A la porte les étrangers ! Mort aux barbares !

Tel est le cri de ralliement qui va être hurlé, pendant des mois, à Pékin et dans le Nord de la Chine.

Les chefs du parti, parfaitement convaincus et, sincères pour la plupart, ont, trouvé dans la crédulité, la suggestibilité chinoises un terrain riche à exploiter et n'y ont point failli. L'étranger — et avec lui le chrétien indigène qui a adopté sa foi — est seul responsable de tous les maux qui tombent sur la Chine, et qui ne sont que l'expression de la colère du Ciel. D'ailleurs, comment n'en serait-il pas ainsi, quand on voit les « barbares aux poils roux » profaner la terre, ouvrir ses entrailles pour en retirer le charbon ; dresser des poteaux télégraphiques qui projettent des ombres préjudiciables aux tombes des morts ; poser, n'importe où, des traverses de rails ou des piles de ponts, au risque de blesser les anneaux des dragons tutélaires ; faire fi du Culte des ancêtres, dont les esprits courroucés crient

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

vengeance et ne peuvent pardonner pareille impiété ? Ces étrangers font plus encore : ils volent les enfants et leur arrachent le cœur et les yeux, pour en faire des philtres et des produits photographiques ; ils mettent, dans les puits, des drogues pernicieuses, cause certaine des graves épidémies d'angine qui font tant de victimes dans le Nord.

Toutes ces accusations sont répandues par voie d'affiches, de circulaires distribuées à profusion, à la ville et à la campagne. Des proclamations, empreintes d'un mysticisme que n'eussent désavoué ni Pierre l'Ermite, ni saint Bernard, préconisent une croisade contre l'« ennemi commun » : il faut se réunir, lutter contre l'étranger, ce que faisant, on méritera les faveurs célestes. Le Ciel d'ailleurs ne demande qu'à aider les bonnes volontés. Une nuée d'esprits, armés de sabres et de lances, vont descendre sur terre ; ils s'incarneront, dans le corps des fervents, qui, de ce chef, seront invulnérables. Dans toutes les proclamations, il plane quelque chose de mystérieux, d'insaisissable, d'autant mieux fait pour frapper les âmes simples : le Chinois croit d'autant plus qu'il comprend moins. Et quand il ne comprendra plus, sa foi sera devenue tout à fait inébranlable.

Beaucoup de ces affiches avaient un caractère mystérieux ; il y avait tout un système de « clefs » que nous ne pouvions pas trouver. Mais beaucoup de ces proclamations, collées sur les murs, aux portes de la ville, distribuées sous forme de prospectus à nos domestiques païens, étaient d'une compréhension facile.

En voici deux spécimens :

1° « *La Société universelle des Boxeurs vous invite personnellement à vous réunir, le 7^e jour de la 9^e lune.*

« *Maintenir les Mandchous. — Tuer les étrangers.*

« *Si vous n'obéissez pas à ces injonctions, il y va de votre tête. »*

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

2° « Edit sacré, donné par le dieu de la Richesse et du Bonheur.

« Les religions catholique et protestante insultant les dieux, détruisant leur sainteté, méprisant le bouddhisme, irritant le ciel et la terre, la pluie se refuse à venir nous voir. Mais huit millions de soldats-esprits descendront du ciel et nettoieront l'Empire de tous les étrangers. Alors, la pluie bienfaisante arrosera, de nouveau, nos terres et quand on entendra le pas des soldats et le fracas des armes, annonçant le malheur de notre peuple, alors la ligue bouddhiste patriote des Boxeurs sera capable de protéger l'Empire et de faire régner la paix parmi nous.

« Donc, hâtez-vous de répandre au loin et dans tous les sens notre doctrine. Si vous gagnez un adhérent à notre cause, vous serez à l'abri de tout danger futur. Si vous faites cinq adeptes de notre foi, toute votre famille sera à jamais protégée de malheur ; et si vous nous recrutez dix fidèles, vous protégez votre village de toutes les calamités.

« Ceux qui ne feront pas d'adeptes de notre cause seront décapités. Car la pluie ne tombera pas avant que tous les étrangers aient été exterminés.

« Ceux qui auront eu le malheur de boire de l'eau empoisonnée par les étrangers devront, sans tarder, avoir recours à la prescription suivante, qui nous vient des dieux :

<i>Pruneaux noirs desséchés</i>	<i>1 /2 once.</i>
<i>Douce-amère</i>	<i>1 /2 once</i>
<i>(Produit inconnu)</i>	<i>1 /2 once.</i>

« Les ingrédients seront employés en décoction ; la médecine avalée, le malade retrouvera la santé. »

La suggestibilité naturelle au Céleste était d'ailleurs, cette année, portée à son paroxysme. L'Empire du Milieu, tout entier, était dans un état d'attente anxieuse, analogue à celui que dut produire, en Europe, la venue de l'an mil : 1900 devait avoir un mois intercalaire, placé à la huitième lune ; c'était là chose de fâcheux augure. On le savait, par expérience. La

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

mort de l'Empereur Tong-Tché n'était-elle pas survenue, en pareil mois, vingt-sept ans auparavant ? L'imagination fertile des Chinois donnait libre cours à sa fantaisie. La suggestibilité s'y exagérait, chacun subissant la suggestion de la masse et réagissant, à son tour, sur celle-ci. Chaque jour préparait, de mieux en mieux, le terrain aux meneurs, qui multipliaient manifestes et séances publiques et secrètes d'initiation à la secte des Hi-Hô-Toine.

Fait intéressant : les meneurs furent, peut-être, un peu sceptiques au début, mais devant l'intensité du mouvement, en face d'énergumènes fanatisés, ne sentant plus la douleur, audacieux jusqu'à l'inconscience, ils crurent, eux-mêmes au pouvoir surnaturel des Boxeurs, furent victimes de la contagion mentale. L'Impératrice, très superstitieuse, eut, pendant un certain temps, une foi aveugle en leur pouvoir surnaturel et ne douta pas qu'ils ne fussent capables d'accomplir de grandes choses. Des astrologues aveugles, consultés par elle, après avoir longuement supputé les chances des succès de ce mouvement, écrivirent, sur le sable, les pensées suivantes qui l'impressionnèrent fortement, par leur caractère sibyllin et hermétique :

*Nous sommes au millénaire
Le sang va couler à flots.
On verra à l'automne
Les ossements blanchir, partout sur la terre.
De plus, le Cheval de fer
Se déplacera de l'Est à l'Ouest.
Qui a tort, qui a raison ?
C'est ce qu'on verra à ce moment !*

@

La secte des Boxeurs n'est qu'une des nombreuses sociétés secrètes dont la Chine est, littéralement infestée. Leur nom chinois, Hi-Hô-Toine, veut dire : La ligue des Points liés, c'est-à-dire la ligue de la Concorde et de l'Harmonie.

Le qualificatif de Boxeurs résulte ou d'une mauvaise interprétation des caractères Hi-Hô-Toine, ou de ce fait que les initiés de la secte se livraient à des séances de gymnastique et d'assouplissement.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Si les Boxeurs s'en étaient tenus à leurs séances de boxe, savate et chausson, ils auraient présenté un caractère plutôt gai, mais leur mouvement avait un caractère d'une tout autre importance : c'était l'éveil du patriotisme chinois, avec l'intransigeance aveugle et l'emportement farouche d'un nationalisme de fanatiques.

L'initiation, d'après les renseignements que m'ont fournis des Missionnaires et des Chinois, me paraît utiliser la suggestion à l'état de veille — et peut-être aussi certains états de l'hypnose — et l'anesthésie hystérique. La rumeur racontait que les « Boxeurs », arrivés à l'initiation parfaite, jouissaient de propriétés surnaturelles : ils étaient invulnérables aux balles et aux boulets mêmes. Dans les séances publiques, les recruteurs trouvaient des compères qui tiraient, sur eux, avec de mauvaises armes, peu ou pas chargées, dont les projectiles, dans tous les cas, étaient inoffensifs. Cette croyance à l'invulnérabilité était des plus répandues, parmi les Chinois ; les chrétiens en parlaient, avec terreur, à leurs prêtres, racontant les séances dont ils avaient été les témoins. L'opinion populaire prêtait d'autant plus foi à cette invulnérabilité que, lors des premières rencontres entre Boxeurs et réguliers chinois, ces derniers, soit crainte, soit maladresse, soit mauvais vouloir, malgré leurs fusillades, n'arrivaient pas à tuer un seul Boxeur.

Les chefs du parti boxeur savaient, par des artifices de « blindage », aider à l'invulnérabilité qu'ils prétendaient avoir acquise, par des incantations et passes magiques. Ils se mettaient, sur la poitrine, d'épaisses couches de papier, parfaitement aptes à arrêter les balles, surtout tirées par de méchants fusils.

Un de mes amis, missionnaire de Mongolie, qui a livré des combats acharnés aux Boxeurs et aux Réguliers chinois, me narrait ainsi ces faits épiques. J'extrais quelques passages de sa lettre :

« Dès que les Boxeurs nous voient arriver, ils se mettent à invoquer l'esprit, à brûler des bâtonnets, et ils arrivent, sur nous, à la file indienne. Tous les fusils de mes chrétiens crépitent ;

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

j'entends les balles frapper sur la poitrine du premier boxeur, mais il ne tombe pas... Je me jette dans la mêlée, de peur que mes chrétiens, n'ayant pas tué les Boxeurs et les croyant invulnérables, ne prennent la fuite. J'en abats deux, d'un coup de mon winchester... Je vais voir pourquoi les balles de mes « chasseurs » ne les tuent pas : c'est facile à expliquer. Sous leurs habits, ils ont une cuirasse de papier, épaisse de deux doigts... Moi, je suis persuadé que ces gens-là sont hypnotisés et que, sous la volonté de leur chef, ils font, inconsciemment, ce que celui-ci leur prescrit, car un Chinois n'a pas assez de courage pour affronter la mort comme cela. »

Les zones d'anesthésie hystérique étaient aussi de précieux auxiliaires. Des initiés se faisaient traverser la peau, avec une aiguille, la pointe d'un couteau. Non seulement ils ne paraissaient pas ressentir de douleur, mais, très souvent, le sang ne s'écoulait pas. Il y avait là de quoi frapper les esprits, surtout chez les sujets jeunes.

Car, c'est un fait intéressant à signaler, les Boxeurs recrutèrent leurs adeptes, dans l'enfance et la jeunesse ; quand nous avons été aux prises avec ces forcenés, nous avons, toujours, remarqué en tête des colonnes d'attaque, des sujets de douze à quinze ans. Des jeunes femmes même ont été entraînées, par cette suggestion. Personnellement, je n'en ai pas vu, mais je tiens de l'Evêque de Pékin ce fait positif que, lors du premier assaut de l'Evêché par les Boxeurs, en tête, à côté de lamas qui paraissaient conduire le mouvement, on remarquait plusieurs jeunes femmes ou filles.

Les séances d'initiation avaient lieu, dans les temples, au milieu de mystères, dans une demi-obscurité : le but à atteindre est l'insensibilité à la douleur et l'invulnérabilité. Le jeûne se joint aux incantations, aux passes cabalistiques, aux récitation de prières incompréhensibles (même pour les initiés). On fait absorber aux candidats des drogues de composition mystérieuse, mais puissantes panacées. Des charmes, des prières écrites sur papier rouge ou jaune abricot sont brûlées ; les cendres, délayées dans

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

du thé, sont avalées. Et, peu à peu, les sujets sentaient s'incarner en eux les « célestes guerriers » qui leur donnaient la force et l'invulnérabilité. Mais, peu à peu aussi, les crises de grande hystérie se déclaraient. On m'a raconté que, souvent, de jeunes Célestes, après avoir fait leurs génuflexions du côté du Sud-Est, récité leurs prières, s'être livrés à toutes sortes de mouvements de flexion, d'extension, d'assouplissement des membres supérieurs et inférieurs, tombaient tout à coup en arrière, raidis, les paupières closes, restaient ainsi quelques instants, puis, soudain, se relevaient, se livrant à des contorsions étranges, le regard fixe, l'œil largement ouvert, doués d'une force et d'une agilité inaccoutumées, grimant aux arbres, prononçant, des paroles incohérentes, en proie à une sorte d'excitation maniaque. D'autres fois, calmes, en des attitudes extatiques, ils semblaient entendre et transmettre des paroles fatidiques, vaticinant, en phrases mystiques, sur l'avenir des Boxeurs et les félicités qui attendent ceux que touchera la grâce. Revenus à eux, ils ne se souvenaient plus de ce qu'ils avaient dit ou fait.

Ne peut-on reconnaître, là, certaines phases de la grande attaque d'hystérie ; la période épileptoïde, le clownisme, la phase des attitudes passionnelles et la période finale de délire, et aussi l'amnésie ¹ ?

¹ Récemment, à la Société de Pathologie comparée, mon ami, le D^r Bérillon, a parlé du sophisme de l'hystérie envisagée comme produit de culture. L'opinion la plus généralement admise, dit-il, aujourd'hui, sur la nature de la grande hystérie ou hystérie convulsive, c'est que les symptômes décrits par Charcot, dans la seconde moitié du siècle précédent, n'étaient que des produits de culture et ne correspondaient à aucune réalité pathognomonique.

Or, il est plus légitime d'admettre que l'on s'est trouvé à cette époque en présence d'une véritable épidémie de grande hystérie qui, après s'être progressivement atténuée, a fini par disparaître.

De nombreux faits tendraient à le démontrer et, en particulier, celui que les médecins qui s'étaient montrés capables de créer de toutes pièces les divers symptômes de la grande hystérie ont été dépossédés de ce pouvoir, ce qui paraît inexplicable. Il faut s'attendre à ce que le retour d'une nouvelle épidémie d'hystérie convulsive apporte la démonstration que les descriptions de Charcot, de Dumonpeller et de leurs émules correspondaient à la stricte réalité des faits observés.

Ce que j'ai observé en Chine semble confirmer les vues de mon très distingué confrère.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Cette excitation inconsciente pouvait pousser les Boxeurs aux pires excès. On m'a raconté le cas suivant. Un chef de section d'un quartier de Pékin, dans un moment d'irresponsabilité et d'inconscience, fit, en séance publique, le dépeçage de sa fille, véritable « messe noire ». Revenu à lui, il reconnut la cruelle réalité et se suicida.

La contagiosité de l'hystérie ne pouvait que rendre pareilles séances particulièrement favorables au recrutement des « Boxeurs », et c'est ce qui peut, en partie, expliquer la rapidité du développement de ce mouvement contre l'étranger.

Ils avaient la confiance et aussi le courage du fanatisé et de l'irresponsable. J'ai assisté à plusieurs assauts, donnés par eux, et ne puis qu'admirer l'audace de ces malheureux qui, armés de vieux sabres, de lances, de simples bâtons, sur lesquels était la mention : « De quoi tuer 10.000 étrangers », la tête enveloppée dans un mouchoir rouge, sur lequel était tracé le caractère *Fou* (bonheur), s'avançaient, faisant les genuflexions prescrites par les règlements, offrant leur poitrine à nos fusils. Leur exaltation était telle que, souvent un Boxeur, traversé en plein poumon, par une et même deux balles, de petit calibre, tirées de près, ne tombait pas sur le coup et avait encore l'énergie de faire quelques pas, agitant son arme ou son étendard, n'ayant pas l'air de se savoir touché. A maintes reprises, ce sont les Boxeurs qui ont entraîné les Réguliers à l'attaque : ceux-ci ne montraient pas le même emballement, et l'instinct de la conservation leur conseillait, rapidement, la retraite.

Tous les « Boxeurs » n'ont pas montré la même audace. C'est qu'il faut faire une classification ; il y a les vrais et les faux, les bons et les mauvais « Boxeurs ». Les premiers sont les fanatisés, les irresponsables, victimes de suggestions et d'auto-suggestions de toute sorte. Les autres sont le rebut de la société, heureux d'emprunter le drapeau d'une révolution nationale pour piller, tuer, voler, tout à leur aise.

La fréquence de l'hystérie, d'une part, la grande suggestibilité des Chinois, de l'autre, peuvent en partie nous donner la clef du développement

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

rapide du mouvement boxeur, dans le Nord de la Chine ; nous permettre de prévoir son danger futur et nous faire supposer que ce n'est pas avec quelques milliers d'hommes de troupes européennes qu'on pourra le détruire. Ses racines sont solides maintenant ; il pourra paraître diminuer, s'éteindre même, mais il persistera à l'état latent, attendant une occasion pour prendre un nouvel essor. La Diplomatie, qui voit et prévoit tout, a-t-elle entrevu ce côté psycho-pathologique de la « question d'Extrême-Orient » qui, à l'heure présente, intéresse autant le médecin que l'homme politique ? Ce qu'a fait la suggestion, elle pourrait le défaire. Le jour où la Cour et les grands ne favoriseront plus les meneurs, ne paraîtront plus croire à leur puissance surnaturelle et décrèteront que les étrangers ne sont pas préjudiciables à la Terre Fleurie, peut-être le Céleste-Empire se laissera convaincre. Mais je crains que, de longtemps, la Cour et le haut mandarinat n'essaient de cette suggestion à rebours. Peut-être feront-ils semblant, pour donner le change à l'Europe, mais jamais ils n'y apporteront la volonté et la conviction tenaces, indispensables au succès des séances d'hypnotisme ou de suggestion à l'état de veille.

Les Boxeurs appartiennent presque à l'histoire ancienne. Un quart de siècle s'est écoulé, depuis la convulsion de leur Jacquerie et beaucoup de choses ont changé en Chine : le régime républicain et constitutionnel a remplacé l'autocratie théocratique du Fils du Ciel. Au vieux parti Chinois, rétrograde et conservateur, xénophobe et lettré, ont succédé les Jeune-Chine, modernistes, imbus de Rousseau, de Montesquieu — et surtout de Lénine — mais plus anti-étrangers, dans le fond, que toute la camarilla impériale qui fit tant, pour le développement du mouvement boxeur.

Sous ces changements superficiels, une chose est restée immuable : la grande suggestibilité de la nation, une mentalité d'enfant — de vieil enfant —, un cerveau adapté, depuis des millénaires, aux croyances les plus incohérentes, les plus cocasses qui se puissent imaginer. Ajoutez à cela un besoin inné de charlatanisme, chez tout Céleste, et vous comprendrez que, dans la période troublée que traverse la Chine, rien ne sera plus facile aux dirigeants que de déclencher, pour les mêmes causes et avec les mêmes

La Chine hermétique Superstitions, crime et misère

arguments, un mouvement anti-étranger, comme en 1900, mais d'une tout autre envergure, car il aura des auxiliaires qui faisaient défaut à ce moment. Ces auxiliaires, ce seront les étudiants, tout le prolétariat intellectuel, grandiloquent, vaniteux et anti-étranger, aigri par la misère, soudoyé par les soviets.

Le mensonge, qui est au fond du caractère chinois, trouve une occasion unique de se donner libre cours et de triompher, dans le mouvement de xénophobie que mènent étudiants, à la solde des soviets. Les étrangers y sont accusés de tous les maux dont souffre la Chine et les accusateurs les plus violents et, par conséquent les plus menteurs, sont ceux-là même qui ont reçu, soit en Europe ou en Amérique, soit dans les écoles européennes d'Extrême-Orient, une culture supérieure. Leur phraséologie est, d'ailleurs, fortement imprégnée de notre communisme, et tel de ces manifestes pourrait aussi bien être signé par un de nos militants : il n'en serait ni plus mensonger, ni moins grandiloquent ¹.

Déjà, au cours des scènes révolutionnaires dont Pékin, Chang-Haï, Han-Keou, Nankin et tant d'autres villes ont été le théâtre, nous avons vu les meneurs, pour frapper l'esprit des foules, se livrer en public à des actes de mutilation sur eux-mêmes : ils se faisaient sauter un doigt, s'entaillaient les chairs, se traversaient les muscles avec des stylets et parfois sans hémorragies, tout cela accompagné de gestes solennels et de déclamations

¹ « Ce besoin de charlatanisme, de manifestation, de vanité puérile, qui exploite en même temps la naïveté publique, s'est donné récemment libre cours lors des manifestations antiétrangères de Chang-Haï dont les étudiants furent les meneurs : « Expulsons les Étrangers ! », « Rendez-nous les Concessions ! » tels étaient les deux *leitmotiv*, soit des cris de la rue, soit des proclamations enflammées. Des jeunes gens circulaient par les rues, leurs robes recouvertes d'inscriptions traduisant cette pensée. Dans les réunions publiques ces mois de haine anti-étrangère ont un succès considérable et soulèvent de frénétiques applaudissements. Alors l'histrionisme entre en jeu pour assurer le triomphe de l'orateur. Il s'arme d'une épingle, se traverse la joue, une goutte de sang sort, il y trempe le bout du doigt et, sur un morceau de papier tendu par un comparse, il trace le caractère : « Sacrifice à la patrie ». La foule tremble et frémit d'enthousiasme, notre homme éclate d'orgueil : demain tous les journaux donneront son nom et parleront de son geste ! » (*La Dépêche coloniale*, mars 1926.)

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

enflammées, sur la sainteté de la cause à laquelle ils se dévouaient et pour laquelle ils cherchaient des recrues. C'était un excellent moyen de préparer la contagion mentale, génératrice des grands cataclysmes sociaux. Ils soulevaient les masses pour la République. Ils pourraient, et plus rapidement encore, les soulever contre les étrangers. L'Europe et, surtout, l'Amérique ne semblent pas avoir envisagé ce côté de la question d'Extrême-Orient ; l'ignorance et l'aveuglement de ceux qui ont charge des intérêts de la race blanche, à l'autre bout de l'Asie, sont inquiétants. Ils nous réservent, à une échéance qui n'est peut-être pas très lointaine, de cruelles perspectives.

Voici un exemple de cette grande suggestibilité des Chinois qui leur fait accepter, comme naturels, des actes odieux, qui sont des crimes, froidement préparés. La conscience nationale ne s'insurge pas contre pareils traitements infligés à ses nationaux. Que serait-ce, donc, si on lui parlait de représailles contre les Étrangers ?

La note qui suit avait été publiée par moi sous le titre : « Comment les Jeune-Chine stérilisent les foyers de lèpre », dans les *Archives d'Anthropologie, Criminelle*, du 15 mai 1913.

« Un certain nombre d'esprits naïfs et généreux — le cumul est fréquent chez nous — se sont fortement enthousiasmés pour ces Jeune-Chine, qui imbus, paraît-il, de nos immortels principes allaient faire table rase d'un passé ankylosant, vieux de cinq millénaires et infuser un sang nouveau à la Terre Fleurie.

Ces novateurs me semblent avoir surtout réussi, pour l'heure, à créer gâchis et désordre et à pourvoir de situations, fort enviées, nombre de gentlemen du « parti » qui eussent jadis, été de vulgaires coolies, ou même peut-être de simples pensionnaires des prisons.

Ce qui vient de se passer à Nan-King-Fou, dans le Kouang-Si, province frontière du Tonkin, nous montre que les Jeune-Chine n'ont pas encore dépouillé « le vieil homme » capable des pires

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

actes de sauvagerie, que j'avais connu jadis. A moins que ce ne soit leur façon, à eux, en matière d'hygiène, de comprendre ce qu'on a appelé la « manière forte » qui, entre les mains des Américains, donna de si beaux résultats à Cuba et aux Philippines.

Dans tous les cas, leur mode de stérilisation des foyers lépreux, s'il intéresse l'hygiène — au point de vue historique seulement — relève surtout de la tératologie sociale.

Depuis des années, aux abords de la ville de Nan-Ning, vivaient une quarantaine de lépreux dont personne ne s'occupait. Les Missionnaires français les secouraient un peu ; la mendicité, la vente de sandales de paille et de tresses de faux cheveux faisaient le reste. Les Missionnaires eurent l'idée de bâtir, à leur intention, une petite léproserie. Nombre d'habitants aisés promirent leur concours et le Gouverneur de la province ne sembla pas s'opposer, tout d'abord, à cette œuvre d'hygiène publique et d'humanité.

Les Jeune-Chine — comme tous les « Jeunes Quelque Chose » d'ailleurs — sont, malgré leurs protestations, beaucoup plus xénophobes que les Vieux. Froissés de cette ingérence étrangère, ils se mirent en devoir de retourner l'opinion. Des affiches, placardées dans la ville, présentèrent les lépreux comme une engeance rejetée du Ciel, qu'il est impie de secourir. Pourquoi employer, inutilement, l'argent à les nourrir ? Le Gouverneur du Kouang-Si ne sait où trouver de l'argent pour nourrir ses soldats. La Mission catholique ne ferait-elle pas mieux de venir en aide au Gouvernement, que de bâtir une léproserie ? Et, en ville, on commença à parler, ouvertement, du massacre des lépreux, comme d'une œuvre de salubrité publique.

Inquiets, les Missionnaires s'adressent au Gouverneur qui les calme, approuve leur projet de léproserie, et pendant ce temps,

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

donne l'ordre de creuser, sur le champ de manœuvres, une fosse de 2 à 3 mètres de profondeur.

La fusillade et la crémation vont parachever l'œuvre de salubrité publique.

J'extrais les quelques passages qui suivent d'une lettre des plus instructives, publiée dans le *Bulletin de l'Asie Française*, 11 mars 1913 :

« Nous étions, donc, pleins de confiance, quand ce matin — 14 décembre 1912 — nous fûmes renversés par cette nouvelle : « le village des lépreux a été, au point du jour, entouré par les soldats ; tous ont été massacrés.

Aussitôt nous envoyâmes aux informations et voici les horribles détails que nous venons d'apprendre. Plus de cent soldats encerclaient le village ; aucun lépreux ne put s'échapper. Comme un troupeau chassé vers l'abattoir, ils furent poussés vers le champ de manœuvres, vers la fosse soigneusement préparée. Une épaisse couche de bois couvrait le fond de ce trou, une échelle était disposée pour y descendre. Un à un, les femmes forcées de porter leurs enfants, les lépreux descendirent la fatale échelle, s'assirent sur le bûcher ; puis le mot de « *cha !* » « tue ! » retentit ; les fusils plongèrent à bout portant ; du pétrole fut versé en abondance, et une gerbe de feu annonça, à la ville, la victoire de nos lettrés.

Car n'allez pas croire que le remords va torturer le cœur de notre président et de nos notables. Détrompez-vous ; notre mentalité est aux antipodes de la leur. Au contraire, ils n'ont pas conscience de l'horreur de leur crime, le cœur de ces barbares s'enfle d'orgueil. Leur astuce a trompé de confiants étrangers, leur « courage » a vaincu une répulsion, instinctive même dans leur triste milieu ; ils ont osé tuer de pauvres malheureux, qui ne sont plus pour eux que des bêtes malfaisantes.

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

Pour achever l'œuvre de stérilisation du foyer lépreux, on pourchasse les rares malades qui auraient pu échapper à la fusillade. Je crains fort que l'appât du gain ne fasse faire aux chasseurs des diagnostics erronés !

Et maintenant une rumeur court en ville. Cinq piastres de récompense à celui qui dénoncera un lépreux. Verrons-nous la chasse à l'homme, le meurtre quotidien de ces pauvres gens ?

Nous laissons ce fait suggestif à la méditation de ceux qui cherchent à pénétrer l'âme chinoise.

Mission catholique, Nan-Ning, 14 décembre 1912. Dernières nouvelles : la chasse à l'homme est commencée. Ce sont dix piastres qui sont promises, cinq pour arrêter, cinq pour dénoncer un lépreux.

Ce matin, 14, un jeune homme a été saisi dans sa famille, conduit au champ de manœuvres, fusillé et brûlé.

Quant au Gouverneur de Nan-Ning, loin de se laver les mains, il se déclare parfaitement satisfait de la monstruosité qu'il vient de donner à ses subordonnés l'ordre de commettre :

Le Gouvernement est fier de son exploit. Voici sa proclamation. Comme il avait fallu arroser de pétrole les victimes, il a senti le besoin de les noircir de vagues calomnies.

« Moi, Tan hao ming, afin de porter à la connaissance du peuple. Les lépreux commettent des excès abominables et sont redoutés de tout le monde. Ils profitent de leur maladie pour molester les habitants des villages, violer leurs femmes, leur arracher de l'argent. Le récit de ces crimes fait dresser les cheveux sur la tête. J'en ai référé au président (son beau-frère, notre « *tou touh*. », Loû ioûng King) qui, par un ordre secret, m'a commandé de saisir et de tuer tous les lépreux de la ville de Nan-Ning. Aussitôt, j'ai fait creuser une grande fosse et, le 14 au matin, j'ai

La Chine hermétique **Superstitions, crime et misère**

fait entourer, arrêter et exterminer tous les lépreux. Ainsi nous serons délivrés à jamais de leur contagion. Je me suis assuré de l'approbation universelle. »

Les massacres de Nanning, en 1912, se reproduisirent dans des conditions identiques à Kouang-Hoi, dans la Préfecture de Canton, en 1917.

Notez que la Chine est à l'aurore du régime nouveau. Que sera-ce, le jour, où ces rhéteurs auront, par leur grandiloquence, fait connaître au peuple souverain les bienfaits de la lutte et de la haine des classes ?

En 1900, j'avais frémi d'horreur — après y avoir échappé par miracle — devant les atrocités des Boxeurs, lesquels trouvaient un semblant d'excuse dans l'éveil du patriotisme chinois et la haine anti-étrangère. Nous avons subi nos maux, sans trop gémir, considérant les Chinois d'alors, comme des êtres insuffisamment évolués ! Mais ces Jeune-Chine qui doivent transformer leur pays, le doter de la civilisation moderne, le mettre sur le pied d'égalité avec les nations occidentales, ne trouvez-vous pas qu'ils ont la main un peu rude et que ces conservateurs d'hier sont, tout à coup, du fait du changement de régime, devenus des radicaux, chez lesquels la « manière forte » doit s'appeler « barbarie » — à moins que, malgré leur nouvelle étiquette, ils ne soient restés un tantinet sauvages.

@